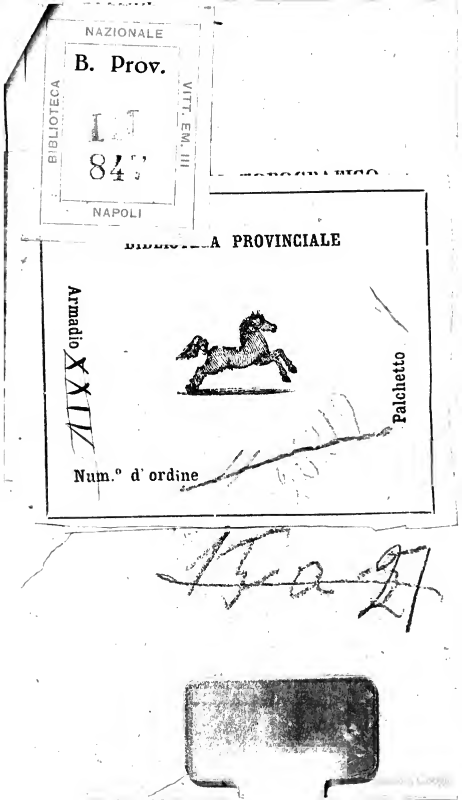




NAZIONALE
B. Prov.
BIBLIOTECA
VITT. EM. III
NAPOLI
BIBLIOTECA PROVINCIALE
Armadio
Palchetto
Num.° d' ordine

LES VIES
DES
HOMMES ILLUSTRES
DE PLUTARQUE.
TOME PREMIER.

Chez
DESAINT & SAILLANT,
NYON,
DAVID,
SAVOYE,
BAUCHE,
DURAND,
CAVELIER,
KNAPEN,
BABUTY fils,
AUMONT.

LES VIES
DES
HOMMES ILLUSTRES
DE PLUTARQUE,

Traduites en François, avec des Remarques historiques & critiques, par M. DACIER, de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres, &c.

Nouvelle Edition, revue & corrigée.

TOME PREMIER,

CONTENANT

Les Vies { DE THÉSÉE,
DE ROMULUS,
DE LYCURGUE,
DE NUMA POMPILIUS.

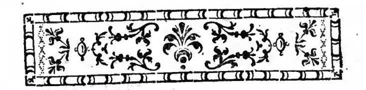


A PARIS,

Par la Compagnie des Libraires.

M. DCC. LXII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



AU ROI.



IRE,

Quoique VOTRE MAJESTÉ, *pour devenir un grand roi, n'ait besoin que des exemples que lui fournit son auguste Maison, & que parmi les rois ses aïeux, Elle trouve des modeles parfaits de toutes les vertus, je me flatte que l'Ouvrage que j'ai l'honneur de lui présenter, ne lui sera pas inutile. Vous y trouverez,* SIRE, *les mêmes re-*

gles, les mêmes principes que ces grands rois ont suivis, & vous y verrez que, dans tous les tems, c'est la vertu seule qui a fait la véritable grandeur des princes, & que la postérité, toûjours juste, ne rend hommage ni à leurs richesses, ni à la pompe de leur cour, ni à l'étendue de leurs états, ni à leurs victoires; mais à leur sagesse & à la justice avec laquelle ils ont gouverné les peuples qui leur ont été soûmis.

LOUIS LE GRAND, *votre bisaïeul, dont la gloire vivra toûjours, persuadé qu'un roi doit étendre ses soins pour ses sujets au-delà de la mort même, a employé les derniers momens de sa vie à assûrer notre bonheur, en choisissant pour votre éducation les hommes les plus capables de vous former par de grands préceptes, & de vous rendre un prince accompli. Par ce choix, auquel la piété a présidé, ce héros chrétien en rendant le dernier soupir, a eu la consolation de voir d'avance les vices s'éloigner de votre throne, & les vertus y prendre place & s'y asseoir avec vous.*

AU ROI.

Le tems approche, SIRE, *où le grand prince, que la providence a fait le dépositaire de votre autorité royale pendant votre minorité, aura la satisfaction de vous remettre ce précieux dépôt.* VOTRE MAJESTÉ *va regner par elle-même, & pour soûtenir le poids de la royauté, elle aura besoin d'amis fideles.*

En voici cinquante, SIRE, *qui s'offrent à* VOTRE MAJESTÉ; *& quels amis ! de grands législateurs, des rois, des empereurs, des généraux d'armée, qui tous ont rempli la terre du bruit de leur nom; des amis qu'aucune passion ne portera jamais à vous rien déguiser, & qui toûjours sinceres, vous diront la vérité sur toutes vos actions & sur tous vos desseins, & la vérité confirmée par leur exemple.*

VOTRE MAJESTÉ *a souvent témoigné un impatient desir de les avoir auprès d'elle. Cette impatience promet*, SIRE, *que vous quitterez quelquefois la brillante cour, que l'élite de la jeune noblesse de France forme*

autour de vous, & qui donnera un jour à votre regne de grands capitaines, & des hommes capables de ſervir l'état, & que vous prendrez plaiſir à vous entretenir avec ces héros des deux plus célebres & plus vertueuſes nations du monde. Ce commerce, SIRE, *ne vous ſera pas infructueux; ils vous donneront d'excellens conſeils ſur la guerre, ſur la paix, ſur la politique, & ſur l'amour des lettres, qui ſeules peuvent éterniſer la gloire d'un heureux regne. Ils vous diront,* SIRE, *qu'un royaume eſt pour un prince ſage un vaſte champ pour y faire de grandes & de belles actions; que bien regner, c'eſt rendre à Dieu le plus agréable de tous les cultes; que le principal devoir d'un roi, c'eſt de rendre ſes ſujets heureux; mais qu'il ne doit pas borner là ſon ambition, & qu'il doit la porter à faire auſſi le bonheur de ſes voiſins; car un grand roi eſt un bien pour tous les hommes. Son regne eſt comme un fleuve majeſtueux, qui ne ſe contente pas d'enri-*

chir

chir les lieux de ſon origine, mais qui porte la richeſſe de ſes eaux dans toutes les contrées qu'il traverſe.

VOTRE MAJESTÉ eſt naturellement ſi touchée de tout ce qui eſt beau, qu'elle ſera charmée des grandes actions & des grands ſentimens qu'elle lira dans ces vies. Elle ſera frappée de l'éclat des triomphes de Paul-Emile, de Fabius, de Flaminius, de Lucullus, de Pompée, & de Céſar. Vous avez, SIRE, *un moyen infaillible & plus court de vous aſſûrer une gloire plus flatteuſe & plus ſolide, c'eſt d'aimer vos peuples, & de faire croître l'amour qu'ils ont déjà pour vous. Par là,* SIRE, *toute votre vie ſera un triomphe continuel; VOTRE MAJESTÉ ne paroîtra jamais en public qu'elle n'attire après elle les cœurs de ſes ſujets & des étrangers, qui tous à l'envi la combleront de bénédictions & de louanges. Tous les triomphes Romains égalent-ils un tel triomphe? Non,* SIRE, *& Flaminius lui-même*

 qui

qui avoit triomphé du roi Philippe, & dont le triomphe avoit été un des plus riches & des plus ſuperbes, étoit moins flatté de cet honneur, que du plaiſir d'avoir briſé les fers de la Grece, & d'avoir fait ſervir ſa victoire à rendre à tant de peuples leur liberté.

Les rois, SIRE, *ne ſont l'image de Dieu, qu'autant qu'ils font de bien aux hommes, qu'ils les ſoulagent, qu'ils les défendent, qu'ils les protegent. Nous voyons déjà ces traits divins éclater dans* VOTRE MAJESTÉ. *Elle eſt pleine de compaſſion pour les malheureux, & toûjours diſpoſée à les ſecourir. Quelle eſpérance pour vos ſujets! Ils attendent de vous,* SIRE, *tous les biens qu'on peut attendre d'un roi qui ſe regarde plûtôt comme le pere, que comme le maître de ſes peuples, & ils eſperent que par vos bienfaits, vous mériterez tous les plus glorieux titres que les peuples reconnoiſſans ont donnés aux princes qui ont fait conſiſter leur grandeur dans la félicité publique.*

VOTRE MAJESTÉ *s'étonnera ſans doute*

doute que parmi les vies qui sont dignes d'être imitées, Plutarque présente celles de Marius, de Sylla, de Démétrius & d'Antoine, qui n'offrent presque que des exemples à fuir. Ils avoient de grandes qualités; ils étoient pleins de valeur & grands capitaines, & ils ont fait des exploits très-glorieux; mais ils les ont ternis par leurs vices. Plutarque vous fera entendre, SIRE, *qu'il ne les a mêlés parmi ses Hommes Illustres, que parce que l'amour de la vertu croît & se fortifie par l'horreur du vice, & qu'il a cru que ceux qui liront avec discernement, seront plus zélés spectateurs & plus ardens imitateurs des plus belles & des plus vertueuses vies, quand ils connoîtront celles qui sont mauvaises & détestées de tout le monde.*

Plutarque présente donc ici à VOTRE MAJESTÉ *un miroir fidele. Vous le consulterez,* SIRE, *non pour satisfaire une vaine curiosité, mais pour conformer vos mœurs & vos actions à tout ce qu'il y a de*

plus beau, de plus louable & de plus digne d'un roi. Par ce moyen, SIRE, *vous aurez toutes les grandes qualités de ces héros, sans avoir aucun de leurs défauts : & en les perfectionnant par une piété solide, vous rejouirez la terre par vos vertus.*

Pendant que VOTRE MAJESTÉ *s'occupera de cette étude si digne d'elle, je vous prépare,* SIRE, *d'autres ouvrages qui ne vous seront pas moins utiles, & tous les momens de ma vie employés à votre service, seront autant de preuves de mon zele & de la passion avec laquelle je souhaite que* VOTRE MAJESTÉ *soit toûjours l'amour & les délices de ses sujets, & l'admiration de tout le monde. Je suis avec un très-profond respect,*

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très humble, très-obéissant & très fidele serviteur & sujet,

DACIER.

PRÉFACE.

PRÉFACE.

UNE des plus grandes marques de folie que Démocrite trouvoit dans les hommes, c'eſt qu'ils ne daignent pas s'inſtruire de ce qui s'eſt fait avant eux, & que le long âge du monde leur eſt une leçon inutile, parce qu'ils ne s'en ſervent pas comme ils devroient pour profiter de tant de grands exemples dont l'hiſtoire conſerve le ſouvenir, & pour tirer de ce qui eſt arrivé des conjectures de ce qui doit arriver encore. Ce philoſophe, en faiſant par-là l'éloge de l'hiſtoire en général, fait particulierement celui de Plutarque, qui eſt le plus utile de tous les hiſtoriens, & qui poſſede parfaitement tous les talens néceſſaires pour corriger & pour inſtruire. C'eſt le livre, non-ſeulement de tous les hommes, mais de tous les âges; car il eſt peut-être le ſeul qui puiſſe amuſer très-utilement les enfans, dans le même tems qu'il peut occuper très-ſolidement les hommes. Il n'y a point de poéſie où l'art ſoit mieux employé, & qui ſoit plus admirablement diverſifié.

 Plutarque

Plutarque a seul cet avantage, qu'à la vérité de l'histoire il joint tous les agrémens qu'on croyoit que la fable seule pouvoit fournir, & que ses narrations sont animées par-tout des préceptes de la plus haute philosophie, qu'il humanise, s'il est permis de parler ainsi, & dont il se sert très-à-propos pour rendre générales des actions particulieres, afin qu'elles conviennent à tout le monde, & que tout le monde puisse en profiter. Il ne nous peint pas seulement les hommes tels qu'ils sont dans le public, ce n'est les montrer que d'une maniere très-imparfaite; il nous les fait voir tels qu'ils sont dans le particulier, où ils ne different point d'eux-mêmes, & où par conséquent ils sont plus près de nous, & c'est ce qu'il y a de plus utile; car par-là nous voyons leurs mœurs, leurs passions, enfin toutes leurs inclinations à nud, & nous pouvons démêler la vérité d'avec le masque & l'apparence, & distinguer ce qui est proprement à eux, de ce que la fortune leur prête. Si Plutarque ne nous avoit donné que les vies des grands hommes qui nous sont inconnus, & dont nous n'avons que ce qu'il en a écrit, nous l'admirerions sans voir encore tou-

tes les merveilles de ſon art, & toute l'étendue de ſon génie; mais il nous fait connoître ceux dont l'antiquité a le plus parlé, dont nous avons les plus beaux ouvrages, en un mot ceux que nous connoiſſions; & voilà ce qui me paroît le plus admirable. Auſſi ne craindrai-je point de dire, dût-on m'accuſer de m'exprimer trop poétiquement dans une préface, que ſi l'on compare ſes Vies avec celles qu'on a faites avant & après lui, on y trouvera la même différence qui étoit entre la ſtatue miraculeuſe de Pygmalion, & celles de tous les autres Sculpteurs: ces dernieres paroiſſent vivantes, & l'autre l'étoit. Tout eſt vivant de même dans Plutarque; ce ne ſont pas des hiſtoires qu'on lit, ce ſont ces grands hommes même qu'on voit & qui parlent.

L'excellence de cet Ouvrage, & l'utilité dont il eſt, m'ont excité à en entreprendre une nouvelle traduction, perſuadé que dans ce genre on ne ſauroit rendre au public un plus grand ſervice. Mais avant que de m'engager dans un travail ſi difficile & ſi long, je crus qu'il falloit éprouver ſon goût par l'eſſai d'un volume, afin que, s'il en étoit content, j'en euſſe plus de courage pour continuer,

& s'il ne l'étoit pas, que je m'épargnasse une peine inutile, & que je tournasse ailleurs mes études & mon application. C'est ce que je fis il y a plus de 25 ans en donnant les six premieres vies. Il me parut bientôt que les gens de bon goût n'avoient pas desapprouvé mon travail, & qu'ils en demandoient la suite. C'est ce que j'ai fait. Je n'ai épargné ni soin ni peine pendant plusieurs années pour rendre cet Ouvrage plus agréable & plus utile qu'il ne l'a été jusqu'ici, & j'ai lieu d'espérer que mes efforts ne seront pas vains. Le public auroit été plûtôt obéi, si je ne m'étois trouvé indispensablement obligé d'interrompre mon travail pour donner d'autres ouvrages. C'est ce qui a retardé l'exécution de ce grand dessein.

Toutes les oppositions & toutes les contradictions que cette traduction aura à essuyer de la part de ceux qui admirent celle d'Amiot dans les endroits mêmes qu'ils n'entendent point, me sont connues, & j'y ai souvent répondu. Mais j'aimerois bien mieux laisser découvrir mes raisons à ceux qui prendront la peine de conférer mon Ouvrage avec celui de ce grand homme, que de les étaler

dans

dans une préface, où la modeſtie perſuade peu, & où la moindre liberté offenſe tout le monde. Cependant de peur qu'on ne me condamne ſans m'entendre, voici une petite apologie, ou plûtôt la juſtification de ce nouveau travail.

Je ſuis bien éloigné de vouloir rabaiſſer le mérite de la traduction d'Amiot; parmi ſes plus zelés partiſans, il n'y en a point qui lui rende plus de juſtice. Le génie de notre langue lui a été parfaitement connu; il a des phraſes très-naturelles & très-françoiſes, & un tour très-propre & très-élégant. Je dirai même qu'il eſt le premier qui ait ſenti combien notre langue étoit capable de nombre & d'harmonie. La plus grande marque de la force & de la beauté de ſon ſtyle, c'eſt que tous les efforts du tems, c'eſt-à-dire une infinité de vieux mots, & beaucoup de phraſes qui ne ſont plus d'uſage, n'empêchent pas qu'il n'ait encore de la grace & qu'il ne conſerve en beaucoup de choſes toute la fleur de la nouveauté. On peut dire de ſa maniere d'écrire, ce que Térence dit d'une belle perſonne qu'on avoit trouvée avec de méchans habits, & dans un état fort négligé:

* *Ni vis boni*
In ipsa inesset forma, hæc formam extinguerent.

« Si elle n'avoit eu un fonds de beauté à » ne rien craindre, tant de choses si des-» avantageuses n'auroient pas manqué » de l'éteindre & de l'effacer ». Mais il ne faut pas passer ces bornes; car de louer ce style dans ce qu'il a de trop négligé, de vieux, & d'entierement hors d'usage, c'est tomber presque dans l'entêtement de ceux, dont Horace parle, qui trop amoureux du vieux langage, juroient que les Muses même avoient dicté sur le mont d'Albe les loix des douze tables, les livres des pontifes, & les antiques volumes des devins, qui n'étoient presque plus intelligibles.

En effet il y a plus de cinquante ans qu'un des plus grands admirateurs d'Amiot, & un des meilleurs juges que la France ait eus sur ces matieres, a avoué que la moitié de ses phrases & de ses expressions n'étoient plus françoises, & qu'on ne pouvoit plus s'en servir. Depuis cinquante ans on a retranché encore une grande partie de cette autre moitié: ainsi voilà une traduction qui a mérité l'estime

* Phorm. Act. 1. sc. 2.

de

de son siecle & du nôtre, dont cependant les trois quarts sont dans une langue qu'on ne parle plus. Ce n'est pas la faute du traducteur, c'est le sort de toutes les langues vivantes; elles ne sont que passer. Quand on voit les changemens qui arrivent à ce qu'il y a de plus fort & de plus solide dans la nature, peut-on espérer que la beauté d'une langue subsistera toûjours, & que la grace des mots sera à l'épreuve des siecles? Il faut donc s'opposer à ce torrent des choses humaines, en renouvellant celles qui peuvent être utiles, & que le tems se hâte de nous ravir.

Mais, dit-on, ce vieux langage donne à ces Vies de Plutarque la même force que le tems donne quelquefois à des tableaux, dont il releve la beauté, & fait qu'on prendroit presque pour des originaux de simples copies. Ce n'est-là qu'une illusion. Le tems peut bien adoucir ou rembrunir les teintes ou le coloris d'un tableau, & le rendre plus naturel, & par conséquent plus parfait; mais il ne peut que gâter une langue vivante, parce que la beauté des langues vivantes consiste toûjours dans la nouveauté & dans la grace de l'usage. D'ailleurs quand

on

on regarde Amiot comme traducteur de Plutarque, cette idée d'original s'évanouit. Quelle malheureuſe condition ne ſeroit-ce point pour nous & pour les grands hommes dont Plutarque a écrit les vies, que la langue d'Amiot fût devenue la langue dont il faudroit ſe ſervir toutes les fois qu'on parleroit de leurs actions? Il n'eſt pas mal-aiſé de ruiner cette imagination par un exemple ſenſible. Plutarque & Quinte-Curce ont écrit la vie d'Alexandre; Amiot a traduit celle de Plutarque, & Vaugelas celle de Quinte-Curce. Quoiqu'il y ait une grande différence entre celle de Quinte-Curce & celle de Plutarque, & que celle-ci ſoit infiniment ſupérieure à l'autre, & que d'ailleurs dans le ſtyle de Vaugelas il y ait beaucoup de phraſes qui ont vieilli, quantité d'autres qui ſont ou baſſes ou familieres, & des fautes même contre l'original, cependant il n'y a perſonne qui ne liſe cette vie avec plus de plaiſir dans la langue de Vaugelas, que dans celle d'Amiot, & par conſéquent cette derniere n'eſt pas néceſſairement conſacrée à écrire les Vies de ces Hommes Illuſtres.

Ce vieux langage n'eſt pas ſeulement obſcur

obſcur & deſagréable, il eſt encore dangereux pour les mœurs, en ce qu'il peint les choſes d'une maniere trop libre, & qu'il s'y trouve quelques termes qui ont aujourd'hui une ſignification peu honnête, qu'ils n'avoient pas du tems d'Amiot.

Mais quand il n'y auroit d'autre danger que de corrompre le langage des jeunes gens, il feroit toûjours d'une extrême néceſſité de leur donner ce thréſor ſous une autre forme; car ils perdront toûjours plus qu'ils ne gagneront, ſi dans leurs études on leur laiſſe négliger leur langue, qui étant une des principales parties, & le fondement même de l'éloquence, doit être cultivée avec beaucoup de ſoin. On ne ſauroit commencer de trop bonne heure à leur en faire connoître la pureté, l'élégance & la délicateſſe. Quintilien veut qu'on donne aux enfans qui ſont à la mammelle, des nourrices qui parlent purement. A plus forte raiſon quand ils ſont dans un âge plus avancé, doit-on ne leur mettre entre les mains que des livres qui ſoient purement écrits. Pourquoi les accoûtumer à un langage qu'ils doivent deſapprendre, ou qu'ils ne doivent pas parler?

On

On m'a aussi objecté le peu d'honneur qui peut me revenir d'une entreprise déjà faite avec beaucoup de succès, & cette objection n'a rien de solide. En matiere d'ouvrages, la gloire doit toûjours se mesurer par l'utilité que les hommes en recevront. Celui-ci sera assez glorieux pour moi, s'il leur est utile. Cependant comme il n'y a rien de plus mortifiant ni de plus capable d'abattre le courage & l'esprit, que de n'oser espérer de plaire aux gens du premier ordre, j'avoue que j'aurois été rebuté de ce travail, s'il n'y avoit eu dans la traduction d'Amiot que le vieux langage à reprendre; mais je prendrai la liberté de dire qu'il y a de grandes obscurités; je dirai même, puisque d'autres l'ont déjà dit, qu'il y a beaucoup de fautes. Véritablement il y en a moins qu'on n'en devoit attendre de la longueur & de la difficulté de l'ouvrage, & du tems où il a été fait, c'est-à-dire du tems où les lettres ne faisoient que de renaître; mais il y en a qui méritent d'être corrigées, & il est certain, au jugement des sages, qu'il n'est pas moins glorieux de corriger ce qui est mauvais, que de donner le premier ce qui est bon; car c'est l'effet de la même intelligence.

D'ailleurs

D'ailleurs c'eſt ici un deſſein tout différent de celui d'Amiot. Ce grand homme s'eſt contenté de donner une ſimple traduction, & j'y ajoûte des remarques où je me ſuis propoſé d'expliquer tout ce qui mérite d'être éclairci, & qui doit néceſſairement arrêter un lecteur peu inſtruit de l'antiquité, qui lit avec jugement, & qui veut entendre ce qu'il lit & profiter de ſa lecture; & c'eſt ce qu'on n'a pas encore fait. Il y a peu de gens à qui ce travail ne fût utile, ſi l'on s'en étoit bien acquitté. Il le ſeroit du-moins aux enfans, qui à dix ans pourroient avoir lu Plutarque & avoir acquis une partie des connoiſſances qui leur ſont néceſſaires pour la ſuite de leurs études, dont le ſuccès dépend de ce fondement.

Je ſai bien que parmi les partiſans d'Amiot il y en a quelques-uns, qui non-ſeulement ſoûtiennent ſa traduction, mais qui prétendent même que Plutarque n'a pas beſoin de remarques pour être entendu; & il n'y a rien de plus inſoûtenable. Je ſuis bien perſuadé que les remarques ſont inutiles aux ſçavans; mais il y a tant de lecteurs qui ne le ſont pas, pourquoi les priver de ce qui peut les inſtruire? Il y a dans Plutarque une infinité de choſes que

que la traduction d'Amiot ne sauroit faire entendre ; car outre qu'il s'est trompé en beaucoup d'endroits, il y a dans le texte quantité de passages corrompus, il y en a d'autres qui sont tirés des écrits des poëtes & de ceux des philosophes, & dont la force & la grace ne peuvent être bien senties par la plûpart des hommes, que quand elles sont expliquées. Enfin il y en a qui renferment des sens fort difficiles à développer, soit par les allusions qu'ils font à des coûtumes anciennes fort cachées, soit par le rapport qu'ils ont à des faits qui ne sont pas fort connus. Pour bien faire entendre Plutarque il faut donc réformer ce qu'Amiot a mal traduit, corriger les endroits corrompus, expliquer ces passages des poëtes & des philosophes, & développer ces sens cachés & ces allusions fines en recourant aux sources. Et cela ne peut être fait que dans des remarques, qui par-là deviennent absolument nécessaires. Les juger inutiles & les condamner, c'est blâmer le travail de quantité de savans hommes qui se sont appliqués à éclaircir le texte de Plutarque par des notes savantes & judicieuses.

Mais pour faire voir combien s'abusent

ſent ceux qui croient que la traduction d'Amiot ſuffit aujourd'hui, & qu'on n'a pas beſoin d'une nouvelle, je n'ai qu'à rapporter ici le jugement qu'en a porté le célebre Auguſte de Thou, qui étoit non-ſeulement grand hiſtorien, mais ſage & judicieux critique. Dans le centieme livre de ſon Hiſtoire ſur l'année 1591, qui fut celle de la mort d'Amiot, il finit ce qu'il dit de lui en hiſtorien ſage & grave. *C'eſt à lui*, dit-il, *que nous devons les* Ethiopiques *d'Héliodore, & les* Paſtorales *de Longus, heureuſement traduites en notre langue, quoique ſans nom d'auteur. Ces ouvrages furent comme le prélude où il exerça ſon eſprit; il l'employa enſuite à des travaux plus ſérieux & plus laborieux, en traduiſant Diodore & Plutarque, quoique le plus ſouvent avec plus d'élégance que de fidélité*, LICET MAJORE PLERUMQUE ELEGANTIA QUAM FIDE REDDITIS. Une traduction peu fidele, ſur-tout d'un auteur ſi important, en demande néceſſairement une qui le ſoit davantage, & qui réponde mieux à ſon original.

Si une traduction de cette nature paroiſſoit ſi deſirable il y a ſix-vingt ans à ce ſavant homme, qui entendoit ſi parfaitement l'original, & qui l'avoit tout

noté de sa main, à plus forte raison doit-elle paroître nécessaire aujourd'hui à ceux qui ne sauroient lire le texte, & après tous les changemens qui sont arrivés à notre langue, qui ont fait que ce qui étoit élégant du tems d'Amiot, ne l'est plus du nôtre.

Voilà tout ce que j'avois à dire pour justifier mon dessein. Je n'ai pas la présomption de croire l'avoir parfaitement exécuté; mais ce que j'ai dit suffira toûjours pour faire voir que ceux qui auront plus de lumiere & plus de force que moi, seront bien reçus à l'entreprendre jusqu'à ce qu'on y ait bien réussi. Cependant j'ose espérer que les plus grands amateurs d'Amiot ne pourront condamner les efforts que j'ai faits pour mettre Plutarque entre les mains de ceux qui, ne pouvant goûter & entendre sa traduction, ni lire l'original, sont privés d'une lecture très-nécessaire, & dont on peut tirer autant de profit que de plaisir.

Je ne manquois pas de matiere pour des ouvrages nouveaux; outre les Morales de Plutarque que je prépare, j'en ai actuellement un autre entre les mains qui demanderoit un des plus savans hommes & des plus consommés dans la philoso-

phie

phie & dans la politique. C'eſt la traduction de la république & des loix de Platon, & des politiques d'Ariſtote, dont j'eſpere de faire un corps de politique entier & parfait, où l'on verra le bon & le mauvais de tous les gouvernemens, & les cauſes de leur décadence & de leur durée. A mon âge, je ne puis guere eſpérer d'avoir le tems de finir des ouvrages ſi longs, ſi conſidérables, & qui demandent de ſi profondes méditations ; mais je ferai ce que je pourrai, & j'aurai dumoins la conſolation de finir mes jours dans une occupation utile & digne d'un homme de bien. Quelqu'un a dit que c'étoit un beau ſuaire que la tyrannie, mot horrible ; & moi je dis que le plus beau & le plus honorable de tous les ſuaires, c'eſt un travail entrepris pour le bien public. La moiſſon eſt ſi riche, & il ſe préſente tant de choſes neuves, qu'on pourroit donner & qui ſeroient très-utiles, que j'oſe dire que rien ne marque davantage la diſette où l'on eſt aujourd'hui de gens ſavans & habiles, que cette infinité d'ouvrages frivoles que l'on donne tous les jours au public au milieu de tant de choſes excellentes qu'on pourroit faire, & qu'on néglige.

Ce n'eſt donc point faute d'occupation, ni pour m'emparer de terres déjà occupées, que j'ai travaillé ſur Plutarque. J'ai entrepris ce travail, parce qu'il m'a paru qu'il n'y en avoit pas de plus utile, ni dont on eût un plus grand beſoin.

Il eſt tems préſentement de rendre raiſon de la conduite que j'ai ſuivie dans la Traduction & dans les Remarques.

La premiere choſe qu'il faut faire pour parvenir à donner une bonne traduction, c'eſt de bien établir la vérité du texte, & c'eſt ce qu'on ne peut faire qu'en le corrigeant ou par des conjectures sûres & bien fondées, ou par le ſecours des manuſcrits. J'ai eu recours à ce dernier moyen. M. Salvini, auſſi officieux que ſavant, a eu la bonté de m'envoyer ſur pluſieurs vies les diverſes leçons d'un excellent manuſcrit de la bibliotheque du grand-duc. M. de la Grive, jeune medecin très-ſavant en grec, m'a communiqué une collation fidelle & exacte qu'il a faite de pluſieurs autres de ces vies ſur un très-bon manuſcrit de la bibliotheque de feu M. le chancelier Seguier, & qui eſt aujourd'hui dans celle de S. Germain des Prés, entre les mains de ces ſavans reli-

gieux qui nous ont donné, & qui nous donnent encore tous les jours de si beaux ouvrages, & des ouvrages si utiles aux lettres & à la religion. J'ai consulté aussi un manuscrit de la bibliotheque du roi, & les diverses leçons qu'on a ramassées à la fin des éditions *in-folio*. Dans les endroits où ces manuscrits ne m'ont rien fourni pour la restitution des passages altérés ou corrompus, j'ai corrigé le texte sur les autorités des auteurs mêmes que Plutarque a suivis, & qui sont plus sains & plus corrects, ou par des conjectures qui paroîtront vraies, ou du moins très-vraisemblables. Je puis assûrer qu'il y a une infinité de passages corrigés. C'est une chose étonnante qu'un texte aussi important que celui de Plutarque, ait été laissé dans le désordre où il est dans toutes les éditions, & qu'on ne se soit pas appliqué à en donner une édition plus exacte & plus correcte. Et à propos des manuscrits, je dirai qu'ils sont souvent très-utiles pour réformer des textes corrompus; mais il ne faut les suivre qu'avec choix. Les copistes ont souvent sommeillé & fait des fautes considérables. C'est même de-là que sont ve-

nues les fautes des imprimés. Ainsi il faut se servir de son jugement, & ne recevoir que ce qui est clair & indubitable. C'est ce que j'ai observé autant que je l'ai pû. Je n'ai pas averti de tous les changemens que j'ai suivis, ma traduction le fera assez entendre à ceux qui liront l'original; car elle montre évidemment les leçons que j'ai embrassées, & je me flatte qu'elle pourra servir à ceux qui entreprendront de donner une nouvelle édition greque de cet auteur.

Plutarque n'est pas recommandable par sa maniere d'écrire; son style est dur & embarrassé; c'est un composé de plusieurs sortes de styles; car il emploie ordinairement les termes & les phrases des historiens dont il emprunte les faits, & des philosophes dont il emploie les sentimens. De-là vient qu'il n'a point de style uni, qu'il ne suit ni mesure ni regle, & qu'on trouve dans ses écrits un mélange divers qui n'a aucune conformité: on pourroit le comparer à ces anciens bâtimens dont les pierres ne sont ni polies ni bien arrangées, mais bien assises, & ont plus de solidité que de grace, & ressentent plus la nature que l'art. Dans ce qui est de lui, il n'a presque aucune des

graces

graces de sa langue ; il néglige le nombre & l'harmonie ; il ignore ou recherche peu la beauté de l'arrangement, & n'a nulle regle pour ses périodes ; mais toutes ses paroles sont pleines de sens. C'est dans le bon sens que sa plume est toûjours trempée ; il a beaucoup de force & de gravité, & il égale ordinairement la grandeur & la profondeur de ses pensées par le poids de ses termes.

Dans la traduction, je tâche de conserver toute la force qu'il a, & j'aurois bien voulu pouvoir lui donner les agrémens qui lui manquent. Je sépare & je renverse même ses périodes, quand elles sont trop embarrassées, ou que le génie de notre langue ne s'accommode pas de l'ordre qu'il a suivi : je supplée quelquefois à son texte la suite de quelques citations dont il ne rapporte qu'un mot, parce qu'elles étoient connues & familieres de son tems, mais qui ne le sont pas du nôtre ; j'adoucis des images trop fortes & trop libres, que la chasteté de notre langue ne pourroit souffrir ; pour donner plus de jour à ce qu'il a laissé dans une trop grande obscurité, ou qui étoit clair de son tems, & ne l'est plus du nôtre, j'ai ajoûté quelquefois au texte quelque mot. C'est être trop

idolâtre de ſon original, que de n'oſer y rien ajoûter pour une plus grande clarté, & que d'aimer mieux le laiſſer dans ſon obſcurité, que de l'éclaircir par l'addition de quelque terme qui met le lecteur au fait, & qui l'inſtruit de ce que le texte ne lui apprend pas aſſez clairement. Ce n'eſt pas un vice que d'ajoûter au texte ce qui eſt néceſſaire, ſoit pour la clarté, ſoit pour la grace, ou pour la force; mais c'en eſt un que d'y ajoûter ſans néceſſité & mal-à-propos, comme Amiot l'a fait très-ſouvent. Je n'ai pas fait difficulté d'employer quelques expreſſions qu'il m'a paru que l'académie accuſoit peut-être trop légérement de vieillir. C'eſt ſervir la langue que de ne pas ſouffrir qu'on l'appauvriſſe en la privant de certaines façons de parler naturelles, dont les anciens écrivains ſe ſont ſervis, & qui n'ont contr'elles que le vain reproche, qu'on n'en ſauroit rendre aucune raiſon. Combien en avons-nous de cette ſorte, qui ſont pourtant très-françoiſes? Notre langue eſt ſur-tout capricieuſe en une choſe, c'eſt qu'elle prend ſouvent plaiſir à s'éloigner de la regle; & l'on peut dire que ſouvent rien n'eſt plus françois que ce qui eſt irrégulier. Autre choſe eſt parler françois,

çois, & autre chose parler selon les regles de la grammaire. L'usage est un tyran, & rien ne blesse tant un tyran que de ramener à la regle ce qu'il en a tiré ; mais en cela il faut user d'une grande prudence pour bien distinguer les regles invariables qui sont le fondement de la langue, & dont on ne sauroit s'écarter sans faire une faute, & les regles auxquelles l'usage a dérogé. Enfin je cherche particuliérement la netteté, l'élégance & la naïveté, qui seule, comme l'a fort bien dit Vaugelas, est capable de couvrir beaucoup de défauts, & peut-être même d'empêcher qu'ils ne soient des défauts. Et il y a des occasions où je sacrifie à la force & à la briéveté du discours, un soin trop scrupuleux des termes : mais avec tout cela, je m'éloigne si peu de l'original, que j'ose assûrer qu'il n'y a point de traduction plus fidelle ni plus littérale.

Je ne dois pas oublier ici une chose qui donne beaucoup de grace à quelques endroits de Plutarque. C'est que souvent il mêle dans son discours des mots & des passages des poëtes sans en avertir, & ce sont comme autant de fleurs qui émaillent ses écrits d'une variété charmante, ou pour parler plus poëtiquement enco-

re, comme des lumieres brillantes qui font sur son style ce que les étoiles lumineuses font sur les voiles de la nuit. Et c'est ce que j'ai tâché de faire sentir.

La plus grande difficulté que j'aie trouvée dans cet ouvrage, c'est lorsqu'il a fallu détailler les combats, & expliquer les différens ordres de bataille des anciens. Il est très-difficile qu'un écrivain, qui n'est pas homme de guerre, & qui n'a jamais servi, s'exprime proprement & convenablement sur un art qu'il ne connoît point, & qu'il n'a jamais professé; & je me souviens sur cela d'une histoire qui me fait peur. La voici : Annibal ayant été chassé de Carthage, & étant obligé d'aller chercher un asyle à la cour d'Antiochus, arriva à Ephese. Les Ephésiens avoient chez eux un philosophe péripatéticien, nommé Phormion, qui avoit une réputation très-grande. Ils crurent ne pouvoir mieux régaler ce grand capitaine qu'en lui faisant entendre Phormion. Ils lui proposerent d'aller à son auditoire, ce qu'Annibal accepta très-volontiers. Ils le menent donc avec un grand concours de peuple. Le philosophe fit un discours de plusieurs heures sur le devoir du général d'armée, & sur tout l'art de la

guerre,

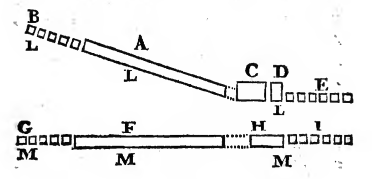
guerre. Les Ephésiens charmés demanderent à Annibal ce qu'ils pensoient de leurs philosophes. Annibal, s'expliquant assez mal en grec, mais avec une franchise digne de lui, dit qu'il avoit bien vû en sa vie des vieillards radoter, mais qu'il n'avoit jamais vû un plus parfait radoteur que leur philosophe. En effet, quelle arrogance & quelle démangeaison de babiller dans ce Grec qui n'avoit jamais vû l'ennemi, ni même un camp, & qui toute sa vie avoit été éloigné de toute fonction publique, de se mêler de parler de l'art de la guerre devant Annibal qui avoit disputé tant d'années l'empire aux Romains vainqueurs de toute la terre !

Plutarque n'étoit pas plus homme de guerre que moi; mais il etoit sûr de bien parler, parce qu'il ne faisoit que rapporter les propres termes des grands hommes qu'il copioit. Il avoit pour garans Thucydide, Polybe, Xénophon, & autres grands capitaines dont il lisoit les mémoires; ainsi il ne s'exposoit point au ridicule de Phormion. J'ai cherché à l'éviter dans tout ce qui est de nos usages; car j'ai tâché de m'instruire dans nos meilleurs écrivains qui ont écrit de la guerre, & dans la conversation de plusieurs offi-

ciers de réputation. Mais il y a bien des choses où je n'ai pû trouver aucun secours, sur-tout lorsqu'il a fallu faire passer en notre langue des termes que nous ne connoissons pas, & des ordres de bataille que personne n'a expliqués, ce qui est une difficulté très-grande. J'aurois bien pû me contenter de dire la chose littéralement sans l'expliquer, & cacher ainsi mon ignorance sous un silence orgueilleux, qui auroit pû passer pour science; mais je me suis fait une loi d'expliquer tout, ou de dire franchement ce que je n'entends point. Voici deux endroits qui m'ont fait le plus de peine.

Le premier est dans la vie de Pélopidas, dans l'endroit où Plutarque décrit l'ordre de bataille des Thébains à la fameuse journée de Leuctres : il dit qu'Epaminondas tira du côté de son aîle gauche sa phalange étendue en écharpe ou en biais, φάλαγγα λοξήν. Tous les traducteurs se sont fort mal tirés de ce passage, & n'ont rendu ni la lettre, ni le sens. Et moi j'ai voulu, non-seulement traduire la lettre, mais en donner aussi l'explication dans les remarques; j'y fais voir qu'Epaminondas, avec son aîle gauche fortifiée d'une partie de sa phalange en biais,

biais, tomba sur l'aîle droite des Lacédémoniens, commandée par le roi Cléombrotus : cela ne suffit pas encore pour la parfaite intelligence de ce passage; & j'ai cru qu'il étoit nécessaire de le mettre sous les yeux par un petit plan. Je me suis donc hazardé à en faire un, & j'ai eu le plaisir de voir qu'il est conforme à celui qu'en avoit fait M. le chevalier de Follard, officier très-habile, qui a servi long-tems, qui a donné en plusieurs occasions des marques de sa capacité & de son courage, & qui a fort étudié la milice des anciens. Le voici.



L L L. *L'armée Thébaine*. A. *La phalange en écharpe*. B. *Aîle droite de cavalerie*. C. *Aîle gauche d'infanterie*. D. *Bataillon sacré*. E. *Cavalerie de l'aîle gauche*.

M M M. *Armée de Lacédémone*. F. *Phalange*.

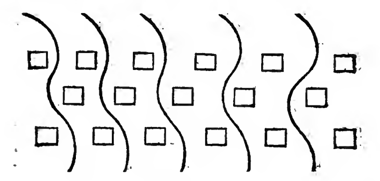
lange. G. Cavalerie de l'aîle gauche. H. Aîle droite. I. Cavalerie de la droite.

Sur ce plan, quoique groffiérement fait, on voit fans peine comment Epaminondas, marchant avec fon aîle gauche, fortifiée par fa phalange en écharpe, tomba fur l'aîle droite des Lacédémoniens, qui furent obligés de s'éloigner de leurs alliés, & qui ne purent la foûtenir, parce qu'ils avoient diminué de leur hauteur pour déborder les Thébains, & que ceux-ci profiterent de ce moment pour les charger.

Le fecond fe trouve dans la vie de Philopœmen, où Plutarque dit que les Achéens n'étoient pas accoûtumés à l'ordonnance qu'on appelle fpirale, & qu'ils ne fe fervoient ordinairement que de la phalange ou bataillon quarré. C'eft ce que perfonne n'a expliqué : j'ai voulu le faire dans la remarque, & j'ai dit que c'étoit une ordonnance par bataillons féparés, ou par cohortes féparées avec des intervalles. Le même M. le chevalier de Follard m'a fait voir que j'avois raifon ; mais qu'il falloit ajoûter que les cohortes étoient placées vis-à-vis des intervalles de celles qui les précédoient, comme dans

cette

cette figure, où l'on voit pourquoi cette ordonnance étoit appellée spirale.



Les vers que Plutarque a cités, je les traduis en prose, parce qu'il n'y a rien de plus insupportable dans notre langue, ni qui vieillisse si tôt, que des vers médiocres; mais quand même j'en pourrois faire de fort bons, je ne sais si je traduirois ces endroits-là en vers, à cause de la grande difficulté, ou, pour mieux dire, de l'impossibilité qu'il y a de conserver dans notre poésie ce goût simple & antique qui fait la plus grande beauté des vers grecs. Ciceron l'a fait quelquefois fort heureusement dans ses ouvrages, & quelques poëtes latins avant lui l'ont fait aussi avec beaucoup de succès dans leur poésie: mais la richesse de leur langue les a bien servis, & nous ne saurions faire dans

la nôtre ce qu'ils ont fait dans la leur. Il eſt certain qu'Amiot ne l'a pas fait; ſes vers ſont le ſupplice des oreilles, & ces lambeaux d'or & de pourpre deviennent dans ſa poéſie des chiffons de bure qu'on ne peut voir ſans dégoût.

Je conſerve les anciens noms des peuples, des dignités, des charges, parce que les noms d'aujourd'hui n'y répondent point du tout; que c'eſt traveſtir les anciens que de les habiller ainſi à la moderne, & qu'il n'eſt pas poſſible de conſerver la véritable idée des choſes avec ces noms. On avoit porté même mon ſcrupule juſqu'à balancer ſi je ne conſerverois pas les noms des mois grecs, & la maniere de dater des Romains, par nones, ides & calendes. Mais après avoir vû l'effet que ces dates étranges, & ces noms, *Pyanepſion*, *Maimactérion*, *Poſéidéon*, faiſoient dans une traduction françoiſe, au lieu de *Novembre*, *Décembre*, *Janvier*, j'y ai renoncé, & je me ſuis contenté d'en parler dans les notes, avec ces dates qui ne ſont remarquables que par leur bizarrerie. Si j'en avois uſé autrement, j'aurois mérité le même reproche que Lucien fait * à un hiſtorien ap-

* Dans le traité : *Comment il faut écrire l'hiſtoire.*

pellé

pellé Crépéreïus Calpurnianus, qui avoit écrit en grec la guerre des Romains contre les Parthes, & qui se piquoit d'être grand imitateur de Thucydide : il lui reproche, comme une chose très-ridicule, d'avoir mêlé dans son ouvrage les termes latins des armes & des machines, & d'avoir employé les propres mots de *Fossé* & de *Pont*, au lieu de τάφρος & de γέφυρα. Les termes *Pyanepsion*, *Maimactérion*, *Posséidéon*, au lieu de *Novembre*, *Décembre*, *Janvier*, auroient fait dans ma traduction un effet plus insupportable encore. Il est bien sûr que, si les Grecs avoient traduit quelque auteur latin, ils n'auroient pas mis les mois romains, mais les grecs. Dans aucune langue, il ne faut employer que les mots usités & connus, à moins que l'on n'en manque, & que l'on ne soit forcé à recourir aux termes étrangers.

Une chose encore sur laquelle j'ai été long-tems en doute, parce que je voyois les sentimens assez partagés, c'est sur l'usage du mot *tu*. Nous ne nous en servons aujourd'hui qu'en poésie, ou quelquefois dans le style soutenu, ou en faisant parler des barbares. Quelques gens trouvoient que ce singulier avoit plus de grace dans la bouche de ces anciens, que le pluriel

vous

vous, que la politesse a introduit, & qu'ils n'ont jamais connu. Enfin après avoir vû par expérience qu'il y avoit des endroits où *tu* choquoit beaucoup de personnes, & qu'en d'autres il faisoit un meilleur effet que *vous*, j'ai trouvé qu'en cela seul notre langue nous fournissoit une richesse dont les anciens étoient privés : car étant toûjours forcés de se servir de ce singulier *tu*, ils ne pouvoient faire bien sentir ni les mœurs ni les passions, ni les caracteres ; au lieu que c'est un avantage que nous fournissent ce singulier & ce pluriel employés à propos, avec discernement, & lorsque les occasions demandent l'un préférablement à l'autre. Voici donc le parti que j'ai pris : dans tous les endroits où il faut faire sentir de l'audace, du mépris, de la colere, ou un caractere étranger, j'ai employé le mot *tu* ; & dans tous les autres, comme lorsqu'un inférieur parle à son supérieur, un sujet à son roi, je me suis servi du mot de *vous*, pour m'accommoder à notre politesse qui le demande nécessairement, & qui est toûjours blessé de ce singulier *tu*, comme d'une familiarité trop grande.

Par exemple, dans la vie de Romulus, quand

quand on mene Rémus à Numitor, Rémus dit à ce prince : *Je ne te cacherai rien de tout ce que tu me demandes, car tu me parois plus digne d'être roi que ton frere.* Ce singulier *tu* a là plus de grace que le pluriel *vous*, à cause du caractere de Rémus qui a été élevé parmi des pâtres, qui est vaillant & fougueux, & qui doit témoigner de l'intrépidité & de l'audace. Lorsque Caton, en plein sénat, dit à César, *tien, yvrogne*, en lui rendant la lettre de sa sœur, il n'y auroit rien de plus ridicule, ni de plus froid, que de lui faire dire, *tenez, yvrogne.* Quand Léonidas parle à Alexandre, & qu'il lui dit, *quand vous aurez conquis la région qui porte ces aromates, &c. vous* est là meilleur que *tu.* Mais quand Alexandre, après avoir conquis l'Arabie, écrit à Léonidas, *je t'envoie une bonne provision d'encens & de myrrhe, toi* est mieux que *vous.* De même, quand le prophete de Jupiter Hammon dit à Alexandre, *ne blasphême point, tu n'as point de pere mortel*, le mot *vous* rendroit la réponse languissante & froide. C'est un prophete qui parle, & il parle avec autorité. Je vois que Vaugelas, dans sa traduction de Quinte-Curce, a observé cela avec beaucoup de raison & de jugement.

Alexandre

Alexandre dit *vous* en parlant à la reine Sisygambis, & la reine Sisygambis dit *tu* en parlant à Alexandre; & cela est né-néceſſaire pour conſerver ce caractere étranger. Cette différence de *tu* à *vous* donne à la traduction de Lucien, par M. d'Ablancourt, une grace que l'original ne peut avoir : car que le philoſophe Cynique diſe *toi* à Jupiter, & que tous ſes autres perſonnages ſe tutoyent, cela fait une plaiſanterie, & marque les caracteres; ce qu'il ne fait pas dans le grec on ils ne ſauroient parler autrement. Qu'on mette *vous* au lieu de *tu*, toute la gentilleſſe ſera perdue.

Dans les remarques, je ne deſcends que très-rarement à une critique de mots; car il n'y a rien de plus ſec, de plus déſagréable & de moins utile dans un ouvrage comme celui-ci, où il y a tant de choſes bien plus importantes que les mots, & qui méritent davantage notre attention. Je me contente d'expliquer tout ce qui eſt obſcur, & de rendre raiſon des changemens que j'ai faits dans le texte, ſoit par conjecture, ſoit par le ſecours des manuſcrits. Je releve les fautes d'Amiot, au moins les principales; car il y en a beaucoup dont je ne parle point, car elles

elles ſont peu importantes ; & le lecteur les remarquera de lui-même, s'il veut prendre la peine de conférer ſa traduction avec la mienne. Je n'oublie rien de tout ce qui peut rendre l'original intelligible aux lecteurs ſtudieux, & j'oſe promettre qu'ils n'y trouveront rien qui puiſſe les arrêter dans cette lecture. Je rapporte tout ce qui eſt néceſſaire pour la parfaite intelligence de l'antiquité. J'explique les coûtumes, les ſacrifices, les fêtes & toutes les cérémonies tant publiques que particulieres. J'indique les différentes ſources où Plutarque a puiſé ; & lorſqu'il y a des traditions différentes, je tâche de découvrir les raiſons du choix qu'il fait, & de la préférence qu'il donne aux unes ſur les autres : & quand l'antiquité fournit des particularités remarquables qu'il a oubliées, je les rapporte avec ſoin, comme des ſupplémens néceſſaires de ces vies.

Si je n'avois commenté ces vies que pour les ſavans, je me ſerois épargné certaines réflexions que je fais pour donner les raiſons de beaucoup de principes de morale & de politique, qui y ſont propoſés ; bien perſuadé que les ſavans n'ont pas beſoin de mes lumieres pour

découvrir

découvrir dans un sujet toutes les vérités qu'il renferme. Mais j'écris pour une infinité de jeunes gens qui liront ces vies, & qui ne sont pas capables de trouver d'eux-mêmes toutes ces raisons.

Ces réflexions sont donc nécessaires. A quoi des remarques peuvent-elles être mieux employées, qu'à rendre raison de tous les préceptes, de tous les jugemens, en un mot, de tout ce qu'avance un écrivain qui travaille à former les mœurs? C'est de la philosophie qu'il faut tirer les éclaircissemens. Le pere d'Horace, après avoir donné à son fils les préceptes nuds, comme cela convenoit à son état, lui dit fort bien:

Sapiens, vitatu quidque petitu
Sit melius, causas reddet tibi. *

« Les philosophes te diront les raisons » pourquoi une chose est bonne ou mau» vaise, à suivre ou à fuir ». C'est donc aux sages à rendre raison de tout, & c'est aussi les sages que je fais parler dans mes remarques; car c'est de leurs écrits que je tire ce qu'il y a de meilleur; & c'est ainsi que la jeunesse doit être instruite.

Quand on lit des histoires & des vies,

* Horat. sat. 4. lib. 1.

il eſt naturel de vouloir ſavoir le tems où ſe ſont paſſées les actions dont il y eſt parlé, & ce n'eſt pas toûjours une curioſité infructueuſe ; mais c'eſt à quoi on trouve ſouvent de grandes difficultés, tant à cauſe du déſordre & de l'irrégularité du calendrier, que de ce que les mois grecs ne répondent pas exactement aux nôtres. On ne peut pas toûjours déterminer le jour précis dont il s'agit ; comment le pourrions-nous aujourd'hui ? Plutarque même ne le pouvoit pas de ſon tems. *Mais aujourd'hui*, dit-il dans la vie de Romulus, *les mois des Romains répondent ſi mal aux mois des Grecs, qu'il eſt très-difficile de marquer préciſément le jour de la fête Palilia, qui fut le jour natal de Rome.* De-là vient que les ſavans ne ſont pas d'accord ſur cette matiere. Par exemple, le mois *Elaphébolion*, que je traduis *Avril*, eſt, ſelon d'autres, le mois de Mars. *Munychion*, *Thargélion*, *Scirrophorion*, que je prends pour *Mai*, *Juin*, *Juillet*, d'autres prétendent que c'eſt *Avril*, *Mai*, *Juin*. *Poſéidéon*, que je prends pour *Janvier*, eſt, ſelon d'autres, *Décembre*. Cela pourroit fournir des diſſertations & des conteſtations infinies. Il faut laiſſer les chronologiſtes ſe battre ſur cela tant qu'ils

qu'ils voudront, cette matiere eſt de leur reſſort. Mais heureuſement ce n'eſt pas ce qu'il y a d'important dans ces vies, où nous devons chercher à apprendre d'autres choſes que les dates exactes, & que les bornes des mois, pour les faire quadrer avec les nôtres. Peut-être ne ſeroit-il pas impoſſible de concilier les différens ſentimens, parce que les mois des Grecs enjamboient ordinairement ſur deux des nôtres, & que *Munychion*, par exemple, commençoit en Avril, *Hécatombæon*, en Juillet, &c. Dans l'embarras où jettent ces opinions ſi différentes, j'ai cru ne pouvoir mieux faire que de ſuivre Plutarque même, qui en quelques endroits ajoûte le nom du mois latin au mois grec. Nous voyons que dans la vie de Sylla, en parlant de la priſe d'Athenes, il aſsûre qu'elle arriva le premier de Mars, qui répondoit, dit-il, à la nouvelle lune du mois *Antheſtérion ;* ce qui s'accorde parfaitement avec ce qu'Appien a écrit de la mort de Céſar : *Il fut tué*, dit-il, *le jour des ides de Mars, qui répondent au milieu du mois Antheſtérion.* Ce mois Antheſtérion eſt donc le mois de Mars ſelon Plutarque & ſelon Appien, & nullement le mois de Novembre, com-
me

me quelques savans l'ont prétendu. De même le mois *Posëidéon*, que la plûpart prennent pour Décembre, Plutarque, dans la vie de César, le fait répondre au mois de Janvier; comme dans la vie de Publicola, il fait répondre le mois *Métageitnion*, au mois de Septembre. Plutarque & Appien doivent être plûtôt crus que tous les raisonnemens des plus habiles chronologistes; car Plutarque & Appien ne peuvent pas s'être trompés sur leurs mois. Contentons-nous donc de savoir à-peu-près quels mois des Grecs répondent aux mois des Romains, & n'espérons pas de pouvoir toûjours déterminer précisément les jours des uns, pour les faire répondre aux jours des autres.

A l'égard des mesures & des distances des lieux, on ne sauroit se tromper dans Plutarque, parce qu'il compte toûjours par stades; & que la mesure du stade étant connue pour un espace de cent vingt-cinq pas géométriques, il est aisé de réduire tous les stades dont il parle, à notre maniere de compter par lieues, de quelque mesure qu'on les fasse, de quinze cent, de deux mille, de trois mille, ou de quatre mille pas. Voilà pourquoi j'ai conservé toûjours le mot de

stade,

Nous savons que le talent attique (le talent étoit un poids, & non pas une monnoie) valoit soixante mines, & pesoit six mille gros, & la mine cent drachmes, cent gros. Ainsi la mine valoit cinquante livres de notre monnoie, & le talent mille écus. Le denier romain étoit du même poids & du même prix que la drachme; & la livre romaine, qu'on appelloit *pondo*, & qui n'étoit que de douze onces, étoit du même prix que la mine, & valoit cinquante francs. Le sesterce étoit la quatrieme partie du denier, c'est-à-dire, qu'il valoit deux sols & demi; de sorte qu'il falloit quatre sesterces pour faire une drachme ou un denier, comme il falloit six oboles, car l'obole valoit vingt de nos deniers. Toutes les évaluations, que Plutarque a faites, sont selon ce tarif. Ceux qui voudront réduire toutes les sommes dont Plutarque parle, à la monnoie courante, pourront le faire aisément sur ce pied-là, en comptant par gros, & en diminuant ou augmentant le *gros*, c'est-à-dire, le *denier* ou la *drachme*, à proportion que l'argent haussera ou baissera.

J'ai eu entre les mains un Plutarque grec noté en plusieurs endroits de la main

beaucoup de difficultés, & qui fera voir au moins dans quel ordre ces vies doivent être lues : car Plutarque, en les écrivant, n'a pas suivi l'ordre des tems. Tous les ouvrages de Plutarque ont eu l'approbation de tous les siecles, & avec grande raison; car on y trouve une érudition profonde, un jugement exquis, & toûjours l'agréable admirablement joint à l'utile. Théodore Gaza, qui florissoit dans le 15. siecle, & qui étoit un des plus savans hommes de son tems, interrogé un jour si, par une dure nécessité, il étoit obligé de jetter dans la mer tous les auteurs généralement, quel seroit celui qu'il y jetteroit le dernier, & qu'il voudroit sauver de ce naufrage, répondit *que ce seroit Plutarque.* Je crois néanmoins qu'on peut appeller de ce jugement : car quelque grande idée que j'aie du mérite de Plutarque, je suis persuadé que les œuvres de Platon mériteroient encore davantage d'être conservées; car, à mon avis, il n'y a point de philosophe qui puisse être plus utile aux hommes, ni qui ait plus servi à éclairer le genre humain.

Mais n'opposons point Plutarque aux autres auteurs, opposons-le à lui-même, en considérant ses vies & ses morales.

S'il falloit choisir entre ces deux ouvrages, & renoncer à l'un pour avoir l'autre, peut-être trouveroit-on des gens qui balanceroient sur le choix. Pour moi, je me contenterai de dire qu'il y a infiniment plus d'esprit, plus de jugement & plus d'art dans les vies, & plus de lecture & plus de savoir dans les morales. Scaliger a fait de ces ouvrages deux jugemens qui paroissent bien opposés. Dans l'un, il appelle Plutarque *l'œil de la sagesse;* & dans l'autre, il dit qu'*il a écrit pour les courtisans, & non pas pour les savans*; & ils paroîtront tous deux très-justes, si l'on rapporte le premier à ses vies, où il y a autant de sagesse que dans aucun ouvrage qui nous reste de l'antiquité païenne; & si l'on entend le second, de ses morales, il y a véritablement des traités admirables, & qu'on ne sauroit trop lire; mais il y en a d'autres où rien n'est entiérement approfondi ni démontré, & où toutes les matieres, j'en excepte un petit nombre, sont traitées fort superficiellement. Ce qui paroît au-dessus de tout, ce sont ses comparaisons. Je donnerois plusieurs de ses traités de morale pour celles qui nous manquent. Il met dans une balance si juste les mœurs,

les inclinations & les actions des grands hommes qu'il compare les uns aux autres, & il fait si bien sentir ce qu'ils ont chacun de semblable & de différent, qu'il n'y a rien où le jugement, l'étendue d'esprit, la sagesse, &, ce qui étoit rare de son tems en Grece, la bonne foi, se trouvent ensemble avec plus d'éclat; l'amour de son pays ne le porte jamais à favoriser sa nation. Il est vrai qu'il oppose quelquefois à des Romains très-illustres, des Grecs qui le sont beaucoup moins; mais il ne prétend pas les peser en gros & avec toute leur fortune, ni les égaler les uns aux autres, il compare action à action, & non pas homme à homme; & s'il met certaines actions des Grecs dans un plus beau jour qu'elles n'avoient été avant lui, c'est moins les favoriser, que réparer l'injure que l'histoire leur avoit faite en oubliant ou en ne relevant pas assez les particularités les plus remarquables & les plus dignes de considération. En un mot, il les juge tous séparément & par pieces; il pese les mœurs qui sont la source des actions; il examine les motifs; il balance les biens & les maux qui en sont la suite; & dans le détail de toutes les circonstances, il est si éloigné de

la moindre partialité pour les Grecs, qu'on ne trouvera jamais qu'il leur donne la préférence contre la droite raison : par-tout il ne respecte que la vertu, ne fait la guerre qu'au vice, & ne cherche que la vérité. Cet esprit d'équité est répandu dans tous ses ouvrages; mais il paroît sur-tout avec éclat dans la vie de Marcellus, où il donne bien nettement aux Romains cette grande louange, qu'ils ne surpassent pas moins les Grecs en justice, qu'en valeur & en prudence. Et dans la vie de Ciceron, où il ne feint pas de rapporter le grand éloge qu'Apollonius Molon donna à cet orateur, lorsqu'après l'avoir entendu haranguer en grec, il soupira, & dit qu'il déploroit le malheur de la Grece, voyant que les seuls avantages qui restoient aux Grecs, l'érudition & l'éloquence, alloient être transportés aux Romains.

Malheureusement il nous manque quatre de ses comparaisons, & des plus importantes, que l'injure des tems nous a ravies, celle de Thémistocle & de Camillus, celle de Pyrrhus & de Marius, celle de Phocion & de Caton, & celle d'Alexandre & de César. C'est une perte irréparable. Je me suis cru obligé de les

suppléer ;

ſuppléer, & j'ai eu l'humilité de l'entreprendre ; car il y en a aſsûrément beaucoup à un homme comme moi de mêler ſes écrits avec ceux de Plutarque, qui, dans ce genre d'écrire, n'aura peut-être jamais d'égal. Je ne chercherai donc point à excuſer la liberté que j'ai priſe ; & je dirai ce qu'Hirtius, qui a fait le ſupplément de la guerre des Gaules, diſoit de l'audace qu'il avoit eue de continuer l'ouvrage de Céſar : « Pendant que je ra» maſſe des excuſes, pour empêcher » qu'on ne me compare à Céſar, en cela » même je donne lieu de m'accuſer d'or» gueil & d'arrogance, comme ſi je m'i» maginois qu'il pût jamais monter dans » la tête de quelqu'un de me comparer à » ce grand homme ». *Sed ego nimirum, dùm omnes excuſationis cauſas colligo, ne cum Cæſare conferar, hoc ipſum crimen arrogantiæ ſubeo, quod me judicio cujuſquam, exiſtimem poſſe cum Cæſare comparari.*

Cette maniere d'écrire les vies des hommes illuſtres, en comparant ceux d'une nation avec ceux d'une autre, m'a toûjours paru ſi parfaite, que je me ſuis ſouvent étonné que, parmi les excellens écrivains que nous avons eus, & parmi ceux que nous avons encore,

il ne s'en soit pas trouvé quelqu'un qui ait suivi l'exemple de Plutarque, & qui, choisissant les plus grands hommes que notre France a portés, & ceux qui ont été l'honneur & la gloire des états voisins, n'ait pas écrit leurs vies pour les comparer les uns aux autres, comme Plutarque a comparé les Grecs & les Romains. Cet ouvrage seroit sans contredit plus utile & plus agréable que toutes les histoires que l'on a écrites. Mais c'est ce que nous devons plûtôt desirer, qu'espérer, car c'est un ouvrage très-difficile; les seuls talens de la nature ne suffisent pas, il faut des talens cultivés & enrichis. Il n'y avoit point d'homme plus heureusement né que Plutarque; c'étoit un grand génie; il avoit une imagination très-heureuse, & une grande force de sens avec beaucoup de justesse; mais il avoit orné ces grands dons par la lecture des historiens, des orateurs & des poëtes, & il les avoit fortifiés par la connoissance de toutes les sectes des philosophes, principalement par l'étude de la philosophie académique, qu'il avoit préférée aux autres, comme la source du bon sens & de la raison. On voit, & je l'ai montré en quelques endroits, que c'est de la lecture de

Platon qu'il a tiré cette profondeur de sens, cette solidité, cette sagesse, qui regnent dans ses écrits, & qui les rendent si admirables. Une marque de son profond savoir & de sa prodigieuse lecture, c'est que nous trouvons dans ses ouvrages plus de trois cent auteurs cités. Aujourd'hui nous ne sommes ni si curieux, ni si difficiles; nous nous reposons presqu'entiérement sur la nature, & souvent sur une nature peu favorable, & nous voulons écrire sans avoir rien lû.

J'ai ajoûté à cet ouvrage la vie de Plutarque; car il m'a paru qu'il étoit juste que celui qui a fait les vies de tant de grands hommes, trouvât quelqu'un qui fit la sienne. Le savant Ruauld a fait en latin un recueil divisé par chapitres, qu'il a intitulé *la vie de Plutarque:* mais ce ne sont que des mémoires, & encore des mémoires peu complets, & accablés sous une érudition étrangere, qui fait qu'on perd Plutarque de vûe. Il y en a une autre qu'on attribue à Amiot; mais elle est si mal faite, que j'ai de la peine à croire qu'il en soit l'auteur. J'ai cru que cette vie devoit être faite autrement, & sur le modele même que Plutarque nous à laissé. J'espere que celle que j'ai re-

cueillie avec soin, & avec toute l'exactitude dont je suis capable, le fera connoître tel qu'il étoit, & fera voir un homme qui a joint l'homme d'état au savant & au philosophe, & qui, en rendant la politique éclairée par les belles-lettres & par la plus profonde philosophie, a rendu son savoir & ses grandes lumieres efficaces par la politique, & utiles à son pays : car au milieu de cette quantité étonnante d'excellens ouvrages qui sont sortis de ses mains, il s'est toûjours mêlé des affaires du gouvernement depuis sa jeunesse jusqu'à sa derniere vieillesse, & a toûjours été & philosophe & homme public, pratiquant lui-même le précepte qu'il a donné à ceux qui auront la noble ambition de servir leur patrie, & d'acquérir l'honneur & la gloire qui suivent une juste & sage administration; ils doivent à leurs citoyens tous les momens de leur vie.

Il ne faut pas finir cette préface sans parler de deux reproches qu'on fait à Plutarque, & qui, s'ils étoient fondés, nuiroient beaucoup à la qualité d'historien qui doit sur-tout avoir la vérité en vûe.

Le premier, c'est une trop grande crédulité pour des faits qui paroissent incroyables

croyables & impoſſibles, comme ce qu'il dit de Pyrrhus, que ce prince déchargea un ſi grand coup de ſon cimeterre ſur un cavalier armé de pied en cap, qu'il le fendit en deux, & que les deux moitiés tomberent chacune de leur côté aux pieds de ſon cheval. Il n'y a point aujourd'hui d'homme de guerre, quelque fort qu'il ſoit, qui pût faire un coup de cette nature. Mais, pour juger de l'impoſſibilité de ce fait, il faudroit ſavoir préciſément quelle étoit la force de Pyrrhus & la trempe de ſon cimeterre ; quel étoit l'avantage du lieu qu'il pouvoit avoir ſur ſon ennemi, & la qualité des armes dont ſon ennemi étoit couvert. C'eſt une injuſtice de juger de la force d'un homme de ces tems-là par celle des hommes du nôtre. Combien voit-on de choſes dans l'ancienne hiſtoire, exécutées par des hommes que ceux d'aujourd'hui trouvent impoſſibles. Notre hiſtoire même nous en fournit. Ce n'eſt pas que la nature s'affoibliſſe, mais c'eſt que les hommes s'affoibliſſent par le changement de vie, par la pareſſe, & par la diſcontinuation des exercices & des travaux, qui ſeuls nourriſſent la vigueur, & augmentent les forces. C'eſt ce qu'Homere a eu en

vûe, quand il a fait exécuter à ses héros des choses qui paroissent au-dessus des forces de l'homme; comme ce qu'il dit d'Hector dans le 12. liv. de l'Iliade, que, pour s'ouvrir un chemin dans les retranchemens des Grecs, il jetta contre la porte une si grosse pierre, que deux hommes des plus forts de son tems auroient eu de la peine à la lever de terre pour la mettre seulement sur un chariot. Homere ne parle pas là comme poëte, il parle comme historien qui atteste la diminution qui étoit arrivée aux forces des hommes de son siecle par les raisons que je viens de toucher. L'autre reproche, c'est d'avoir cherché à embellir l'histoire par des faits fabuleux; comme dans ce qu'il dit de Rome arrachée aux Gaulois dans le moment qu'elle étoit dans la balance avec l'or pour sa rançon; car on prétend que cela est contraire à l'histoire. En effet, Polybe écrit *que les Gaulois, maîtres de Rome, ayant eu nouvelles que les Vénitiens étoient entrés dans leur pays avec une grosse armée, firent la paix avec les Romains, leur rendirent leur ville & s'en retournerent.*

Mais il suffit que Plutarque a Tite-Live pour garant de ce qu'il a avancé. D'ailleurs,

ſeurs, Polybe n'ayant écrit ſon hiſtoire qu'après l'olympiade 157. près de deux cent quarante ans après cet exploit de Camillus, on peut croire qu'il n'étoit pas mieux inſtruit que Tite-Live qui avoit écrit la ſienne avant la premiere année de l'olympiade 189. c'eſt-à-dire, cent vingt-quatre ou cent vingt-cinq ans après Polybe.

Cette antériorité de tems ne donne pas un aſſez grand avantage à Polybe ſur Tite-Live pour rendre ſon témoignage plus sûr que celui de l'hiſtorien latin, ſur un fait arrivé ſi long-tems avant l'un & l'autre. Tite-Live pouvoit avoir des mémoires qui étoient échappés à Polybe.

Que ſait on même ſi Polybe, attaché à Scipion l'Africain qu'il accompagnoit, n'avoit pas en vûe d'ôter de cet exploit de Camillus cet air de miracle dont l'éclat pouvoit diminuer celui des exploits de ſon héros? Plutarque n'ignoroit pas ce que Polybe avoit écrit; il le rapporte dans ſon traité de la fortune des Romains; mais il le rapporte comme une choſe peu certaine, & comme un bruit dont on pouvoit fort bien douter. *Si ce que Polybe écrit touchant les Gaulois qui prirent Rome, eſt vrai*, dit-il, *qu'ayant reçû des nouvelles que*

les Barbares leurs voisins étoient entrés en armes dans leur pays où ils saccageoient tout, s'en retournerent à la hâte, & firent appointement avec Camillus, &c. Voilà un *si* qui marque son doute. Mais ce doute fait si peu d'impression sur lui, que dans le même livre il suit encore la tradition de Tite-Live. *Camillus*, dit-il, *ayant éteint le feu des Gaulois, & ôté la ville de Rome du bassin de la balance où on la pesoit contre une certaine quantité d'or, &c.*

Mais, dit-on, la tradition que Tite-Live & Plutarque ont suivie, est formellement démentie par un passage de Suétone, qui, en parlant de Drusus, dit dans la vie de Tibere : *Traditur etiam proprætore ex provincia Gallia retulisse aurum Senonibus olim in obsidione capitolii datum, nec, ut fama, extortum à Camillo.* « On dit » aussi que Drusus rapporta de la Gaule, » où il commandoit en qualité de propré» teur, tout l'or qui avoit été donné au» trefois aux Gaulois qui assiégeoient le » capitole, & que cet or ne leur fut point » arraché par Camillus, comme la Re» nommée le publie ». Je réponds que ce rapport d'un bruit incertain ne doit pas prévaloir sur le bruit général de la Renommée si formellement attesté, dans ce

même

même passage, par lequel il paroît que du tems de Suétone ce bruit étoit commun & généralement reçû.

On peut croire même fort raisonnablement que les Gaulois avoient voulu persuader à Drusus que l'or qu'il emportoit de chez eux, étoit l'or que les Romains leur avoient donné autrefois pour la rançon de Rome, & cela pour effacer la honte de leur nation, & pour diminuer la gloire de Camillus qui les avoit défaits & chassés.

Il est vrai que, dans le récit de Tite-Live & de Plutarque, les momens paroissent moins amenés par la Fortune, que préparés & ménagés par l'art pour causer une plus grande surprise; mais ce n'est pas une raison suffisante pour s'inscrire en faux contre un fait attesté par tous les historiens latins qui ont parlé de ce siége de Rome. Combien a-t-on vû de jeux de la Fortune plus surprenans & plus merveilleux que tout ce que l'art a pû imaginer & conduire? Il faut des témoignages plus formels, plus autorisés & plus indubitables pour rejetter celui de Tite-Live & de Plutarque, qui ont été loués sur-tout de leur fidélité.

C'est donc en vain, & contre toute

sorte

ſorte de raiſon, que Palmérius accuſe Tite-Live d'avoir forgé ce menſonge pour flatter les Romains & pour ſatisfaire la haine naturelle dont il étoit animé contre les Gaulois, étant de Padoue, ville de tout tems ennemie de cette nation. Tite-Live n'auroit jamais oſé rapporter un fait ſi éclatant, s'il ne l'avoit trouvé fondé ſur les mémoires qu'il avoit vûs, & que tout le monde pouvoit voir; & Plutarque ſe ſeroit attiré le juſte reproche d'avoir obſcurci par une noire envie la gloire des Romains, s'il avoit plûtôt ſuivi Polybe, hiſtorien étranger, que Tite-Live hiſtorien latin.

Il n'eſt nullement vraiſemblable que Tite-Live, n'ayant écrit qu'après Polybe, ſe fût ſi fort éloigné de cet écrivain, ſi la tradition, qu'il a ſuivie, n'eût été autoriſée & comme publique. Ainſi l'antériorité de tems même, qu'on veut faire valoir en faveur de l'hiſtorien grec, bien loin d'être contre l'hiſtorien latin, ſert au contraire à le juſtifier. Et Tite-Live juſtifié, exempte Plutarque de tout blâme.

❦

VIE DE PLUTARQUE,

PAR M. DACIER.

PLUTARQUE nous apprend dans la vie de Cimon, qu'il se sentit obligé d'écrire la vie de Lucullus par un esprit de reconnoissance pour un service que ce général Romain avoit rendu à sa ville de Chéronée, plus de deux cent ans avant lui; se fondant, & avec raison, sur ce grand principe, qu'un seul bienfait qu'une ville a reçû, oblige tous ses habitans jusqu'à leur derniere postérité: & que les derniers n'en doivent pas moins conserver la mémoire, que ceux qui en ont joui actuellement. Plutarque n'a pas rendu, comme Lucullus, à une seule ville un service unique, & qu'on peut appeller temporel & passager; il a rendu à tout le genre humain les plus grands & les plus importans de tous les services, des services qui ne périssent jamais, & dont les fruits s'étendent jusqu'après la mort même. Il les a rendus à tous ceux de son tems, à ceux qui leur ont succédé, & à ceux qui leur succéderont dans tous les siecles. Il ne s'est pas contenté de nous donner d'excellens préceptes, il a encore travaillé à nous former à la vertu, en nous proposant les vies des hommes illustres, comme autant d'exemples vivans & animés, où parmi les plus belles actions nous pouvons choisir

sir celles qui sont les plus dignes d'être imitées, & tâcher de conformer notre vie à celle de ces grands personnages qui nous y sont représentés.

Nous devons donc infiniment plus à Plutarque, que Chéronée ne devoit à Lucullus ; & nous sommes encore plus obligés de lui témoigner notre reconnoissance. C'est ce qui m'a porté à faire connoître d'une maniere plus particuliere ce grand écrivain, plus de seize cent ans après lui, & à écrire la vie d'un homme qui nous a fait de si grands biens, & qui nous est si utile.

Plutarque naquit à Chéronée, ville de la Béotie. Cette contrée de la Grece étoit fort décriée, comme un pays très-grossier qui ne portoit que des gens sans esprit, & éloignés de toute bonne doctrine. Pindare, né à Thebes, commença à diminuer cet opprobre de sa patrie par la beauté & par la grandeur de sa poésie lyrique. Cent ans après Pindare, Epaminondas l'affoiblit encore par son grand savoir, par sa grande éloquence, & par le progrès qu'il avoit fait dans la philosophie ; & enfin, trois cent ans après Epaminondas, Plutarque acheva de l'effacer par le grand sens, l'esprit, la force & l'utilité de ses écrits. Il y a peu de lieux dans le monde qui puissent oppofer à la Béotie trois hommes qui égalent ces trois-là : preuve certaine que l'ame n'est pas si dépendante des élémens, qu'elle ne puisse conserver le feu divin qu'elle tient de son origine, si par le travail, la méditation & l'étude, elle tâche de l'entretenir, & de dissiper ces vapeurs épaisses qui l'obscurcissent & qui l'éteignent, quand elle cede à leurs efforts. Il ne faut que Plutarque seul pour confirmer

confirmer ce qu'il a dit en quelque endroit, qu'il n'y a point de terroir où l'esprit & la vertu ne puissent naître.

Il descendoit d'une des principales & des plus honnêtes familles de Chéronée. Il parle lui-même de son pere, comme d'une homme plein de vertu & de modestie, fort instruit de la philosophie & de la théologie de son tems, & fort versé dans la lecture des poëtes; mais il ne l'a point nommé, au moins dans les écrits qui sont venus jusqu'à nous.

Son aïeul s'appelloit Lamprias, à qui il rend ce témoignage honorable qu'il étoit très-éloquent, qu'il avoit une imagination fertile, & qu'il se surpassoit lui-même, lorsqu'il étoit à table avec ses amis; car alors son esprit s'allumoit d'un nouveau feu, & son imagination toûjours heureuse devenoit plus vive & plus féconde; & il nous a conservé ce bon mot qu'il disoit lui-même, *que la chaleur du vin faisoit sur son esprit le même effet que le feu produit sur l'encens, dont il fait évaporer ce qu'il a de plus fin & de plus exquis.*

Son bisaïeul, pere de Lamprias, avoit nom Nicharchus; il eut le bonheur de voir son arriere-petit-fils: car Plutarque nous apprend qu'il lui avoit souvent ouï raconter que les habitans de Cheronée avoient été forcés par Antoine de porter sur leurs épaules, pour la subsistance de ses troupes, chacun une mesure de bled jusqu'à la mer d'Anticyre, suivis de gens qui les pressoient à coups de fouet; & qu'après avoir fait un premier voyage, comme ils se préparoient à en faire un second, & que leur charge étoit toute prête, ils reçurent la nouvelle de sa défaite à Actium, & que cela sauva leur ville; car dans

dans le moment les ſoldats & les commiſſaires d'Antoine prirent la fuite, & ces pauvres habitans, délivrés de cette ſeconde corvée, partagerent le bled.

On ne ſait pas précisément l'année de la naiſſance de Plutarque; mais ce qu'il nous apprend lui-même, qu'il écoutoit les leçons du philoſophe Ammonius à Delphes, pendant le voyage que Néron fit en Grece, nous mene preſqu'à l'année où il naquit: car Néron fit ce voyage la 12. année de ſon regne, ſous le conſulat de Paulinus Suétonius, & de Pontius Téléſinus, la 2. année de l'olympiade 211. l'an 66. de l'ere chrétienne. Il falloit que Plutarque eût alors 17. ou 18. ans; car avant cet âge il n'auroit guere été en état d'entrer dans les matieres que traitoit Ammonius; matieres grandes & ſublimes, comme nous le voyons par une converſation qu'on eut alors dans l'école d'Ammonius, & que Plutarque nous a conſervée dans le traité où il recherche ce que ſignifioit le mot Ἐι, gravé ſur le temple d'Apollon à Delphes. Il nous apprend lui-même qu'il étoit fort jeune, & qu'il étudioit alors en mathématiques, & il rapporte ce qu'il dit à ſon tour; & ſon diſcours marque une connoiſſance des mathématiques & de la philoſophie, beaucoup plus grande qu'on ne pouvoit l'attendre d'un homme au deſſous de dix-huit ans. On peut donc conjecturer sûrement qu'il naquit cinq ou ſix ans avant la mort de l'empereur Claude, c'eſt-à-dire, la premiere ou la ſeconde année de l'olympiade 207. & l'an 49. ou 50. de l'ere chrétienne.

A propos de l'école d'Ammonius, Plutarque nous apprend une plaiſante maniere dont ce philoſophe corrigeoit ſes diſciples qui avoient fait

fait quelque faute : *Notre maître Ammonius*, dit-il dans le traité, comment on peut discerner le flatteur d'avec l'ami, *à une de ses leçons d'après-dîner, s'etant apperçû que quelques-uns de ses disciples avoient dîné plus amplement qu'il ne convenoit à des étudians, fit donner sur l'heure le fouet à son fils par son affranchi, en disant que c'étoit parce qu'il ne pouvoit dîner sans vinaigre. En même-tems il avoit les yeux attachés sur nous ; de sorte que nous sentimes bien que la correction s'adressoit aux coupables, & qu'elle étoit faite pour eux.*

Il fit plusieurs voyages en Italie, on en ignore le sujet ; il n'y a pas d'apparence que la curiosité seule l'eût porté à quitter sa patrie qui lui étoit si chere ; il nous fait entendre lui-même qu'il y alla pour les affaires de son pays ; car dans la vie de Démosthene, il nous dit en propres termes que dans ses voyages il n'eut pas le tems de bien apprendre la langue latine, à cause des affaires publiques dont il étoit chargé. On peut seulement conjecturer avec fondement que le dessein d'achever & de perfectionner son ouvrage des vies des hommes illustres, l'obligea à faire un plus long séjour à Rome qu'il n'auroit fait sans cela ; car, dans la même vie de Démosthene, il écrit *que, pour un homme qui a entrepris de rassembler des faits, & d'écrire une histoire composée de faits & d'aventures qui ne sont ni sous la main, ni arrivées dans son pays, mais étrangeres, diverses & dispersées çà & là dans plusieurs différens écrits : la premiere chose dont il a effectivement besoin, c'est d'être dans une grande ville bien peuplée, & qui aime ce qui est beau & honnête, afin qu'ayant quantité de livres en sa disposition, & que s'instruisant par la conversation, de toutes les particularités qui ont échappé aux écrivains, & qui, s'étant conservées*

conservées dans la mémoire des hommes, deviennent plus vraisemblables & plus croyables par cette espece de tradition, il ne fasse pas un ouvrage imparfait, & qui manque de ses principales parties.

Il est impossible de dire précisément en quel tems il fit ses voyages ; on peut seulement assûrer qu'il n'alla à Rome pour la premiere fois, qu'à la fin du regne de Vespasien, & qu'il n'y alla plus après celui de Domitien : car il paroît qu'il fut fixé dans sa patrie peu de tems après la mort du dernier. Cette conjecture est fondée sur trois raisons : la premiere, sur ce que dans le traité de l'instruction pour ceux qui manient les affaires d'état, en parlant de quelques affaires des Rhodiens, il dit en propres termes, *qu'elles étoient arrivées, il n'y avoit que peu de tems, sous Domitien*; marque sûre qu'il composa ce traité peu d'années après la mort de ce prince. Or dans ce tems-là il avoit un bon emploi dans sa ville, & on ne voit pas qu'il en soit sorti depuis, comme je le prouverai dans la suite.

La seconde raison est que, quand il fit le recueil des Dits notables des anciens rois, princes & capitaines, qu'il dédia à Trajan, il avoit composé son grand ouvrage des vies des hommes illustres, comme il le dit lui-même : *Il est vrai que nous avons recueilli dans un autre ouvrage les vies des plus illustres capitaines, législateurs, empereurs & généraux d'armées qui aient été parmi les Grecs & parmi les Romains. Mais dans la plûpart de leurs exploits la Fortune y a beaucoup mis du sien ; au lieu que, dans les mots qu'ils ont dits, & dans les discours qu'ils ont tenus dans le tems même de leurs actions, de leurs passions, & dans les divers accidens qui leur sont arrivés, nous découvrons clairement, comme dans un miroir, quelle étoit leur pen-*

sée

sée & leur véritable disposition. Or Trajan mourut la 1. année de l'olympiade 124. l'an de l'ere chrétienne 117. Plutarque avoit alors 67. ou 68. ans. On ne sauroit dire si ce recueil fut adressé à ce prince, les premieres ou les dernieres années de son regne : mais il est certain que le traité de l'instruction pour ceux qui se mêlent des affaires d'état, fut composé sous le regne de Trajan, & qu'alors il avoit dans Chéronée un emploi qu'il exerçoit actuellement, comme je l'ai déja dit.

La dédicace, que Plutarque fait de ce recueil à ce prince, peut nous servir à réfuter ce qu'un auteur a écrit, il y a près de six cent ans, que Plutarque avoit été précepteur de Trajan ; ce qu'il fonde sur une lettre qu'il écivoit à cet empereur, & qui ne se trouve qu'en latin. Cette lettre est sans doute supposée, & n'a rien du style ni des tours de Plutarque. Si Plutarque avoit eu l'honneur d'élever ce prince, il en auroit assûrément dit quelque chose dans cette épître où il lui consacre ces apophthegmes des grands hommes. Il n'en pouvoit jamais trouver une occasion plus naturelle : il n'en dit pas un seul mot ; marque sûre qu'il n'avoit pas été auprès de lui en cette qualité. D'ailleurs, Plutarque n'avoit que trois ou quatre ans plus que ce prince. Il est inouï qu'on donne, je ne dis pas à un prince, mais à un particulier, un précepteur presque aussi jeune que lui. Ce que Suidas écrit, que Trajan l'honora de la dignité consulaire, & qu'il voulut que tous les magistrats de l'Illyrie lui fussent soumis, & ne fissent rien que par ses ordres, n'est fondé sur aucune autorité. Plutarque n'auroit pas oublié d'en parler & d'en marquer sa reconnoissance à ce prince. Il parle

des

des emplois les plus bas qu'il avoit exercés dans sa patrie ; comment n'auroit-il pas parlé de ces grands honneurs, qu'un prince, comme Trajan, lui auroit faits ? Ce sont de ces mensonges officieux qu'on a forgés & débités quelquefois pour illustrer davantage des écrivains pour lesquels on étoit prévenu d'une très-grande estime ; mais Plutarque n'a pas besoin de ces honneurs étrangers.

La troisieme raison qui semble pouvoir donner lieu d'assûrer qu'après le regne de Domitien, Plutarque ne quitta plus sa patrie, c'est ce qu'il dit lui-même dans son traité, si l'homme d'âge doit se mêler des affaires d'état ; car dans dans ce traité qu'il adresse à un homme considérable, nommé Euphanes, il écrit : *Vous savez qu'il y a plusieurs pythiades que j'exerce la prêtrise d'Apollon ; cependant je suis sûr que vous ne voudriez pas me dire : Plutarque, vous avez assez sacrifié, vous avez mené assez de danses & de processions ; Il est tems désormais à votre âge que vous quittiez votre couronne, & que vous abandonniez l'oracle à cause de votre vieillesse.*

La pythiade étoit un espace de quatre années, comme l'olympiade. Depuis le tems où il parle de l'emploi de police qu'il exerçoit dans sa ville sous le regne de Trajan, si l'on compte plusieurs pythiades, cela conduira vers le milieu du regne d'Adrien. Plutarque avoit soixante-seize ou soixante-dix-sept ans. C'est donc une chose démontrée que Plutarque fût toûjours fixe à Chéronée jusqu'à sa mort, depuis les dernieres années du regne de Domitien, & qu'il s'y retira à l'âge de quarante-quatre ou quarante-cinq ans. Ainsi, bien loin qu'il ait pû être à Rome pendant l'espace de quarante années, comme

comme l'a prétendu le savant Ruauld, les divers voyages qu'il y fit, se passerent dans l'espace de 22. ou 23. ans. On peut ajoûter une quatrieme raison; le grand amour qu'il avoit pour sa patrie, qui l'obligea à s'y tenir. *Pour moi*, dit-il, *qui suis né dans une ville fort petite, & qui, pour l'empêcher de devenir encore plus petite, aime à m'y tenir.* Un homme qui se seroit retiré dans sa patrie, fort avancé en âge, ne pourroit pas donner sa retraite pour une grande marque de l'amour qu'il avoit pour elle. Au reste, ces paroles de Plutarque renferment une grande vérité. Un homme sage, un homme d'une grande réputation, comme Plutarque, quoique seul, peut non-seulement soûtenir une petite ville & l'empêcher de tomber dans l'obscurité, mais encore augmenter l'éclat de la ville la plus florissante. C'est ce que pensoit Caton d'Utique, lorsqu'il alla en Asie pour tâcher de persuader le philosophe Athénodore de venir avec lui; & qu'après l'avoir persuadé, il fut si fier & si joyeux de cette victoire, qu'il la regarda comme un exploit plus grand, plus éclatant & plus utile, que ceux de Lucullus & de Pompée qui avoient triomphé des nations & des royaumes de l'Orient. Si un étranger célebre par sa sagesse fait tant d'honneur à une ville où il n'est point né, quel relief ne donne point un grand philosophe, un grand écrivain à la ville qui l'a porté, & où il a choisi de finir ses jours, quoiqu'il pût trouver ailleurs de grands avantages? Rien ne doit plus faire honneur à Plutarque que ce sentiment d'amour qu'il témoigna à Chéronée. On voit tous les jours des gens quitter leur patrie pour faire fortune & pour s'aggrandir; mais on n'en voit point qui renoncent à leur ambition pour

faire,

faire, s'il eſt permis de parler ainſi, la fortune de leur patrie.

On peut dire que Plutarque a fait la fortune de la ſienne. Non-ſeulement il l'a empêché de tomber dans l'obſcurité, mais il l'a ennoblie par ſes écrits, & lui a donné une réputation qui l'égale aux villes les plus fameuſes. Chéronée eſt plus célebre aujourd'hui par les écrits de Plutarque, que par toutes les grandes choſes qui ſe ſont paſſées ſous ſes murailles. Qu'on nomme cette ville, perſonne ne ſe ſouvient que ce fut là que Philippe remporta, ſur les Athéniens & ſur les Béotiens, cette grande victoire qui le rendit maître de la Grece. Mais une infinité de gens diſent : *C'eſt là que Plutarque eſt né ; c'eſt où il a fini ſes jours, & où il a écrit la plûpart de ces beaux traités qui ſeront éternellement utiles à tout le monde.*

Ceux qui ont écrit qu'il voyagea en Egypte & à Lacédémone, l'ont avancé ſans fondement ; & dans tout ce qui nous reſte de Plutarque, on ne trouve rien qui puiſſe le faire conjecturer. Tout ce qu'il dit des mœurs, des coûtumes & des ſentimens des Egyptiens, il ne l'avoit tiré que des livres qu'il avoit lus. Il en eſt de même de ſon prétendu voyage à Sparte ; tout ce qu'il dit des Spartiates ne marque pas davantage qu'il ait fait quelque ſéjour dans leur pays, que ce qu'il dit des Crétois, de leurs loix & de leur gouvernement, marque qu'il avoit voyagé dans leur iſle. Il fait entendre lui-même que toutes ſes courſes ſe bornerent à Rome, dans l'Italie, à Delphes, à Athenes, & dans quelques villes de Grece, où des affaires publiques ou particulieres l'avoient attiré.

Pendant le ſéjour qu'il fit à Rome, ſa maiſon

étoit

étoit toujours pleine de gens & des premiers même de Rome qui alloient écouter ses dissertations. Car dans ce tems-là les plus grands personnages & les empereurs même se faisoient un honneur & un plaisir d'assister aux leçons des grands philosophes & des rhéteurs de réputation. On peut juger de l'empressement avec lequel ces discours publics de Plutarque étoient écoutés, & de l'attention qu'on lui donnoit, par ce qu'il raconte lui-même dans son traité de la Curiosité: *Autrefois à Rome, un jour que je parlois en public, Arulénus Rusticus, celui que Domitien fit mourir ensuite à cause de l'envie qu'il portoit à sa gloire, étoit du nombre de mes auditeurs. Comme j'étois au milieu de mon discours, un soldat entra, & lui rendit une lettre de César.* (apparemment de Vespasien) *D'abord un grand silence regna dans l'assemblée, & je m'arrêtai pour lui donner le tems de lire sa lettre; mais il ne le voulut point, & il ne l'ouvrit qu'après que j'eus achevé, & que l'assemblée fut congédiée.*

Rusticus Arulénus étoit un des plus grands personnages de Rome, illustre par sa naissance & très-ambitieux de gloire & d'honneur. Il étoit tribun du peuple, lorsque Néron entreprit de faire condamner à mort par le sénat Barca Soranus & Thraséa Pætus, pour détruire la vertu même en leur personne. Comme Thraséa délibéroit avec ses amis s'il entreprendroit ou s'il abandonneroit sa défense, Rusticus eut le courage de s'offrir pour s'opposer au decret du sénat en vertu de sa charge de tribun. Mais Thraséa modéra cette ardeur, & l'empêcha d'entreprendre une chose qui auroit été inutile à celui qu'il vouloit sauver, & funeste à lui-même. Il fut ensuite préteur sous Vitellius, à

qui il donna de grandes marques de sa fidélité. Mais il étoit encore plus recommandable par sa magnanimité & par son esprit, dont il avoit donné des preuves dans un ouvrage, où il célébroit les louanges de Thraséa & d'Helvidius Priscus. Il régloit toutes ses actions sur les préceptes de la plus sévere philosophie. Ce qu'il fait ici pour Plutarque, n'est pas un petit témoignage de son attachement pour elle ; il y a peu de courtisans qui différassent de lire une lettre du prince jusqu'à ce qu'un philosophe eût achevé de parler.

Plutarque ne faisoit ses dissertations qu'en grec ; car quoique la langue latine fût en usage dans tout l'empire, il ne la connoissoit pas assez pour la parler. Il nous dit lui-même, dans la vie de Démosthene, que pendant son séjour à Rome & dans les autres villes d'Italie, il n'avoit pas eu le tems de l'apprendre à cause des affaires publiques dont il étoit chargé, & de la quantité de gens qui alloient tous les jours chez lui pour s'entretenir de la philosophie ; qu'il ne commença que fort tard & fort avancé en âge à lire les écrits des Romains, & que les termes de cette langue n'avoient pas tant servi à lui faire entendre les faits, que la légere connoissance qu'il avoit déjà des faits l'avoit conduit à entendre les termes. Mais la langue greque étoit fort connue à Rome, témoin les ouvrages de l'empereur Marc-Aurele même, qui écrivit en grec ses admirables réflexions. Ce défaut de connoissance de la langue latine a fait commettre à Plutarque quelques fautes que l'on remarque dans ses écrits. On ne peut pas douter que les dissertations qu'il faisoit à Rome, n'aient servi de fond aux traités de Morale qu'il nous a

laiſſés. Il nous en aſſûre lui-même, lorſqu'adreſſant à Cornélius Pulcher le traité, *Comment on peut tirer de l'utilité de ſes ennemis*, il écrit: *J'ai ramaſſé ce qu'il m'arriva l'autre jour de dire ſur ce ſujet dans une diſſertation publique, & je vous l'envoie dans les mêmes termes; j'ai ſeulement tâché le plus qu'il m'a été poſſible de ne rien répéter de ce que j'ai inſéré dans mes préceptes politiques, car je vois que vous avez tous les jours cet ouvrage entre les mains.*

Avant que de ſortir de Chéronée pour aller à Rome, ſes talens avoient déjà éclaté dans ſon pays; car encore jeune il avoit été envoyé député avec un autre citoyen vers le proconſul pour quelque affaire importante; & c'eſt cette occaſion qui lui donna lieu de rendre à ſon pere un témoignage, qui doit lui faire un très-grand honneur, en nous apprenant la leçon très-ſage qu'il lui fit à ſon retour. C'eſt ce qu'il nous rapporte lui même dans le traité où il donne des inſtructions à ceux qui manient des affaires d'état: *Je me ſouviens*, dit-il, *qu'étant encore fort jeune, je fus envoyé en ambaſſade vers le proconſul avec un autre citoyen de Chéronée. Mon collégue étant demeuré en chemin, je ne ſai pourquoi, j'achevai ſeul le voyage, & je fis ce que portoit notre commiſſion. A mon retour, comme je me diſpoſois à rendre compte au public & à faire le rapport de ce qui s'étoit paſſé dans mon emploi, mon pere me prenant en particulier, me dit: Mon fils, dans le rapport que tu vas faire, garde toi bien de dire, Je ſuis allé, j'ai parlé, j'ai fait; mais di toûjours, Nou ſommes allés, nous avons parlé, nous avons fait, en aſſociant ton collegue à toutes tes actions, afin que ta patrie doive la moitié du ſuccès à celui qu'elle a honoré de la moitié de la charge, & que tu éloignes l'envie qui*

 ſuit

fuit toûjours la gloire d'avoir réussi. Cela est bien opposé à la vanité de ceux qui, loin d'associer leurs collégues absens aux succès qu'ils ont eus, ne travaillent qu'à ravir à leurs collégues présens leur part de la gloire des succès, auxquels ils ont autant ou plus contribué qu'eux-mêmes. Plutarque pouvoit avoir alors vingt-deux ou vingt-trois ans.

Ce que je viens de dire suffit pour réfuter le sentiment de ceux qui ont voulu rechercher le tems auquel Plutarque commença à être célebre. Un chronologiste, qu'on croit Pierre d'Alexandrie, fixe ce tems à la treizieme année de Néron, sous le consulat de Capiton & de Rufus. *Dans ce tems-là*, dit-il, *Lucien étoit célebre & d'une grande réputation chez les Romains, & Musonius & Plutarque y étoient fort connus.* Eusebe, dans sa chronique, le rejette à l'année suivante. *La quatorzieme année de Néron*, dit il, *Musonius & Plutarque étoient en grande réputation.* Cela ne peut être, & est absolument faux. La quatorzieme année de Néron, Plutarque n'avoit que dix-neuf ou vingt ans tout au plus. Comment un homme de cet âge, qui ne venoit que de sortir de l'école d'Ammonius, auroit-il pu être célebre à Rome où son nom n'étoit pas encore connu ? Le même Eusebe, qui en cet endroit avance si fort la réputation de Plutarque, la recule un peu trop ensuite ; car il la place sous l'empereur Adrien, à la troisieme année de l'olympiade deux cent vingt-quatre, c'est-à-dire à l'an 120 de l'ere chrétienne. *Dans cette année*, dit-il, *les philosophes Plutarque de Chéronée, Sextus & Agathobulus, étoient célebres.* Ces écrivains ont avancé cela légérement, pour n'avoir pas recherché assez exactement la vie de

de Plutarque ; il est certain que ce philosophe ne commença à être connu à Rome que sous le regne de Vespasien ; lorsque les Romains alloient en foule chez lui pour entendre ses dissertations, & que sa réputation fut pleine & entiere sous le regne de Trajan, lorsqu'il eut donné son ouvrage des Vies des Hommes illustres. Sur cela il me vient une réflexion qui ne me paroît pas hors de propos. Du tems de Plutarque il y eut plusieurs grands écrivains en Italie, car Asconius Pedianus, Cornutus, Perse, Lucain, Séneque, Silius Italicus, Valérius Flaccus, Pline le jeune, Solin, Martial, Quintilien, Juvénal, & plusieurs autres, furent ses contemporains, & aucun d'eux n'a parlé de lui. Doit-on imputer ce silence à l'envie ? Ces écrivains auroient-ils vu avec peine un Grec, né dans une chétive ville de la Béotie, s'élever à une si grande réputation ?

Il y a dans la vie de l'homme deux points cardinaux qui décident de son bonheur ou de son malheur ; celui de la naissance, & celui du mariage. Ce n'est pas assez que la naissance soit heureuse, il faut que le mariage le soit aussi. C'est une vérité qu'Homere * même nous apprend, lorsqu'il fait dire, par Ménélas, de Nestor : *On reconnoît facilement les enfans de ceux à qui Jupiter a départi ses plus précieuses faveurs dans le moment de leur naissance & dans celui de leur mariage, comme il a fait à Nestor, qu'il a toûjours honoré d'une protection singuliere.* La naissance a beau être heureuse, si le mariage ne l'est aussi, tout le bonheur de l'homme est perdu. On ne sauroit dire dans lequel de ces deux points Plutarque a été plus heureux. La nature versa sur lui à sa naissance

* *Odyss. Liv. IV. pag. 292*

ſance ſes plus précieux thréſors. Ses écrits ſont une aſſez belle preuve de ſes talens, de ſon bon eſprit, & de ſa grande ſageſſe. Son mariage ne fut pas moins fortuné. Il eut le bonheur d'épouſer une femme des meilleures familles de Chéronée, & qui étoit un modele de ſageſſe, de modeſtie & de vertu. Elle avoit nom Timoxene. Il en eut quatre garçons de ſuite, & une petite fille qui faiſoit les délices du pere & de la mere, & à laquelle il donna le nom de ſa mere pour marquer l'amour qu'il lui portoit. Il parle de cet enfant avec beaucoup de tendreſſe; il nous dit qu'il jugeoit de la bonté de ſon cœur ſur ce qu'elle prioit ſa nourrice de donner la mammelle non ſeulement aux autres petits enfans qui jouoient avec elle, mais auſſi à ſes poupées, comme leur faiſant part de ſa table par humanité, & leur communiquant ce qu'elle avoit de meilleur & de plus agréable. Par-là Plutarque, en voulant nous donner des indices de la bonté du cœur de ſa fille, nous donne des marques certaines de la bonté du ſien.

Il perdit deux de ſes fils, & cette fille mourut à l'âge de deux ans après ſes deux freres. Nous avons la lettre de conſolation qu'il écrivit à ſa femme ſur la mort de cet enfant, dont elle lui avoit écrit la nouvelle à Athenes, où elle le croyoit encore. Mais il en étoit parti pour s'en retourner, & le courier le manqua en chemin. Plutarque n'apprit cette nouvelle qu'à Tanagre; & comme apparemment les affaires dont il étoit chargé, l'obligeoient d'y faire quelque ſéjour, il écrivit de-là cette lettre de conſolation à Timoxene dont il nous donne un portrait qui lui fait un très-grand honneur. Il dit qu'elle étoit exempte de toute ſuperſtition & de toute vaine

ſuper-

ſuperfluité ; qu'elle n'avoit jamais aimé à ſe parer pour paroitre dans les théatres aux fêtes & aux proceſſions, & qu'elle avoit toûjours penſé que la ſuperfluité étoit inutile & blâmable, même dans les choſes de plaiſir, & qu'il n'y avoit que la ſimplicité qui fût honnête & ſéante. Il la loue de n'avoir point changé d'habit, de ne s'être point emportée dans ſes regrets juſqu'à ſe meurtrir, comme faiſoient la plûpart des femmes ; de s'être maintenue dans une aſſiette ferme & conſtante, & d'avoir ſoutenu cette perte avec le même courage qu'elle avoit déjà témoigné dans celle de ſon fils aîné, & dans celle de ſon autre fils nommé Charon qui mourut fort jeune, & que Timoxene avoit nourri elle-même, quoiqu'elle eût été obligée de ſouffrir une inciſion au ſein à cauſe d'un abſcès qui s'y étoit formé d'un coup qu'elle avoit reçu. Il lui rend témoignage que dans ce dernier accident ceux qui étoit allés pour la voir, trouverent ſa maiſon ſi tranquille & ſi bien ordonnée, qu'ils crurent que la nouvelle de la mort de ce petit Charon étoit fauſſe, ne pouvant s'imaginer que dans une maiſon où l'on auroit perdu un enfant ſi cher, il n'y eût pas au-moins quelque marque de deuil domeſtique. Mais la maiſon de Timoxene en cette occaſion étoit comme celle d'Admete, qui le jour même qu'il alloit enterrer ſa femme Alceſte, reçut Hercule ſans lui laiſſer entrevoir la moindre marque de l'affliction où il étoit. Et c'eſt un grand éloge pour une femme.

Nous pouvons juger de la maniere dont Plutarque & Timoxene vécurent enſemble, par le traité que Plutarque fit pour donner des préceptes de mariage ; car il y a bien de l'apparence que ces préceptes ont été tirés de la conduite

qu'il obſervoit dans ſa maiſon. Autobulus, un des fils de Plutarque, nous apprend que ſon pere, peu de tems après ſon mariage, eut quelque différend avec les parens de ſa femme, & que Timoxene, craignant que ce démêlé n'altérât enfin l'union qui regnoit entre ſon mari & elle, voulut aller au mont Hélicon pour offrir un ſacrifice à l'Amour, qui y avoit un temple célebre. Car l'amour ne doit pas ſeulement avoir ſoin d'unir le mari & la femme, il doit encore les unir l'un & l'autre avec leurs parens des deux côtés. Plutarque l'accompagna à ce voyage avec pluſieurs de ſes amis de la Béotie. On ne ſait pas le ſuccès qu'eut le ſacrifice de Timoxene; apparemment il fut heureux : car puiſque Plutarque étoit du voyage, l'Amour n'eut pas beaucoup de peine à remettre dans ſes bonnes graces la famille d'une femme qu'il aimoit ſi tendrement. D'ailleurs Plutarque ne recommandoit rien tant que l'union entre les citoyens. C'eſt pourquoi il vouloit que le magiſtrat fût de facile accès, & affable à tout le monde; que ſa maiſon fut toûjours ouverte comme un port de refuge pour tous ceux qui voudroient recourir à lui, & qu'il ne ſe contentât pas d'employer une partie du jour à tenir ſes audiences pour dépêcher les affaires publiques, mais qu'il employât une partie de ſon tems à connoître des affaires particulieres, à réconcilier les maris avec les femmes, & les parens avec les parens, & à remettre bien enſemble les amis que des brouilleries avoient ſéparés. Il regardoit cette occupation comme une de ſes fonctions principales; il en faiſoit même un précepte de politique : car il arrive ſouvent que des brouilleries, qui ne ſont preſque rien au commencement, comme une étin-

étincelle cachée ſous la cendre, deviennent enſuite très-conſidérables, & cauſent un incendie capable de mettre toute une ville en feu. *Car*, dit-il, *comme les embraſemens ne commencent pas toûjours par les édifices publics, ou par les temples, & qu'ils naiſſent ſouvent d'une lampe qu'on aura oubliée dans quelque maiſon d'un particulier, ou de quelque étincelle cachée dans quelques hardes ou dans quelques balayures, & qui jette tout d'un-coup une grande flamme, & cauſe enfin une ruine publique; de même ce ne ſont pas toûjours des démêlés pour des affaires publiques, qui alument une ſédition, mais il arrive ſouvent que des querelles & des diſſenſions particulieres ſe gliſſant enſuite dans le public, qui prend parti, troublent toute une ville & la mettent en combuſtion. C'eſt pourquoi il eſt du devoir d'un homme d'état, & d'un politique, de travailler autant qu'à toute autre choſe, à guerir ces différends, & à les prévenir, afin qu'ils n'arrivent point, ou qu'ils ſoient promptement aſſoupis, ou du moins qu'ils ne s'augmentent point, & qu'ils ne gagnent pas dans le public, mais qu'ils demeurent renfermés entre ceux qui les ont émus, bien perſuadé, & le faiſant entendre aux autres, que ſouvent de petits démêlés particuliers, quand on les néglige dès le commencement, & qu'on n'y apporte pas les remedes convenables, ſont cauſe de très-grands malheurs publics.* Il rapporte enſuite des exemples de villes & d'états, que de petites querelles particulieres avoient ruinés de fond en comble. Enfin il ajoûte, *que pour toutes ces raiſons, il faut ne pas négliger dans le corps politique ces petits débats particuliers, qui dans un moment peuvent s'étendre & devenir fort grands, mais y avoir l'œil, les prévenir, ou les arrêter en y remédiant de bonne heure : car par l'attention, comme diſoit Caton, ce qui eſt grand devient*

 petit,

petit, & ce qui est petit se réduit à rien. Aux anciens exemples que Plutarque allegue, nous en pourrions ajoûter de plus récens, & qui nous touchent de plus près; c'est ce qu'Homere a voulu enseigner par ce portrait admirable qu'il fait de la Discorde : * *L'insatiable Discorde, sœur & compagne de l'homicide dieu des Combats, & qui dès qu'elle commence à paroître, s'éleve insensiblement, & bientôt, quoiqu'elle marche sur la terre, elle porte sa tête orgueilleuse jusques dans les cieux.*

Plutarque eut dans sa patrie les charges les plus considérables, car il fut archonte, c'est-à-dire premier magistrat; mais il avoit exercé auparavant des emplois fort inférieurs, & les avoit exercés avec le même soin, la même application, & la même satisfaction, qu'il exerça ensuite les plus importans; persuadé, & enseignant par son exemple, que dans les emplois, dont la patrie nous honore pour son service, il n'y a rien qui nous ravale, & qu'il dépend d'un homme de bien & d'un homme sage de les ennoblir par la maniere dont il s'en acquitte. Ce qu'il prouve par l'exemple d'Epaminondas que ses ennemis jaloux de sa gloire, & pour lui faire injure, firent nommer commissaire de quartier, état peu digne d'un tel personnage; il ne s'en tint nullement deshonoré, & dit *que non-seulement la charge montre quel est l'homme, mais aussi que l'homme montre quelle est la charge.* Et il éleva à une grande dignité cet office qui n'étoit rien auparavant, & dont les fonctions ne consistoient qu'à faire nettoyer les rues, emporter les fumiers, & à détourner les égouts. Plutarque eut de même dans sa ville un emploi de police fort peu considérable, & il le regarda comme

* *Dans le* IV. *liv. de l'Iliade.*

Epaminondas avoit regardé le sien. *Il ne faut pas douter*, dit-il, *que je ne donne à rire à ceux qui passent dans notre ville, quand ils me voient souvent occupé à des fonctions semblables. Mais en ces occasions j'appelle à mon secours le mot qu'on rapporte d'Antisthene; car comme quelqu'un s'étonnoit de le voir revenir du marché portant lui-même dans ses mains quelque poisson salé, il dit: C'est pour moi que je le porte. Moi, au contraire, quand quelqu'un me fait un reproche de ce que je fais mesurer de la tuile, ou que je marque sur mon livre la quantité de mortier & de pierres que l'on apporte, je dis: Ce n'est pas pour moi que je fais cette fonction, c'est pour ma patrie. Car en ces sortes de choses, & en une infinité d'autres, on se montreroit bas & mesquin outre mesure, si on les faisoit pour soi-même; au lieu que si on les fait pour le public & pour le service de sa ville, il n'y a rien-là de deshonnête ni de bas; on peut dire même que plus la fonction est petite, plus on marque à sa ville son attention & sa bonne volonté.*

De cette modération & de cette équité, qui lui faisoit regarder les moindres emplois dans sa patrie comme honorables & dignes de l'application d'un homme de bien, procédoient la considération & le respect qu'il avoit pour les moindres magistrats, & qu'il tâchoit d'inspirer aux autres. Il voyoit souvent, & cela n'est encore que trop commun, que les riches & les puissans regardoient avec mépris les magistrats, qui étoient inférieurs en biens, en crédit, ou en naissance. *C'est une très-belle & très-utile discipline*, dit-il, *d'apprendre à obéir aux magistrats, quoiqu'ils nous soient inférieurs en gloire & en puissance. Car il est très-ridicule que dans une tragédie un principal acteur, comme un Théodore ou un Polus*, *se*

se soumette tous les jours à un acteur de louage qui ne dit que trois mots, & qu'il lui parle avec déférence & humilité, s'il a la tête ceinte du diadême, & le sceptre à la main ; & que dans les actions véritables de la vie civile, & dans le gouvernement de l'état, un homme riche & puissant dédaigne & méprise un magistrat, parce qu'il est homme de bas lieu & pauvre, ravalant ainsi la dignité de la ville pour faire éclater la sienne ; au lieu qu'il devroit augmenter & rehausser l'autorité & la puissance du magistrat, en lui soûmettant la sienne propre, comme à Sparte où les rois mêmes ne manquoient jamais de se lever devant les éphores. Il fait entendre ensuite qu'il n'y a que les sots & les glorieux, qui, par une vanité malentendue, se piquent de ne pas rendre aux magistrats le respect qui leur est dû, ne comprenant pas que d'honorer ceux qui sont en dignité, est souvent plus honorable, que d'être honoré soi-même ; car à un homme qui a beaucoup de crédit & d'autorité dans sa ville, ce lui est un plus grand ornement & une plus grande gloire d'accompagner le magistrat, que s'il en étoit accompagné ; & quand il lui rend les honneurs que sa charge exige, il ajoûte cet ornement à la dignité de sa ville, & ne diminue rien de la sienne.

Cet amour que Plutarque avoit pour sa patrie, & son grand attachement pour l'ordre, le porterent à donner à ses citoyens un précepte qui n'est pas moins important, & dont tout le monde peut encore tirer une utilité fort grande. Il voyoit avec douleur que dans les différends & dans les procès qui naissoient entre les particuliers, ceux qui espéroient d'avoir plus de faveur & de crédit auprès des magistrats Romains, portoient leurs causes devant ces juges

supé-

ſupérieurs, comme devant le proconſul ou le préteur. Et c'eſt ce qu'il tâchoit de corriger. *En rendant ſa ville ſoûmiſe & obéiſſante aux magiſtrats ſupérieurs*, dit-il, *il faut bien prendre garde de ne pas l'humilier entierement & l'abattre ; & quand on a les ceps aux pieds, de ne pas ſe les mettre encore au cou ; ce que font quelques uns, qui portant les plus petites affaires, comme les plus grandes, à ces ſouverains magiſtrats, reprochent à leur patrie ſa ſervitude, ou plûtôt ils renverſent entierement toute ſorte de police, en rendant leur ville ſujette toûjours tremblante, toûjours tranſie de frayeur, & la dépouillent de toute ſorte de pouvoir & d'autorité.* Car comme ceux qui ne veulent ni manger ni ſe baigner ſans avoir un medecin auprès d'eux, n'uſent pas de leur ſanté autant que la nature le leur permet ; de même ceux qui à toute ſentence, à tout decret, à toute délibération du conſeil, à toute grace & privilége, à toute adminiſtration publique, veulent ajoûter le ſceau du conſentement & du jugement de ces juges ſupérieurs, forcent ces magiſtrats à être leurs maîtres plus qu'ils ne voudroient eux-mêmes. Et la principale cauſe de ce deſordre, c'eſt l'avarice, la jalouſie, & l'ambition des premiers citoyens, qui, voulant opprimer les petits, les contraignent de quitter leur ville, ou ne voulant point avoir du deſſous dans les différends qu'ils ont avec leurs égaux, les traduiſent devant ces magiſtrats Romains, & par-là ils font perdre au ſénat, au peuple, au conſeil & à tous les officiers de leur ville, toute leur puiſſance, qu'ils devroient au contraire favoriſer & augmenter, car leur devoir ſeroit d'adoucir les petits, en les traitant avec une ſorte d'égalité, & de deſarmer leurs égaux en leur cédant réci-

proquement

proquement, & par-là de retenir dans leur ville & d'y terminer tous leurs différends, en usant pour leur guérison d'une medecine politique & civile, comme pour des maladies cachées; & aimant mieux perdre leurs procès par le jugement de leurs citoyens, que de les gagner ailleurs devant ces premiers tribunaux, par le mépris & l'anéantissement des droits & des privilèges de leur pays, & de toute forme de justice.

Il eut deux freres, Lamprias & Timon. Il leur fait honneur à tous deux, en faisant parler le premier dans le traité où il recherche l'explication du mot *Ei*, qui étoit gravé à la porte du temple d'Apollon à Delphes, & l'autre dans la seconde question du premier livre des *Propos de table*, où il traite de la maniere dont on doit placer les conviés à un festin. Il semble que Lamprias mourut avant Timon, comme on peut l'inférer des paroles mêmes de Plutarque dans son traité de l'Amour fraternel. *Pour moi*, dit-il, *parmi toutes les grandes faveurs que la fortune m'a faites, & qui méritent une grande reconnoissance de ma part, je compte principalement l'amour & l'attachement que mon frere Timon m'a toûjours témoigné & qu'il me témoigne encore, comme le savent nos amis particuliers & tous ceux qui ont fréquenté dans notre maison.* Si Lamprias eût été en vie, Plutarque n'auroit pas parlé de Timon seul. Car ces deux freres eurent pour lui le même respect & le même amour, & il les aima toûjours tous deux avec la même tendresse.

Il se plaint dans ce traité de ce que de son tems l'union des freres étoit aussi rare que leur division l'étoit autrefois, & qu'on regardoit deux freres unis avec le même étonnement qu'on

qu'on regarde ces monstres que la nature fait voir quelquefois en unissant deux corps & en les collant ensemble. Sur cet amour fraternel il donne des préceptes très-sages, qui ne sont que l'expression de ce qu'il pratiquoit lui-même. Il raconte qu'un jour à Rome il fut choisi pour arbitre entre deux freres, que quelque intérêt avoit divisés. La maniere dont il se prit à faire cet accommodement, mérite d'être rapportée. *Je me souviens*, dit-il, *que, pendant que j'étois à Rome, je me chargeai un jour d'un arbitrage entre deux freres qui étoient fort brouillés. L'un d'eux paroissoit fort adonné à la philosophie ; mais il fit bien voir que c'étoit à faux qu'il portoit le titre de philosophe & le nom de frere. Car comme je voulus lui représenter qu'il devoit se comporter en philosophe avec son frere, & avec un frere qui étoit fort simple & fort ignorant : pour simple & ignorant, répartit il brusquement, je l'avoue ; mais pour mon frere, qu'est-ce que cela me fait ? je ne compte pas pour beaucoup d'être venu du même homme & de la même femme. Vous faites bien voir, repris-je, que vous ne faites pas grand cas d'être sorti du même pere & de la même mere. Mais tous les autres hommes, quand même ils penseroient comme vous, disent & soûtiennent pourtant que la nature & la loi, qui n'est que le lien des droits de la nature, ont assigné aux peres & aux meres le premier degré d'honneur & de vénération après les dieux, & que l'homme ne peut rien faire de plus agréable à ces dieux, que de payer de tout son cœur & avec une franche volonté, à ceux qui l'ont engendré & à ceux qui l'ont nourri, l'intérêt des graces tant anciennes que nouvelles qu'il en a reçues ; & qu'au contraire il n'y a point de plus grande marque d'impiété, que de négliger & de mépriser ses parens. C'est pourquoi il nous est défendu de faire du mal aux autres hommes ;*

mies ; mais pour notre pere & notre mere, il nous est expressément ordonné, je ne dis pas de ne rien commettre qui leur déplaise & qui les afflige, mais de leur faire en toute rencontre tout le bien qui dépend de nous ; & l'on regarde comme une insigne impiété, & comme une injustice atroce, de manquer à ce devoir.

On ne sait pas quel effet produisirent sur ce malheureux philosophe des paroles si pleines de raison. Il est difficile de croire qu'un homme soit assez endurci pour résister opiniâtrément à une vérité si claire, & que la voix de la nature confirme au-dedans de nous. Aristote a fort bien dit : * *Les freres s'aiment parce qu'ils sont nés des mêmes parens ; & cette naissance, qui est la même, fait d'eux un seul & même tout.*

Dans le premier livre des *Propos de table*, question 4. Plutarque parle de Craton, qu'il appelle γαμβρόν. Et dans le second livre, quest. 3. il parle de Firmus, à qui il donne le même nom. L'interprete françois a traduit par-tout *gendre* ; mais comme il ne paroît pas que Plutarque ait eu d'autre fille que celle qui mourut à l'âge de deux ans, & que le mot grec qui signifie *gendre* signifie aussi *beau-pere*, *beau-frere*, & *allié*, il est vrai-semblable que ce Craton & ce Firmus étoient les beaux-freres de Plutarque, soit qu'ils fussent freres de sa femme Timoxene, ou maris de ses propres sœurs. C'est ainsi qu'Hérodote, en parlant d'Astyage, fils de Cyaxare, & qui avoit épousé la fille d'Alyatte, sœur de Crésus, l'appelle Κροίσου γαμβρὸν, *le beau-frere de Crésus*.

Plutarque eut aussi un neveu appellé Sextus ; on ne sait s'il étoit fils d'une sœur ou d'un frere. C'étoit un philosophe d'un si grand savoir &

* Ἀδελφοὶ ἀλλήλους φιλοῦσιν τῷ ἐκ τῶν αὐτῶν πεφυκέναι, ἡ γὰρ πρὸς ἐκεῖνα ταυτότης ἀλλήλους ταυτίζει.

d'une

d'une si grande réputation, qu'il fut appellé auprès de l'empereur Marc-Antonin pour lui enseigner les lettres greques. Et cet empereur lui rend ce grand témoignage dans le premier livre de ses Réflexions : *Sextus m'a enseigné par son exemple à être doux, à gouverner ma maison en bon pere de famille, à avoir une gravité simple sans affectation, à vivre conformément à la nature, à tâcher de deviner & de prévenir les souhaits & les besoins de mes amis, à souffrir les ignorans & les présomptueux qui parlent sans penser à ce qu'ils disent, & à m'accoûtumer à la portée de tout le monde, &c.* Ce portrait qu'Antonin fait du neveu est aussi le véritable portrait de l'oncle. Et il ne faut que ce portrait pour détruire le sentiment de ceux qui ont cru que ce Sextus, neveu de Plutarque, étoit Sextus le Pyrrhonien, qui a laissé dix livres de la philosophie Sceptique. D'ailleurs on sait que Sextus le Pyrrhonien étoit d'Afrique, au lieu que Sextus, neveu de Plutarque, étoit de Chéronée ; on sait encore que le Pyrrhonien étoit plus ancien que Galien, medecin d'Antonin, & par conséquent il ne pouvoit être contemporain de Sextus.

Plutarque étoit bon fils, bon frere, bon pere, bon mari, bon maître, & bon citoyen. En un mot il remplissoit parfaitement tous les devoirs des liaisons naturelles & acquises. Nous avons vu avec quelle tendresse il aimoit son pere, sa femme, ses enfans, & sa patrie. Son humanité ne s'étendoit pas seulement sur les hommes & sur ses valets, mais sur les bêtes même. Cela paroit avec éclat dans la vie de Caton le censeur, où il blâme la dureté de ce grand personnage qui vendoit ses esclaves après qu'il s'en étoit servi. *Pour moi*, dit-il, *je trouve que*

de

de servir de ses esclaves comme des bêtes de somme ; & après qu'on s'en est servi, de les chasser ou de les vendre dans leur vieillesse ; c'est la marque d'un méchant naturel, ou d'une ame basse & sordide qui croit que l'homme n'a de liaison avec l'homme que pour ses besoins & pour sa seule utilité. Cependant nous voyons que la bonté a plus d'étendue que la justice ; car nous sommes nés pour observer la loi & l'équité avec les hommes, mais pour la bonté & la reconnoissance, nous les étendons très-souvent jusqu'aux animaux, car elles procedent d'une riche source de douceur & d'humanité qui est naturellement dans l'homme. En effet de nourrir des chevaux après qu'ils sont rompus de travail, & des chiens, je ne dis pas pendant qu'ils sont jeunes & qu'ils peuvent servir, mais quand ils sont vieux & inutiles, cela convient à l'homme qui a les qualités de l'homme, la bonté & l'humanité. Et après avoir rapporté l'exemple des Athéniens qui avoient renvoyé libres les bêtes de somme qui avoient servi pour la construction d'un de leurs temples, celui de Cimon qui avoit nourri jusqu'à leur mort, & fait enterrer magnifiquement les cavales avec lesquelles il avoit vaincu trois fois aux jeux olympiques, & celui de Xantippe, pere de Periclès, qui fit enterrer avec soin son chien qui l'avoit suivi à la nage à Salamine, il ajoûte : *Car nous ne devons pas nous servir des choses qui ont une ame, comme nous nous servons des souliers & des autres ustensiles que nous jettons lorsqu'ils sont rompus ou usés par le service qu'ils nous ont rendu ; & ne fût-ce pour autre chose que pour apprendre à aimer les hommes, il faudroit en faire comme une espece d'apprentissage en nous accoûtumant par ces petites choses à être doux & humains. Je sai bien*, continue-t-il, en poussant un peu trop loin cette humanité, *que pour rien au monde*

monde je ne me déferois d'un bœuf qui auroit vieilli en labourant mes terres, à plus forte raison ne pourrois-je me résoudre à renvoyer un vieux domestique, en le chassant de ma maison comme de sa patrie; & en l'éloignant du lieu où il seroit accoûtumé, & de sa maniere de vivre ordinaire, pour quelque petit argent que j'en pourrois retirer en le vendant, vû même qu'il seroit aussi inutile à celui qui l'acheteroit qu'à moi qui l'aurois vendu. Voilà l'humanité accompagnée d'un grand principe de justice.

Cette grande douceur de Plutarque n'empêchoit pas qu'il n'eût la sévérité convenable pour faire châtier ses domestiques qui étoient tombés dans des fautes dignes de punition; mais il le faisoit sans emportement & sans colere, & seulement dans la vûe de les corriger. Sur cela Aulu-Gelle nous rapporte une aventure, que le philosophe Taurus lui avoit contée. *Plutarque*, dit-il, *avoit un esclave d'un naturel pervers & opiniâtre, & qui avoit quelque teinture de la philosophie & quelque connoissance des philosophes. Un jour, pour quelque faute qu'il avoit commise, Plutarque ordonna qu'on le dépouillât, & qu'on lui donnât le fouet. Pendant que cela s'exécutoit, ce malheureux crioit de toute sa force qu'il ne méritoit point ce châtiment, & qu'il n'avoit rien fait qui en fût digne. Comme on continuoit toûjours, il renonça aux plaintes & aux cris, & commença à faire à son maître des réprimandes très-sérieuses. Il lui reprocha qu'il n'étoit nullement philosophe comme il s'en piquoit; que c'étoit une chose honteuse de se mettre en colere; qu'il avoit souvent parlé contre cette passion; qu'il avoit fait un beau traité * de la mansuétude; que tout ce qu'il avoit écrit dans ce traité, étoit démenti par tout*

* περὶ ἀοργησίας, *de cohibenda ira.*

ce

ce qu'il faisoit en cette occasion, où emporté par sa colere, il avoit la cruauté de le faire déchirer à coups de verges sous ses yeux. Comment, coquin, répondit doucement Plutarque, est-ce que je te parois en colere? Mon visage, ma voix, ma couleur, mes paroles, montrent-elles que je sois transporté de cette passion? Il me semble que, ni mes yeux, ni ma bouche, ne marquent point ces excès de fureur. Je ne crie point à tue-tête; le feu ne me monte point au visage; je n'écume point; je ne dis aucune parole honteuse, & dont je doive me repentir; en un mot, je ne suis point dans ces mouvemens & dans ces convulsions qui accompagnent ordinairement les transports que tu me reproches; car voilà tous les signes de la colere, si tu ne le sais pas. En même-tems, se tournant vers celui qu'il avoit chargé de ce châtiment: mon ami, lui dit-il, pendant que nous disputons lui & moi, continue de faire ton office.

Voilà un sang froid qui fait bien tout ce que l'on pourroit attendre de la fureur la plus marquée. Plutarque croyoit qu'on pouvoit châtier sans aucun mouvement de colere. Mais je ne sais si l'on ne trouvera pas que sa bonté & son humanité devoient souffrir d'assister lui-même à cette punition, & de la faire continuer avec ce doux acharnement qui n'est peut-être pas moins blâmable qu'un excès de colere.

On ne peut pas douter de la vérité de cette petite histoire qu'Aulu-Gelle tenoit de Taurus, & qu'il nous a conservée; car elle est conforme à ce que Plutarque lui-même a écrit dans le même traité dont parloit son esclave, où il fait entendre que, vaincu par les reproches de sa femme & de ses amis qui blâmoient sa trop grande douceur, il commença à s'aigrir contre les fautes de ses domestiques, & à les châtier

ſur le champ. *Moi-même*, dit-il, *je me ſuis laiſſé emporter par ces reproches à m'irriter contre mes valets, dans la penſée que, n'étant point châtiés, ils devenoient plus méchans. Mais enfin je me ſuis apperçû, quoique tard, premiérement, qu'il valoit mieux les rendre plus méchans par mon indulgence, que de me pervertir moi-même par ma ſévérité & par ma colere, en voulant les corriger. En ſecond lieu, j'en voyois pluſieurs qui, par cela même qu'ils n'étoient pas punis, avoient honte d'être méchans, & pour qui le pardon devenoit un commencement d'amendement bien plus que n'auroit fait la punition même, & qui obéiſſoient plus promptement à un ſeul clin d'œil de leurs maîtres, que les autres aux étrivieres & aux coups de bâton; & par-là je me ſuis convaincu que la raiſon eſt plus digne de commander que la colere.*

A ces paroles, on croiroit qu'il ſouffroit patiemment les fautes de ſes valets ſans les châtier, & qu'il pratiquoit le précepte qu'Epictete, qui vivoit dans le même-tems, donne dans ſon manuel * : *Il vaut mieux que ton valet ſoit méchant, que ſi tu te rendois miſérable.... Mais, diras-tu, mon valet ſe trouvera fort mal de ma patience, & deviendra incorrigible. Oui, mais tu t'en trouveras fort bien, puiſque par ſon moyen tu apprendras à te mettre hors d'inquietude & de trouble.* Mais ce n'étoit pas là la diſpoſition de Plutarque; il ne faiſoit que différer la punition de ſes valets juſqu'à ce que ſa colere fût paſſée, comme il le fait entendre dans la ſuite : *C'eſt pourquoi*, dit il, *il faut conniver d'abord à ces ſortes de fautes; & quand on ſe ſent effectivement hors de toute paſſion, ſi la faute paroît grande au ſens raſſis, & à une raiſon nette & pure, alors il faut ſe prendre à la punir, &*

* *Art. 18.*

n'en pas négliger la correction, comme ceux qui étant dégoûtés, négligent les viandes.

Mais à la maniere dont Plutarque corrigeoit ce misérable esclave, je ne sais si c'étoit attendre que les bouillons de la colere fussent calmés, & si ce n'étoit pas plûtôt la renfermer & la conserver en lui même jusqu'après la punition. Il est pourtant certain que Plutarque se piquoit de douceur & de patience; car dans le traité de la superstition, il dit: *J'aimerois beaucoup mieux que tous les hommes dissent de moi que Plutarque n'a jamais été, que s'ils disoient: Plutarque est un homme inconstant, léger, colere, qui punit les moindres fautes, qui entre en mauvaise humeur pour rien, qui se fâche si on oublie de l'inviter à un festin; ou qui, si des affaires vous empêchent d'aller le matin à sa porte lui faire la cour, ou que vous manquiez de le saluer, vous déchirera à belles dents, prendra votre fils pour le tourmenter; ou enverra sur vos terres quelque bête féroce, qu'il aura réservée exprès, qui gâtera tous vos fruits.* Il est aisé de voir, pour dire cela en passant, que, par ces derniers mots, Plutarque se moque finement des fables de la superstition païenne, qui enseignoit qu'Œnée, ayant oublié d'offrir à Diane les prémices de ses fruits, envoya le sanglier Calydonien qui ravagea toutes ses terres.

Quand Plutarque ne nous apprendroit pas lui-même en propres termes qu'il s'étoit attaché à la philosophie académique, nous le connoitrions sûrement à ses écrits. C'est là qu'il a puisé cette sagesse & cette force de sens, qui éclatent dans ses ouvrages, & qui frappent également ceux qui en connoissent la source & ceux qui ne la connoissent pas. Car la philosophie de Socrate est la source du bon sens & de la raison, comme

Horace

Horace l'a reconnu dans son art poëtique : *La premiere chose & la plus nécessaire pour bien écrire*, dit-il, *c'est le bon sens ; voilà la source de tout le reste. Vous pourrez puiser ce bon sens dans la philosophie de Socrate.* C'est ce qui l'a mis en état de peser avec tant de justesse les actions des hommes, de bien démêler les mœurs & les caracteres, & de marquer les bornes précises des vices & des vertus, sans jamais les confondre, & sans jamais donner à l'un ce qui appartient à l'autre.

C'est déja un grand avantage, mais il y en a un plus grand encore, c'est qu'il a tiré de-là ces grandes & sublimes idées qu'il a de la divinité & de la religion. On ne sauroit mieux parler de l'unité de Dieu, de son immensité, de sa bonté & de la pureté de son essence. Il dit *que l'essence de Dieu n'est que grandeur & majesté, que bonté, qu'amour, que magnificence ; que Dieu est par tout ; que c'est un être heureux, immuable & incorruptible ; que son véritable nom est Celui qui est.* Ses termes sont remarquables : * *Il en arrive de la nature qui est mesurée par le tems, comme du tems qui la mesure ; il n'y a en elle rien qui demeure, ni qui soit subsistant, mais toutes choses y sont ou naissantes, ou mourantes, étant mêlées avec le tems. C'est pourquoi il y auroit de l'impiété à dire de ce qui est, qu'il a été ou qu'il sera ; car ces termes sont des déclinaisons, des changemens & des passages de ce qui n'est point né pour demeurer en être. Mais il faut dire de Dieu seul qu'il est, & il n'est point par rapport au tems, mais par rapport à l'éternité qui est immobile, non mesurée par le tems, & qui n'est sujette à aucune déclinaison, ni à aucun* chan-

* Dans son traité, Que signifioit le mot *Ei* qui étoit sur la porte du temple d'Apollon à Delphes, t. 2. p. 393.

changement, & dans laquelle il n'y a rien qu'on puisse dire, ni premier, ni dernier, ni nouveau. Dieu est un, existant réellement, renfermant dans le seul point présent toute l'éternité; & il n'y que lui seul qui soit véritablement, sans qu'on puisse dire qu'il a été, ni qu'il sera; & comme il est sans commencement, il est aussi sans fin. Quelle définition plus grande pourroit-on donner de la divinité?

Il est vrai qu'il emploie souvent le terme de *dieux*, comme son maitre Platon. Mais ce terme ne doit pas faire mal juger de sa doctrine; car il peut être expliqué favorablement, comme je l'ai dit ailleurs. Et en plusieurs autres endroits il parle d'un seul Dieu. Or il est impossible qu'un homme reconnoisse plusieurs Dieux égaux en puissance, dès qu'une fois il a reconnu qu'il n'y en a qu'un, & que c'est le seul & unique principe de toutes choses. Il dit que Dieu a pour les hommes une bonté de pere, qu'il les aime d'une maniere pleine de tendresse, & ne cesse jamais de leur faire du bien. Que la connoissance de Dieu est de tous les yeux de l'ame le plus net & le plus vif. Que le plus grand malheur de l'ame, c'est d'être privée de cette connoissance; que c'est Dieu seul qui la donne, & qu'il ne faut jamais cesser de la lui demander. Que Dieu ne peut être représenté sous aucune forme humaine, & qu'on ne peut s'élever à lui que par la pensée.

Il ne parle pas moins bien de l'immortalité de l'ame, qu'il reconnoît fondée sur des raisons qui se tirent de la Divinité même; c'est-à-dire, qu'elle est une suite de la bonté & de la justice de Dieu. Dans le traité où il recherche pourquoi Dieu punit tard les méchans, il écrit: *

* Tom. 2, pag. 260.

Une seule & même raison établit & prouve solidement ces deux vérités ; qu'il y a une Providence qui régit le monde, & que les ames subsistent après la mort. Si l'on ruine un de ces principes, on ruine nécessairement l'autre. L'ame subsistant donc après la mort, il est probable qu'elle reçoit alors les peines ou les récompenses qu'elle a méritées. Car, pendant qu'elle est en vie, elle combat comme un véritable athlete ; & après qu'elle a cessè de combattre, elle reçoit alors ce qu'elle a mérité. Mais les récompenses ou les châtimens qu'elle reçoit alors étant seule (c'est-à-dire dépouillée du corps) *pour tout ce qu'elle a fait ici-bas, ne nous touchent point nous qui sommes en vie : car outre que nous ne les connoissons pas, nous refusons souvent de les croire.*

Plutarque étoit si blessé des conséquences dangereuses qu'on tiroit de la doctrine d'Epicure, qu'il entreprit de le combattre. Epictete l'avoit déjà fait de son côté, mais on peut dire qu'il n'avoit montré que le ridicule de cette doctrine ; au lieu que Plutarque le combat par des raisonnemens tirés du fond de la philosophie. C'est dans le traité, *Que l'on ne peut vivre agréablement en suivant les dogmes d'Epicure.* Je me contenterai de rapporter ici un de ses raisonnemens, qui me paroît invincible : * *Ces philosophes*, dit-il, *n'ont aucun sentiment, ni aucune idée des voluptés de l'ame ; ils disent même qu'ils n'en veulent point avoir. Au contraire, rapportant toûjours au corps toute la faculté contemplative de l'ame, & la tenant plongée dans les plaisirs de la chair comme avec des masses de plomb, ils ne different en rien des palefreniers & des bergers qui mettent devant leurs bêtes du foin, de la paille ou de l'herbe, comme la propre pâture de ces animaux dont ils ont*

* Tome II. pag. 1096.

ſoin. N'eſt-il pas vrai qu'ils veulent de même que l'ame s'engraiſſe, comme un pourceau, de ces voluptés du corps, tant de celles qu'elle a déjà eues, & dont le ſouvenir la chatouille encore, que de celles dont elle eſpere de jouir, ne lui permettant jamais de ſentir ni de rechercher aucune volupté qui vienne d'elle? Eh que peut-on imaginer de plus abſurde, qu'y ayant deux parties diſtinctes dont l'homme eſt composé, l'ame & le corps, & l'ame ayant par ſa nature le premier degré d'honneur, cependant il y ait un bien propre & particulier pour le corps ſelon ſa nature, & qu'il n'y en ait aucun pour l'ame, mais qu'elle demeure-là oiſive à contempler les affections & paſſions du corps, en y participant elle-même, & s'en réjouiſſant en eſclave, & qu'elle demeure-là dès ſa naiſſance, ſans mouvement, ſans aucune paſſion de ſon côté, ſans aucun plaiſir, ſans aucun deſir, & ſans aucune joie qui lui ſoit propre & particuliere? Car il faut de deux choſes l'une, ou qu'ils faſſent nettement & ſans détour l'homme tout de chair, comme ſont quelques-uns qui nient abſolument l'exiſtence de l'ame, ou qu'en nous laiſſant ces deux natures diſtinctes, ils laiſſent à chacune un bien ou un mal qui lui ſoit propre ou étranger. Comme de nos cinq ſens de nature chacun eſt deſtiné & approprié à un ſujet ſenſible, quoiqu'il y ait entr'eux une ſympathie qui fait qu'ils ſentent les biens & les maux les uns des autres; le principal inſtrument du ſentiment de l'ame, c'eſt l'entendement: or il n'y a rien de plus ridicule que de ne laiſſer à cet entendement aucun ſpectacle, aucun mouvement, aucune paſſion qui lui ſoit propre & naturelle, & dont l'ame puiſſe faire ſon unique plaiſir. Il pouſſe cela plus loin, & il eſt ſi enchanté des plaiſirs de l'eſprit, qu'il avance une choſe que je n'oſe preſque redire après lui, tant elle éprouvera de contradiction de la part d'une infinité d'hommes corrompus; il faut pourtant avoir

le

le courage de la dire. * *Qui est-ce*, dit-il, *qui ayant faim ou soif, prendroit plus de plaisir à se trouver aux festins des Phéaciens, qu'à lire la fable des erreurs d'Ulysse? Qui est-ce qui trouveroit plus de volupté à jouir de la plus belle femme du monde, qu'à passer la nuit à lire ce que Xenophon a écrit de Panthée, ou l'histoire de Timoclée écrite par Aristobule, ou celle de Thisbé écrite par Théopompe?*

Dans un autre traité il combat cette maxime des Epicuriens, *Cache ta vie*; & il fait voir que c'est un précepte qui n'est digne que d'un homme qui ne vivoit que pour le corps, & qui ne se jugeoit digne que de mener la vie d'un ver, comme Epictete le lui reproche. Les gens de bien ne vivent pas pour eux, mais pour les autres. C'est aux vicieux à cacher leur vie, & à se tenir tapis dans l'obscurité. Il est vrai qu'Epicure pouvoit dans cette maxime n'avoir en vue que la tranquillité qui suit de l'obscurité; un trop grand nom est quelquefois pernicieux: *Mon fils, fais-toi petit*, disoit Parménion à Philotas. Ce vieux courtisan avoit observé que les grands ne pardonnent guere à leurs inférieurs un mérite éclatant; il reste toûjours dans l'esprit des hommes puissans une idée confuse, de cette vérité, qu'il n'est de supériorité réelle, que celle qui naît de la vertu & des talens; celui en qui cette supériorité se trouve, offense leur amour-propre & en est haï; or il est dans ce cas très-salutaire d'avoir suivi la maxime d'Epicure: *Cache ta vie.*

Une des grandes qualités de Plutarque, & celle qui est la plus nécessaire à un historien, c'est l'amour de la vérité. Dans les vies qu'il écrit, on ne trouvera jamais qu'il ait cherché à donner au vice les couleurs de la vertu, ni à la

* Tome II. pag. 1093.

vertu les couleurs du vice. Quand il nous peint Démétrius & Antoine, qui étoient des monstres en cruauté & en toute sorte de vices, il ne cache point ce qu'ils ont eu de bon ; & quand il nous peint Lucullus, le souvenir des obligations que lui avoit sa patrie, ne le porte point à dissimuler ce qu'il avoit de mauvais, persuadé que Lucullus lui-même ne voudroit pas qu'il payât ce service par un faux témoignage qu'il rendroit à sa vertu dans un récit inventé & fardé. Il releve autant qu'il peut les vertus des grands hommes ; & pour leurs défauts, il ne les marque qu'autant que cela est nécessaire pour conserver la ressemblance, & il ne s'attache pas à les représenter exactement dans son histoire, mais il les passe légérement, comme épargnant & respectant la pauvre nature humaine, & compatissant à sa foiblesse, qui ne lui permet pas de produire un original tout parfait, & qu'on puisse prendre pour un modele achevé de beauté, de vertu & de sagesse. S'il avoit suivi cette méthode dans ses Morales, il seroit à couvert de tout reproche ; mais il s'en est écarté en deux occasions fort importantes. La premiere, c'est contre Hérodote, sur ce que cet historien a mal parlé de la Béotie & des Corinthiens ; l'amour qu'il avoit pour sa patrie l'a porté à prendre les armes contre lui pour défendre ses compatriotes. Il a écrit pour cet effet un traité qu'il a intitulé *de la malignité d'Hérodote*, où il s'emporte contre ce pere de l'histoire avec un excès indigne d'un philosophe ; il ne se contente pas de lui reprocher des mensonges & des fables, il l'accuse de malignité dans tous les sens que ce mot peut avoir. Il est vrai qu'il donne de grands éloges à son style & à sa composition ; par exemple :

Quand

Quand une histoire, qui n'a rien de fâcheux ni de nuisible, * dit-il, *ou qu'une narration de choses grandes & belles est composée avec élégance & avec force, comme celle d'Hérodote, ou celle de Xénophon.* Et dans ce même traité où il s'acharne si fort sur lui, il dit, *Hérodote est un homme très-habile dans l'art d'écrire. Son style est doux; il y a une grande force & une beauté inexprimable dans ses narrations. Il chante sa fable comme un poëte, non pas en homme instruit, mais d'une maniere très-agréable, très-coulante, & très-propre à chatouiller les oreilles & l'esprit. Mais il faut bien se donner de garde de ses calomnies & de ses médisances cachées sous ses figures tendres & polies, comme d'une cantharide cachée sous des roses, de peur que par imprudence nous ne concevions des opinions absurdes & fausses sur les villes les plus considérables, & sur les plus grands hommes de la Grece.* Mais ici on peut faire à Plutarque le même reproche qu'il a fait à Hérodote, de n'avoir mêlé des louanges à ses reproches, que pour donner à ses invectives plus d'autorité & plus de poids, & pour les rendre plus croyables par cette affectation de vérité.

Certainement il paroît que le grand sens de Plutarque l'a abandonné en cette rencontre. Comment a-t-il pû s'imaginer qu'Hérodote, qui écrivoit des choses arrivées de son tems, ou peu de tems avant lui, & qui les écrivoit sur le rapport de ceux qui les avoient vûes & qui en avoient été les témoins, ne seroit pas plûtôt cru par des lecteurs judicieux, que lui, qui, cinq cent ans après, vient s'inscrire en faux sur des mémoires ou postérieurs, ou qu'Hérodote pouvoit avoir méprisés? Il n'y a presque pas un de

* Dans le traité, *qu'on ne peut pas vivre agréablement selon Epicure*, pag. 874. & 1093.

ſes reproches qui ne puiſſe être facilement détruit. Mais ce n'eſt pas ici le lieu de le faire ; & nous n'avons qu'à dire à Plutarque que la Grece entiere lui a répondu par avance, & l'a réfuté. Hérodote lut ſon hiſtoire pendant les jeux olympiques à toute la Grece qui y étoit aſſemblée ; & on l'écouta avec tant d'applaudiſſement, qu'on donna à ſes livres les noms de muſes, & qu'on crioit par-tout quand il paſſoit : *Voilà celui qui a ſi dignement chanté nos victoires, & célébré les glorieux avantages que nous avons remportés ſur les Barbares.* Eſt-il vrai-ſemblable que ſi cette hiſtoire d'Hérodote eût été remplie de calomnies & de médiſances contre les Grecs, aucune de leur villes n'eût proteſté contre elle, & qu'au contraire elles euſſent toutes concouru à procurer à l'hiſtorien le plus grand honneur qu'aucun écrivain ait jamais reçu ?

La ſeconde occaſion où Plutarque s'eſt éloigné de ſa ſageſſe ordinaire, c'eſt lorſqu'il a écrit contre les Stoïciens. Comme l'amour qu'il avoit pour ſa patrie lui a fait commettre la premiere faute, le grand attachement qu'il avoit pour la philoſophie académique qu'il avoit embraſſée, l'a précipité dans la ſeconde. C'eſt ce qui l'a porté à faire ſes deux traités contre le portique. Le premier, *Les contredits des Philoſophes Stoïciens.* Et le ſecond, *Des communes conceptions contre ces mêmes philoſophes.* On ne ſauroit nier que les Stoïciens, en s'écartant des ſentimens de Platon & de Socrate, ne ſoient tombés dans de grandes erreurs ; mais Plutarque eſt injuſte de s'attacher à eux avec un ſi grand acharnement, qu'il ne ceſſe de les accabler d'injures. Il releve beaucoup de contradictions qui peuvent être conciliées, & d'ailleurs eſt-il juſte d'imputer aux fondateurs

dateurs les extravagances de quelques diſciples? Et pour ce qui eſt des communes conceptions, elles ne ſont pas toûjours ſi bleſſées que Plutarque l'a cru. On peut fort bien accorder la plûpart de ces notions avec les ſentimens de ces philoſophes. Les écrits de l'empereur Marc Antonin & ceux d'Epictete ſeront toûjours pour cette ſecte une aſſez bonne apologie contre tout ce que Plutarque en a écrit.

Nous ne ſavons point ſi Plutarque fut bien avantagé des biens de la fortune ; mais il nous fait entendre lui-même qu'il vivoit dans un aſſez grand éclat, puiſque dans la lettre de conſolation qu'il écrit à ſa femme Timoxene : *Ne regardez point*, lui dit-il, *aux larmes & aux lamentations de ceux qui vont vous viſiter pour pleurer avec vous par une coûtume très-condamnable, qui s'eſt introduite ; mais conſidérez plûtôt combien vous êtes enviée par ces mêmes perſonnes à cauſe des enfans qui vous reſtent, & à cauſe auſſi du bon état de votre maiſon & de toute votre vie. Car il ſeroit honteux pour vous, que lorſque tous les autres ſe trouveroient très-heureux d'être en votre place, avec l'affliction même qui vient de nous arriver, vous vous plaigniſſiez de votre condition, & que vous condamnaſſiez votre fortune préſente.*

Une marque encore qu'il ne manquoit pas de bien, & qu'il étoit de ceux qu'on appelle heureux, c'eſt qu'il ne fut jamais obligé d'emprunter & de paſſer par les mains des uſuriers. C'eſt un bonheur qu'il vante lui-même dans ſon traité : *Qu'il ne faut point emprunter à uſure.* Car, après avoir beaucoup parlé contre la cruauté des uſuriers : *Ne croyez pas*, dit-il, *quand je parle ainſi, que j'aie déclaré la guerre aux uſuriers, car jamais ils n'ont emmené mes bœufs ni mes haras*, appliquant

avec

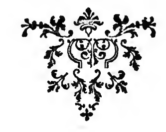
avec beaucoup d'esprit, à la dureté de ces ennemis du genre humain, ce qu'Achille dit des Troyens qui avoient enlevé la femme de Ménélas.

Comme on ne sait pas précisément l'année de la naissance de Plutarque, on ne sait pas non plus celle de sa mort. Vossius assûre qu'il a vécu jusqu'au regne d'Antonin. Car il dit, *que ce fut sous cet empereur qu'il fut fait grand-prêtre d'Apollon*, comme cela paroît par son traité : *Si un vieillard doit se mêler des affaires d'état.* Si cela est, il parvint à une grande vieillesse. Car à la premiere année du regne d'Antonin le Pieux, il auroit eu quatre-vingt-neuf ou dix ans. Mais dans ce traité on ne trouve rien qui marque que Plutarque soit allé jusques-là. Ce qu'on peut dire de plus vraisemblable, c'est qu'il mourut quelques années avant la fin du regne d'Adrien, à l'âge de soixante-douze ou soixante-quinze ans. Il composa ce traité quelques années avant sa mort, & alors il pouvoit fort bien dire qu'il étoit vieux, & parler de son grand âge.

Je finirai cet ouvrage par une réflexion que fournit la grande réputation de Plutarque ; c'est que quand un écrivain a mérité par ses ouvrages l'approbation publique, la postérité, qui s'instruit dans ses écrits, lui marque sa reconnoissance, & le confond avec les plus grands hommes. Hérodote, Thucydide, Xénophon parmi les Grecs, & Tite-Live & Tacite parmi les Romains, ne sont pas moins célebres que les plus grands capitaines dont ils nous ont transmis les actions, & que les plus grands princes sous lesquels ils ont vécu. Le nom de Plutarque n'est pas moins connu aujourd'hui, & ne le sera pas moins dans tous les tems que les noms de tous

ces

tes hommes illustres dont il a écrit la vie. On peut dire même à l'avantage des écrivains, que les plus grands héros ont beau fuir l'*Achéron sur le char de Mars*, comme parle Horace, s'ils n'ont un écrivain qui chante leurs grandes actions, ils demeurent plongés dans une nuit éternelle, sans qu'on donne une seule larme à leur mort; & leur valeur n'a dans la suite des tems aucun avantage sur la lâcheté obscure & cachée; au lieu qu'un grand écrivain n'a besoin d'aucun secours étranger pour se rendre immortel, il n'a besoin que de lui-même. Plutarque ne nous instruit pas moins aujourd'hui par ses beaux traités de morale, qu'il a instruit les Romains & ceux de Chéronée, & Platon ne nous est pas moins utile qu'il l'a été aux Athéniens.



CA-



CATALOGUE

Des Ouvrages de Plutarque qui sont perdus.

LES VIES.

La Vie d'Hercule.
Celle d'Hésiode.
Celle de Pindare.
Celle de Cratès & de Daiphantus, avec leur Comparaison.
Celle de Léonidas.
Celle d'Aristomene.
Celle du jeune Scipion l'Africain, & celle de Métellus.
Celle de Tibere.
Celle de Claude.
Celle de Néron.
Celle de Caligula.
Celle de Vitellius.
Celle d'Epaminondas & du vieux Scipion, avec leur comparaison.

Dans les Vies qui nous restent, il manque :

La Comparaison de Thémistocle & de Camillus.
Celle de Pyrrhus & de Marius.
Celle de Phocion & de Caton.
Celle de César & d'Alexandre.

LES ŒUVRES DE MORALE.

IV. Livres de Commentaires sur Homere.
IV. Livres de Commentaires sur Hésiode.
V. Livres à Empédocle sur la Quintessence.
V. Livres d'Essais pour & contre.
III. Livres de Fables.
III. Livres de la Rhétorique.
III. Livres de l'Introduction de l'ame.
II. Livres d'extraits des Philosophes.
III. Livres des Sens.
III. Livres des Actions illustres des Villes.
II. Livres de Politique.
I. Livre de l'Occasion, à Théophraste.
IV. Livres des choses oubliées dans l'Histoire.
II. Livres des Proverbes.
VIII. Livres sur les Topiques d'Aristote.
II. Livres de Socicles.
III. Livres de la Justice, à Chrysippe.
I. Livre de la Poétique.
LXII. Tableaux historiques & poétiques.
I. Livre de la Différence qui est entre les Pyrrhoniens & les Académiciens.
I. Traité pour prouver qu'il n'y a qu'une Académie de Platon.

I.

I. Traité, où sont les Idées.
I. Traité, comment la matiere des Idées crée ce qui n'a point de corps.
I. Traité sur le Théages de Platon.
I. Traité de la Défense de la Divination, contre les Académiciens.
I. Traité pour savoir lequel est le meilleur du nombre pair ou de l'impair.
I. Traité de la Coûtume, aux Stoïciens.
I. Traité, comment il faut entendre Epicure.
I. Traité des Dieux.
I. Traité de l'Amitié, à Bithynicus.
I. Traité, si la Rhétorique est une vertu.
I. Traité des Cometes.
I. Traité pour prouver que la vie des hommes ressemble au jeu des dés.
I. Traité, comment les oisifs doivent se servir des exercices du Gymnase.
I. Traité de son corps.
I. Traité de la Parure.
I. Tr. intitulé le Nourricier.
I. Traité des causes des signes d'Aratus.
I. Tr. du tems de l'Iliade.
I. Traité sur l'ouvrage de Nicandre appellé Thériaca, ou des bêtes venimeuses.
I. Tr. comment on peut discerner la vérité de l'histoire.
I. Discours poétique sur les animaux qui n'ont point de raison.
I. Traité des narrations paralleles des Grecs & des Romains, sur les contrariétés des Epicuriens.
I. Traité, que la doctrine des Académiciens n'est pas contraire à la Divination.
I. Lettre à Phavorinus.
I. Traité de l'usage des Amis.
I. Tr. du Libre-Arbitre pour l'Académie, contre Epicure.
I. Traité de Questions barbares, étrangeres.
I. Traité du Cefte de la Mere des Dieux.
I. Traité de Protagoras, ou des Principes.
I. Traité d·s Proverbes, de ceux d'Alexandrie.
I. Traité, ce que c'est que comprendre.
I. Traité, qu'on ne comprend rien.
I. Traité contre les Stoïciens & les Epicuriens.
I. Tr. des causes des opinions des Stoïciens sur les jours.
I. Tr. de la premiere conséquence contre Chrysippe.
I. Tr. si un Avocat doit prendre la défense de tout le monde.
I. Tr. de consolation à Phæstia.
I. Tr. des dix lieux de Pyrrhon.
I. Tr. des causes & des lieux.
I. Tr. des causes des vicissitudes.
I. Tr. des Unités.
I. T. si un Citoyen doit donner son avis, quand il sait qu'il ne sera pas reçu.
I. Tr. des opinions contraires.
I. Tr. des questions de femmes.
I. Tr. des Hommes Illustres.

I. Tr. Reponſe aux queſtions difficiles.
I. Recueil d'Oracles.
I. Tr. des Exercices.
I. Tr. ſi l'ame eſt immortelle.
I. Tr. de l'Ataraxie, c'eſt à-dire de l'état d'une ame que rien ne peut troubler.
I. Tr. de la deſcente dans l'antre de Trophonius.
I. Traité, le Suppliant.
Un Abregé de Phyſique.
I. Tr. des premiers philoſophes & de leurs ſucceſſeurs.
I. Tr. de la Matiere.
I. Tr. de l'éducation d'Achille.
I. Tr. des Cyrénéens.
L'Apologie de Socrate.
La condamnation de Socrate.
I. Tr. des animaux qui mangent la terre.
I. Tr. des Diſſertations ſur les dix Cathégories.
I. Tr. des Problêmes.
I. Tr. des différens caractères du diſcours.
I. Tr. de la maniere de bâtir les villes, & des opinions des Phyſiciens.
I. Tr. des endroits favorables dans les cauſes.
I. Tr. quelle eſt la vie la plus heureuſe.
I. Tr. de Diſſertations phyſiques ſur les jours.
I. Traité des Fêtes appellées *Dædales*, que l'on célébroit à Platées.
I. Tr. des Meubles.
I. Tr. de la Nobleſſe.
I. Harangue à Dion prononcée dans l'aſſemblée d'Olympie.
Exhortation à un jeune homme qui étoit riche.
Si celui qui retient ſon conſentement ſur toutes ſortes de choſes, eſt inutile & demeure ſans action.
I. Tr. de la Calomnie.
I. Tr. de l'Ame.
I. Tr. des Tremblemens de terre.
I. Tr. comment il faut que combatte un Lacédémonien.
Exhortation à Eſculape de Pergame.
I. Tr. de la Chaſſe.
I. Traité contre les Trompeurs.
I. Tr. contre ceux qui négligent la Philoſophie pour l'Art Oratoire.
I. Tr. quel doit être le principal ſoin des Poëtes.
I. Tr. de la Fin, ſelon Platon.
I. Tr. de la différence infinie qui ſe trouve dans le corps & dans l'ame des hommes, pour ce qui regarde l'eſprit & la vertu.
I. Traité de l'éducation des femmes.
I. Tr. contre les forces du corps.
I. Tr. contre la Nobleſſe.
I. Tr. contre les Richeſſes.
I. Tr. du Repos.
I. Tr. ſi la connoiſſance de l'avenir peut être utile.
Avertiſſement, ou de l'empire.
Comment on peut dans ſes emplois éviter le reproche de curioſité.

THESE'E.

THESÉE

[a] COMME les géographes ont accoutumé de mettre à l'extrémité de leurs cartes, les régions qui leur sont inconnues, & de marquer à côté de quelques-unes : *Au-delà il n'y a que des sables arides & pleins de bêtes féroces*, ou *des marais impénétrables*, ou *les frimats de la Scythie*, ou *la mer glacée* ; de même, [b] mon cher Senecion, dans ces comparaisons des vies des hommes illustres, après avoir parcouru tous les tems qu'une conjecture vraisemblable a pu pénétrer, ou qu'une histoire circonstanciée &

[a] *Comme les géographes ont accoûtumé de mettre à l'extrémité de leurs cartes, les régions qui leur sont inconnues.*) La géographie est la fille de la philosophie, & une partie considérable de l'histoire ; ainsi les premiers géographes, étant tous philosophes, ne se contentoient pas de marquer dans leurs cartes, la situation & la distance des lieux, ils faisoient connoître aussi les mœurs des habitans, leur gouvernement, leurs vertus, leurs vices, & n'oublioient rien de ce qui pouvoit nourrir la prudence & contenter la curiosité ; c'étoient de véritables Historiens. C'est pourquoi Plutarque a mis *Historiens* pour *Géographes*, comme Strabon a appellé en quelque endroit la *Géographie*, *Histoire*.

[b] *Mon cher Senecion.*) C. Sossius Senecio, qui fut quatre fois consul ; la premiere fois sous Nerva, & les trois autres sous Trajan ; c'est le même à qui Pline écrit. Ceux qui ont cru que Plutarque adressoit ces vies à Senecion, que Domitien fit mourir, se sont fort trompés ; ce Senecion

& suivie a pû nous faire connoître, [c] nous pouvons dire de tout ce qui est plus ancien : Au-delà, c'est le pays des fictions & des monstres ; les poëtes & les faiseurs de fables habitent ces terres ; tout ce qu'on y trouve n'a ni certitude ni fondement. Ainsi, après avoir donné les deux vies de Numa & de Lycurgue, [d] il me semble que nous pouvons remonter jusqu'à Romulus, puisque nous sommes si près de son tems ; mais, comme [e] dit Eschyle : *Qui est-ce qui se présentera devant*

Senecion s'appelloit *Herennius*, & non pas *Sossius* ; & il étoit mort avant que Plutarque eût fait ces dernieres vies.

[e] *Nous pouvons dire de tout ce qui est plus ancien : Au-delà, c'est le pays des fictions & des monstres.*) Plus de cinq cent ans avant Plutarque, Thucydide avoit reconnu que tout ce qui précédoit les guerres du Peloponese étoit fort incertain à cause de son antiquité. Il veut parler des guerres des Medes & de la guerre de Troie. Si du tems de Thucydide, on comptoit presque au rang des fables les guerres Medoises qui ne commencerent que cent ans avant Thucydide, que doit-on penser de la guerre de Troye & des tems de Thesée, qui ont précédé la guerre du Peloponese de près de huit cent ans ? Plutarque dit fort bien que c'est le pays des fictions & des monstres,

[d] *Il me semble que nous pouvons remonter jusqu'à Romulus, puisque nous sommes si près de son tems.*) Ce mot de *remonter* ne doit être rapporté qu'à Numa. Plutarque n'avoit garde de le rapporter à Lycurgue, puisque Lycurgue est plus ancien que Romulus.

[e] *Mais, comme dit Eschyle : Qui est-ce qui se présentera devant cet homme ? Qui pourrons-nous lui opposer ?*) Ce sont deux différens passages d'Eschyle, de la tragédie des *Sept Chefs contre Thebes*. Un officier vient rendre compte à Etéocle des attaques des ennemis, & des postes que leurs généraux occupent ; & en les nommant l'un après l'autre, il demande au prince quels capitaines il choisira pour leur opposer : ainsi l'application que Plutarque en fait, est très-juste ; mais il la change à sa maniere pour l'accommoder au sujet.

f Car

devant cet homme? Qui pourrons-nous lui opposer? Qui osera lui tenir tête? Le fondateur de la belle & fameuse cité d'Athenes peut fort bien être comparé au pere de la glorieuse & de l'invincible Rome. Je souhaite seulement que ce qu'il y a de fabuleux, se laissant manier & purger par nos écrits, prenne l'air de l'histoire; mais si l'on trouve quelques endroits qui refusent opiniâtrement de devenir croyables, & qui ne puissent souffrir le moindre mélange de vraisemblance, je prie les lecteurs de les excuser, & de recevoir favorablement ce qu'on peut leur donner d'une antiquité si reculée.

Thesée & Romulus se ressemblent en plusieurs choses : étant nés tous deux clandestinement, ils ont passé tous deux pour [f] enfans des dieux; [g] *tous deux ont été vaillans, comme tout le monde en convient*, & ont joint la prudence avec la force; ils ont tous deux fondé les plus célebres villes du monde : car l'un a bâti Rome, & l'autre a fondé Athenes en réduisant en corps de ville un peuple qui étoit dispersé dans des bourgs; ils ont tous deux enlevé des femmes; ils sont tombés l'un & l'autre dans de grands malheurs domestiques; ils ont souillé leurs mains du [h] sang de leurs proches; &, à la fin de leur vie, [i] ils se sont tous deux attiré la haine

[f] Car Romulus passa pour fils de Mars, & Thesée pour fils de Neptune.

[g] Passage d'Homere.

[h] Car Romulus tua son oncle & son frere, & Thesée fut la cause de la mort de son pere & de son fils.

[i] *Ils se sont tous deux attiré la haine de leurs citoyens, si l'on peut recevoir pour vrai ce qu'on en a dit de plus apparent & de moins tragique.*) Plutarque ajoûte ceci pour faire connoître qu'il rejette toutes les fables qu'on raconte sur la mort de Thesée, & particuliérement sur celle de Romulus.

[k] *Thesée*

haine de leurs citoyens, si l'on peut recevoir pour vrai ce qu'on en a dit de plus apparent & de moins tragique.

[k] Thesée, du côté de son pere, descendoit de l'ancien Erechthée & des premiers habitans de l'Attique. [l] Du côté de sa mere, il étoit issu de Pélops, qui fut le plus puissant de tous les rois du Péloponese, non-seulement par ses richesses, mais encore par le [m] nombre de ses enfans

[k] *Thesée, du côté de son pere, descendoit de l'ancien Erechthée, & des premiers habitans de l'Attique.*) Plutarque appelle ici Erechthée celui qu'on appelle plus ordinairement Erichthonius: car voici la généalogie de Thesée du côté de son pere.

Erichtonius, ou Erechthée, fils de Vulcain & de Minerve, ou de Cranaé, petite-fille de Cranaüs.

Pandion.

Erechthée II.

Cecrops-Ornée, pere de

Pandion II. Petéus, pere de

Egée. Mnesthée.

Thesée.

Le premier Erechthée, ou Erichthonius, étoit du tems de Moyse, vers l'an du monde 2460. ou 1488. avant l'ere chrétienne; & avant lui il y avoit eu à Athenes trois rois, Cecrops, Cranaüs, & Amphictyon, fils de Deucalion, qui étant tous trois d'une origine inconnue, furent appellés enfans de la terre; & comme Erichthonius passoit pour petit-fils de la fille de Cranaüs, Plutarque a fort bien dit que Thesée descendoit des *Autochthones*, c'est-à-dire, des premiers habitans de l'Attique, qu'on appelloit *Autochthones*, parce qu'ils étoient nés dans le pays même, & qu'ils n'étoient point étrangers.

[l] *Du côté de sa mere, il étoit issu de Pélops, qui fut le plus puissant de tous les Rois du Péloponese, non-seulement par ses richesses.*) Pélops étoit fils de Tantale, & Phrygien d'origine; il avoit porté dans le Péloponese des richesses immenses qu'il avoit tirées des mines du mont Sipilus. Pélops, Pitthée, Æthra, Thesée.

[m] Il eut treize enfans de sa femme Hippodamie.

[n] Car

enfans; [n] car il maria plusieurs de ses filles avec les plus grands seigneurs du pays, [o] & trouva moyen de placer tous ses fils dans les états les plus considérables. Pitthée, aïeul maternel de Thesée fut un de ses enfans. [p] Il fonda la petite ville de [q] Trezene, & [r] il eut la réputation d'être le plus sage & le plus sçavant homme de son tems. [s] La science, qui étoit alors en usage, consistoit particuliérement en sentences & en moralités, comme celles qui ont tant fait estimer

[n] *Car il maria plusieurs de ses filles avec les plus grands seigneurs du pays.*) Je ne trouve que deux filles, Lysidice & Astydamie; la premiere fut mariée à Alectryon, ou, selon d'autres, à Nestor qui étoit fils de Persée, roi de Tyrinthe; & Astydamie fut mariée à Sthenelus, Roi de Mycenes. Cette Astydamie est appellée par d'autres Nicippe.

[o] *Et trouva moyen de placer tous ses fils dans les états les plus considérables.*) A force d'argent il s'empara des villes les plus considérables du Péloponese, qu'il mit entre les mains de ses enfans.

[p] *Il fonda la petite Ville de Trezene.*) Il y avoit à l'entrée du golphe Saronique deux petites places appellées Hyperea & Anthea. Pitthée, assisté de son frere Trezen, s'en rendit maître, & en fit ensuite une seule & même ville, qu'il nomma Trezene, du nom de son frere, qui étoit mort auparavant.

[q] Ville de l'Argolide, dans le Péloponese, à l'entrée du golfe Saronique.

[r] *Il eut la réputation d'être le plus sage & le plus sçavant homme de son tems.*) Pausanias écrit qu'il enseignoit à Trezene la Rhétorique dans le Temple des Muses: *Et moi-même*, dit-il, *j'ai lu un livre écrit par Pitthée, qui me fut donné par un homme d'Epidaure;* mais on peut douter avec raison de cette antiquité.

[s] *La Science qui étoit alors en usage, consistoit particuliérement en sentences & en moralités.*) Cela paroît, non-seulement par les Ouvrages d'Hésiode qui florissoit environ cinq cent ans après Pitthée, & par ceux de Theognis qui vivoit près de trois cent ans après Hésiode, mais encore par les Proverbes de Salomon qui vivoit deux ou trois cent ans après Pitthée.

 [t] Poëte

mer [t] Hesiode dans son ouvrage intitulé : *Les Oeuvres & les Jours.*

Parmi les sentences de ce poëte, en voici une qu'on donne à Pitthée : [u] *Tiens toujours prête la récompense que tu as promise à ton ami.* Au

[t] Poëte grec, qui vivoit environ cent ans après Homere.

[u] *Tiens toujours prête la récompense que tu as promise à ton ami.*) Le précepte que contient cette sentence de Pitthée, a pour but de prévenir l'injustice de ceux qui retiennent le salaire des domestiques, des mercenaires, ou qui ne le payent que fort tard, injustice qui n'est que trop commune. Le Lévitique contient un précepte semblable à celui-là, chap. XIX. *Non morabitur opus mercenarii tui apud te usque manè* : « Le salaire de ton » mercenaire ne demeurera » point chez toi jusqu'au len- » demain matin ». Car Hésiode appelle dans ce vers le mercenaire, *ami.*

[v] Ibid. *Un loyer suffisant à l'ami soit rendu.*) Par ces mots je traduis presque littéralement le vers d'Hésiode, qui dit :

Μισθὸς δ'ἀνδρὶ φίλῳ εἰρημένος, ἄρκιος ἔστω,

Amiot a traduit :

Tu payeras promptement le salaire
Qu'auras promis au pauvre mercenaire.

Mais Hésiode parle de l'ami, & non pas seulement du mercenaire, & veut dire que les amis se doivent aimer réciproquement, & se rendre des devoirs mutuels avec grande égalité. Je prends à témoin Aristote, l. 9. ch. 1. des *Morales à Nicomachus*, où, parlant de l'amitié & des bons offices & devoirs que les amis se doivent rendre mutuellement, si l'on veut que l'amitié soit de durée, il met en question si l'estimation de la récompense qui est dûe pour un plaisir rendu, doit être remise au jugement de celui qui a fait le plaisir, ou de celui qui l'a reçu, & il conclud, par l'exemple de Protagoras, qu'elle doit être estimée par celui qui a reçu le bienfait, & qu'il faut prendre pour regle cette sentence d'Hésiode : Μισθὸς δ' ἀνδρὶ φίλῳ. Meziriac.

x Et

Au moins Ariſtote la lui attribue, & [x] Euripide, en appellant Hippolyte *le diſciple du ſaint Pitthée*, fait aſſez connoître la grande opinion qu'on avoit de lui.

Egée, n'ayant point d'enfans & ſouhaitant d'en avoir, alla pour cet effet conſulter Apollon ; & l'on dit que la prêtreſſe lui rendit cet oracle ſi connu, par lequel elle lui défendoit de voir aucune femme avant qu'il fût de retour à Athenes ; mais, comme elle ne s'expliquoit pas bien ouvertement, Egée, à ſon retour, paſſa par Trezene pour communiquer à Pitthée cette réponſe du dieu, dont voici les propres termes : *Grand prince, ne délie point le pied du bouc avant que tu ſois de retour au milieu de ton peuple.*

[y] On ne ſçait ce que Pitthée ſe promit de cet oracle ; mais, ou par perſuaſion ou par adreſſe, il fit coucher Egée avec ſa fille Æthra. Egée, ayant découvert que c'étoit avec la fille de Pitthée qu'il avoit couché, & ſe doutant qu'elle étoit groſſe, cacha ſous une grande pierre une épée & des ſouliers, fit part de ce ſecret à Æthra ſeule, & lui recommanda en la quittant, que, ſi elle accouchoit d'un fils & que ce fils, étant devenu homme, eût la force de lever cette pierre, & de prendre ce qu'il avoit

[x] *Et le Poëte Euripide.*) Plutarque fait alluſion à ce vers de la Tragédie d'Hippolyte,

Ἱππόλυτος ἁγνοῦ Πιτθέως παιδεύματα.

Hippolyte enſeigné par le chaſte Pitthée. MEZ.

[y] *On ne ſçait ce que Pitthée ſe promit de cet Oracle.*) Ce fut apparemment cette aventure qui donna à Pitthée la réputation de connoître l'avenir, & d'expliquer ſûrement les oracles.

 [x] Car

avoit mis deſſous, elle le lui envoyât avec ces enſeignes, le plus ſecrettement qu'il ſeroit poſſible; [1] car il craignoit que les fils de Pallas, qui étoient au nombre de cinquante, & qui le mépriſoient, parce qu'il n'avoit point d'enfans, ne lui dreſſaſſent des embuches, s'ils venoient à ſçavoir ce qui ſe paſſoit.

[a] Æthra accoucha d'un fils. [b] Les uns diſent qu'il fut d'abord nommé Theſée à cauſe des enſeignes qui avoient été miſes ſous la pierre; &

[1] *Car il craignoit que les fils de Pallas qui étoient au nombre de cinquante, & qui le mépriſoient parce qu'il n'avoit point d'enfans, ne lui dreſſaſſent des embûches.*) Pallas étoit frere d'Egée; & comme celui-ci n'avoit point d'enfans, les fils de Pallas, qu'on appelloit les Pallantides, regardoient le Royaume d'Athenes comme un bien qui leur appartenoit, & qui ne pouvoit pas leur manquer après la mort de leur oncle. Egée craignoit donc avec raiſon que ſi ſes neveux venoient à découvrir qu'il avoit un fils, ils ne ceſſaſſent de le mépriſer, & ne lui dreſſaſſent des embûches pour le faire périr avant que ce fils fût de retour à Athenes, & qu'il pût l'avoir reconnu; ou même qu'ils ne cherchaſſent les moyens d'aſſaſſiner Theſée, & que ce jeune Prince ne fût la victime de leur fureur.

[a] *Æthra accoucha d'un fils.*) Cela arriva dans un lieu appellé *Celenderis*, près du port de Trezene, Pitthée ayant ménagé cela exprès, pour mieux perſuader que Neptune étoit le pere de l'enfant. L'endroit où Theſée nâquit, fut long-tems appellé GENETHLION, *le lieu de la naiſſance.*

[b] *Les uns diſent qu'il fut d'abord nommé Theſée à cauſe des enſeignes qui avoient été miſes ſous la pierre.*) Plutarque allegue deux raiſons différentes de la dérivation du nom de Theſée, du même mot grec, *Theſis*, qui ſignifie *poſition*, & encore *adoption*: ſi bien que Theſée prit ce nom, ou des marques de reconnoiſſance poſées ſous la pierre, ou de l'adoption qui fut faite de lui par Egée. Car les Grecs, comme les Hébreux, donnoient toujours des noms qu'ils tiroient des circonſtances particulieres, & des événemens qui arrivoient aux choſes qu'ils vouloient nommer. MEZ.

c Lorſ-

& les autres soûtiennent que ce nom ne lui fut donné qu'à Athenes, [c] après qu'Egée l'eut reconnu. Pendant qu'il fut chez son grand-pere Pitthée, il eut un gouverneur, appellé Chonnidas, [d] auquel les Athéniens sacrifient encore aujourd'hui un bélier le jour qui précede la fête de Thesée, [e] honorant ainsi, avec plus de raison & de justice, la mémoire de celui qui avoit formé leur prince, [f] que celle de Silanion

[c] *Lorsqu'Egée l'adopta.*) C'est le sens de ces paroles, παῖδα θεμένου τοῦ Αἰγέως αὐτόν; & Amiot a mal traduit, *quand son pere le reconnut & l'avoua pour son fils.* Car Egée n'avoua pas seulement Thesée, mais il l'adopta pour le rendre légitime, de bâtard qu'il étoit, afin qu'il lui pût succéder au Royaume. MEZ.

[d] *Auquel les Atheniens sacrifient encore aujourd'hui un bélier, le jour qui précede la fête de Thésée.*) Ce sacrifice du bélier, que les Athéniens offroient toutes les années au gouverneur de Thesée, a donné lieu au proverbe Κριὸς τροφεῖα ἀπέτισεν, *le bélier a payé l'éducation*, pour dire que les peuples ne sauroient marquer trop de reconnoissance à ceux qui ont bien élevé leurs princes, & que toutes les récompenses ne sont rien, si on ne les regarde comme des dieux. Voici un bel exemple de la reconnoissance qui leur est dûe: plus de treize cens ans après la mort de Thesée, les Athéniens offroient encore des sacrifices à son Gouverneur.

[e] *Honorant ainsi, avec plus de raison & de justice, la mémoire de celui qui avoit formé leur prince.*) C'est un fort beau sentiment. Les Athéniens honoroient la mémoire de Chonnidas, qui avoit élevé Thesée; mais ils honoroient aussi en même tems celle de Silanion & de Parrhasius, qui en avoient fait des statues & des portraits. Plutarque les loue beaucoup plus des honneurs qu'ils rendoient au premier, que de ce qu'ils faisoient pour les autres. En effet, quelle comparaison d'un gouverneur qui forme un prince à la vertu, à un statuaire & à un peintre, qui n'en représentent que les traits du corps?

[f] *Que de Silanion & de Parrhasius.*) Parrhasius fut un Peintre excellent qui florissoit du tems de Zeuxis, environ l'Olympiade 95. Il avoit fait un portrait de Thesée,

Silanion & de Parrhasius, qui n'en avoient fait que des statues & des portraits.

g Comme c'étoit encore alors la coûtume que ceux qui sortoient de l'enfance, allassent à Delphes consacrer à Apollon leurs premiers cheveux, Thesée y alla comme les autres, & on assûre que le lieu, où se faisoit cette cérémonie, porte encore son nom, & s'appelle *Theseïa*; mais il ne coupa que ses cheveux de devant, h comme Homere dit que faisoient les Athenes;

sée, qui, du tems de Pline, étoit au Capitole à Rome. Quant à Silanion, son métier étoit de jetter en bronze, & il florissoit du tems de Lysippus, environ l'Olympiade 114. MEZ.

g *Comme c'étoit encore alors la coûtume, que ceux qui sortoient de l'enfance allassent à Delphes consacrer à Apollon leurs premiers cheveux.*) Plutarque fait entendre que cette coutume étoit beaucoup plus ancienne que Thesée; mais Eustathe écrit que ce fut Thesée qui commença, & qui fut le premier qui consacra ses cheveux à Apollon à Délos, & non pas à Delphes; je ne sai d'où il avoit tiré cette particularité. Par un passage de Lucien, s'il est vrai que le Traité de la déesse Syrienne soit de lui, il paroît que les Trezeniens étoient les seuls de tous les Grecs qui eussent cette coûtume de consacrer les premises de leurs cheveux, & qu'elle ne commença qu'après Thesée; car cette consécration se faisoit à l'honneur d'Hippolyte, fils de ce héros, par tous les jeunes gens de l'un & de l'autre sexe, qui autrement n'auroient pas eu la liberté de se marier, & cela se faisoit de cette sorte: on laissoit croître les cheveux aux enfans jusqu'à ce qu'ils fussent grands; quand ils étoient en âge, on les menoit dans un temple, on leur coupoit les cheveux, & on les mettoit dans un vase d'or ou d'argent, sur lequel on écrivoit le nom de chacun, & on le consacroit dans le temple. Cette même coûtume étoit aussi chez les Assyriens, les jeunes garçons offroient leurs cheveux, & les jeunes hommes les premices de leur barbe.

h *Comme Homere dit que faisoient les Abantes.*) Car Homere les appelle ὄπιθεν κομόωντας, *chevelus par derriere.* Les Abantes sont les habitans de l'Eubée, originaires

Abantes ; & cette maniere de ſe couper les cheveux fut appellée *Theſeïde.* [i] Les Abantes, dont parle Homere, ne l'avoient priſe, ni des [k] Arabes, ni des [l] Myſiens, comme quelques-uns l'ont cru ; mais pour empêcher leurs ennemis de les prendre aux cheveux [m], ils ſe les faiſoient couper par devant, parce que c'étoient des peuples très-belliqueux, & pleins de hardieſſe, [n] qui joignoient toujours l'ennemi, & qui aimoient à combattre à coups de mains, comme

naires de Thrâce. Ariſtote écrit, que les Thraces ayant occupé la Phocide, ceux qui habitoient la ville *Abæ* s'emparerent de l'Eubée, & donnerent le nom d'Abantes à ſes habitans.

[i] *Les Abantes dont parle Homere, ne l'avoient priſe, ni des Arabes, ni des Myſiens.*) Comment l'auroient-ils priſe de ces peuples, avec leſquels ils n'avoient encore alors aucun commerce ? Ils l'avoient apportée ſans doute de Thrace.

[k] Peuples entre la mer Rouge, l'Océan, & le golfe Perſique.

[l] Peuples de Thrace ſur le bord du Danube. Il y en a auſſi en Aſie, entre la Lydie & la Phrygie. Ils deſcendent des premiers.

[m] C'eſt auſſi la raiſon pour laquelle Alexandre avoit voulu que les Macédoniens ſe raſaſſent la barbe. Voy. *Plutarque, Dits Notables des Princes*, &c.

[n] *Qui joignoient toujours l'ennemi, & qui aimoient à combattre à coups de main.*) C'eſt l'éloge qu'Homere avoit donné à ces peuples, long-tems avant Archiloque ; car dans le ſecond Livre de l'Iliade, il dit : *Elphenor, fils de Chalcodon, menoit les Abantes, qui n'ont des cheveux que par derriere, & qui ſont ſi belliqueux, qu'avec leurs lances étendues, ils percent les cuiraſſes de leurs ennemis.* Strabon, au commencement de ſon dixieme Livre, explique fort bien, ὀρεκτῇσι μελίῃσι, *les lances étendues. La lance, dit-il, eſt à deux uſages ; car ou on la lance de loin, comme Achille qui ſe vantoit de jetter ſa lance auſſi loin qu'un autre pourroit lancer un javelot ; ou bien on s'en ſert pour ſe battre de près & à coups de main ; & c'eſt ce qu'Homere appelle* une lance étendue, *parce qu'on ne la jette jamais.*

comme [o] Archiloque le témoigne dans cette élégie : *Ils ne connoissent ni les frondes ni les arcs ; mais sitôt que Mars a donné le signal de la bataille, ils se battent à coups d'épées, & font d'effroyables exploits ; car c'est la seule maniere de combattre qu'aient apprise les braves habitans de l'Eubée.* On dit qu'Alexandre commanda par la même raison à ses capitaines de faire raser les Macédoniens, la barbe étant la prise la plus aisée qu'on puisse donner à son ennemi.

Æthra cacha long-tems la véritable origine de Thesée avec beaucoup de soin, & Pitthée fit courir le bruit qu'il étoit fils de Neptune ; car les Trezeniens [p] adorent particulierement ce dieu ; c'est le patron de leur ville ; ils lui consacrent les prémices de leurs fruits, & son trident est la marque de leur monnoie. Mais dès que ce prince fut parvenu à l'âge de l'adolescence, & qu'il eut fait paroître qu'il joignoit la force du corps, le courage & la grandeur d'ame avec la prudence & la fermeté, sa mere le mena près de la pierre ; & après lui avoir découvert tout le mystere de sa naissance, elle lui ordonna de tirer les enseignes que son pere y avoit cachées, & d'aller le trouver à Athenes par mer. [q] Thesée leva facilement la pierre ; mais

[o] Poëte grec qui vivoit du tems de Romulus.

[p] Ils l'adoroient sous le titre de Neptune roi.

[q] *Thesée leva facilement la pierre.*) Depuis ce tems-là cette pierre fut appellée *la pierre de Thesée*, & auparavant on l'appelloit *l'autel de Jupiter Sthenien* ; car tous les anciens faisoient des autels des premieres grandes pierres qu'ils rencontroient. Il y a dans le cabinet de M. le duc d'Orléans, une cornaline antique, où cette histoire est gravée. On y voit le jeune Thesée lever une pierre énorme, sous laquelle on découvre l'épée & les souliers qu'Egée

mais il refusa d'aller par mer, quoique ce fût le chemin le plus sûr, & que sa mere & son aïeul l'en priassent avec de grandes instances, parce qu'il y avoit beaucoup de danger à aller par terre, n'y ayant point de chemin qui ne fût rempli de voleurs : car ce siécle-là portoit des hommes [r] d'une taille prodigieuse & infatigables dans les plus grands travaux ; des hommes qui, en courage, en force & en vîtesse, surpassoient tous les autres, & qui, bien loin d'employer ces dons de la nature à des choses honnêtes & utiles, prenoient plaisir à commettre toutes sortes d'insolences & d'injustices, & faisoient consister tout le fruit qu'ils pouvoient tirer de leur puissance, à assouvir leur cruauté, & à soûmettre, à forcer & à détruire tout ce qui tomboit entre leurs mains. Ils étoient persuadés qu'on ne loue la pudeur, la justice, l'équité & l'humanité, que par foiblesse de courage, pour n'oser commettre des injustices, ou de crainte d'en souffrir ; & que ces qualités tant vantées ne doivent point être le partage de ceux qui ont la force de leur côté. Hercule, dans ses voyages, en extermina une grande partie, & les autres épouvantés se cachoient dans leurs cavernes lorsqu'il passoit, & n'osoient paroître ; de sorte qu'Hercule, les voyant abattus, les méprisa, & ne se donna plus la peine de les poursuivre. Mais après le malheur qui lui arriva de tuer [s] Iphitus, il passa en [t] Lydie, où

qu'Egée y avoit enterrés. La gravure de cette cornaline est d'un goût exquis & d'une beauté parfaite.

[r] Restes des géans, ou des Titans.

[s] Hercule devenu furieux tua Iphitus, roi d'Oéchalie, en le précipitant des murs de Tyrinthe.

[t] Dans l'Asie mineure, entre la Carie & la Lydie.

[u] Omphale

où il servit long-tems la reine [u] Omphale, [x] s'étant lui-même imposé cette peine selon la coûtume de ce tems-là. Alors, pendant que la Lydie jouissoit d'une profonde paix, & que tout y étoit en sûreté, on vit renaître de tous côtés en Grece les premiers desordres, parce qu'il n'y avoit personne qui pût ni les punir, ni les réprimer. Voilà pourquoi tous les chemins, par où on pouvoit aller par terre du Péloponese à Athenes, étoient très-dangereux. Pitthée donc n'oublioit rien pour faire changer de dessein à Thesée, & pour l'obliger d'aller par mer. Il lui peignoit tous ces brigands l'un après l'autre, & lui racontoit tous les traitemens qu'ils faisoient aux étrangers; mais il y avoit déja long-tems que la gloire & la vertu d'Hercule lui avoient secrettement enflammé le courage. Il n'estimoit rien au prix de ce héros, & étoit toujours prêt à écouter ceux qui lui racontoient quel personnage c'étoit, & sur-tout ceux qui l'avoient vû, & qui pouvoient lui apprendre quelque particularité de sa vie, dont ils eussent été les témoins. Alors on voyoit manifestement

u Omphale fille de Jardanus, & femme de Tmolus.

x *S'étant lui-même imposé cette peine, selon la coutume de ce tems-là.*) Ceux qui avoient commis quelque meurtre, s'exiloient volontairement de leur pays, & s'imposoient certaines peines, jusqu'à ce qu'ils fussent expiés; & cette coûtume venoit sans doute en partie des anciens Hébreux, à qui Moyse avoit établi des villes de refuge, afin que celui qui avoit tué quelqu'un par mégarde, s'y retirât jusqu'à la mort du grand Sacrificateur. Hercule alla d'abord à Pylos, chez Nelée, & de-là à Amycles, où il fut expié par Deiphobus, fils d'Hippolyte; mais étant devenu extrêmement malade, & ayant consulté Apollon, il lui fut répondu que ses maux ne cesseroient qu'après qu'il auroit été trois ans esclave: c'est pourquoi il fut vendu à Omphale. Apollod. Liv. II.

y D'Epidaure

nifeſtement qu'il ſouffroit les mêmes agitations & le même travail d'eſprit, que ſouffrit, longtems après lui, Themiſtocle quand il dit que les trophées de Miltiade ne le laiſſoient point dormir. Auſſi l'admiration, que lui donnoit la vertu d'Hercule, faiſoit que ſes actions lui revenoient la nuit en ſonge, & qu'elles le piquoient le jour d'une noble émulation, & excitoient en lui un violent deſir de l'imiter.

La parenté, qui étoit entr'eux, augmentoit encore ſa jalouſie; car ils étoient fils de deux couſines germaines, ſa mere Æthra étant fille de Pitthée, & Alcmene, fille de Lyſidice. Or Lyſidice & Pitthée étoient tous deux enfans d'Hippodamie & de Pélops; il trouveroit donc que ce feroit une choſe honteuſe & inſupportable, qu'Hercule eût cherché par-tout le monde les brigands, qu'il en eût purgé la terre & la mer, & que pour lui il évitât même ceux qui ſe préſentoient ſur ſon chemin; que, par ce lâche embarquement, il deshonorât la mémoire de celui que le bruit du peuple faiſoit paſſer pour ſon pere, & qu'il ne portât à ſon véritable pere, pour toutes enſeignes, que des ſouliers, & une épée qui ne connoiſſoit pas encore le ſang, au lieu de lui prouver la nobleſſe de ſon extraction par de grands exploits & par des actions immortelles. Avec des ſentimens ſi élevés, & plein de ces réflexions, il ſe mit en chemin, réſolu de n'attaquer perſonne, mais de repouſſer courageuſement tous les outrages & toutes les violences qu'on lui feroit.

Comme il paſſoit par les terres d'Epidaure [y], Periphetes,

[y] D'Epidaure l'Argolide ſur le bord du golfe Saronique, eſt le chemin de Trézene à l'Iſthme.

z Co-

[x] Periphetes, qui avoit une massue pour armes, & qui à cause de cela étoit appellé *le Porteur de massue*, eut l'insolence de mettre la main sur lui, & de l'arrêter; Thesée le combattit & le tua; & ravi d'avoir gagné cette massue, il la porta toujours, comme Hercule porta la peau de lion. Cette peau servoit à faire connoître l'énorme grandeur de la bête qu'Hercule avoit tuée; & la massue, que portoit Thesée, faisoit voir qu'elle avoit pû être prise entre les mains de Periphetes, mais qu'elle étoit devenue imprenable entre les siennes. De-là, traversant [a] l'Isthme de Corinthe, [b] il punit Synnis, *le Ployeur de pins*, de la même maniere dont ce géant avoit fait mourir plusieurs passans. Ce n'est pas qu'il eût jamais appris rien de semblable, ni qu'il s'y fût exercé; mais il fit voir par cet essai que la vertu est toujours au-dessus de l'art & de l'exercice. Ce Synnis avoit une grande fille fort belle, nommée Perigone, qui avoit pris la fuite, voyant son pere mort; Thesée couroit de tous côtés pour la chercher, mais elle s'étoit jettée dans un bois épais, tout plein de roseaux & d'asperges sauvages, qu'elle prioit avec une simplicité d'enfant, comme s'ils l'eussent entendue, les conjurant de la bien cacher

[x] *Corynetes*, fils de Vulcain & d'Anticlie, sa massue étoit d'airain.

[a] Entre le golfe de Corinthe & le golfe Saronique.

[b] *Il punit Synnis, le Ployeur de pins, de la même maniere dont ce géant avoit fait mourir ceux qu'il avoit vaincus.*) Quand ce géant avoit vaincu quelqu'un, il courboit deux pins, attachoit à chacun un bras & une jambe de ce misérable, & lâchoit en même tems ces arbres, qui emportoient les membres qu'on y avoit attachés. Pausanias écrit, que de son tems, sous le regne d'Adrien, on voyoit encore un de ces pins près du rivage.

cacher & de l'empêcher d'être apperçue, & leur promettant avec serment que, s'ils lui rendoient ce service, elle ne les arracheroit ni ne les brûleroit jamais. Cependant Thesée l'appelloit & lui donnoit sa parole qu'il auroit soin d'elle, & qu'il ne lui feroit aucun déplaisir. Perigone, touchée de ses promesses, sortit du milieu de ses broussailles, & alla se rendre à lui. Thesée en eut un fils, qui fut appellé Menalippe. Il la donna ensuite en mariage à Deïonée, fils d'Eurytus, roi [c] d'Œchalie. [d] De ce Menalippe nâquit Ioxus, lequel, avec Ornytus, fut chef de la colonie qu'on mena en Carie, d'où sont venus les Ioxides, qui, de pere en fils, ont conservé la coûtume de n'arracher & de ne brûler ni les asperges ni les roseaux, mais d'avoir au contraire pour eux une espece de religion, & une vénération particuliere.

[e] Il y avoit alors à Crommyon une Laie, qu'on

[c] Il y avoit trois villes de ce nom, une en Thessalie, une en Arcadie, & une dans l'Eubée, & l'on dispute laquelle étoit la patrie d'Eurytus: Sophocle & les autres poëtes sont pour la derniere.

[d] *De ce Menalippe naquit Ioxus, lequel, avec Ornytus, fut chef de la colonie qu'on mena en Carie.*) On ne trouve rien ailleurs de cette Colonie, ni de cette famille des Ioxides. Il paroît par quelques passages deStrabon, que les Grecs s'établirent à diverses fois dans la Carie. Je ne sai où Amiot a pris qu'Ioxus *bâtit la ville des Ioxides*. Plutarque n'en dit pas un mot, & jamais cette ville n'a existé. Tout ce qu'on peut conjecturer de ce que dit Plutarque, c'est qu'en Carie il y avoit une famille de gens appellés *Ioxides*, comme descendans d'Ioxus.

[e] *Il y avoit alors à Crommyon une Laie.*) Crommyon ou Cromyon, étoit un bourg du territoire de Corinthe. Thucydide le place à fix-vingts stades de la ville. C'est-là que se tenoit cette Laie. Strabon nous apprend qu'elle étoit mere du Sanglier Calydonien, Liv. 8.

f Sur

qu'on appelloit *la Phaye*, qui n'étoit nullement une bête à méprifer ; car elle étoit très-dangereufe & très-difficile à vaincre. Thefée la combattit, & la tua en chemin faifant, afin qu'on ne crût pas que la néceffité feule lui fit entreprendre tout ce qu'il exécutoit ; & perfuadé d'ailleurs qu'un homme de bien doit non-feulement combattre les méchans pour fe défendre de leurs outrages, mais qu'il eft obligé de chercher les bêtes les plus courageufes & de les attaquer le premier. D'autres ont pourtant écrit que cette *Phaye* étoit une femme de Crommyon, qui fe proftituoit à tous venans, & qui vivoit de meurtres & de brigandages ; qu'elle fut appellée *la Laie*, à caufe de fes mœurs corrompues, & de la méchante vie qu'elle menoit, & qu'enfin elle fut mife à mort par Thefée.

Près des frontieres de Megare [f] il défit Scyrron, & le précipita du haut des rochers dans la mer, felon la plus commune opinion, parce qu'il détrouffoit les paffans ; ou, felon d'autres, parce que, par une infolence & par un orgueil infupportable, il préfentoit fes pieds aux étrangers, leur ordonnoit de les lui laver, & pendant qu'ils le faifoient, il les pouffoit, & les précipitoit du haut de ces rochers. Il eft vrai que les hiftoriens de Megare, s'oppofant à cette tradition, & combattant, [g] comme dit

[f] Sur les frontieres de l'Attique.

[g] *Comme dit Simonide.*) Il y a eu, en différens tems, quatre Simonides, tous Hiftoriens & Poëtes ; de forte qu'il feroit difficile de décider duquel d'entr'eux Plutarque rapporte le témoignage. Je croirois que c'eft du plus ancien, de Simonide Amorginus, qui vivoit vers la 30. Olympiade, du tems de Tullus Hoftilius.

k Car

dit Simonide, contre la longueur du tems, soûtiennent que Scyrron ne fut ni un brigand ni un méchant homme; mais au contraire l'ennemi déclaré de ces sortes de gens, & le bon ami des gens de bien & des justes. [h] Car tout le monde sait, disent-ils, qu'Æacus est estimé le plus saint homme de son tems. [i] On n'ignore pas que Cychrée le Salaminien reçoit des honneurs divins à Athenes, & l'on connoît assez la vertu de Pelée & de Telamon. Or Scyrron fut gendre de Cychrée & beaupere d'Æacus, & aïeul de Pelée & de Telamon, [k] qui nâquirent tous deux de la nymphe Endeide, fille de Chariclo & de Scyrron. [l] Il n'y

[h] *Car tout le monde sait, disent-ils, qu'Æacus est estimé le plus saint homme de son tems.*) Æacus, fils de Jupiter & d'Ægine. On publia que sa piété & sa justice l'avoient rendu si agréable aux Dieux, qu'il en obtenoit tout par ses prieres, & que par ce moyen il fit cesser une grande famine & une horrible secheresse, dont la Grece étoit extrêmement affligée.

[i] *On n'ignore pas que Cychrée le Salaminien reçoit des honneurs divins à Athenes.*) Il étoit fils de Neptune & de la Nymphe Salamis, & si homme de bien, qu'après sa mort on l'honora comme un Dieu, non-seulement à Salamine, mais à Athenes.

[k] *Qui naquirent tous deux de la Nymphe Endéide, fille de Chariclo & de Scyrron.*) Apollodore fait cette Nymphe Endéide, fille de Chariclo & de Chiron, & il est suivi par d'autres Auteurs; mais il est plus sûr de corriger Apollodore, sur la foi de Plutarque & des Historiens de Mégare, qu'il avoit consultés, que de corriger ces derniers sur la foi d'Apollodore, dont nous n'avons qu'un abrégé. Pausanias est même d'accord en cela avec Plutarque; &, pour ce que Diodore rapporte, que Telamon épousa à Salamine, Glaucé fille de Cychrée, & qu'il est absurde de penser que l'aïeul & le petit-fils aient épousé les deux sœurs, cela ne doit être d'aucun poids; car Apollodore même écrit que la femme de Telamon fut Periboe, fille d'Alcathoüs, & non pas Glaucé.

[l] *Il n'y a donc pas d'apparence*

n'y a donc pas d'apparence que les plus grands personnages & les plus gens de bien de toute la Grece eussent voulu s'allier avec un brigand, en prenant de lui & en lui donnant ce que les hommes ont de plus précieux & de plus sacré. Ces mêmes historiens ajoûtent que Thesée ne tua pas Scyrron dans son premier voyage d'Athenes, mais long-tems après, lorsqu'il prit [m] Eleusine, qui étoit alors occupée par les Mégariens, & qu'il en chassa Dioclès qui en étoit Gouverneur. Voilà les contradictions qu'on trouve sur cette Histoire.

[n] En passant par Eleusine, il lutta contre Cercyon l'Arcadien, & le défit. [o] De-là, arrivant à Hermione, il fit mourir le géant Damastes, qu'on appelloit *Procruste*, [p] en l'obligeant

rence que les plus grands personnages & les plus gens de bien de toute la Grece.) Il ne parle que de Cychrée & d'Æacus, dont le premier fit son gendre de Scyrron, & l'autre en fit son beau-pere; j'explique cela, parce qu'on s'y étoit trompé.

[m] Ville entre Mégare & Athenes.

[n] *En passant par Eleusine, il lutta contre Cercyon l'Arcadien, & le défit.*) Ce Cercyon étoit fils de Neptune; il fut le premier qui employa la ruse dans les combats de la lutte. Thesée en fut plus que lui, car il fut instruit par Minerve. Le lieu où se fit ce combat, étoit encore appellé la *Palestre de Cercyon*, du tems de Pausanias.

[o] *De-là arrivant à Hermione, il fit mourir le géant Damastes.*) Je ne connois point de ville nommée Hermione, entre Eleusine & Athenes. Pausanias, dans ses Attiques, nomme *Erione* le lieu près duquel Thesée tua ce géant. Cela étant, il faut lire dans Plutarque *Erione*, au lieu d'*Hermione*.

[p] *En l'obligeant de s'égaler à la mesure de ses lits.*) Ce géant avoit plusieurs lits; & quand un hôte arrivoit chez lui, s'il étoit grand, il le faisoit coucher dans un petit lit, & lui coupoit tout ce qui passoit la longueur du lit; & s'il étoit petit, il le mettoit dans un grand lit, & à force de machines, il lui

geant de s'égaler à la mesure de ses lits, comme il y obligeoit ses hôtes. Et Thesée en usoit ainsi à l'imitation d'Hercule, qui punissoit ceux qui l'attaquoient du même genre de mort qu'ils lui avoient préparé. [q] C'est ainsi qu'il sacrifia Busiris, [r] qu'il étouffa Antée en luttant avec lui, [s] qu'il tua Cycnus en combat singulier, & qu'il brisa la tête à Termerus, d'où est venu [t] le proverbe, *le mal Termerien*; car il y a de l'apparence

lui étendoit les jambes jusqu'à la mesure du lit: c'est pourquoi il fut appellé *Procrustes*, c'est-à-dire *qui étend par force & avec violence.*

q *C'est ainsi qu'il sacrifia Busiris.*) Busiris étoit roi d'Egypte, & fils de Neptune & de Lysianasse. Il sacrifioit les étrangers à Jupiter, & il voulut faire le même traitement à Hercule, qui se laissa mener lié & garotté près de l'autel, & qui ayant rompu ses liens, sacrifia lui-même ce Tyran & son fils Amphidamas.

r *Qu'il étouffa Antée.*) Antée étoit roi de Lydie & fils de la Terre, qui lui redonnoit de nouvelles forces si-tôt qu'il la touchoit: c'est pourquoi Hercule l'éleva en l'air, & l'étouffa entre ses bras.

s *Qu'il tua Cycnus en combat singulier.*) Il y eut deux Cycnus contre lesquels Hercule se battit: le premier étoit fils de Mars & de Pyrene: la foudre qui tomba au milieu des deux combattans, les sépara: l'autre étoit aussi fils de Mars & de Pelopée, & il fut tué par Hercule.

t *Le proverbe du mal Termerien.*) Tous les proverbialistes grecs, savoir, Suidas, Zenobius, Diogenianus, Apostolius, rapportent ce proverbe, mais au nombre pluriel, Τερμέρια κακά, *les maux Termeriens*, & disent qu'il s'entend des grands maux. Suidas en rapporte l'origine autrement que ne fait Plutarque; car il dit que les grands maux s'appellerent Termeriens, à cause qu'en la Carie, il y avoit un lieu fort d'assiette appellé Termerium, dont les Tyrans se servoient comme de prison, & ajoûte que ce lieu étoit entre Melos & Halicarnasse. Strabon, liv. 14. fait mention d'un cap de la Carie au territoire des Myndiens, qui s'appelloit *Termerium.* Apostolius & Suidas donnent encore une autre origine à ce proverbe, disant que les grands maux s'appelloient Termeriens, parce que

l'apparence que Termerus cassoit la tête aux passans en la heurtant avec la sienne. Thesée alloit punissant de même les méchans, & il employoit justement contr'eux les mêmes supplices qu'ils faisoient souffrir injustement aux autres.

D'Hermione, il arriva sur les bords du [u] Cephise, [x] où il trouva la famille des Phytalides qui venoit au devant de lui pour lui faire honneur. [y] La premiere chose qu'il demanda, ce fut d'être purifié, pour pouvoir être admis aux saints mysteres. [z] Les Phytalides le purifierent avec

que le jour qui doit être à quelqu'un le terme de sa vie, s'appelloit *Termia.* L'empereur Julien, en l'oraison contre le philosophe cynique Héraclius, se sert de ce proverbe au nombre singulier, comme Plutarque. MEZ.

[u] Petite riviere de l'Attique.

[x] *Où il trouva la famille des Phytalides, qui venoit au-devant de lui pour lui faire honneur.*) Pausanias appelle ces Phytalides, les descendans de Phytalus, à qui Cerès avoit donné l'intendance des saints mysteres, pour le récompenser de l'hospitalité qu'il avoit exercée à son égard, l'ayant reçûe fort humainement dans sa maison.

IBID. *Quelques-uns de la race des Phytalides.*) Pausanias ès Attiques, nous apprend que les Phytalides étoient les descendans de Phytalus, lequel ayant reçû avec honneur dans sa maison la déesse Cerès, eut d'elle pour récompense la plante du figuier, & enseigna le premier aux Athéniens à planter & cultiver cet arbre, dont il reçut beaucoup d'honneur lui & toute sa race, comme témoignoit une épigramme greque qui étoit sur le tombeau de Phytalus, que Pausanias rapporte. Quant à l'expiation de Thesée, c'étoit une suite de l'idée qu'avoient les anciens du meurtre, qui devoit toûjours être expié; idée poussée à un tel excès, qu'il fallut qu'Apollon même se fît expier pour avoir tué le serpent Python qui désoloit la Grece. MEZ.

[y] *La premiere chose qu'il demanda, ce fut d'être purifié.*) Quoiqu'il n'eût tué que des brigands, il crut ne pouvoir être admis aux mysteres de Cerès avant que d'être expié. Cela est remarquable. Tout meurtre devoit être expié.

[z] *Les Phytalides le purifierent*

avec toutes les cérémonies accoûtumées; & après avoir fait un facrifice pour fe rendre les Dieux favorables, ils le logerent & le régalerent dans leur maifon. Ce fut-là le premier bon accueil qu'il reçut dans fon voyage. On tient que Thefée entra dans Athenes le huitieme d'Août. [a] Il trouva cette ville, en général, pleine de troubles & de diffenfions, & en particulier la maifon royale dans un très-grand defordre; car Medée s'étant fauvée de Corinthe, avoit cherché un afyle chez Egée, & vivoit avec lui dans un honteux commerce, lui promettant que par fes remedes elle lui feroit avoir des enfans. Cette femme avertie de l'arrivée de Thefée & de fes deffeins, avant qu'Egée eût le tems de le reconnoitre, fut fi bien tourner l'efprit de ce Prince déja affoibli par les années, & que les différens partis qui régnoient dans la ville, avoient rendu timide & foupçonneux, qu'elle lui perfuada d'empoifonner fon fils dans un feftin qu'il lui feroit comme à un étranger. On alla donc de fa part inviter Thefée. Quand il fut dans la falle, il ne jugea pas à propos de déclarer qui il étoit; mais, voulant donner

rent avec toutes les cérémonies accoutumées.) Cette cérémonie fe fit à l'autel de Jupiter pacifique, *ad aram Jovis Meilichii*, qui étoit près du Céphife.

[a] Le 8. du mois Cronius, qu'on appelle aujourd'hui Hécatombæon. Ce mois étoit appellé ainfi, à caufe que les chofes grandes font dénotées par le mot *Hécaton*, & en ce tems-là le Soleil fait fon plus grand cours, c'eft-à-dire demeure plus longuement fur l'horifon, qu'en toute autre faifon, & fait les plus grands jours de l'année. Suidas & Harpocration font d'un autre avis; car ils difent que ce mot fut appellé Hecatombæon, à caufe des fréquentes Hécatombes qu'on offroit en ce mois-là. MEZ.

donner occasion à son pere de commencer cette reconnoissance, dès qu'on eut servi, [b] il tira son épée comme pour couper les viandes. Egée, reconnoissant tout d'un coup cette épée, renversa d'abord la coupe où étoit le poison, fit ensuite beaucoup de questions à Thesée; & après l'avoir embrassé, il convoqua sur le champ une assemblée générale, où il reconnut son fils devant tous les Athéniens qui le reçurent avec une très-grande joie à cause de sa valeur. On dit que le lieu où la coupe fut renversée, [c] est le

b Il tira son épée comme pour couper les viandes.) Si ce passage n'est pas corrompu, Plutarque s'est assûrément trompé sur les manieres de ces tems héroïques. Ces Héros ne coupoient pas les viandes avec la même épée dont ils se battoient, mais avec un grand couteau, ou un grand poignard, qu'ils portoient toujours pendu près de l'épée, afin de pouvoir faire dans les sacrifices les fonctions auxquelles ils étoient obligés. Cette coûtume est très-bien prouvée par un passage du troisieme livre de l'Iliade, où Homere dit, v. 171.

Ἀτρείδης δὲ ἐρυσσάμενος χείρεσσι μάχαιραν,
Ἥ οἱ παρ' ξίφεος μέγα κουλεὸν αἰὲν ἄωρτο,
Ἀρνῶν ἐκ κεφαλέων τάμνε τρίχας.

Agamemnon tirant le poignard, qui étoit toujours pendu près de son épée, coupa la laine de la tête des agneaux. Ainsi Thesée ne tira pas l'épée qu'il avoit de son pere; mais pour faire voir cette épée, il tira son poignard, parce que pour le tirer, il falloit jetter son manteau en arriere, & faire voir l'épée par conséquent. Je croirois qu'il ne manque qu'un mot à ce passage, & que, pour le rétablir, il ne faut qu'ajoûter ξίφος. ἐδείκνυε ξίφος ἐκείνῳ. Plutarque avoit dit sans doute, *Thesée tira son poignard, comme pour couper les viandes, & fit voir son épée; Egée la reconnut d'abord*, &c.

c Est le même qu'on voit encore aujourd'hui dans le quartier appellé Delphinium, & qui est enfermé de murailles.) Les Athéniens par religion avoient enfermé de murailles le lieu où la coupe de poison avoit été renversée.

IBID.

le même qu'on voit aujourd'hui dans le quartier appellé *Delphinium*, & qui est enfermé de murailles ; car la maison d'Egée étoit dans cet endroit-là : & une marque certaine de cette vérité, c'est que le Mercure, qui est à la porte orientale de ce temple, est appellé encore aujourd'hui *le Mercure de la porte d'Egée.*

Les

Ibid. *Au quartier qui s'appelle Delphinium.*) Le grec dit aussi ἐν Δελφινίῳ. Amiot traduit, *dedans le Temple que l'on appelle Delphinion.* Je ne crois pas que ce pourpris fût dans le temple d'Apollon Delphinius, mais en un endroit tout proche ; car à cause de ce temple, le quartier de la ville où il étoit s'appelloit Delphinium. Mon opinion est fondée sur deux raisons. La premiere est que ce pourpris étoit au même lieu où anciennement étoit la maison d'Egée, comme Plutarque l'assûre ; mais la maison d'Egée étoit sur pied lorsque Thésée vint à Athenes ; & néanmoins le temple d'Apollon étoit tout bâti hormis le toît, comme nous apprenons de ces paroles de Pausanias en ses Attiques : *Il y a dans Athenes un autre temple d'Apollon surnommé Delphinius. On dit que ce temple étant tout bâti hormis le toît, Thésée, sans être connu de personne, arriva dans la ville : & parce qu'il portoit une longue robe qui lui alloit jusqu'aux talons, & avoit ses cheveux agencés fort proprement, quand il fut auprès du temple, ceux qui bâtissoient le toît, lui demanderent par maniere de risée, où alloit ainsi seule une jeune pucelle prête à marier. Thesée ne voulut pas se faire connoître autrement ; mais déliant, comme on dit, des bœufs qui étoient accouplés à une charue, qu'il trouva là par hazard, il prit le joug & le jetta par-dessus le temple, beaucoup plus haut que ceux qui bâtissoient le toît.* Ma seconde raison est qu'au lieu appellé Delphinium, il y avoit d'autres bâtimens outre le temple d'Apollon, & particuliérement une salle, ou chambre, ou palais de justice, qui s'appelloit ἐπὶ Δελφινίῳ où l'on jugeoit des meurtres commis de propos délibéré, mais qu'on soûtenoit avoir été faits justement ; Thesée lui-même y fut cité en justice pour avoir tué Synnis & Scyrron, & pour le meurtre des Pallantides, dont il y fut absous. Mez.

 a Qu'Egée

Les fils de Pallas avoient espéré jusqu'alors de succéder à Egée qu'ils croyoient sans enfans ; mais Théfée ayant été reconnu pour le véritable héritier du Royaume, ils ne purent supporter [d] qu'Egée, qui n'étoit, disoient-ils, que fils supposé de Pandion, & qui ne descendoit en aucune maniere des Erechthéides, non-seulement ne se contentât pas de régner, mais qu'il voulût encore faire tomber le royaume entre les mains d'un étranger & d'un inconnu. Ils prirent donc les armes ; & s'étant partagés en deux bandes, les uns conduits par leur pere partirent du bourg de Sphette en plein jour, & allerent droit à la ville ; les autres se mirent en embuscade dans le bourg de Gargette, afin de surprendre leurs ennemis par deux différens endroits. Ces derniers avoient avec eux un héraut nommé Léos, du bourg d'Agnus, qui découvrit à Thesée tout ce secret. Thesée, profitant de cet avis, alla attaquer brusquement cette troupe qui étoit en embuscade, & la tailla en pieces. Celle que menoit Pallas, ayant appris cette nouvelle, se débanda, & fut entiérement dispersée. De-là vient, dit-on, que les habitans de [e] Pallene ne s'allient jamais avec ceux [f] d'Agnus, & que dans les cris publics on n'y crie jamais, comme dans tous les autres endroits

[d] *Qu'Egée, qui n'étoit, disoient-ils, que fils supposé de Pandion.*) Car on avoit dit en effet qu'Egée étoit fils de Scyrius, & que Pandion voulut faire croire qu'il étoit son fils. Les Pallantides ne manquerent pas de relever ce bruit qui étoit tout à leur avantage.

[e] Bourg de l'Attique, célebre par un beau temple de Pallas. C'étoit le domicile des Pallantides.

[f] Autre bourg de l'Attique sur le bord de l'Euripe.

[g] *Ecoutez*

endroits de l'Attique, [g] *Acouete Leos*, à cause de l'aversion horrible qu'ils ont pour ce mot *Leos*, qui est le nom de ce traître.

Thesée, ne pouvant souffrir l'oisiveté, & voulant d'ailleurs attirer l'amour du peuple, alla contre le taureau de Marathon, qui incommodoit extrémement les habitans [h] de la contrée appellée *Tétrapole*; & l'ayant dompté & pris tout en vie, il le fit passer au-travers de la ville, afin qu'il fût vû du peuple, [i] & le sacrifia ensuite à Apollon Delphinien.

[k] Pour ce qui est du conte que l'on fait d'Hécalé, & de la réception qu'elle fit à Thesée dans sa maison, il ne paroît pas entiérement éloigné de la vérité; car anciennement tous les bourgs des environs s'assembloient toutes les années pour faire à Jupiter *Hécalien* un sacrifice appellé *Hécalesien*; & dans lequel ils honoroient par-

[g] *Ecoutez, Peuple. Leos* signifie *peuple*, & c'étoit le nom propre de ce hérault.

[h] *De la contrée de Tétrapolis.*) Tétrapolis en grec signifie quatre villes; aussi cette contrée s'appelloit ainsi, parce qu'elle comprenoit quatre Villes ou quatre Bourgs; sçavoir, Oenoë, Probalinthus, Tricorythus, & Marathon.

[i] *Et le sacrifia ensuite à Apollon Delphinien.*) Pausanias dit qu'il le sacrifia à Minerve. Diodore est du sentiment de Plutarque; mais il assûre que ce fut Egée qui le sacrifia, & non pas Thesée.

Apollon étoit appellé *Delphinien*, parce qu'il avoit tué le serpent Python qu'on appelloit *Delphiné*; ou plutôt parce qu'il avoit donné un dauphin pour guide à une colonie de Cretois qui aborda à Cyrrha, comme Plutarque même l'écrit dans son *traité de l'industrie des animaux*. C'est cette colonie de Crétois, qui en reconnoissance avoit consacré le temple d'Apollon Delphinien.

[k] *Pour ce qui est du conte que l'on fait d'Hécalé.*) Ce conte étoit si généralement reçu, que Callimaque fit sur cela un Poëme qu'il nomma Hécalé, du nom de cette bonne femme.

 [l] C'est

particuliérement cette Hécalé qu'ils appelloient, par un diminutif, *Hécalene*, en mémoire de ce qu'ayant reçu chez elle Thesée encore jeune, elle le salua & le caressa, en le nommant toujours par des diminutifs, selon la coûtume des vieilles gens. Cette bonne femme avoit fait vœu que, si Thesée revenoit heureusement d'une expédition qu'il alloit entreprendre, elle feroit un sacrifice solemnel à Jupiter. Mais elle mourut avant cette expédition; & Thesée étant de retour ordonna qu'on feroit ce sacrifice, & qu'on y rendroit à Hécalé toutes sortes d'honneurs en reconnoissance du bon accueil qu'elle lui avoit fait, & de l'affection qu'elle lui avoit témoignée. [l] C'est ainsi que l'écrit Philochorus.

Quelque tems après arriverent à Athenes les ambassadeurs du roi Minos, qui venoient pour la troisieme fois demander le tribut qu'on avoit coûtume de lui payer [m] pour la mort de son fils; [n] car Androgéos ayant été tué en trahison dans l'Attique, Minos y porta le fer & le feu; & les

[l] *C'est ainsi que l'écrit Philochorus.*) Philochorus, auteur Athénien, qui vivoit du tems de Ptolemée Philopator, deux cent ans ou environ avant l'ere chrétienne. Il avoit fait plusieurs ouvrages considérables que nous n'avons plus; comme l'histoire des Athéniens, ou de l'Attique, en XVII liv. un catalogue des Archontes, un livre des Sacrifices, les origines de Salamine, deux livres des Olympiades, & XVII livres des combats des Athéniens.

[m] *A cause d'Androgéos, fils de Minos.*) Minos avoit quatre fils: Catréus, Deucalion, Glaucus, Androgéos.

[n] *Car Androgéos ayant été tué en trahison dans l'Attique.*) Egée l'avoit fait tuer dans le bourg d'Oenoé, parce qu'il favorisoit les Pallantides, & leur avoit promis du secours. D'autres disent qu'il avoit été tué par le taureau de Marathon, & que Minos en avoit accusé injustement les Athéniens.

ses dieux, d'accord avec lui pour venger ce meurtre, désolerent tout le pays par la peste & par la stérilité, & firent tarir les rivieres. Les Athéniens, accablés de tous ces fléaux, eurent recours à l'oracle d'Apollon, qui leur répondit qu'ils ne trouveroient la fin de leurs miseres, & que le ciel ne seroit appaisé, que quand ils auroient fait à Minos la satisfaction qu'il exigeroit. Ils envoyerent donc en Crete des ambassadeurs en état de [o] supplians, pour lui demander la paix. Minos la leur accorda, [p] à condition que de 9 en 9 ans ils lui envoyeroient un tribut de sept jeunes hommes, & d'autant de filles ; & c'est en quoi presque tous les historiens sont d'accord. Pour rendre cette histoire plus tragique, la fable y ajoûte que ces enfans étoient dévorés par le Minotaure, ou qu'enfermés dans le labyrinthe dont ils ne pouvoient trouver l'issue, ils y mouroient de faim. [q] Et pour

[o] C'est à-dire avec des couronnes de branches sur la tête, & des rameaux environnés de petites bandelettes de laine blanche.

[p] *A condition que de neuf en neuf ans.*) Les interpretes s'étoient fort trompés à ce passage, Amiot sur-tout, qui a traduit, *sous condition que l'espace de neuf ans durant ils seroient tenus d'envoyer chacun an en Candie, &c.* Δι' ἐννέα ἐτῶν ne signifie pas *pendant neuf ans*, mais *de neuf en neuf ans, chaque neuvieme année.* Les exemples en sont fréquens, & on en trouve dans Plutarque même. Comment les Athéniens auroient-ils consenti à ce tribut, qui, payé neuf ans de suite, auroit emporté toute leur jeunesse ? au lieu que cet intervalle de neuf ans leur donnoit le tems de respirer, & de le fournir sans épuiser leur ville.

[q] *Et pour le Minotaure, que c'étoit, comme dit Euripide, un mélange horrible, un monstre affreux, &c.*) Minos avoit accoûtumé de sacrifier toutes les années à Neptune le plus beau taureau qu'il eût. Un jour il en vit un si beau qu'il en fut charmé ; & au lieu de le sacrifier, il en mit un autre à sa place. Neptune irrité ren-

 dit

pour le Minotaure, que c'étoit, comme dit Euripide, *un mélange horrible, un monstre affreux, moitié homme & moitié taureau.* Mais Philochorus écrit que ceux de Crete, bien loin d'avouer ce fait, disent au contraire que ce labyrinthe n'étoit simplement qu'une prison, où l'on n'avoit d'autre mal que d'y être sûrement gardé : que Minos, pour honorer la mémoire de son fils, avoit établi des jeux où les victorieux recevoient, pour prix de leur adresse, ces enfans qui étoient gardés dans ce labyrinthe ; & que le premier qui vainquit [r] fut un des plus grands seigneurs de sa cour, & le général de ses armées, nommé Taurus, homme rude & brutal ; & qui traitoit fort cruellement & fort superbement ces Athéniens. [s] Aristote lui-même, dans sa

dit Pasiphaé amoureuse de ce même taureau ; & Dédale deshonora son art en servant cette malheureuse reine dans cette horrible passion qui donna la naissance à ce monstre appellé Minotaure, homme & taureau. Voilà ce que dit la fable.

[r] *Fut un des plus grands seigneurs de sa cour, & le général de ses armées, nommé Taurus.*) Cela est plus vrai-semblable que la maniere dont Palæphatus explique cette fable. Il dit que ce Taurus étoit un homme de la cour de Minos, que Pasiphaé en devint amoureuse, & que Minos ayant découvert ce commerce, envoya cet amant, trop hardi, servir de valet à ses bergers sur les montagnes ; & que ce jeune homme secoua ce joug, & se rendit si redoutable, que Minos l'ayant voulu faire prendre, ne put en venir à bout, & perdit tous ceux qu'il y envoya ; de sorte qu'il prit le parti de s'en servir pour punir tous les criminels & les ennemis qui tomboient entre ses mains, & dont il se vouloit défaire ; & qu'ayant pris Thesée dans un combat, il l'envoya à ce Taurus, mais qu'Ariadne lui donna secrettement une épée, avec laquelle il le tua.

[s] *Aristote lui-même dans sa République des Bottiéiens.*) Parmi les ouvrages d'Aristote qui se sont perdus, il y en avoit un, où il décrivoit

sa république des Bottiéïens, témoigne assez clairement qu'il ne croyoit point du tout que ces enfans fussent mis à mort par l'ordre de Minos, puisqu'ils assûrent qu'ils vieillissoient dans l'esclavage, en gagnant misérablement leur vie par le travail de leurs mains. Il raconte qu'il y a plusieurs siecles que les peuples de Crete, voulant s'acquitter d'un ancien vœu, envoyerent à Delphes leurs premiers nés; que les descendans de ces esclaves Athéniens, s'étant joints à cette troupe, y allerent avec eux; [t] que n'y trouvant pas de quoi vivre, ils passerent en Italie, & s'établirent dans la Pouille; [u] qu'ils repasserent en Thrace, où ils furent appellés *Bottiéïens*, [x] & que de-là vient que leurs filles, dans

décrivoit le gouvernement de cent cinquante-huit républiques; & c'est celui dont Plutarque parle.

[t] *Que n'y trouvant pas de quoi vivre, ils passerent en Italie & s'établirent dans la Pouille.*) Il est certain que l'isle de Crete a envoyé plusieurs colonies en Italie. Strabon marque Brindes & les Salantins pour colonies de Crete. Il paroît même, par un passage de ce même Auteur, que ces Candiots, qui passerent en Italie, y allerent sous la conduite de Thesée, qu'ils furent joints par une autre troupe du même pays, qui avoit passé en Sicile sur des vaisseaux de Minos, & que n'ayant pû s'accorder avec ces derniers, ils passerent dans cette partie de la Thrace, appellée *Bottiée*.

[u] *Qu'ils repasserent en Thrace, où ils furent appellés Bottiéiens.*) Strabon, en parlant de la Thrace dit, *le fleuve Axius sépare la Bottiée de la terre Amphaxite & reçoit le fleuve Erigon.* Mais ce passage de Plutarque fait entendre qu'ils donnerent eux-mêmes ce nom à la terre qui les reçut, & je croi qu'ils l'appellerent βωττιαίαν, *altricem terram*, parce qu'elle se trouva assez bonne pour les nourrir.

[x] *Et que de-là vient que leurs filles, dans un sacrifice solemnel qu'elles font toutes les années, chantent toujours à la fin de leurs hymnes, allons à Athenes.*) Une grande partie des Bottiéïens

dans un sacrifice solemnel qu'elles font toutes les années, chantent toujours à la fin de leurs hymnes ce refrain, *Allons à Athenes*. Mais cela fait voir combien il est dangereux de s'attirer la haine d'une ville qui sçait bien parler, & où toutes les muses fleurissent : car Minos a été toujours décrié & diffamé dans les théâtres d'Athenes. y C'est inutilement qu'Hésiode l'a appellé *le* z *roi très-*

tiéiens conservoit toujours un tendre souvenir d'Athenes à cause de leur origine ; & c'est sur cela, je pense, qu'est fondé ce que rapporte Thucydide, que, lorsque les Athéniens allerent porter leurs armes dans la Bottiée, & assiéger Spartole, ils ne le firent que dans l'espérance que cette ville se rendroit à eux par la faction des habitans qui étoient de leur parti, mais que le parti contraire prévalut, & fit venir du secours d'Olinthe.

y *C'est inutilement qu'Hésiode l'a appellé le roi très-juste, & qu'Homere l'a nommé l'ami de Jupiter.*) Plutarque tombe ici dans une faute que beaucoup d'auteurs ont faite avant & après lui. Il y a eu deux Minos qui ont régné dans Crete ; l'un fils de Jupiter & d'Europe, & l'autre son petit-fils & fils de Lycaste. Le premier fut un roi très-juste, c'est pourquoi on a feint qu'il étoit juge dans les enfers ; & l'autre fut un tyran. Ce qu'Homere & Hésiode ont dit du premier, Plutarque l'attribue au dernier, comme s'il n'y avoit eu que lui de ce nom. Platon a fait deux fois la même faute dans son dialogue qu'il a appellé *Minos ;* mais Plutarque est moins excusable, en ce qu'il avoit ouï dire quelque chose de ces deux princes, comme cela paroît par la suite ; & que cela suffisoit pour le ramener à la vérité, s'il avoit voulu s'en instruire : car Diodore les a très-bien distingués tous deux dans son 5 livre.

z *Roi très-juste.*) C'est dans le passage où Hésiode dit : *Que Minos régna sur plusieurs peuples, tenant le sceptre de Jupiter ;* c'est-à-dire, comme Platon l'explique, étant instruit par Jupiter à gouverner ses peuples avec justice : car les rois justes tiennent le sceptre de Dieu ; & ils ont Dieu pour précepteur & pour maître.

IBID. *Le témoignage d'Hésiode qui l'appelle très-digne roi.*) Le mot grec βασιλεύτατος ne se peut rendre en françois



très-juste, [a] & qu'Homere l'a nommé l'*ami de Jupiter*. [b] Le témoignage des poëtes tragiques a prévalu ; & de dessus leur théâtre, ils lui ont donné par toute la terre la réputation d'un homme barbare & cruel, [c] quoiqu'on dise communément

françois d'une maniere équivalente ; car c'est un superlatif pris du positif βασιλεύς, qui signifie *roi*, comme qui diroit *très-roi*. Au reste, ce passage d'Hésiode ne se trouve point dans les œuvres de ce poëte que nous avons ; mais tout ceci que Plutarque rapporte, du tort que les poëtes tragiques ont fait à Minos, est emprunté de Platon, au dialogue intitulé *Minos*, où il allegue ce passage d'Hésiode en ces termes, βασιλεύτατος θνητῶν βασιλήων, c'est-à-dire, à-peu-près, *le plus roi de tous les rois mortels*. Mez.

a Et qu'Homere l'a nommé l'ami de Jupiter.) C'est dans le 19 livre de l'Odissée, Διὸς μεγάλου ὀαριστής, proprement, *qui s'est entretenu avec Jupiter* ; ce que Platon appelle la plus grande louange qu'on puisse donner.

b Le témoignage des poëtes tragiques a prévalu.) Plutarque a pris ceci du Minos de Platon, où Socrate répond à celui qui lui demande, d'où vient qu'un roi, à qui Homere & Hésiode ont donné de si grandes louanges, passe pourtant pour un homme barbare & cruel ? Il lui répond, dis-je : *Croyez-moi ; tous ceux qui seront soigneux de conserver une bonne réputation, doivent bien prendre garde de ne point attirer la haine des poëtes ; car le témoignage des poëtes est d'un grand poids & pour la louange & pour le blâme ; & c'est en quoi Minos a fait une faute, qu'on ne sçauroit trop blâmer, d'avoir déclaré la guerre à cette ville* (Athenes) *où fleurit toute sorte d'érudition, & où regne sur-tout la tragédie, qui est une ancienne invention de cette ville, & non de Phrynicus ni de Thespis ; car la tragédie est un poëme très-amusant & très-propre à divertir le peuple ; c'est dans ce poëme que nous avons lancé tant de traits contre Minos, pour nous venger du cruel tribut qu'il nous faisoit payer. Voilà en quoi il a manqué, d'avoir attiré la haine de nos Athéniens ; & voilà la source de tous les mauvais bruits qui courent de lui, quoiqu'il ait été fort homme de bien, très-juste, & un excellent législateur.*

c Quoiqu'on dise communément qu'il est le législateur & le roi, & que Rhadamanthe

munément qu'il est le législateur & le roi, & que Rhadamanthe n'est que le juge qui fait observer les loix qu'il en a reçues.

Le tems de ce troisieme tribut étant venu, les peres, qui avoient des enfans, se voyant contraints de les livrer pour tirer au sort, commencerent tout de nouveau à murmurer contre Egée. Ils se plaignoient ouvertement, qu'étant seul la cause de tout le mal, il étoit le seul qui n'eût point de part à la peine; & que lorsqu'il faisoit passer son royaume entre les mains d'un étranger, ou d'un bâtard, il les voyoit sans douleur privés de leurs enfans légitimes. Ces plaintes touchoient très-sensiblement Thesée qui, reconnoissant qu'il étoit juste de courir la même fortune que ses sujets, [d] s'offrit volontairement lui-même, sans vouloir tenter la fortune du sort. Cette générosité remplit d'admiration tout le monde; & l'on fut charmé de voir qu'il s'égalât lui-même au peuple, & qu'il eût des sentimens, non de roi, mais de citoyen. Egée fit tous ses efforts pour l'en détourner; mais voyant qu'il ne pouvoit le persuader, & qu'il étoit inébranlable

the n'est que le juge qui fait observer les loix qu'il en a reçues.) Ceci est encore pris du même dialogue de Platon, où Socrate, après avoir fait voir qu'Homere dans son Odyssée ne fait mention que de Minos à qui il donne un sceptre d'or, dit que Rhadamanthe étoit un homme de bien; & qu'il avoit été instruit par Minos qui ne lui avoit pas enseigné la science d'un roi, mais seulement à obéir à ses ordres, en rendant la justice, & en faisant observer ses loix.

[d] *S'offrit volontairement lui-même, sans vouloir tenter la faveur du sort.*) Catulle a suivi cette tradition qui fait bien plus d'honneur à Thesée:

Ipse suum Theseus pro caris corpus Athenis.
Projicere optavit, &c.

[e] *Hellanicus*

branlable à ses prieres & à ses remontrances, il tira les autres enfans au sort. [e] Hellanicus dit pourtant qu'on n'y employoit point du tout le sort; [f] que Minos venoit en personne; qu'il choisissoit lui-même ceux qu'il vouloit, & [g] qu'alors il choisit Thesée sous ces conditions: Que les Athéniens fourniroient le vaisseau; que les enfans s'embarqueroient avec lui sans porter aucunes armes, & que la mort du Minotaure les délivreroit de ce tribut. Auparavant il n'y avoit aucune espérance que ces enfans pussent se sauver; c'est pourquoi le vaisseau qu'on envoyoit, avoit toujours des voiles noires, pour marquer qu'ils alloient à un danger évident & certain. Thesée sçut si bien rassûrer son pere, par les grandes promesses qu'il lui fit de tûer le Minotaure, que déja plein d'espérance il donna au pilote une voile blanche, & lui enjoignit

[e] *Hellanicus dit pourtant qu'on n'y employoit point du tout le sort.*) Il y a eu deux Historiens de ce nom, l'un de Mitylene, & l'autre de Milet; le premier beaucoup plus ancien que l'autre, car il étoit plus vieux qu'Hérodote. Il avoit fait plusieurs ouvrages, qui se sont perdus, & entre autres l'Histoire de l'Attique, dont Thucydide a porté ce jugement, *qu'elle étoit écrite d'une maniere précise & serrée, mais qu'elle n'étoit pas exacte pour les tems.*

[f] *Que Minos venoit en personne, & qu'il choisissoit lui-même ceux qu'il vouloit.*) Diodore a suivi les mémoires d'Hellanicus; car il écrit que Minos alloit tous les sept ans à Athenes, avec une grande armée, exiger ce tribut.

[g] *Qu'alors il choisit Thesée sous ces conditions: que les Athéniens fourniroient le vaisseau.*) C'est-à-dire que les Athéniens, pour l'honneur de leur Roi & de leur Etat, voulurent fournir le vaisseau que Thesée devoit monter avec les autres enfans, afin que son voyage parût plus volontaire que forcé, & qu'il n'y eût plus un air d'esclavage. J'explique le sens de cette condition, parce qu'on s'y est trompé.

 h Et

joignit très-expreſſément de la mettre à ſon retour ſi ſon fils étoit réchappé, ſinon de revenir avec la noire qui apprendroit de fort loin ſon malheur. Simonide aſsûre que la voile qu'Egée donna n'étoit pas blanche, mais rouge, [h] & teinte en écarlate ; & il convient que ce devoit être la marque de leur ſalut. Il ajoûte que le pilote de ce vaiſſeau étoit Phéréclus Amarſyadas ; mais Philochorus écrit que ce pilote s'appelloit Nauſitheus ; qu'il étoit de Salamine, & [i] qu'il fut donné àTheſée par Scyrrus, avec un autre matelot nommé Phæax, pour être à la proue ; [k] car les Athéniens ne s'étoient pas encore

[h] *Et teinte en écarlate.*) Plutarque rapporte ici les paroles mêmes de Simonide, qui appelle ἄνθος πρίνου la fleur d'yeuſe, ce que les anciens appellent πρίνου καρπὸν, & *coccum ilicis*, *le fruit*, *les baies d'yeuſe* : car cet arbre porte un fruit de couleur d'écarlate, Φέρει δὲ καὶ παρὰ τὴν βάλανον κόκκον τινα φοινικοῦν, Théophraſte ; ce qui le rend très-propre à la teinture. On prétend que ce *coccum ilicis* eſt tout plein de petits vermiſſeaux, dont le ſang fait cette belle teinture, qui de-là eſt appellée vermillon, *à vermicellis. Coccum ilicis celerrimè in vermiculum ſe mutans.* Pline 24. 4.

[i] *Qu'il fut donné à Theſée par Scyrrus.*) Scyrrus qui étoit Athénien, ne pouvoit pas donner à Theſée un pilote d'Athenes, puiſque, comme Plutarque va le dire, les Athéniens ne s'étoient pas encore appliqués à la Marine, & que par conſéquent ils n'avoient point de pilotes : voilà pourquoi il lui en donne un de l'iſle de Salamine, où il y en avoit de fort experts.

[k] *Car les Athéniens ne s'étoient pas encore appliqués à la Marine.*) On dit que le premier vaiſſeau qu'ils eurent ſur la mer, fut la navire Argo ; & cela eſt faux : car par le témoignage d'Eumelus, Poëte auſſi ancien qu'Homere, il paroît qu'Æetès étoit de Corinthe, & qu'il alla de-là à Colchos avec ſa fille Medée ; mais que ce ſoit ou le vaiſſeau d'Æetès, ou celui des Argonautes, qui ait été le premier ſur la mer, cela eſt preſque égal pour le tems, puiſque Theſée ſuivoit Jaſon qui enlevoit Medée. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que les Athéniens

core appliqués à la marine ; & que ce qui obligea Scyrrus à lui faire ce présent, c'est que parmi ces enfans il y en avoit un appellé Mnesthée, qui étoit son petit-fils, le fils de sa fille. Il prouve cette vérité par les petites chapelles que Thesée bâtit à Nausithoüs & à Phæax [t] dans le bourg de Phalere, tout joignant le temple de Sciron. Il prétend même que les fêtes appellées *Cybernesia*, c'est-à-dire *les fêtes des patrons de navire*, sont célébrées en leur honneur.

Après que le sort fut tiré, Thesée prit avec lui

Athéniens furent long-tems sans s'appliquer à la Marine. Thucydide écrit formellement dans son premier livre, qu'ils ne commencerent à devenir hommes de mer, que dix ou douze ans après la bataille de Marathon. Cependant Homere dit qu'ils envoyerent cinquante vaisseaux au siege de Troye; mais c'étoient des vaisseaux de charge, des barques découvertes, & non pas des vaisseaux de guerre. C'est encore beaucoup, que n'ayant commencé à s'appliquer à la Marine que sous Thesée, ils aient été si-tôt en état de fournir cinquante vaisseaux de charge à Agamemnon, c'est-à-dire dans l'espace de trente ou quarante ans. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'ils s'en soient tenus-là, & qu'ils n'aient fait aucun progrès dans l'espace de près de 700. ans qu'il y a depuis la guerre de Troye jusqu'à la bataille de Marathon, & que peu de tems après cette bataille, ils aient passé pour les plus grands hommes de mer qu'il y eût au monde ; car c'étoit parmi les Grecs un commun proverbe, *les Athéniens pour la mer.*

[t] *Dans le bourg de Phalere, tout joignant le temple de Sciron.*) Dans ce bourg il y avoit un lieu appellé *Scirus*, où étoit le temple de Minerve *Scirade*, qui avoit été bâti par un devin d'Eleusine appellé Scirus, comme l'écrit Philochorus dans le 11. liv. de son Histoire attique; mais Praxion, dans le 11. liv. de Mégare, dit qu'il fut bâti par Sciron de Salamine; & c'est ce dernier que Plutarque a suivi. Je croirois que le passage de Praxion étoit corrompu du tems de Plutarque, & qu'il faut remettre *Scirus* pour *Sciron*. Le raisonnement même de Plutarque semble le demander.

lui les enfans qui avoient été choisis, descendit avec eux du [m] Prytanée, alla dans le temple Delphinien offrir pour eux à Apollon la branche des suppliants, qui étoit un rameau de l'olivier sacré, tout environné de bandelettes de laine blanche; & après avoir fait ses prieres, il s'embarqua le 6 de Mai, auquel jour on envoie encore aujourd'hui les filles faire leurs prieres dans ce même temple. On assûre aussi qu'à Delphes Apollon lui avoit rendu cet oracle : *Qu'il prît Vénus pour guide, & qu'il la priât de naviger avec lui;* & qu'immolant pour cet effet à cette déesse une chevre sur le bord de la mer, [n] la victime fut tout-d'un-coup métamorphosée en bouc; c'est pourquoi il donna à Vénus le surnom d'*Epitragia*, comme qui diroit *déesse du bouc.*

Plusieurs historiens, d'accord avec les poëtes, écrivent que si tôt qu'il fut arrivé en Crete, Ariadne, qui étoit devenu amoureuse de lui dès la premiere vue, lui donna un peloton de fil, & lui enseigna comment avec ce secours il pourroit se tirer aisément de tous les détours du labyrinthe; qu'il tua le Minotaure; qu'il enleva Ariadne, & qu'il l'emmena à Athenes avec tous les jeunes enfans qu'il avoit amenés. [o] Phérecyde ajoûte qu'il ruina les vaisseaux qui

m Lieu où s'assembloient les magistrats, & où l'on nourrissoit aux dépens du public, ceux qui avoient mérité cet honneur par leurs services.

n *La victime fut tout d'un coup métamorphosée en bouc.*) En Elide il y a eu long-tems une statue de Vénus, qu'on appelloit *populaire*, & qui étoit à cheval sur un bouc. C'étoit l'ouvrage de Scopas, qui sans doute avoit voulu faire cette Vénus *Epitragia*.

o *Phérécyde.*) Il y a eu deux Phérécydes; le premier étoit

qui étoient au port, & les mit hors d'état de le pouvoir suivre; [p] & Damon, que le général Taurus fut tué sur les vaisseaux en combattant pour empêcher Thesée de s'embarquer. Mais Philochorus conte autrement cette histoire. Il dit que Minos célébrant les jeux en l'honneur de son fils, personne ne douta que Taurus ne remportât la victoire comme les autres fois, & que cela excita contre lui une envie furieuse; car outre que sa grande puissance étoit à charge à tout le monde à cause de son méchant naturel, on l'accusoit encore d'avoir un commerce criminel avec [q] Pasiphaé. Cela fit que Thesée ayant demandé permission de le combattre, Minos la lui accorda très-volontiers; & comme c'est la coûtume en Crete que les dames assistent aux spectacles, Ariadne, qui étoit présente à celui-là, fut frapée de la beauté & de la bonne mine de cet étranger, & remplie d'admiration en voyant avec quelle force & quelle adresse il terrassoit tous ceux qui osoient entrer en lice contre lui. Minos, qui n'en étoit pas moins aise que la princesse, & qui sentoit d'ailleurs une secrette joie de voir Taurus abattu & moqué, rendit

étoit de l'isle de Scyros, grand Philosophe & théologien, & il fut maître de Pythagore & de Thalès. C'est le premier qui a soûtenu que l'ame étoit immortelle, & qui a trouvé la cause des éclipses; il vivoit du tems de Servius Tullius, 550. ans avant l'ere chrétienne. L'autre étoit Historien, natif de l'isle de Léria, moins ancien que le premier, mais plus ancien qu'Hérodote qui n'avoit que huit ans quand ce Phérécyde florissoit, 476. ou 477. ans avant l'ere chrétienne.

p Et Damon.) Naïf de Cyrene. Diogene Laërce dit qu'il avoit fait un traité des Philosophes. Athénée lui attribue un autre traité de Byzance. On ne sait pas en quel tems il a vêcu.

q Femme de Minos.

r Clidémus

rendit à Thesée les jeunes prisonniers; & en sa faveur il remit aux Athéniens le tribut qu'ils lui payoient.

Il est vrai que [r] Clidemus, prenant les choses de plus haut, & peut-être avec aussi peu d'autorité que de nécessité, raconte [s] qu'il y avoit en Grece un decret public, qui défendoit de mettre en mer aucun vaisseau avec plus de cinq hommes, & qui n'exceptoit que Jason, capitaine de *la navire Argo*, auquel on donnoit commission expresse de courir les mers pour les purger de brigands & de corsaires; que [t] Dédale s'en étant fui à Athenes, Minos, contrevenant à cette ordonnance, [u] le poursuivit sur de grands vaisseaux;

[r] *Clidemus.*) Les Anciens citent de lui l'*Histoire attique*, & les *Retours inespérés* de ceux qui avoient été absens de leur pays. Meursius croyoit que Plutarque ne citoit pas ici ce Clidemus, mais Clitodemus, le plus ancien écrivain de tous ceux qui ont écrit de l'Attique.

[s] *Qu'il y avoit en Grece un decret public, qui défendoit de mettre en mer aucun vaisseau avec plus de cinq hommes.*) Dans tout ce qui nous reste de l'antiquité, je ne crois pas qu'il y ait rien qui fonde ce que rapporte ici Clidemus. Peut-être que les Grecs firent ce decret pour assembler plus facilement le nombre d'hommes qu'ils vouloient envoyer dans la Colchide.

[t] *Dédale s'en étant fui à Athenes, &c.*) Il alla d'abord en Sicile où régnoit le Roi Cocalus. Minos le poursuivit avec une grosse flotte, & ayant abordé en Sicile, il envoya le demander au Roi, qui promit de le rendre, & qui ayant reçu Minos chez lui, le fit suffoquer dans le bain, & rendit son corps à ses Capitaines, disant qu'il étoit tombé malheureusement dans l'eau chaude où il étoit mort. *Diodore.*

[u] *Le poursuivit sur de grands vaisseaux.*) C'est-à-dire avec des vaisseaux longs, car les auteurs grecs appellent *vaisseaux ronds*, les vaisseaux marchands, & *vaisseaux longs*, les galeres & vaisseaux de guerre; si bien que Minos ne contrevint pas au decret public, pour avoir plusieurs vaisseaux, mais parce qu'il avoit des vaisseaux longs, c'est-à-dire des vaisseaux

vaiſſeaux ; qu'il fut jetté par la tempête en Sicile où il mourut ; que ſon fils Deucalion, auſſi irrité que ſon pere contre les Athéniens, leur envoya demander Dédale par ſes ambaſſadeurs, & leur déclara que s'ils refuſoient de le rendre, il feroit mourir les jeunes enfans qu'on avoit donnés en ôtage à Minos ; que Theſée répondit doucement, traînant les choſes en longueur, & s'excuſant * ſur ce que Dédale étoit ſon couſin, étant fils de Mérope, fille d'Erechthée ; & cependant il fit conſtruire, avec un grand ſecret, une puiſſante flotte, partie dans l'Attique même près du bourg de Thymétades, loin du grand chemin, partie à Trezene ſous les ordres de Pitthée. Quand tous ces vaiſſeaux furent prêts, il s'embarqua avec Dédale & avec tous ceux qui l'avoient accompagné dans ſa fuite, qu'il prit pour ſes conducteurs. Son deſſein fut ſi bien caché, que ceux de Crete voyant de loin cette flotte, la prenoient pour des vaiſſeaux amis. Il arriva, ſe ſaiſit du port, deſcendit ſans aucune reſiſtance, alla rapidement ſurprendre Gnoſſe, & donna là un grand combat près des portes du labyrinthe, où il tailla en pieces la compagnie des gardes, & tua Deucalion de ſa main. Cette mort ayant rendu Ariadne maîtreſſe du royaume, Theſée traita

avec

vaiſſeaux de guerre. Mez.

* *Sur ce que Dédale étoit ſon couſin étant fils de Mérope, fille d'Erechthée.*) Le mot ἀνεψιὸς, qui eſt dans le texte, ſignifie proprement couſin-germain. Mais il ſe dit auſſi d'un couſin plus éloigné, comme ici ; car Dédale étant fils de Mérope, fille d'Erechthée, il étoit couſin germain de Pandion, ayeul paternel de Theſée, & parent fort éloigné de Theſée. D'autres Auteurs font autrement la généalogie de Dédale, & le rapprochent de Theſée d'un degré, en le faiſant fils d'Eupalamus, fils de Métion. A ce compte, Theſée & Dédale ſeroient couſins iſſus de germains.

2 Elle

avec elle, retira les jeunes enfans, & conclut la paix entre les Athéniens & les peuples de Crete, qui jurerent que jamais ils ne recommenceroient la guerre.

On dit encore de Thesée & d'Ariadne plusieurs autres choses, qui n'ont rien d'assûré; car les uns écrivent que cette princesse, ayant été abandonnée par Thesée, se pendit de desespoir; & les autres, qu'ayant abordé à Naxe, [y] elle épousa Onarus, qui étoit le prêtre de Bacchus dans cette isle, & que Thesée la quitta pour une autre nymphe dont il étoit devenu amoureux; car, comme dit Hésiode, *l'Amour se servit des beaux yeux de la nymphe Æglé pour le rendre infidele.* Héréas de Mégare assûre que ce vers étoit dans les ouvrages d'Hésiode, & que Pisistrate [z] le retrancha; comme au contraire, pour faire plaisir aux Athéniens, il ajoûta celui-ci dans la description qu'Homere fait des enfers, *Thesée & Pirithoüs illustres enfans des dieux.* On trouve aussi qu'Ariadne eut de Thesée deux fils, Oenopion & Staphylus. Le poëte * Ion de Chio est de ce sentiment; car en parlant de sa ville, il dit qu'elle fut bâtie par Oenopion, fils de Thesée. Mais ce qu'il y a même dans cette histoire de plus généralement reconnu, & que les chansons des poëtes ont mis, pour ainsi dire, dans la bouche de tout le monde, ne laisse pas d'être diversement conté [a] par l'écrivain Pæon, de la ville d'Ama-

[y] *Elle épousa Onarus, qui étoit le prêtre de Bacchus.*) D'autres auteurs écrivent qu'elle épousa Bacchus. Catull. Ovid. Diodore.

[z] Tyran d'Athenes, homme très-humain & qui aimoit extrêmement les belles-lettres. V. la vie de Solon.

* C'étoit un poëte tragique, qui vivoit du tems de Darius, vers l'olympiade 72.

[a] *Par l'écrivain Paon, de la ville d'Amathonte.*) Cet *la*

d'Amathonte : *Thesee*, dit-il, *ayant été jetté par la tempête sur les côtes de Cypre, fut obligé de mettre à terre, dans un esquif, Ariadne qui étoit grosse, & qui se trouvoit fort mal de l'agitation de la mer. Etant retourné ensuite pour sauver son vaisseau, il fut emporté par les vents. Les femmes de l'isle recueillirent fort humainement Ariadne, tâcherent d'adoucir le chagrin qu'elle témoignoit de se voir abandonnée ; & pour y mieux réussir, elles supposerent des lettres, comme si Thesée lui eût écrit. Quand elle fut en travail, elles n'oublierent rien pour la secourir ; & comme elle mourut sans pouvoir se délivrer, elles l'enterrerent avec beaucoup de pompe. Thesée arriva pendant le convoi ; & pour immortaliser sa mémoire & son amour, il éleva deux statues à Ariadne, l'une de cuivre, & l'autre d'argent, & laissa aux habitans du pays une grosse somme, afin que toutes les années ils lui fissent un sacrifice solennel, que l'on célebre le second de* [b] *Septembre, & dans la cérémonie duquel un jeune garçon, couché dans un lit, imite du geste & de la voix, les femmes qui sont en travail. Le bois sacré, où l'on montre encore aujourd'hui le tombeau de cette princesse, est appellé par ceux d'Amathonte, le bois de Vénus Ariadne.* Voilà ce que dit Pæon. D'un autre côté, quelques Naxiens soûtiennent qu'il y a eu deux Minos, & deux Ariadnes ; que la plus ancienne fut mariée à Bacchus dans leur isle, & eut de lui Staphylus, & que l'autre, ayant été enlevée par Thesée, & abandonnée ensuite, aborda aussi à Naxe avec sa nourrice, nommée Corcyne, dont on voit encore

historien avoit écrit les *Aventures galantes* de la ville d'Amathonte en Cypre ; il n'est cité nulle part, que je sache, qu'ici & dans Hésychius.

[b] Du mois Gorpiæus.

[c] Car

core le tombeau ; qu'elle y mourut, & qu'elle y reçoit des honneurs inférieurs à ceux qu'on rend à la premiere. [c] Car les fêtes qu'on célebre en l'honneur de la premiere, sont pleines de réjouissances & de jeux ; au lieu que celles dont on honore la mémoire de la derniere, ne sont remplies que de deuil & de tristesse : mais laissant à part toutes ces contradictions, reprenons le fil de notre histoire.

Thesée, étant parti de Crete, [d] s'arrêta à Délos ;

[c] *Car les fêtes qu'on célebre en l'honneur de la premiere, sont pleines de réjouissances & de jeux.*) Ce passage est remarquable. Les fêtes, qu'on célébroit en l'honneur de la premiere Ariadne, de celle qui étoit femme de Bacchus, étoient plus honorables que celles qu'on célébroit en l'honneur de la derniere qui avoit été enlevée par Thesée ; parce que dans celles-là on ne donnoit que des marques de joie, & qu'on ne voyoit dans celles-ci que des marques de tristesse. Les premieres marquoient que l'Héroïne n'étoit pas morte, & qu'elle étoit une divinité ; & les dernieres marquoient tout le contraire. C'est dans cette même vue qu'Alexandre alloit faire exposer aux lions le capitaine Agathoclès, parce qu'il avoit pleuré en passant près du tombeau d'Hépheſtion, comme s'il l'eût cru mort, si Perdiccas ne lui eût sauvé la vie, en jurant que le nouveau dieu lui étoit apparu, & lui avoit dit qu'Agathoclès ne doutoit nullement de sa divinité ; mais qu'à cause de l'infirmité humaine, il n'avoit pû retenir ses larmes au souvenir de son ami.

[d] *S'arrêta à Délos ; & après avoir fait un sacrifice à Apollon.*) Avant que de partir d'Athenes, Thesée avoit fait vœu, que toutes les années les Athéniens enverroient à Délos, dans ce même vaisseau couronné de branches de l'olivier sacré, des députés qui offriroient à Apollon un sacrifice ; & c'est ce que les Athéniens observerent religieusement pendant long-tems. La députation étoit appellée *Théoria*, comme qui diroit la visite du dieu ; les députés *Théorois*, & le vaisseau *Théoris*. Dès que le grand prêtre avoit couronné ce vaisseau pour le départ, on purifioit la ville, & l'on ne faisoit mourir aucun criminel jusqu'à son retour.

e En

Delos ; & après avoir fait un sacrifice à Apollon, [e] & dédié une statue de Vénus, qu'il avoit eûe d'Ariadne, il dansa avec les jeunes Athéniens une danse, qui est encore aujourd'hui chez les Déliens, & dans laquelle il imitoit les tours & les détours du labyrinthe. [f] Cette danse est appellée dans le pays, *la Grue*, [g] selon le rapport de

[e] *Et dédié une statue de Vénus, qu'il avoit eue d'Ariadne.*) C'étoit une statue de bois, de la main de Dédale qui en fit présent à Ariadne. Après la mort d'Ariadne, Thesée la consacra à Apollon, de peur que s'il l'emportoit, elle ne réveillât en lui le souvenir de cette princesse, & ne nourrît sa douleur. Pausanias écrit que l'on la voyoit encore de son tems à Délos, qu'elle étoit fort petite ; que la longueur du tems en avoit gâté la main droite, & que par le bas elle finissoit en quarré comme un terme. En effet jusqu'à Dédale on ne sçavoit ce que c'étoit que de faire des pieds aux statues. Dédale fut le premier qui les ajoûta enfin ; & à cause de cela on dit que ses statues étoient vivantes, & qu'elles marchoient ; mais ce ne fut que ses derniers ouvrages : les premiers étoient de la premiere maniere.

[f] *Cette danse est appellée dans le pays, la Grue.*) Callimaque, dans son *Hymne* pour Délos, parle de cette danse sans la nommer ; & il dit qu'on la dansoit en rond, & que Thesée en l'instituant mena lui-même le branle. Je crois qu'elle étoit appellée *la Grue* à cause de sa figure ; parce que celui qui la menoit étoit à la tête, & plioit & déplioit le cercle, pour imiter les tours & les détours du labyrinthe ; comme quand les grues volent en troupe, il y en a toujours une à la tête qui mene les autres qui la suivent en rond. Eustathius, sur le 18. de l'*Iliade*, écrit qu'anciennement les hommes & les femmes dansoient séparément les uns des autres. Mais Thesée fut le premier qui fit danser ensemble les filles & les garçons qu'il avoit sauvés du labyrinthe, en la maniere que Dédale leur enseigna.

[g] *Selon le rapport de Dicéarque.*) Dicéarque de Messene, disciple d'Aristote. Il avoit fait un ouvrage intitulé, *la république de Sparte*, qu'on lisoit toutes les années aux enfans, par ordre des Ephores. Il avoit fait aussi *la vie de la Grece*, où il expliquoit

de Dicéarque, & il la dansa [h] autour de l'autel appellé *Ceraton*, parce qu'il est tout fait de cornes de bêtes sans autres matériaux, [i] & on n'y a employé même que les cornes gauches. On dit qu'il célébra aussi à Délos des jeux, où l'on vit la premiere fois les vainqueurs recevoir pour prix de leur victoire, une branche de palmier.

Quand ils approcherent de l'Attique, Thesée & son pilote eurent tant de joie, qu'ils oublierent tous deux de mettre la voile blanche, qui devoit avertir Egée de leur retour. Egée, ne voyant que la voile noire, se précipita du rocher où il étoit, & se tua. Cependant Thesée entra dans le port de Phalere. D'abord il se mit en devoir de s'acquitter des sacrifices qu'il avoit voués avant son départ; mais auparavant il envoya à la ville un héraut apprendre à son pere son arrivée. Ce héraut trouva beaucoup de gens affligés de la mort du roi; mais il en trouva aussi beaucoup qui, comme on peut penser, plus touchés de la joie publique, que sensibles au malheur d'une seule maison, le reçurent à bras ouverts,

pliquoit en trois livres les mœurs & les coûtumes de tous les Grecs.

h *Autour de l'autel appelle* Cératon, *parce qu'il étoit fait de cornes de bêtes.*) Ce n'étoit pas un autel que Thesée eût élevé, c'étoit un ancien autel qu'on disoit qui avoit été dressé par Apollon même. Callimaque dit, dans son *Hymne à Apollon*, que cet autel étoit construit des cornes des chevreuils de Cynthe, que Diane avoit pris à la chasse.

i *Et on n'y a même employé que les cornes gauches.*) Plutarque, dans son traité de l'*Industrie des Animaux* dit au contraire qu'il étoit composé de cornes droites. *J'ai vu*, dit-il, *à Délos cet autel qui passe pour une des sept merveilles du monde; je parle de cet autel de cornes qui, sans aucune colle & sans aucun autre ligament, est tout entier bâti de cornes droites.* Comment accorder cette contradiction?

k Les

ouverts, & lui offrirent [k] les chapeaux de fleurs dont on couronne ceux qui portent de bonnes nouvelles. Il prit ces couronnes ; [l] mais au lieu de les mettre sur sa tête, il en entoura le bâton que les hérauts portent à la main ; & étant de retour à Phalere avant que Thesée eût achevé son sacrifice, il s'arrêta à la porte du temple, pour ne le pas troubler. Quand tout fut fini, & que les libations furent faites, alors il lui annonça la mort de son pere. Thesée & tous ceux qui étoient avec lui, s'en allerent à grande hâte vers la ville, remplissant tout de leurs plaintes & de leurs cris ; & de-là vient, dit-on, qu'encore aujourd'hui dans les fêtes des rameaux, le héraut n'est point couronné, mais seulement sa baguette, & qu'à la fin des libations, toute l'assemblée s'écrie, *eleleu*, & *iou, iou*, [m] dont le premier est le cri de gens qui se hâtent & qui se préparent au combat, & l'autre l'est de ceux qui sont dans l'affliction & dans le trouble. Thesée, après avoir fait les funérailles

[k] *Les chapeaux de fleurs dont on couronne ceux qui portent de bonnes nouvelles.*) Cette coûtume étoit venue de Delphes. Ceux qui étoient allés consulter l'oracle, & qui avoient reçu une réponse favorable du dieu, s'en retournoient chez eux avec une couronne de laurier sur la tête.

[l] *Mais au lieu de les mettre sur sa tête, il en entoura le bâton que les hérauts portent à la main.*) La politesse & la bienséance qu'il y a dans cette action ne doivent pas surprendre ; les hérauts étoient alors des hommes choisis, & des personnages considérables ; il n'y avoit rien que de noble dans leurs fonctions.

[m] *Dont le premier est le cri de gens qui se hâtent & qui se préparent au combat.*) On marquoit par le premier la précipitation avec laquelle Thesée étoit allé à Athenes en état de combattre, si on n'avoit pas voulu le recevoir ; & par l'autre, on marquoit le trouble & la tristesse dont il étoit saisi.

les de son pere, rendit ses vœux à Apollon le même jour, qui étoit [n] le septieme de Novembre. Pour ce qui est de la coûtume, qu'on a encore, de faire bouillir ce jour-là toutes sortes de légumes, elle vient de ce que tous ceux qui étoient revenus avec Thesée, firent cuire dans une grande marmite tout ce qui leur restoit de vivres, & firent ensemble un festin. On a pris encore de la même fête, la coûtume de porter l'*éiréſione*, comme Thesée l'avoit portée avant son départ pour Crete ; c'est une branche de l'olivier sacré, tout environnée de bandelettes de laine, comme la branche des supplians, dont nous avons parlé ; mais elle a cela de plus, qu'elle est garnie de toutes sortes de fruits ; parce qu'alors on vit cesser la stérilité dont toute l'Attique avoit été affligée. Voilà pourquoi on chante à cette cérémonie : *Divine branche, tu portes des figues & du froment ; le miel délicieux & l'huile salutaire, découlent de tes rameaux sacrés, &* [o] *les vieilles trouvent en toi ce doux nectar dont elles s'enivrent, & qui les endort.* [p] Quelques auteurs pré-

[n] *Le septieme jour du mois Pyanepsion.*) Ce mois prit son nom de la fête appellée *Pyanepsie*, qu'on célébroit le septieme jour du mois, & la fête étoit ainsi nommée à cause des féves qu'on faisoit cuire solemnellement ce jour-là ; parce que par les anciens les feves étoient appellées en grec *pyami* ou *pyani*, & depuis furent appellées *cyani*, comme prouve fort bien Meursius, au l. 5. *des fêtes des Grecs*, où il rapporte tout ce qui se peut dire de cette fête. MEZ.

[o] *Les vieilles trouvent en toi ce doux nectar dont elles s'enyvrent, & qui les endort.*) Ce petit trait sent fort le génie de ce tems-là, & les sçavans dans l'antiquité n'auront pas de peine à y reconnoître la vieille satyre.

[p] *Quelques auteurs prétendent pourtant que ces vers furent faits pour les Héraclides, lorsqu'ils étoient nourris par les Athéniens.*) Les descendans

prétendent pourtant que ces vers furent faits pour les Héraclides, lorsqu'ils étoient nourris par les Athéniens ; mais l'opinion la plus générale, est celle que je viens d'expliquer.

Le vaisseau, sur lequel Thesée fit ce voyage, étoit une galere à trente rames, [q] que les Athéniens conserverent jusqu'au tems de Démétrius de Phalere, ayant un très-grand soin de mettre des planches neuves à la place de celles qui se pourrissoient ou qui vieillissoient ; de maniere que les philosophes, disputant sur la qualité des choses qui s'augmentent, pour sçavoir si elles sont toûjours les mêmes malgré leur accroissement, ou si elles sont autres, ne manquoient pas de citer ce vaisseau comme un exemple

descendans d'Hercule ayant été chassés du Péloponese & de toute la Grece allerent, en état de suppliants, demander la protection des Athéniens, qui les reçurent. Euripide a traité ce sujet dans sa piece *des Héraclides*. Ces vers, que rapporte Plutarque, pouvoient donc fort bien leur convenir. On vouloit dire par-là que les branches de suppliants qu'ils portoient à la main, & dont ils étoient couronnés, avoient été pour eux la source de toute l'abondance dont ils jouissoient dans Athenes.

q *Que les Athéniens conserverent jusqu'au tems de Démétrius de Phalere.*) C'est-à-dire, près de mille ans ; car Démétrius de Phalere étoit du tems de Ptolomée Philadelphe, qui le fit mettre en prison, où il mourut de la morsure d'un aspic. Or sous le régne de Philadelphe, les Athéniens envoyoient encore à Délos ce vaisseau de Thesée, comme cela paroît par un passage de Callimaque, qui vivoit à la Cour de ce prince ; les paroles de ce poëte sont remarquables ; c'est dans son *Hymne à Délos : Depuis ce tems-là les Athéniens envoient à Délos ce vaisseau consacré à Apollon, & qui est immortel.* Au reste, Démétrius de Phalere étoit un grand personnage, qui gouverna Athenes pendant dix ans, & qui eut dans sa ville trois cent soixante statues élevées à son honneur. Il fut disciple de Théophraste.

-ple de doute raisonnable, les uns soûtenant que c'étoit toûjours le même, les autres, au contraire, que c'étoit un autre vaisseau. On prétend aussi que toutes les cérémonies de cette fête des rameaux furent instituées par Thesée ; car on dit qu'il ne mena pas avec lui en Crete toutes les filles sur qui le sort étoit tombé ; mais qu'il choisit deux jeunes hommes, qui avoient le visage beau & délicat comme de jeunes filles, & qui étoient avec cela pleins de courage & hommes de main ; il les fit baigner, les tint long-tems à l'ombre, les fit frotter d'huiles qui adoucissent la peau & rendent le teint frais, eut grand soin de leurs cheveux, leur enseigna à imiter la voix, le geste & la démarche des filles, & leur en donna les ornemens & les habits ; enfin il les changea de maniere qu'on ne les auroit jamais pris pour des garçons. [r] Il les mêla parmi les autres filles, sans que personne s'en apperçût ; & à son retour, il fit une procession où ces jeunes garçons étoient coiffés & ajustés en filles, comme le font aujourd'hui ceux qui portent les rameaux le jour de cette fête. Au reste, cette cérémonie se fait en l'honneur de Bacchus & d'Ariadne, à cause de la fable de leurs amours, ou plûtôt parce qu'ils arrriverent pendant l'automne, après la récolte des fruits. [s] On

[r] *Il les mêla parmi les autres filles.*) C'est-à-dire, qu'au lieu de sept filles, il n'en mena que cinq, les deux jeunes garçons ayant pris la place des deux autres filles. Deux jeunes hommes pleins de fidélité & de courage, & déguisés en filles, pouvoient rendre de grands services en cette occasion.

[s] *On associe à cette fête certaines femmes.*) Voici tout ce qui se pratiquoit à cette fête. On choisissoit un certain nombre de jeunes garçons des plus nobles familles de chaque tribu, qui avoient tous

On aſſocie à cette fête & au ſacrifice certaines femmes, qu'on appelle *Deipnophores*, parce qu'elles portent à dîner. Elles repréſentent les meres des jeunes enfans, qui avoient été choiſis par le ſort, leſquelles leur porterent avant leur départ toutes ſortes de proviſions de bouche. Ces mêmes femmes content auſſi des fables en mémoire de ce que ces meres firent à leurs enfans pluſieurs contes pour les conſoler & pour leur donner courage. L'hiſtorien Damon écrit toutes ces particularités. On conſacra * une portion de terre & un temple à Theſée, † qui ordonna que toutes les familles qui auroient pû offrir des enfans au ſort, fourniroient aux frais du ſacrifice, dont il donna l'adminiſtration à la famille

tous leur pere & leur mere vivans. Ils portoient à la main des branches de vigne avec leurs raiſins, & couroient depuis le temple de Bacchus juſqu'au temple de Minerve Scirade, qui étoit au port de Phalere. Celui qui arrivoit le premier buvoit une coupe de vin où l'on avoit mêlé du miel, du fromage, de la farine & de l'huile. Ils étoient ſuivis d'un chœur conduit par deux jeunes hommes habillés en femmes, & qui chantoient les louanges de ces jeunes garçons. Des femmes les accompagnoient portant ſur leur tête des corbeilles, & l'on choiſiſſoit pour cet emploi les plus riches de la ville : toute la troupe étoit précédée par un héraut qui portoit un bâton entouré de rameaux, &c.

* C'étoit la coûtume; on prenoit ſur le public des terres dont on honoroit les héros.

† *Qui ordonna que toutes les familles*, &c.) C'eſt le ſens de ce paſſage; Plutarque n'a pû vouloir dire que Theſée ordonna que cette dépenſe tomberoit ſur ceux qui avoient payé le tribut les années précédentes, car ils avoient été aſſez punis; & il y auroit eu trop de cruauté. Et pour ce qui eſt des familles qui venoient de le payer cette derniere fois, & dont les enfans avoient été ſauvés par Theſée, il auroit été inutile de les condamner ſeules à fournir aux frais; car, comme elles ne pouvoient pas toujours durer, on n'auroit pas toujours eu de quoi continuer le ſacrifice.

 Pour

famille des Phytalides, * pour les récompenser de leur hospitalité.

Après cet établissement, Thesée exécuta un très-grand dessein; car il réduisit en un seul corps de ville tous les habitans de l'Attique, qui étoient dispersés dans des bourgs, & par conséquent très-difficiles à assembler, quand il falloit les appeller au conseil pour le bien public. * Souvent même il naissoit de-là entr'eux des querelles & des guerres. Théfée alla lui-même de bourg en bourg, & de famille en famille, pour tâcher de les persuader. Les simples particuliers & les pauvres goûterent ses raisons sans peine; mais quand il vint à parler aux plus riches & aux plus puissans, quoiqu'il leur proposât une forme de gouvernement populaire, qui ne reconnoîtroit point de roi, & où il ne se reservoit que l'intendance de la guerre & le maintien des loix, & laissoit le reste au peuple, qui auroit en tout une égale autorité, il trouva quelque résistance. Il en gagna pourtant quelques-uns; & enfin les autres, considérant que sa puissance étoit déjà fort grande, & que sa hardiesse ne l'étoit pas moins, aimerent mieux lui accorder de bonne grace ce qu'il demandoit, que d'attendre à s'y voir réduits par

* *Pour les récompenser de leur hospitalité.*) C'est-à-dire, de l'hospitalité qu'ils avoient exercée à son égard, lorsqu'à son arrivée de Trezene ils allerent au-devant de lui, & le régalerent dans leur maison.

* *Souvent même il naissoit de-là des querelles & des guerres.*) Comme ceux d'Eleusine avec Eumolpus firent souvent la guerre à Erechthée. Ainsi Thesée, pour se rendre plus facilement maître du peuple, voulut qu'il s'assemblât dans une même ville, & qu'il ne fit qu'un seul & même corps; car pendant qu'il étoit dispersé, il avoit toujours à craindre des conjurations & des cabales.

3 Il

par la force. [y] Il fit donc abattre, dans tous les bourgs, les palais & les salles destinées à tenir le conseil, cassa tous les officiers & les magistrats, fit bâtir un palais commun dans le lieu où il est encore aujourd'hui, [z] appella la [a] vieille & la nouvelle ville *Athenes*, & unit tout le peuple [b] par un sacrifice commun, qu'il appella

[y] *Il fit donc abattre dans tous les bourgs les palais & les salles destinés à tenir le conseil.*) Chaque bourg avoit sa justice particuliere, & ses magistrats; & il falloit un danger bien pressant pour les obliger à aller demander conseil au roi, & à recevoir ses ordres. *Thucydide.*

[z] *Appella la vieille & la nouvelle ville Athenes.*) C'est ce que le texte dit mot à mot. Plutarque veut dire sans doute que Thesée comprit sous le nom général d'Athenes la vieille & la nouvelle ville qu'il composa de l'assemblage de tous les bourgs dont il avoit fait venir les habitans. Long-tems avant lui le nom d'Athenes avoit été donné à la vieille ville, & Thesée l'étendit sur les deux villes. On appelloit quelquefois Athenes du nom générique d'*Asty*, qui signifie *ville* ou *cité*, mais qui étant mis absolument, signifioit la ville d'Athenes par excellence, comme le mot *Urbs* entre les Latins se prenoit pour la ville de Rome.

[a] *La vieille ville.*) Cécrops, premier roi de l'Attique, fonda une citadelle sur un rocher un peu élevé, & de son nom l'appella *Cécropia*: depuis, cette place s'augmentant & s'étendant à l'entour, le tout ensemble s'appella *Polis*, c'est-à-dire *ville*; & ce qui étoit sur le rocher, savoir l'ancienne ville bâtie par Cécrops, s'appella particuliérement *Acropolis*, comme qui diroit *ville haute*, ou *forteresse*. MEZ.

[b] *Par un sacrifice commun, qu'il appella par cette raison les Panathenées.*) Avant Thesée on célébroit cette fête à Athenes, & on l'appelloit *les Athénées*; mais c'étoit une fête particuliere: Thesée la rendit commune en y associant tous les habitans; c'est pourquoi il l'appella *Panathénées*. Il y avoit les grands & les petits Panathénées. Les premiers se célébroient tous les cinq ans le XXIII du mois d'Août (Hécatombéon); & les petits se célébroient tous les ans le XX du mois de Juin (Thargelion).

pella par cette raiſon les *Panathenées*. Il établit auſſi un autre ſacrifice, [c] qu'il appella *Metoïcia*, comme qui diroit le ſacrifice du *déménagement*, & qui ſe célebre encore le ſeizieme d'Août. Il dépoſa enſuite toute l'autorité royale, & ne penſa qu'à regler & à policer la république, après avoir conſulté les dieux; car il envoya à l'oracle de Delphes, qui lui répondit :

Fils d'Egée & de la nymphe Pitthéide, mon pere a attaché les deſtinées de pluſieurs villes à la tienne. N'accable pas ton eſprit de tant d'inquiétudes & de ſoins, & qu'il te ſuffiſe de ſavoir que tu ſeras comme un liége qui flotte toujours ſur la mer, malgré l'effort des vents & des ondes.

[d] On dit que la [e] ſibylle long-tems après répondit

(Thargelion). Ces fêtes furent d'abord fort ſimples, & ne durerent qu'un jour; mais avec le tems on y ajoûta tant de jeux & tant de cérémonies, qu'il fallut y employer pluſieurs jours. Pendant les grands Panathénées on portoit au temple de Minerve le tapis myſtérieux appellé *Péplus*, où étoient dépeintes la victoire des dieux ſur les géans, & les actions les plus remarquables des grands perſonnages. Ce qui me paroît de plus remarquable, c'eſt qu'il étoit défendu d'y aſſiſter avec des habits peints, & qu'on y délivroit des priſonniers.

[c] *Qu'il appella Métoïcia.*) Thucydide l'appelle *Synoïcia*. Le ſens eſt toujours le même. Ce ſacrifice n'étoit nullement fait pour les étrangers qui iroient habiter à Athenes, mais pour les habitans qui avoient quitté leurs bourgs pour tenir leurs aſſemblées dans la ville, c'étoit pour conſerver la mémoire de leur déménagement.

[d] *On dit que la Sibylle long-tems après.*) Ce fut lorſque Sylla eut pris Athenes; car, comme il exerçoit de grandes cruautés dans la ville, quelques Athéniens s'étant ſauvés allerent à Delphes, & demanderent à Apollon ſi la derniere heure de leur ville étoit donc venue : la prêtreſſe leur répondit, τὰ ἐς τὴν ἀσκὸν ἔχοντα, *quæ ad utrem pertinent*, *ce qui eſt de l'outre*, dit Pauſanias; & il eſt aiſé de voir que c'eſt le même oracle que Plutarque a rapporté.

[e] Daphné, fille de Tiréſias,

dit la même chose à la ville, & lui rendit cet oracle : *Tu seras comme un liége qui peut bien être plongé dans la mer ; mais qui ne peut jamais être submergé.*

Pour peupler & augmenter sa ville, il y appella les étrangers aux mêmes droits & privilèges que les citoyens, & l'on dit que la publication qu'il fit faire dans le dessein de rendre Athenes la patrie de tout le monde, est la même qu'on fait encore aujourd'hui dans quelques cérémonies : *Tous peuples venez ici.* Mais en même tems, pour empêcher que cette foule de peuple ramassé de toutes parts ne portât la confusion & le desordre dans sa république, il en fit trois corps, celui des nobles, celui des artisans, & celui des laboureurs. Il donna aux nobles le soin des choses de la religion, & toutes les charges, avec le pouvoir d'interpréter les loix & de connoître de tout ce qui concernoit le droit divin & humain, & par ce moyen il rendit presque égaux tous ces trois états : car si les nobles étoient plus considérables par leurs honneurs & par leurs dignités, les laboureurs avoient l'avantage par l'utilité qu'on en tiroit, & par le besoin qu'on avoit d'eux ; & les artisans l'emportoient par leur nombre. *f* Or que Thesée soit le premier qui ait établi le gouvernement populaire, comme le dit Aristote, & qui se soit démis de la royauté, c'est

sias, qui après la prise de Thebes, fut envoyée par Alcmæon à Delphes, où elle prophétisa, & on lui donna le nom de Sibylle, d'où la prêtresse Pythienne fut appellée *Sibylle.*

f Or, que Thesée soit le premier qui ait établi le gouvernement populaire.) Thesée fut le premier fondateur du gouvernement populaire en Grece, car long-tems avant lui, ce gouvernement étoit chez les Hébreux, qui n'eurent des rois que longtems après Thesée.

c'est ce qu'Homere même semble appuyer par son témoignage, [g] lorsque dans son *Dénombrement des vaisseaux*, il dit des Athéniens seuls, *le Peuple.* [h] Il fit aussi frapper une monnoie avec la marque d'un bœuf, soit à cause du taureau de Marathon, ou en mémoire du général Taurus qu'il avoit défait, soit enfin pour exhorter ses citoyens au labourage ; & l'on dit, que c'est de cette monnoie qu'ont été tirées ces expressions, *cela vaut cent bœufs, cela vaut dix bœufs.*

[i] Il joignit à l'Attique le territoire de Mégare, [k] & fit élever dans l'Isthme cette célebre colonne, où il grava cette inscription qui marquoit ses limites, car au côté qui regardoit le levant, il y avoit :

Ce n'est pas ici le Péloponese, mais l'Ionie.

Et

g *Lorsque dans son dénombrement des vaisseaux, il dit des Athéniens seuls, le peuple.*) C'est au 54. vers, *Le peuple du magnanime Erechthée.* Le nom du roi Erechthée semble détruire le raisonnement de Plutarque ; mais il faut expliquer le vers d'Homere, comme si ce poëte avoit dit, *le peuple qui avoit autrefois Erechthée pour roi.*

h *Il fit aussi frapper une monnoie avec la marque d'un bœuf : soit, &c.*) D'autres disent que ce fut pour conserver la mémoire de la maniere dont on faisoit auparavant le commerce par l'échange du bétail. Cette monnoie, qui avoit la marque d'un bœuf, valoit deux drachmes, c'est-à-dire vingt sols, suivant l'évaluation faite par ordre de M. Colbert.

i Cela lui fut aisé, parce que Nisus, roi de Mégare, avoit été défait par Minos.

k *Et fit élever dans l'Isthme cette célebre colonne.*) Car les anciens avoient accoûtumé de marquer les limites par des tours ou des colonnes. Celle-ci fut élevée d'un commun consentement par les Ioniens & les Péloponésiens, pour terminer les différends qu'ils avoient pour leurs bornes ; & elle dura jusqu'au regne du roi Codrus, sous lequel elle fut renversée par les Héraclides qui se rendirent maîtres du territoire de Mégare, & changerent les Ioniens en Doriens. Strab. liv. 9.

i Il

Et au côté qui regardoit le couchant, il y avoit :

C'est ici le Péloponese, & non pas l'Ionie.

[l] Il fut le premier qui établit des jeux dans cet Isthme, & cela à l'imitation d'Hercule, & par une espece d'émulation, afin que les Grecs célébrassent les jeux isthmiques par ses ordres & en sa mémoire, en l'honneur de Neptune, [m] comme ils célébroient en Elide, par les ordres & en mémoire d'Hercule, les jeux olympiques [n] en l'honneur de Jupiter. [o] Car les jeux qu'on célébroit

[l] *Il fut le premier qui établit des jeux dans cette Isthme.*) Il ne fit que les renouveller. Sisyphe, roi de Corinthe, les avoit établis en l'honneur de Mélicerte, cent cinquante ans auparavant; mais ils avoient été discontinués, parce que tous les chemins étoient remplis de brigands. Thesée, après avoir défait ces monstres, rétablit ces jeux, & les fit célébrer le jour; au lieu qu'auparavant ils se faisoient la nuit.

[m] *Comme ils célébroient en Elide par les ordres & en mémoire d'Hercule, les jeux olympiques en l'honneur de Jupiter.*) Il n'est pas vrai non plus que les jeux olympiques aient été établis par Hercule. Iphitus les institua l'an du monde 3174, près de quatre cent cinquante ans après Hercule. Strabon prouve au long dans son huitieme livre que ces jeux n'étoient nullement connus du tems d'Homere, qui par conséquent n'en a pû parler.

[n] Tous les jeux olympiques qu'on célébroit auparavant, étoient des jeux funebres.

[o] *Car les jeux qu'on célébroit auparavant dans le même endroit pour Mélicerte.*) Ino furieuse, ou, selon d'autres, fuyant la fureur de son mari Athamas, se jetta dans la mer avec son fils Mélicerte. Le corps de cet enfant fut trouvé par Sisyphe qui le fit enterrer. Dans le même tems Corinthe fut affligée d'une peste fort cruelle. On envoya consulter Apollon, qui répondit que la peste ne cesseroit qu'après qu'on auroit fait à Mélicerte des jeux funebres qu'on renouvelleroit tous les ans. Sisyphe institua sur cela les jeux isthmiques que l'on célébroit en l'honneur de Mélicerte qui étoit adoré sous le nom de Palæmon, comme un dieu marin.

 p On

lébroit auparavant dans ce même endroit pour Mélicerte, se faisoient la nuit, & avoient plûtôt l'air d'un mystere, que d'une fête. Il y a pourtant des auteurs qui prétendent que ces jeux isthmiques furent dédiés à Scyrron, Thesée ayant voulu par-là expier ce meurtre à cause de la parenté ; car Scyrron étoit son cousin germain, fils de Canéthus, & d'Hénioché fille de Pitthée. [p] On en trouve aussi qui asŝurent que ce fut à Synnis que ces jeux furent dédiés, & non pas à Scyrron. Il ordonna à ceux de Corinthe de donner les premieres places aux Athéniens qui viendroient pour voir ces jeux, & de leur marquer pour cet effet, au lieu le plus honorable, autant d'espace [q] qu'en pourroit couvrir la voile du vaisseau sur lequel ils seroient venus, comme le témoignent Hellanicus & [r] Andron d'Halicarnasse.

Après cela il entreprit le voyage du Pont-Euxin. Philochorus & quelques autres écrivent que ce fut [s] pour suivre Hercule à son expédition:

[p] *On en trouve aussi qui assurent que ce fut à Synnis que ces jeux furent dédiés.*) Car c'étoit Synnis qui étoit cousin germain de Thesée, & non pas Scyrron, selon le sentiment de Pausanias; quoique les uns le fassent fils de Neptune, & les autres, fils de Polypémon & de Syléa.

[q] *Qu'en pourroit couvrir la voile du vaisseau sur lequel il seroit venu.*) Le grec dit, *la voile du vaisseau appellé Théoris.* Le vaisseau sur lequel les Athéniens alloient à certaines fêtes, à certaines cérémonies de religion, étoit proprement appellé *Théoris.*

[r] Andron avoit composé un ouvrage intitulé l'*Epitome des parentés.*

[s] *Pour suivre Hercule à son expédition contre les Amazones.*) Il n'y a rien de plus fabuleux que l'histoire des Amazones; & Strabon a très-bien remarqué que de tous les historiens d'Alexandre, ceux qui ont le plus aimé la vérité, comme Aristobule & Ptolémée, n'en ont pas dit un seul mot. Il ne

tion contre les Amazones, & qu'il en reçut Antiope pour le prix de sa valeur; mais la plûpart, & sur-tout Phérécyde, Hellanicus & [t] Hérodore assûrent que Thesée fit ce voyage seul long-tems après Hercule, & qu'il prit cette reine prisonniere; ce qui est beaucoup plus vraisemblable: car on ne lit pas que de tous ceux qui l'accompagnoient à cette expédition, [u] autre que lui ait pris une Amazone, [x] Bion raconte même qu'il l'enleva par surprise, car il dit que comme les Amazones aiment naturellement les hommes, bien loin de fuir Thesée quand il entra en armes dans leur pays, elles allerent au-devant de lui, & lui offrirent des présens; que Thesée invita celle qui les portoit à entrer dans son vaisseau, & qu'il mit tout aussi-tôt à la voile.

Un certain Ménécrates, dans une histoire qu'il a faite de la ville de Nicée en Bithynie, écrit que Thesée, emmenant avec lui Antiope, séjourna quelque tems dans ce lieu-là; que parmi ceux qui l'accompagnoient, il y avoit trois jeunes Athéniens, qui étoient freres, Eunée, Thoas, & Soloon; que le dernier étant devenu amoureux d'Antiope, découvrit son secret à un de ses camarades, qui alla sans différer parler de sa passion à cette reine; qu'elle rejetta fort loin ses

ne faut même que les noms pour faire voir que ce n'est qu'un pur mensonge. *Hipolyte*, *Otrera*, *Lampéto*, *Penthesilée*, *Ménalippe*, *Antiope*, sont des noms grecs. Comment trouve-t-on des noms grecs chez les Scythes?

[t] Hérodore de Pont qui avoit fait la vie d'Hercule.

[u] *Autre que lui ait pris une Amazone.*) Hercule ne la prit donc pas, & par conséquent cette expédition de Thesée est différente de celle d'Hercule. Justin écrit pourtant dans le onzieme livre, que Ménalippe fut prise par Hercule, & Hipolyte par Thesée.

[x] Bion de Soli, qui avoit écrit l'histoire d'Ethiopie.

[y] Parce

ses propositions, & que du reste elle prit la chose avec beaucoup de douceur & de sagesse, car elle ne fit aucun éclat, & n'en découvrit rien à Thesée; que Soloon au desespoir, se jetta dans un fleuve où il se noya; que Thesée averti de cette avanture, en fut très-fâché; que la douleur qu'il en eut le fit ressouvenir d'un certain oracle, que la prêtresse d'Apollon lui avoit rendu autrefois à Delphes, par lequel elle lui ordonnoit, que quand il se trouveroit en terre étrangere, il bâtit une ville dans le lieu où il seroit le plus triste & le plus chagrin, & qu'il en donnât le gouvernement à quelques-uns de ceux qu'il auroit à sa suite; qu'il bâtit donc là une ville, qu'il nomma [y] *Pythiopolis*, donna au fleuve qui coule tout auprès, le nom de Soloon, en mémoire du jeune homme qui s'y étoit noyé, & laissa dans la place pour gouverneurs ses deux freres, avec un autre homme d'une des meilleures maisons d'Athenes, nommé Hermus; d'où vient qu'encore les habitans de Pythiopolis appellent leur ville, *le domicile d'Hermes*, [z] transportant ainsi, par une prononciation vicieuse, au dieu Mercure, l'honneur qui est dû à ce héros.

Voilà la cause & le prétexte de la guerre des Ama-

[y] Parce qu'il l'avoit bâtie par ordre de la prêtresse Pythienne.

[z] *Transportant ainsi, par une prononciation vicieuse, au dieu Mercure.*) Le grec dit en mettant mal-à-propos un accent sur la derniere syllabe. Ce qui ne peut être entendu que par ceux qui savent le grec. Dans cette langue Ἕρμου οἰκία, l'accent aigu sur la premiere syllabe, signifie *la maison d'Hermus*. Et Ἑρμοῦ οἰκία, l'accent circonflexe sur la derniere, signifie *la maison d'Hermes*, c'est-à-dire, *de Mercure*. voilà comme un accent changé transporte au dieu l'honneur qu'on avoit fait au héros.

a Car

Amazones, qui ne paroît nullement avoir été, ni legere, ni une guerre de femmes: [a] car auroient-elles pénétré jusques dans l'ancienne ville & donné un sanglant combat entre le lieu appellé [b] *Pnyx* & le [c] Musée, si elles n'avoient soûmis auparavant tout le pays des environs, pour pouvoir venir aussi hardiment attaquer les Athéniens jusques dans leurs murailles? Ce qu'Hellanicus écrit, qu'elles vinrent par terre & qu'elles passerent sur la glace le bosphore [d] Cimmérien, est assez difficile à croire; mais qu'elles aient campé dans Athenes même, [e] c'est ce qui est confirmé par les noms des lieux, & par les

[a] *Car auroient-elles pénétré dans l'ancienne ville, & donné un sanglant combat entre le lieu appellé Pnyx & le Musée?*) Mais c'est ce qu'elles n'ont jamais fait. Plutarque, pour prouver l'expédition des Amazones, se sert d'un argument très-contraire à son dessein; car il est bien plus naturel de dire comme Strabon: Est-il croyable qu'une armée, ou plutôt une nation de femmes, puisse subsister sans hommes, & non-seulement qu'elle subsiste, mais qu'elle fasse des expéditions, je ne dis pas dans les royaumes voisins, mais jusques dans l'Ionie, & qu'elle pénetre dans l'Attique? C'est comme si quelqu'un disoit qu'en ce tems-là les femmes devinrent hommes, & que les hommes furent métamorphosés en femmes. Cependant cette fable plut si fort aux Athéniens, qu'ils firent peindre par Micon ce combat des Amazones contre Thesée dans le portique appellé *Pœcile*.

[b] Pnyx, lieu où le peuple s'assembloit; il étoit près de la citadelle.

[c] Musée, petite colline dans l'ancienne enceinte vis-à-vis de la citadelle. On l'appelloit Musée, parce qu'il y avoit un temple consacré aux muses, ou bien que le poëte Musée y étoit enterré.

[d] Le bosphore Cimmérien est entre les Palus Méotides & le Pont-Euxin, ou la mer Noire.

[e] *C'est ce qui est confirmé par les noms des lieux.*) Comme si ces noms ne pouvoient pas venir d'ailleurs que des Amazones.

f Mais

les tombeaux de celles qui furent tuées dans le combat.

Quand les deux armées furent en présence, elles balancerent long-tems à donner le signal; [f] mais enfin Thesée ayant sacrifié à la Peur pour accomplir quelque ancienne prophétie, commença l'attaque. Le combat fut donné dans le mois [g] d'Octobre, [h] le même jour que les Athéniens célebrent encore aujourd'hui les fêtes, qu'ils appellent *Boedromia*. L'historien Clidemus, qui a voulu rapporter exactement toutes les particularités de cette journée, écrit que l'aîle gauche des Amazones s'étendoit jusqu'à l'endroit, qui de-là est appellé *Amazonien*, & que leur droite alloit jusqu'à la place appellée *Pnyx* le long de la place dorée; que l'aîle droite des Athéniens, qui s'étoit formée près du Musée, donna sur l'aîle gauche des Amazones, comme cela se voit encore par les tombeaux de celles

f *Mais enfin Thesée ayant sacrifié à la Peur.*) On avoit mal lû φιλῷ à Apollon, au lieu de φόβῳ à la Peur. Les païens faisoient des dieux de toutes les passions, & ils leur sacrifioient pour en arrêter les effets. Ils sacrifioient de même à tout ce qui pouvoit nuire, à la fievre, aux vents, aux fleuves. Thesée sacrifia à la Peur, afin qu'elle ne saisît pas ses troupes. Alexandre fit le même sacrifice avant la bataille d'Arbelles, comme on le verra dans sa vie. Et dans les remarques on trouvera une raison plus profonde & plus politique de ce sacrifice fait à la Peur; car on lui sacrifioit, non comme à une déesse nuisible, mais comme à une déesse très-salutaire, & qui faisoit de très-grands biens.

g Dans le mois Boedromion.

h *Le même jour que les Athéniens célebrent encore aujourd'hui les fêtes qu'ils appellent* Boëdromia.) C'est-à-dire, les fêtes de la course accompagnée de cris. Cette fête se célébroit en mémoire des cris de joie que firent les Athéniens, lorsqu'ils virent Xutus venir à leur secours contre Eumolpus qui les attaquoit vivement.

i *Auprès*

celles qui moururent en cette occasion : car ils sont dans la place qui mene aux portes, qu'on appelle présentement *les portes du Pirée*, [i] vis-à-vis de la chapelle de Chalcodon ; que les Athéniens plierent en cet endroit, [k] & furent repoussés jusqu'au temple des Euménides : mais que leur aile gauche, qui occupoit les postes du [l] Palladium, [m] d'Ardette, & du Lycée, marcha à l'aile droite des Amazones, les poussa jusques dans leur camp, & en fit un grand carnage ; & que le quatrieme mois, il y eut un traité, qui fut conclu par le moyen d'Hippolyte : car cet auteur appelle Hippolyte, & non pas Antiope, l'Amazone qui étoit avec Thesée. D'autres écrivent pourtant qu'elle fut tuée d'un coup de javelot par une autre Amazone, nommée Molpadia, comme elle combattoit vaillamment près de Thesée, en mémoire de quoi [n] on lui éleva sur son tombeau la colonne qui est

[i] *Auprès de la chapelle de Chalcodon.*) Pausanias, dans ses *Arcadiques & Bœotiques*, fait mention de deux Chalcadon. L'un fut le pere d'Elphenor, capitaine des Eubéens au siege de Troie ; & ce Chalcodon fut tué par Amphitryon en une guerre que les Thébains eurent contre ceux d'Eubœe. L'autre suivit Hercule en la guerre qu'il eut contre Augias, roi d'Elide, où il fut tué, & honorablement inhumé par Hercule. Je laisse à juger au lecteur, si c'est l'un de ces deux Chalcodon, ou un troisieme de même nom, qui avoit une chapelle en la ville d'Athenes. Mez.

[k] *Et furent repoussés jusqu'au temple des Euménides.*) Comme il n'y avoit point à Athenes de temple des Euménides du tems de Thesée, & que ce temple des Euménides ne fut bâti qu'après le jugement d'Oreste, Plutarque a voulu dire que les Amazones pousserent les Athéniens jusqu'à l'endroit où fut ensuite bâti ce temple.

[l] Palladium, grande place d'Athenes, près du temple de Pallas.

[m] Ardette, lieu où l'on alloit prêter les sermens.

[n] *On lui éleva sur son tombeau la colonne qui est près* de

est près du temple de la Terre olympique. Il ne faut pas s'étonner que l'histoire varie en des choses d'une si grande antiquité ; on trouve même qu'Antiope envoya secrettement à Chalcis les Amazones qui étoient blessées, qu'il en réchapa une partie, & que les autres furent enterrées dans le lieu, que les [o] Chalcidiens appellent *Amazonien*. Ce qu'il y a de constant, c'est que cette guerre fut terminée par un traité de paix ; & cela est fondé, non-seulement sur [p] le nom du lieu, où cette paix fut jurée, qui s'appelle de-là *Horcomosion*, qui est vis-à-vis du temple de Thesée, mais encore sur l'ancien sacrifice qu'on fait tous les ans aux Amazones la veille des fêtes de ce héros. Ceux de Mégare montrent aussi chez eux un cimetiere des Amazones, qui est en forme de lozange, entre la grande place & [q] le lieu qu'ils appellent *Rhous*. On

du temple de la terre olympique.) Ceci mérite d'être expliqué. Le temple de la terre olympique n'est autre que le temple de la lune. Plutarque nous l'apprend lui-même : car dans son *traité des oracles, qui ont cessé*, il écrit que la lune représente parfaitement la nature des démons, parce qu'elle croît & décroît ; & que c'est par cette raison que les uns l'ont appellée *astre terrestre* ; les autres *terre olympique*, c'est-à-dire, *terre céleste* ; & les autres enfin, *le partage d'Hécate céleste & terrestre*. Mais cette raison, que Plutarque rapporte de ce nom, me paroît peu solide : il vaut mieux dire tout simplement que les anciens appelloient la lune *terre olympique*, c'est-à-dire, *terre céleste*, parce qu'ils croyoient que cette planette étoit véritablement une terre comme la nôtre, & qu'elle étoit dans le ciel.

o Chalcis, dans l'Eubée.

p *Le nom du lieu qui s'appelle* horcomosion.) Le verbe grec ὁρκωμοτεῖν signifie proprement jurer une paix, une alliance, une confédération, d'où vient que ὁρκωμοσία & ὁρκωμόσιον signifient le serment prêté en pareilles occasions. Mez.

q *Vers le lieu qu'on appelle* Rhous.) Pausanias, *Attiques*.

On dit encore qu'il en mourut plusieurs à [r] Cheronée, & qu'on les enterra près d'un petit ruisseau, qui anciennement, je pense, étoit appellé [s] *Thermodon*, & qu'on appelle présentement *Hæmon;* nous en avons parlé dans la vie de Démosthene. Il paroît aussi qu'elles ne traverserent pas la Thessalie sans beaucoup d'obstacles & de difficultés, parce qu'on trouve encore beaucoup de leurs tombeaux près de la ville de [t] Scotuse, & des rochers qu'on appelle [u] *Cynoscéphales.*

Voilà ce qui m'a paru le plus digne de mémoire dans l'histoire des Amazones. Car pour ce que le poëte de la [x] Théséide écrit, qu'elles entreprirent cette guerre pour venger l'affront que Thesée avoit fait à Antiope en la quittant pour épouser Phedre, & qu'Hercule les mit à mort, cela paroît trop ouvertement une fable & un conte fait à plaisir. Il est certain que Thesée n'épousa Phedre qu'après la mort d'Antiope, dont il avoit eu un fils nommé Hippolyte, ou, selon Pindare, [y] Démophoon. Pour ce qui est des malheurs qui lui arriverent en la personne de Phedre & en celle de son fils Hippolyte,

Attiques, rapporte qu'en la ville de Mégare il y avoit un lieu appellé *Rhus* ou *Rhous*, à cause qu'autrefois en ce lieu-là il couloit une grande quantité d'eau des montagnes voisines; mais Théagenes, tyran de Mégare, fit écouler ailleurs cette eau-là, & au même lieu érigea un autel au fleuve Achéloüs. Mez.

[r] Chéronée dans la Phocide, près du fleuve Céphyse.

[s] Entre la Macédoine & la Phocide.

[t] Dans la Magnésie.

[u] Têtes de chien.

[x] Poëte qui avoit fait un poëme de toute la vie de Thesée.

[y] Pindare s'étoit trompé : Démophoon étoit fils de Thesée & de Phedre, & Hippolyte fils de Thesée & de l'Amazone.

z Non

Hippolyte, il faut croire qu'ils sont arrivés, comme les poëtes tragiques les racontent, puisqu'ils sont en cela d'accord avec les historiens.

On parle encore de beaucoup d'autres mariages de Thesée, qu'on n'a pas mis sur la scene, & qui ont eu des fins aussi tragiques, que leurs commencemens avoient été honteux : car on dit qu'il enleva la nymphe Anaxo à Trézene ; qu'après avoir tué Synnis & Cercyon, il viola leurs filles ; qu'il épousa Péribée, mere d'Ajax, & Phérébée & Joppe, filles d'Iphicles ; qu'étant devenu éperdument amoureux d'Æglé, fille de Panopée, il quitta honteusement Ariadne, malgré toutes les obligations qu'il lui avoit, & qu'enfin le ravissement d'Hélene mit toute l'Attique en feu, & fut cause de son exil & de sa mort, comme on le verra dans la suite.

Tous les vaillans hommes, qui étoient de ce tems-là en Grece, n'avoient manqué aucune occasion de se signaler par de grands exploits ; cependant Hérodote écrit que Thesée ne se trouva qu'au seul combat des Lapithes contre les Centaures ; mais il est contredit par plusieurs autres historiens, qui ajoûtent, non-seulement qu'il suivit Jason à la conquête de la Toison d'or, & qu'il assista à la défaite du sanglier Calydonien avec Méléagre, d'où est venu le proverbe, [1] *Non sans Thesée ;* mais aussi qu'il acheva seul & sans aucun secours plusieurs autres avantures très-grandes & très-glorieuses, & que c'est de lui qu'on dit communément, à cause de son extrême valeur,

[1] *Non sans Thesée.*) Ce proverbe s'appliquoit à toute chose qui n'avoit pas été faite sans grand secours.

• Il

valeur, *C'est un autre Hercule.* [a] Il aida aussi Adraste à retirer les corps de ceux qui avoient été tués au siege de Thebes, [b] non pas, comme Euripide l'assûre dans sa [c] tragédie, en forçant les Thébains par le gain d'une bataille, mais en leur persuadant de faire une treve; & Philochorus dit à ce sujet, que ce fut la premiere treve qui eût été faite pour retirer des morts; [d] Hercule fut pourtant le premier qui rendit généreusement les morts à ses ennemis, comme nous l'avons écrit dans sa [e] vie. La plûpart donc des soldats d'Adraste furent enterrés dans le lieu appellé *Eleutheres*, où l'on voit encore leurs tombeaux, & les chefs furent portés à Eleusine, où on les enterra par la permission de Thesée,

a *Il aida aussi Adraste à retirer les corps de ceux qui avoient été tués au siége de Thebes.*) Adraste, roi d'Argos, ayant donné une de ses filles à Polynice, assembla une armée pour remettre son gendre en possession du royaume de Thebes, dont son frere Etéocle l'avoit chassé. Cette histoire est assez connue.

b *Non pas comme Euripide l'assûre dans sa tragédie, en forçant les Thébains par le gain d'une bataille, mais en leur persuadant de faire une treve.*) Cependant Isocrate, contemporain d'Euripide, quoique beaucoup plus jeune, dit la même chose que ce poëte. Il est vrai que dans un autre endroit il dit que Thesée envoya des ambassadeurs à Etéocle; mais Lysias, qui vivoit dans le même tems, accorde ce différend, en disant que Thesée envoya d'abord des ambassadeurs, & que n'ayant rien obtenu, il fit par la force ce qu'il n'avoit pû faire par ses prieres.

c Dans la tragédie *des Suppliantes.*

d *Hercule fut pourtant le premier qui rendit généreusement les morts à ses ennemis.*) Plutarque s'oppose au sentiment de Philochorus, en disant qu'avant Thesée, Hercule avoit rendu les morts, & que par conséquent on avoit fait des treves pour cela avant Thesée.

e Plutarque avoit fait aussi la vie d'Hercule.

f Pirithoüs

Thesée, qui voulut bien faire ce plaisir à Adraste. Ce qu'Euripide écrit dans ses *Suppliantes*, est formellement démenti par la piece d'Eschyle, appellée *les Eleusiniens*, dans laquelle Thesée explique ce qu'on vient de rapporter.

Pour ce qui est de l'amitié qu'il y eut entre Pirithoüs & lui, voici l'occasion qui la fit naître : le bruit de la vaillance de Thesée étoit si grand, que Pirithoüs voulut s'éprouver contre lui, & voir si sa réputation étoit juste : il descendit donc à Marathon, & enleva des troupeaux de bœufs; Thesée, averti de cette insulte, le suivit, & Pirithoüs, qui ne demandoit qu'à l'attirer au combat, tourna tout court & alla à sa rencontre; mais quand ils furent en présence, ravis tous deux de la bonne mine & de la hardiesse, l'un de l'autre, ils perdirent l'envie de se battre, & Pirithoüs tendant le premier la main à Thesée, le fit lui-même le juge du dommage qu'il lui avoit causé dans cette course, lui promettant de le payer ce qu'il l'estimeroit; mais Thesée l'en quitta, & le pria d'être son ami & son frere d'armes, & à l'heure même ils confirmerent leur amitié par serment.

Depuis ce tems-là [f] Pirithoüs épousant Deidamie, envoya prier Thesée de venir à ses nôces, de visiter son pays, [g] & d'être quelque tems avec les Lapithes. Il pria aussi les [h] Centaures

[f] *Pirithoüs épousant Deidamie.*) Tous les autres auteurs appellent la femme de Pirithoüs *Hippodamie*, excepté Properce qui l'appelle *Ischomaque*. Elle étoit fille d'Adraste.

[g] *Et d'être quelque tems avec les Lapithes.*) Les Lapithes étoient de vaillans hommes de Thessalie, Homere les appelle *des héros*. C'est pourquoi Pirithoüs pouvoit fort bien prier Thesée de venir passer quelque tems avec eux.

h Les

[h]Centaures ses voisins. Le jour de la fête les Centaures s'étant enivrés, commirent toutes sortes d'insolences, & voulurent faire violence aux femmes qui étoient à ce festin. Les Lapithes offensés de cette injure, se jetterent sur eux, en tuerent plusieurs sur la place, & firent ensuite une si rude guerre aux autres, qu'avec l'assistance de Thesée, ils les chasserent de leur [i] pays.

Hérodote conte la chose d'une autre maniere; il dit que Thesée n'alla au secours des Lapithes qu'après que la guerre fut commencée, & qu'il vit alors Hercule pour la premiere fois, ayant voulu profiter de la conjoncture, car Hercule étoit alors en repos à [k] Trachine, après avoir mis fin à ses courses & à ses travaux. Il ajoûte que cette entrevûe se passa avec toutes sortes de marques d'amitié & d'estime de part & d'autre. Cependant on aimera toûjours mieux suivre ceux qui ont écrit qu'ils s'étoient déjà vûs plusieurs fois; qu'Hercule ne fut même initié aux saints mysteres que par la faveur & à la sollicitation de Thesée, [l] & que ce fut Thesée qui moyenna

[h] Les Centaures qui habitoient le mont Pélion.

[i] Homere écrit qu'ils les chasserent jusqu'aux montagnes d'Epire.

[k] Ville près du mont Oeta.

[l] *Et que ce fut Thesée qui moyenna sa purification avant la cérémonie de son initiation,*) Avant que d'être initié aux grands mysteres de Cerès à Eleusine, il falloit être purifié publiquement, & cette purification se faisoit dans les petits mysteres qu'on célébroit dans un lieu appellé *Agre*, près du fleuve Ilissus. On sacrifioit à Jupiter une truie pleine; on en étendoit la peau à terre; on y faisoit mettre à genoux celui qui devoit être purifié; on le lavoit avec de l'eau de la mer où l'on avoit mis du sel, du laurier & de l'orge; on le faisoit ensuite passer par le feu, après quoi on le couronnoit d'un chapeau de fleurs, & il se préparoit à cette cérémonie par des jeûnes & par une grande chasteté

moyenna encore sa purification avant la cérémonie de son initiation, Hercule ayant besoin d'être purifié pour certaines actions involontaires qu'il avoit faites.

Hellanicus rapporte qu'à cinquante ans Thesée ravit Helene, qui étoit encore [m] trop jeune pour être mariée ; & cette disproportion d'âge a fourni à quelques auteurs un prétexte de justifier Thesée d'un si grand crime, en disant que ce ne fut pas lui qui l'enleva, mais qu'Ida [n] & Lyncée ses ravisseurs la mirent en dépôt entre ses mains, & qu'il la garda sans vouloir la rendre à ses freres Castor & Pollux ; ou plûtôt que ce fut Tyndare même qui la lui donna en garde, pour la mettre à couvert des poursuites d'Enarsphorus, fils d'Hippocoon, qui cherchoit à toute force une occasion de l'enlever, quoiqu'elle ne fût encore qu'un enfant. Mais voici ce

chasteté qu'il faisoit vœu de garder toute sa vie. Après cela, il falloit tout au moins un an pour être admis aux grands mysteres de la déesse, où on lui lisoit le rituel des cérémonies qui s'y observoient, & il n'y avoit rien de caché pour lui, excepté certaines choses que les prêtres avoient seuls la liberté de voir. Après qu'il étoit reçu, il ne quittoit point l'habit qu'il avoit le jour de son initiation, qu'il ne fût entierement usé & mis en pieces ; & quand il ne pouvoit plus être porté, il le consacroit à Cerès & à Proserpine ou le gardoit pour des langes d'enfant. Cette initiation étoit un engagement à une vie tout-à-fait religieuse ; & ceux qui étoient reçus, croyoient que Cerès & Proserpine auroient d'eux un soin particulier, & leur donneroient immédiatement leurs conseils, qu'ils seroient heureux toute leur vie, & qu'après leur mort, ils auroient les premieres places dans les enfers. Si on en veut savoir davantage, on n'a qu'à voir le traité que Meursius a fait de ces fêtes.

m Elle n'avoit alors que sept ans, ou, selon d'autres, dix.

n Fils d'Aphareus & d'Arenée.

o Capitale

ce qu'il y a de plus vrai-semblable, & qui est confirmé par un plus grand nombre de témoins: Thesée & Pirithoüs allerent ensemble à [o] Sparte, & ravirent Helene qui dansoit à une fête [p] dans le temple de Diane, surnommée *Orthia*. Ceux qu'on envoya après eux, se contenterent de les poursuivre jusqu'à [q] Tégée, & n'allerent pas plus loin. Ces ravisseurs se voyant en sûreté, après avoir traversé le Péloponese, tirerent cette princesse au sort, & convinrent que celui qui l'auroit, aideroit son compagnon à en enlever une autre. Le sort favorisa Thesée, qui, en attendant qu'Helene fût en âge, la mena à [r] Aphidnes, où il fit venir Æthra sa mere, afin qu'elle en eût soin; la confia au maître de cette place, qui étoit son ami, & après lui avoir recommandé le secret, il ne songea qu'à accomplir l'engagement qu'il avoit pris avec Pirithoüs. [s] Ils allerent donc tous deux en [t] Epire, pour

[o] Capitale de la Laconie, au bas du Péloponese.

[p] *Dans le temple de Diane, surnommée Orthia.*) On veut que Diane ait eu ce surnom d'un certain lieu d'Arcadie, où elle avoit un temple. Je croirois plûtôt qu'Orthia ne signifie que *Severe*; car les Grecs appelloient *Orthion*, tout ce qui étoit dur, fâcheux & difficile. On sait que les enfans de Lacédémone se fouettoient cruellement devant l'autel de cette déesse; voilà pourquoi on lui donna ce nom.

[q] Sur les frontieres de la Laconie & de l'Arcadie.

[r] Ville près d'Athenes.

[s] *Ils allerent donc tous deux en Epire pour enlever la fille d'Aidoneus.*) Voilà un dessein bien injuste pour des héros; aussi Platon dans le III. liv. *de sa République*, s'oppose de toute sa force à cette tradition, & dit, qu'il faut bien empêcher ses citoyens de croire & de dire, que Thesée & Pirithoüs, enfans des dieux, se soient portés à une si grande injustice; car ceux qui sont enfans des dieux ne peuvent être méchans.

[t] Epire, région de la Grece au couchant, de la Thessalie, le long de la mer Ionienne.

pour enlever [u] la fille d'Aidoneus, roi des [x] Molosses, qui avoit donné à sa femme le nom de Proserpine, & à sa fille celui de Coré, qui avoit appellé son chien Cerbere, & qui faisoit combattre contre ce chien les amans de sa fille, promettant de la donner en mariage à celui qui l'auroit vaincu. Ces deux amis ne furent pas plûtôt arrivés en Epire, qu'Aidoneus, averti que Pirithoüs venoit à dessein, non de demander ouvertement sa fille, mais de l'enlever, les fit arrêter sur l'heure même, donna Pirithoüs à déchirer à Cerbere, & garda Thesée prisonnier.

Pendant ce tems-là [y] Mnesthée, fils de Peteus, & petit fils d'Ornée, fils d'Erechthée, s'avisa de flatter le peuple, & de pratiquer ses bonnes-graces par des paroles douces & attrayantes; & il fut, dit-on, le premier qui mit en usage ces sortes de moyens. Par cet artifice il

[u] *La fille d'Aidoneus, roi des Molosses, qui avoit donné à sa femme le nom de Proserpine, & à sa fille celui de Coré.*) Je ne sai quels auteurs a suivi Plutarque, lorsqu'il dit que la femme d'Aidoneus s'appelloit *Proserpine*, & sa fille *Coré*; car Coré & Proserpine n'est que la même personne, fille d'Aidoneus, dont la femme avoit nom *Cerès*. Plutarque le met ainsi lui-même dans ses *Morales*, où il dit que Proserpine ou Coré est la même que la Lune; & c'est sur cela qu'on a bâti la fable de l'enlevement de Proserpine par Pluton. J'ai lû quelque part, que la fille aînée des rois d'Epire étoit toûjours appellée *Coré*, *la fille*, comme on dit en Espagne & en Portugal, l'*Infante*.

[x] Molosses, au bas de l'Epire, au-dessus du golfe d'Ambracie.

[y] *Mnesthée, fils de Pétéus.*) Erechthée II. eut de Praxithée sa femme, Cécrops & Ornée. On a mis sa généalogie au commencement, en parlant de celle de Thesée. Pandion II. aïeul de Thesée, & Pétéus, pere de Mnesthée, étoient cousins germains, fils des deux freres.

[z] Castor

il excita contre Theſée les plus puiſſans d'entre les nobles, qui ne le ſupportoient déjà qu'avec beaucoup de peine, perſuadés qu'il leur avoit ôté à tous l'empire qu'ils exerçoient chacun dans leur bourg, & qu'en les renfermant ainſi dans une même enceinte, il les avoit rendu ſes ſujets, ou plûtôt ſes eſclaves. D'un autre côté il anima le peuple, en lui faiſant entendre que par le leurre d'une liberté fauſſe & chimérique, ils avoient été réellement privés de leur patrie, de leurs fêtes & de leurs ſacrifices, afin que n'ayant plus le bonheur d'être juſtement gouvernés par pluſieurs rois naturels & légitimes, ils fuſſent aſſujettis à un étranger & un inconnu. Mais ce qui favoriſa le plus ſes deſſeins, ce fut la guerre des [1] Tyndarides, qui dans ce même tems-là entrerent en armes dans l'Attique. Il y a même des auteurs qui prétendent que Mneſthée les y avoit attirés.

D'abord ils ne firent aucun acte d'hoſtilité; ils demanderent ſeulement qu'on leur rendît Helene. Les Athéniens répondirent qu'ils ne ſavoient où on l'avoit miſe. Les Tyndarides, prenant cette réponſe pour une défaite, ne ſongeoient plus qu'à ſe venger, & alloient commencer la guerre, lorſqu'Académus, qui avoit ſû, je ne ſai comment, le lieu où on l'avoit cachée, leur découvrit qu'elle étoit à Aphidnes. En récompenſe Caſtor & Pollux lui firent beaucoup d'honneurs pendant ſa vie; & les Lacédémoniens après ſa mort, ayant ſouvent couru & ravagé l'Attique, épargnerent toûjours le parc de l'académie à cauſe de lui. Dicæarchus écrit pourtant que ce parc ne fut pas nommé *académie*

[1] Caſtor & Pollux, fils de Tyndare & de Léda.

mie de cet Académus, mais qu'il y avoit dans l'armée des Tyndarides deux Arcadiens, Echedemus & Marathus; que le nom du premier fut donné à ce parc, qu'on appella *Echédémie*, & ensuite *Académie*, & que le nom de l'autre demeura au bourg de Marathon, en mémoire de ce que ce jeune homme avoit accompli un ancien oracle, en s'offrant volontairement pour être sacrifié à la tête des troupes. Castor & Pollux allerent attaquer Aphidnes, la prirent d'assaut & la raserent. On dit qu'Alycus, fils de Scyrron, qui étoit avec eux, fut tué à ce siege, & que son corps ayant été porté dans le territoire de Mégare, fut enterré dans un lieu qui s'appelle encore *Alycus*. L'historien Héréas ajoûte que ce fut Thesée même qui le tua de sa main; & pour le prouver, il cite ce passage d'un ancien poëte: *Le brave Alycus combattant pour la belle Helene, fut tué par Thesée dans les vastes plaines d'Aphidnes*; mais il n'est nullement vrai-semblable que Thesée eût vû prendre la ville & emmener sa mere prisonniere.

La prise de cette place donna de la crainte aux Athéniens; Mnesthée leur persuada d'ouvrir les portes aux Tyndarides, & de les bien recevoir, les assûrant qu'ils n'en vouloient qu'à Thesée, qui les avoit outragés le premier, & qu'ils étoient naturellement les bienfaiteurs & les protecteurs de tous les hommes. Cela se trouva vrai comme il l'avoit dit. Castor & Pollux étant maitres dans Athenes, ne demanderent qu'à être initiés, alléguant pour raison, qu'ils étoient parens des Athéniens au même degré [a] qu'Hercule. Ils furent donc reçus dans la

[a] Car, comme lui, ils étoient fils de Jupiter, à qui les

la confrairie des grands myſteres, après avoir été adoptés auparavant par Aphidnes, comme Hercule l'avoit été par [b] Pylius. On leur rendit des honneurs divins, [c] & on les appella *Anaces*, ſoit parce qu'ils avoient fait ceſſer la guerre, [d] ou qu'ils avoient eu ſi grand ſoin des Athéniens, que quoique la ville fût pleine de troupes, perſonne n'y avoit reçu le moindre déplaiſir; car ce mot eſt tiré d'un terme qui ſignifie *protéger, avoir ſoin;* & peut-être que de là les rois ont été appellés *anactes*, comme protecteurs & peres des peuples. Il y en a pourtant qui diſent que ce nom fut donné aux Tyndarides à cauſe de leurs étoiles qui paroiſſent dans le ciel; car les Athéniens diſent *anecas* & *anecathen*, ce que les autres diſent *ano* & *anothen*, en haut.

On prétend que la mere de Theſée fut menée

les Athéniens rapportoient leur origine. Pour être reçû à cette confrérie, il falloit être naturaliſé, & cela ne ſe pouvoit faire que par adoption. Aphidnes avoit bien oublié le malheur de ſa ville.

[b] Pylius, roi de Theſpies, ville de Béotie.

[c] *Et on les appella Anaces, ſoit parce qu'ils avoient fait ceſſer la guerre.*) Car en grec, ἀνοχὴ ſignifie *treve*, mais *Anaces* ne peut jamais venir d'*Anoché*.

[d] *Ou qu'ils avoient eu ſi grand ſoin des Athéniens.*) C'eſt la véritable origine du mot *Anaces* ou *Anacteo*; il vient du mot *Anaſſein*, qui anciennement ſignifioit ſimplement *avoir ſoin*, comme on le voit manifeſtement par ces mots composés, *hipponax*, un écuyer, *paidonax*, un précepteur. Dans Hérodote & dans Thucydide, on trouve *anacos* pour *epimelos*, *ſoigneuſement;* & Sophocle appelle les ſacrificateurs & les prêtres de Thebes, χώρας ἄνακτες, parce qu'ils avoient ſoin du pays, & qu'ils veilloient pour ſa conſervation. De-là les rois ont été appellés en grec *anactes*, parce qu'ils ont ou qu'ils doivent avoir ſoin des peuples.

 e Dans

née à Lacédémone, & que de-là elle suivit Helene à Troye ; & l'on se fonde sur ce vers d'Homere,[e] qui dit, en parlant des suivantes d'Helene : *Æthra, fille de Pitthée, & la belle Climene.*[f] Mais la plûpart marquent ce vers comme un vers supposé, & ils rejettent le conte qu'on fait de Munichus, qu'il naquit des amours secrettes de Laodicé & de Démophoon, & qu'Æthra l'éleva dans Troie.[g] L'historien Ister, dans son troisieme livre des choses attiques, fait une histoire d'Æthra bien singuliere & entierement différente de toutes les autres ; il dit que Pâris ayant été défait par Achille & par Patrocle, près du fleuve Sperchius en Thessalie, Hector alla prendre le bourg de Trézene, & emmena Æthra prisonniere ; en quoi il n'y a nulle apparence de vérité.

Le roi Aidonéus ayant reçu chez lui Hercule, & étant venu par hasard à parler de Thesée & de Pirithoüs, il lui raconta le dessein qu'ils avoient fait, & la vengeance qu'il en avoit prise. Hercule fut très-fâché d'apprendre que l'un

[e] Dans le troisieme livre de l'*Iliade*.

[f] *Mais la plûpart marquent ce vers comme un vers supposé.*) Car ils trouvent qu'il n'est pas vrai-semblable qu'Homere eût appellé *la suivante d'Helene*, Æthra, qui étoit sa belle-mere, & qui avoit regné dans Athenes. Cette tradition de la captivité d'Æthra, mere de Thesée, étoit pourtant si bien établie, que dans le temple de Delphes il y avoit un tableau où on voyoit cette reine rasée comme un esclave, & son petit-fils Démophoon, fort rêveur, comme cherchant les moyens de la délivrer.

[g] *L'historien Ister dans son troisieme livre.*) C'est l'historien Ister, disciple de Callimaque. Je croi qu'il étoit d'Alexandrie. Il y en avoit un autre de Calatis, Ister Calatianus, qui avoit fait un *Traité de la Tragédie*.

l'un étoit déjà mort, & que l'autre étoit tous les jours en danger de mourir de même; mais voyant bien qu'il étoit inutile de se plaindre du malheur de Pirithoüs, & d'en vouloir tirer raison, il ne pensa qu'à sauver Thesée. Il le demanda comme le plus grand plaisir qu'on pouvoit lui faire, & Aidoneus le lui accorda. Thesée, délivré de sa prison, alla à Athenes, où son parti n'étoit pas encore entierement opprimé. Ses premiers soins furent de témoigner sa reconnoissance à son libérateur; [h] il consacra à Hercule tous les parcs & toutes les terres dont les Athéniens lui avoient fait présent, & au lieu de *Theseia*, de Thesée, il les appella *Heracleia*, d'Hercule, excepté quatre qu'il se reserva, comme le rapporte Philochorus.

Il voulut ensuite faire le maître & gouverner comme auparavant, & il ne fit qu'exciter par-là des desordres & des séditions dans la ville; car ceux qui le haïssoient à son départ, avoient ajoûté l'insolence & le mépris à la haine, & le peuple étoit si gâté & si corrompu, qu'au lieu d'être souple & de faire sans replique tout ce qui lui étoit ordonné, comme il faisoit autrefois, il vouloit être flatté & caressé. Thesée essaïa de le réduire par la force; mais ayant vu que cela ne faisoit qu'irriter le mal, & qu'il n'y avoit plus aucun moyen de rétablir ses affaires, il envoya secrettement ses enfans [i] en Eubée chez Elphenor, fils de Chalcodon; & pour lui il

h Il consacra à Hercule tous les parcs & toutes les terres dont les Athéniens lui avoient fait présent.) Thesée dit à Hercule, dans la tragédie d'Euripide, intitulée HERCULE FURIEUX: *J'ai plusieurs parcs & plusieurs terres dans l'Attique, je vous les consacrerai, & desormais on les appellera de votre nom.*

i Démophoon & Acamas.

il ſe rendit au bourg de Gargette, [k] prononça des [l] malédictions contre les Athéniens dans un lieu qui s'appelle encore aujourd'hui *Aratérion*, c'eſt-à-dire *le lieu des malédictions*, & s'embarqua pour l'iſle de Scyros, [m] où il croyoit trouver des amis, & où il avoit quelque bien du côté de ſon pere. Lycomede étoit alors roi de cette iſle. Theſée, en arrivant chez lui, le pria ſeulement de lui rendre ſes terres, afin qu'il pût y paſſer le reſte de ſes jours. D'autres prétendent qu'il lui demanda du ſecours contre les Athéniens.

Lycomede, [n] ſoit qu'il craignît la réputation d'un ſi grand perſonnage, ou qu'il eût été gagné par Mneſthée, le mena ſur la plus haute montagne, comme pour lui faire voir ſon iſle, & le précipita du haut des rochers. Il y a pourtant des hiſtoriens qui écrivent qu'il tomba de lui-même, ayant bronché malheureuſement comme il ſe promenoit un ſoir après ſouper ſelon ſa coutume. Il n'y eut perſonne ſur l'heure qui fît aucun compte ni aucune recherche de ſa mort. Mneſthée regna paiſiblement à Athenes, & les fils de Theſée ſuivirent Elphenor au ſiege [o] de Troye, comme ſimples particuliers. Après la mort de Mneſthée, ils retournerent à Athenes, &

[k] *Prononça des malédictions contre les Athéniens.*) Les payens croyoient que rien n'empêchoit l'effet des malédictions, & qu'il n'y avoit point de victimes pour les expier.

[l] Vengeance indigne d'un héros.

[m] Iſle vis-à-vis de l'Eubée à l'orient.

[n] *Soit qu'il craignît la réputation d'un ſi grand perſonnage.*) Il y en a qui écrivent que Lycomede découvrit que Theſée faiſoit des cabales dans l'iſle pour l'en chaſſer, & qu'il tâchoit de corrompre ſa femme.

[o] Sans avoir aucun commandement.

p Archonte

& recouvrerent le royaume. Plusieurs siecles après, beaucoup de choses obligerent les Athéniens à honorer Thesée comme un dieu ; car, à la bataille de Marathon, on crut le voir en armes combattre contre les barbares ; & après les guerres des Medes, l'année que Phædon fut *p* archonte, les Athéniens ayant consulté l'oracle d'Apollon, la prophétesse leur ordonna de ramasser les os de Thesée, de les placer chez eux dans le lieu le plus honorable, & de les garder avec beaucoup de soin. Mais s'il étoit mal-aisé de trouver le lieu où il avoit été enterré, il l'étoit encore davantage de transporter ses os,

p *Archonte.*) Après la mort de Codrus XVII. roi d'Athenes, qui se dévoua pour ses sujets du tems de Saül, l'an du monde 2880. & 1068. av. l'ere chrét. les Athéniens crurent que personne n'étoit plus digne d'occuper la place d'un si grand homme, & élurent, au lieu d'un roi, un archonte perpétuel qu'ils prirent dans la maison royale. Médon, fils de Codrus, fut le premier élû. Il donna son nom à tous les archontes qui furent de cette famille, & qu'on appelle *les Médontides.* Il avoit une autorité souveraine, excepté qu'il devoit rendre compte au peuple de son administration. Il y eut treize archontes perpétuels qui lui succéderent dans l'espace de 325 ans. Après la mort d'Alcméon, qui fut le dernier, on ne donna cette charge que pour dix ans, & toûjours à la même famille, jusqu'à la mort d'Eryxias ; ou selon d'autres, de Tlésias, septiéme & dernier archonte décennal. Car la famille de Codrus, ou des Médontides, finissant en lui, les Athéniens créerent des archontes annuels, & au lieu d'un seul toutes les années, il y en eut neuf. Le premier étoit appellé *archonte* par excellence, & donnoit son nom à l'année ; le second étoit appellé *roi* ; le troisieme *polemarque*, & les six autres *thesmothetes*. Ce changement se fit la troisieme année de l'olympiade XXIV. l'an du monde 3278. & dura jusqu'au regne de l'empereur Galien, c'est-à-dire, jusqu'à l'an du monde 4210. ou l'an 260. de l'ere chrétienne.

os, [q] à cause de la férocité de ces barbares qui étoient intraitables & qui n'avoient aucun commerce avec leurs voisins. Enfin Cimon s'étant rendu maître de leur isle, comme nous l'avons dit dans sa vie, voulut, à quelque prix que ce fût, trouver ce tombeau. Pendant qu'on cherchoit de tous côtés, il vit heureusement une aigle, qui becquetoit un lieu un peu élevé, & qui tâchoit de l'entr'ouvrir avec ses serres. Frappé d'abord comme d'une inspiration divine, il fit fouiller dans ce même endroit; on y trouva la biere d'un fort grand homme [r] avec le fer d'une pique & une épée. Cimon fit charger le tout sur son vaisseau, & le porta à Athenes. Les Athéniens ravis reçurent ces restes de Thesée, avec des processions & des sacrifices, comme si c'eût été Thesée lui-même qui fût revenu, & les firent enterrer au milieu de leur ville, près du lieu où l'on fait aujourd'hui les exercices. [s] C'est encore l'asyle des esclaves & de tous ceux

[q] *A cause de la férocité de ces barbares qui étoient intraitables, & qui n'avoient aucun commerce avec leurs voisins.*) Il n'est pas vraisemblable qu'une petite isle si voisine de l'Eubée, eût été si long tems si féroce & si intraitable. Il y avoit même alors plus de 700 ans qu'Achille avoit été envoyé à la cour de Lycomede roi de cette isle. Elle avoit donc commerce avec ses voisins.

[r] *Avec le fer d'une pique.*) On ne peut pas parler autrement en notre langue, quoiqu'en ce tems-là toutes les armes fussent d'airain. Cela paroît manifestement par la description qu'Homere fait de la pique de Pisandre & du dard de Mérion; & Pausanias le confirme par la pique d'Achille, & par l'épée de Memnon, qu'on gardoit encore de son tems, l'une dans le temple de Minerve, dans une ville de Pamphylie, & l'autre à Nicomédie, dans le temple de Vulcain.

[s] *C'est encore l'asyle des esclaves.*) Le grec dit, *c'est l'asyle des serviteurs, des domestiques* φύξιμον οἰκέταις; le mot *esclave* renferme les serviteurs

ceux qui craignent la violence des plus puissans, comme Theſée avoit été pendant sa vie le protecteur des oppreſſés, & avoit toûjours reçu favorablement les prieres de ceux qui imploroient ſon aide. [t] On lui fait le ſacrifice le plus ſolemnel le huitieme de Novembre, qui fut juſtement le jour de ſon retour de Crete; mais [u] on ne laiſſe pas de l'honorer encore tous les huitiemes jours des autres mois; ſoit qu'il fût arrivé de Trézene à Athenes le huitieme d'Août, comme l'a écrit [x] Diodore le géographe; ſoit qu'on eût cru que ce nombre lui convenoit plus que tout autre, parce qu'il avoit paſſé pour fils de Neptune, auquel on faiſoit des ſacrifices le huitieme de chaque mois, [y] car ce nombre de huit

viteurs comme les eſclaves. Ce qu'il y a ici de bien remarquable, c'eſt que cet aſyle, ce lieu de refuge, ſubſiſtât encore du tems de Plutarque. Quelle gloire pour Theſée, que ſon tombeau ait fait, plus de douze cent ans encore après lui, ce qu'il avoit fait lui-même pendant ſa vie, & qu'il ait été le protecteur des opprimés!

[t] *On lui fait le ſacrifice le plus ſolemnel le huitieme de Novembre.*) Une particularité de ce ſacrifice bien ſinguliere, & qui fait grand honneur aux Athéniens, c'eſt que l'on y faiſoit un feſtin à tous les pauvres.

[u] *On ne laiſſe pas de l'honorer encore tous les huitiemes jours des autres mois.*) On lui faiſoit le huitieme de chaque mois un ſacrifice qui étoit appellé par cette raiſon *Ogdodion*, le ſacrifice du huitieme jour.

[x] *Diodore le géographe.*) Diodorus Periegetès. Outre ſon ouvrage de *géographie*, il avoit fait un *traité des tombeaux*, περὶ μνημάτων, que Plutarque cite dans *la vie de Thémiſtocle*.

[y] *Car ce nombre de huit étant le premier cubique.*) Le nombre de huit eſt le premier cube, comme l'unité eſt le premier nombre; auſſi l'appelloit-on la *ſûreté* & la *bonne aſſiete*; & pour marquer ſa perfection, les Pythagoriciens le nommoient *la juſtice*, parce qu'il ſe diviſe en parties égales qui ſe diviſent de même; car huit ſe partage en deux fois quatre, & ces quatre

huit étant le premier cubique & le double du premier quarré, repréſente parfaitement la ſolidité & la fermeté de la puiſſance & de la vertu de ce dieu, à qui, par cette raiſon, on a donné les ſurnoms d'*Aſphalius* & de *Gaiæochus*, c'eſt-à-dire qui aſſure la terre & qui l'affermit.

quatre en deux fois deux. Il étoit auſſi appellé *Neptune*, parce qu'il étoit conſacré à ce Dieu. Les anciens ont été ſi entêtés des nombres, qu'ils leur ont attribué de grandes vertus. Et cet entêtement venoit de la doctrine de Pythagore mal entendue. Jamais ce philoſophe n'a pris les nombres pour des cauſes, pour des principes; il les a donnés comme ſignes. Les nombres principes ſont de véritables chimeres; car comme Ariſtote l'a fort bien vû, les nombres ne peuvent jamais être des principes d'actions & de changemens. Ils peuvent être ſignificatifs, & marquer certaines cauſes, mais ils ne ſont jamais ces cauſes-là.

Fin de la vie de Theſée.



ROMULUS.

ROMULUS.

[a] LES hiſtoriens ne s'accordent ni ſur le ſujet qui fit donner à la ville de Rome ce grand nom, dont la gloire eſt répandue dans tout le monde, ni ſur celui qui le donna.

[b] Les uns diſent que les Pélaſges, après avoir couru la plus grande partie de la terre, & ſubjugué beaucoup de nations, s'arrêterent en cet endroit, & que pour marquer leur puiſſance & la

[a] *Les hiſtoriens ne s'accordent &c.*) Voilà quel eſt le ſort d'une ville qui a été appellée, non-ſeulement reine de l'univers, mais déeſſe. Son origine eſt ſi incertaine, qu'on ne ſauroit accorder les auteurs qui en ont parlé. Cette obſcurité vient premierement de ce que ſes premiers habitans furent un aſſemblage de brigands, d'eſclaves fugitifs, & de miſérables bannis, tous de différent pays & de différent langage, qui ſongeoient bien moins à écrire des hiſtoires & des annales, qu'à piller leurs voiſins. En ſecond lieu, elle vient de ce qu'en ces temslà les grecs ne s'amuſoient pas à remarquer ce qui ſe paſſoit en Italie. Il n'y avoit même alors d'auteurs que dans la Grece Aſiatique, & ces auteurs étoient poëtes & non pas hiſtoriens. Le ſoin d'écrire l'hiſtoire ne commença que long-tems après; & comme les hommes étoient accoûtumés aux fables, ils les conſerverent dans leurs hiſtoires.

[b] *Les uns diſent que les Pélaſges, après avoir couru la plus grande partie de la terre, & ſubjugué beaucoup de nations.*) Les Pélaſges, ancienne nation originaire d'Arcadie, qui ayant été obligée de quitter ſon pays, alla dans la Theſſalie, d'où elle chaſſa les habitans. Cinq générations après, elle en fut chaſſée par les Curetes & par les Léleges, c. à. d. par les Ftoliens & les Locres, & delà elle ſe répandit en Epire, en Macédoine, en Italie, en Eubée, en Crete & en Aſie.

 [c] Rome

la [c] force de leurs armes, ils appellerent *Rome* la ville qu'ils y bâtirent. [d] Les autres racontent que le jour de la prise de Troye, quelques Troyens s'étant embarqués sur des vaisseaux, qu'ils trouverent heureusement dans le port, & ayant été jettés par les vents sur les côtes de la Toscane, [e] descendirent près de la riviere du Tibre; que parmi leurs femmes, qui étoient toutes très-fatiguées, & qui ne pouvoient plus supporter le travail de la mer, il y en eut une nommée *Rome*, qui étant au-dessus des autres par son bon sens comme par sa grande naissance, conseilla à ses compagnes de brûler leurs vaisseaux, & que cela fut exécuté. Leurs maris en furent d'abord dans une très-grande colere; mais la nécessité les ayant forcés de s'établir près du mont [f] Palatin, comme ils virent bientôt

[c] *Rome* en grec signifie *force*.

[d] *Les autres racontent que le jour de la prise de Troye, quelques Troyens s'étant embarqués sur des vaisseaux qu'ils trouverent heureusement dans le port.*) Plutarque a pris ceci d'Héraclide, surnommé Lembus, qui vivoit du tems de Polybe. Cet historien écrivoit qu'Enée, s'étant embarqué sur les vaisseaux d'Ulysse, étoit abordé en Italie, & qu'il y avoit bâti une ville qu'il avoit appellée *Rome*, du nom d'une Troyenne, qui avoit conseillé à ses compagnes de brûler les vaisseaux, pour n'être plus obligées à courir les mers. Je ne m'amuserai point à examiner toutes les fables qu'on a ramassées sur l'origine de Rome & de Romulus. Il suffit de remarquer que tous les plus grands états ont presque eu le même sort; leur origine est devenue avec le tems plus fabuleuse qu'historique, les hommes étant naturellement portés au merveilleux.

[e] La Toscane comprenoit alors toute l'ancienne Hétrurie qui étoit partagée en douze peuples, & qui avoit douze rois, qu'on appelloit Lucumons.

[f] Près du Palatium : c'étoit une espece de fort sur le mont Palatin; il avoit été bâti par les Aborigenes, premiers habitans du pays.

g La

tôt que leurs affaires alloient mieux qu'ils n'avoient espéré, [g] la terre qu'ils occupoient étant très-bonne, [h] & les habitans du pays honnêtes & gracieux, entre autres honneurs qu'ils firent à cette dame, [i] ils nommerent leur ville de son nom, en mémoire de ce qu'elle étoit cause qu'on l'avoit bâtie ; [k] & de-là vient, dit-on, la coûtume des femmes romaines, qui baisent encore aujourd'hui leurs parens & leurs maris en les saluant, parce que ces Troyennes, après avoir brûlé leurs vaisseaux, avoient baisé de même & caressé leurs maris pour les appaiser & pour regagner leurs bonnes graces.

Il y en a qui disent que Rome fut fille d'Italus & de Leucaria, ou de Téléphus, fils d'Hercule ; qu'elle fut mariée à Enée, ou à son fils Ascanius, & qu'elle donna son nom à la ville. D'autres

g *La terre qu'ils occupoient, étant très-bonne.*) Denys d'Halicarnasse dit formellement que l'Italie est le meilleur pays qu'il y ait, non-seulement en Europe, mais dans tout le monde ; ce qu'il prouve ensuite, en faisant voir qu'il produit plus que tout autre tout ce qui est nécessaire pour la santé, pour le plaisir & pour la richesse.

h *Et les habitans du pays honnêtes & gracieux.*) Ils avoient été très-féroces & très-cruels ; car ils immoloient des hommes à Saturne. Hercule leur fit changer cette coûtume barbare, & leur enseigna à offrir à leurs dieux des victimes qui leur fussent plus agréables.

i *Ils nommerent leur ville de son nom.*) Anthiocus Syracusanus, très-ancien auteur, puisqu'il vivoit cent ans avant Aristote, a écrit que, long-tems avant la guerre de Troie, il y avoit en Italie une ville appellée *Rome*.

k *Et de-là vient, dit-on, la coûtume des femmes Romaines, qui baisent encore aujourd'hui leurs parens & leurs maris.*) Comme si cette coûtume ne pouvoit pas venir d'ailleurs. Le baiser a été dans toutes les nations une marque de respect ou de bienveillance, & l'on en voit la coûtume établie dès les premiers tems.

l Un

D'autres prétendent qu'elle fut bâtie par un fils d'Ulysse & de Circé, appellé Romanus ou Romus. On en trouve aussi qui écrivent qu'elle doit son origine à [l] un certain Romus, fils d'Emathion, qui fut envoyé dans ce pays-là par Diomede. Selon d'autres, elle fut bâtie par un Romus, roi des Latins, [m] lequel chassa les Tyrrhéniens qui avoient passé de Thessalie en Lydie, & de Lydie étoient venus s'habituer en Italie. Bien davantage, ceux qui soûtiennent, avec le plus de raison & de vérité, que ce fut Romulus qui bâtit Rome, ne sont pas d'accord sur l'origine de ce fondateur; car les uns disent qu'il étoit fils d'Enée & de Dexithée, fille de Phorbas, qu'il fut porté encore enfant en Italie avec son frere Remus

l *Un certain Romus, fils d'Emathion.*) Dionisius de Chalcide, qui avoit fait cinq livres des origines des villes, écrit que ce Romus étoit, selon les uns, fils d'Ascanius, & selon les autres, fils d'Emathion. On voit par-là que l'origine de Rome est très-incertaine, & le nom de son fondateur est si peu assûré, qu'il y a des auteurs qui ont écrit qu'Enée avoit bâti Rome, & Sallluste est de ce sentiment.

m *Lequel chassa les Tyrrhéniens qui avoient passé de Thessalie en Lydie, & de Lydie étoient venus s'habituer en Italie.*) Les auteurs de cette tradition font ici ces Tyrrhéniens les mêmes peuples que les Pélasges dont il a été parlé dans la seconde remarque, & cela est appuyé par beaucoup d'historiens; mais il n'en est pas moins faux. Les Tyrrhéniens & les Pélasges ont été des peuples très-différens. Il est aussi très-faux que les Tyrrhéniens d'Italie, c'est-à-dire, les Toscans, aient été une colonie des Lydiens d'Asie; & on le prouve par leur langage, leurs sacrifices & leurs mœurs, qui n'avoient rien de commun avec le langage, la religion & les mœurs de ces Lydiens d'Asie, comme Denys d'Halicarnasse l'a très-bien remarqué. Ces Tyrrhéniens étoient des peuples du pays même; & ils avoient eu ce nom parce qu'ils habitoient dans des forts & dans des tours qu'ils appelloient *turseis*.

n Qui

Remus ; que le Tibre s'étant débordé, tous les bateaux périrent, excepté celui où étoient ces deux enfans, lequel ayant été poussé sur un endroit de la rive un peu élevé & à couvert des ondes, fut sauvé miraculeusement, & que de-là ce lieu fut appellé *Rome.* Les autres écrivent que Rome, fille de cette même Dexithée, ayant été mariée avec Latinus, fils de Télémaque, en eut Romulus ; & il y en a qui soûtiennent qu'Emilie, fille d'Enée & de Lavinie, le conçut secrettement du dieu Mars.

Enfin on conte sur cela une histoire très-fabuleuse ; on dit qu'il y avoit anciennement un roi des Albains, nommé Tarchétius, homme très-cruel & très-injuste ; [n] qui eut dans sa maison une apparition divine, car la figure du dieu des jardins sortit du milieu de son foyer, & demeura-là plusieurs jours. [o] Il y avoit alors dans la Toscane un oracle de Téthys, dont on rapporta cette réponse à Tarchétius : *Qu'on fît approcher une fille de cette figure, parce que l'enfant qui en naîtroit, seroit très-célebre par sa vaillance, & surpasseroit tous les autres hommes en bonheur, comme en force & en courage.* Tarchétius dit cet oracle à une de ses filles & lui commanda de l'accomplir. Sa

[n] *Qui eut dans sa maison une apparition divine.*) On conte la même fable d'Ocrisia, & l'on dit que de cette apparition naquit Servius Tullius. Les apparitions sont très-fréquentes dans les tems d'ignorance & chez les peuples superstitieux.

[o] *Il y avoit alors dans la Toscane un oracle de Thétys.*) Je n'ai jamais ouï parler d'aucun oracle de Thétys, & je ne doute pas que ce passage n'ait été corrompu, ou que Plutarque lui-même n'ait été trompé sur ce nom ; c'étoit l'oracle de *Thémis*, & non pas celui de *Téthys* ; & cette Thémis étoit la même que les Romains appelloient *Carmenta*, à cause des oracles qu'elle rendoit ; c'étoit la mere d'Evandre.

[p] Historien

Sa fille ne pouvant s'y resoudre, y envoya une de ses suivantes. Trachétius en fut si irrité, qu'il les fit arrêter toutes deux pour les faire mourir; mais la déesse Vesta s'étant apparue à lui en songe, & lui ayant défendu de se porter à cette extrémité, il leur donna une toile à faire dans la prison, & promit de les marier quand la toile seroit achevée. Elles travailloient donc tout le jour à cette toile avec beaucoup d'assiduité; mais la nuit Tarchétius envoyoit d'autres femmes qui défaisoient ce que les prisonnieres avoient fait le jour.

Cependant la suivante accoucha de deux jumeaux; Tarchétius les donna à un de ses domestiques, nommé *Tératius*, avec ordre de s'en défaire. Ce Tératius les exposa près du rivage du fleuve, où une louve les alaita, & où toutes sortes d'oiseaux leur porterent de la nourriture, qu'ils leur mettoient dans la bouche comme à leurs petits. Un bouvier qui passoit, s'en apperçut. Surpris de ce miracle, il eut la hardiesse d'approcher & d'enlever ces enfans, qui ayant été sauvés d'une maniere si miraculeuse, ne furent pas plûtôt en âge, qu'ils allerent attaquer Tarchétius, & le défirent. Voilà ce qu'a écrit [p] Promathion dans son histoire d'Italie.

Mais le conte qui a le plus d'apparence de vérité, & qui est le plus généralement reçu, c'est celui dont [q] Dioclès de l'isle de Péparethe, a ramassé les particularités les plus importantes, qu'il a le premier mises au jour parmi les Grecs; Fabius Pictor le suit d'ordinaire. Ce n'est pas qu'il n'y ait encore des traditions différentes

[p] Historien inconnu.
[q] Historien fort ancien; il vivoit avant Annibal.

r La

différentes ; mais en gros voici ce qu'il y a de plus certain : [r] La succession des rois [s] d'Albe, descendus d'Enée, étant échûe de pere en fils aux deux freres, Numitor & Amulius, [t] ce dernier en fit deux lots ; il mit le royaume d'un côté, & de l'autre tout l'or & l'argent, avec le thrésor qu'on avoit apporté de Troye. Numitor ayant choisi le royaume, Amulius qui eut tout l'argent comptant, se trouvant le plus fort par ce moyen, dépossséda aisément son frere ; & de peur qu'une fille unique, qu'avoit Numitor, n'eût des enfans, il la fit prêtresse de Vesta, [x] afin qu'elle fût obligée de demeurer toûjours vierge, & qu'elle ne pût jamais se marier. Les uns appellent cette princesse *Ilia*, les autres *Rhéa*, & il y en a qui la nomment *Sylvia*.

Peu de tems après il se trouva qu'elle avoit violé le principal vœu des vestales, & qu'elle étoit grosse. Amulius alloit lui faire souffrir la peine portée par les lois, si sa propre fille nommée *Antho*, n'eût intercédé pour elle. Il ne fit donc que l'enfermer dans une prison fort étroite, où il ne la laissoit voir à personne, afin qu'elle ne pût accoucher à son insu. Le terme venu, elle se délivra de deux jumeaux d'une taille extraordinaire & d'une merveilleuse beauté. Amulius

r *La succession des rois d'Albe, descendus d'Enée, étant échue de pere en fils aux deux freres Numitor & Amulius.*) Depuis Enée jusqu'à Numitor & Amulius, il y eut treize rois qui régnerent à Albe pendant l'espace de 353 ans. Amulius en régna 42 ; ainsi il y en a 325. Virgile n'en a mis que 300.

s Albe, ville du Latium, près de Rome.

t *Ce dernier en fit deux lots.*) C'est la tradition que Jule César avoit suivie dans son histoire de l'origine des Romains.

x D'autres disent de Mars.

x *Qu'on*

Amulius, encore plus allarmé, les donna à exposer à un de ses domestiques. On le nomme *Faustulus ;* mais d'autres prétendent que c'est le nom de celui qui les sauva. Quoi qu'il en soit, celui qui avoit reçu l'ordre de les exposer, les mit dans un berceau, & descendit vers le Tibre à dessein de les y jetter ; mais il trouva ce fleuve si grossi par les torrens, & si rapide, que n'osant avancer jusqu'au courant, il se contenta de mettre le berceau assez près du rivage. L'eau qui croissoit toûjours, enleva doucement ce berceau, & le posa justement sur un lieu mou & uni, * qu'on appelle aujourd'hui *Cermanum*, & qu'on nommoit autrefois, je pense, *Germanum*, parce que les Latins appellent les freres *Germani*, Germains.

Il y avoit près de-là un figuier sauvage qu'on nommoit le *figuier Ruminal*, soit à cause de Romulus, comme la plûpart le pensent, soit parce que les troupeaux de bêtes qui ruminent, alloient se réposer sous son ombre, ou plûtôt parce que ces deux enfans y furent alaités ; car les anciens Latins, pour dire la mamelle, disoient *Ruma*, & encore aujourd'hui ils donnent le nom de *Rumina* à une certaine déesse, qu'on croit présider à la nourriture des enfans, & y ils lui font des sacrifices sans vin, où les libations

* *Qu'on appelle aujourd'hui Cermanum.*) On l'appelloit *Cermalum*, les lettres C. & G. L. & N. se changeant facilement. C'étoit au bas du mont Palatin.

y *Ils lui font des sacrifices sans vin, où les libations ne sont que de lait.*) Varron appelle cette déesse *Rumia ;* mais il faut corriger *Rumina : Non negarim, inquam, ideò apud divæ Rumiæ sacellum à pastoribus satam ficum, ibi enim solet sacrificari lacte pro vino & pro lactentibus.* » Je ne nierai pas, dis-je, » que ce ne soit pour cela » que

bations ne font que de lait. Ces deux jumeaux étant ainsi à terre, on dit qu'une louve les alaita, & qu'un pivert lui aida à les nourrir & à les garder. Ces deux animaux passent pour être consacrés au dieu Mars, & les Romains honorent particulierement le pivert. Cela ne contribua pas peu à faire recevoir [z] la déposition de la mere, qui assûra que Mars étoit le pere de ces deux enfans.

Il y a pourtant des auteurs qui soûtiennent qu'elle le croyoit véritablement, [a] & qu'elle fut trompée par Amulius, qui entra tout armé dans sa chambre, & la força. D'autres prétendent que la seule ambiguité du nom de la nourrice, a donné lieu à cette fable, parce que les Latins appellent *louves* les femelles des loups & les femmes prostituées, telle qu'étoit la femme de Faustulus, laquelle nourrit ces enfans, & dont le nom étoit *Acca Larentia.* Les Romains lui

» que les bergers plantent » des figuiers près de la cha- » pelle de la déesse Rumina, » parce qu'on y fait les sa- » crifices avec du lait au lieu » de vin, pour les petits qui » sont à la mamelle «. Comme de *Ruma*, ils avoient fait la déesse *Rumina;* de *Cuna*, ils avoient fait aussi la déesse *Cunina*; la déesse du berceau, à qui l'on n'offroit non plus que du lait.

z *La déposition de la mere qui assûra que Mars étoit le pere de ces deux enfans.*) Il n'y avoit rien de plus commun dans ces tems de ténebres. Les filles, à qui pareille chose étoit arrivée, manquoient rarement d'en accuser un dieu, pour tirer de leur crime ou de leur malheur un sujet de triomphe; & voilà à quoi la religion des païens servoit merveilleusement.

a *Et qu'elle fut trompée par Amilius.*) D'autres disent que ce fut par un de ses amans qui l'avoit demandé en mariage. Ceux qui prétendent que ce fut par Amulius, disent que ce roi commit cette vilaine action, plûtôt pour avoir un prétexte de perdre sa niece, que pour assouvir sa brutalité.

b Et

lui font encore des facrifices ; le prêtre de Mars va tous les ans au mois d'Avril verser fur son tombeau les effusions accoûtumées, [b] & l'on nomme cette fête *Larentia.*

Il eft vrai auffi qu'ils honorent une autre femme de même nom pour un tel fujet : Un jour le facriftain du temple d'Hercule, s'ennuyant fans doute & ne fachant à quoi fe divertir, propofa à fon dieu de jouer aux dés, à condition que s'il gagnoit, il recevroit du dieu quelque préfent honnête, & que s'il perdoit, il donneroit au dieu un bon fouper, & le feroit coucher avec une belle femme. La partie ainfi faite, il jette le dé premiérement pour Hercule, & enfuite pour lui. Hercule gagne ; le facriftain voulant donc payer ce qu'il avoit perdu, prépare un beau feftin, & va choifir une belle courtifane, nommée *Larentia*, qui étoit encore peu connue ; il la mene dans le temple où l'on avoit tendu un lit, lui fait fort bonne chere, [c] & après fouper il l'enferme, comme fi le dieu eût dû la venir

[b] *Et l'on nomme cette fête Larentia.*) Ou plûtôt *Larentalia* & *Larentinalia.* Il y avoit deux fêtes de ce nom, l'une le dernier jour d'Avril, & l'autre le 23 de Décembre. Plutarque, dans *fes queftions Romaines*, prétend que celle du mois d'Avril étoit pour la nourrice de Romulus, & celle du mois de Décembre, pour la maîtreffe d'Hercule ; mais c'eft contre le témoignage formel d'Ovide, qui met au mois de Décembre la fête de la nourrice de Romulus. Ovide en doit être plûtôt cru que Plutarque.

[c] *Et après fouper il l'enferme, comme fi le dieu eût dû la venir trouver.*) Comme le prêtre avoit jetté le dé pour fon dieu, il tint auffi fa place au lit & à la table ; car c'eft ce que les prêtres favoient faire parfaitement : on n'a qu'à lire le 14. chapitre du prophete Daniel, qui explique au long leur fraude, que le poëte Ariftophane, tout païen qu'il étoit, eut la hardieffe d'étaler fur le théâtre d'Athenes, cent cinquante ans après Daniel.

d Et

venir trouver ; en effet on tient qu'il y vint, & qu'en la quittant, il lui ordonna d'aller dès le matin à la place, & que le premier homme qu'elle rencontreroit, elle le saluât d'un baiser, & en fit son ami.

Le premier qui se présenta devant elle, fut un des principaux citoyens nommé *Tarrutius*, homme fort âgé & fort riche, qui n'avoit jamais été marié. Ce bon vieillard fit un fort bon accueil à Larentia, eut beaucoup de passion pour elle, & en mourant il lui laissa plusieurs héritages considérables, dont elle donna ensuite la plus grande partie au peuple par son testament, & l'on dit que dans le tems qu'elle étoit déjà fort célebre, & que tout le monde commençoit à la regarder comme l'amie d'un dieu, elle disparut vers l'endroit où cette premiere Larentia est enterrée, [d] & qu'on nomme présentement *Velabre*, parce que le Tibre étant fort sujet à se déborder, on passoit souvent par-là en bateau pour aller à la place, & l'on appelle cette maniere de passer l'eau, *velatura*. D'autres disent que c'est parce que [e] ceux qui donnoient des jeux au peuple, avoient soin de faire tendre des toiles le long du chemin qui mene de

[d] *Et qu'on nomme présentement* Vélabre, *parce que*, *&c.*) C'est la véritable étymologie, *à vehendo*, *vehelabrum*, *velabrum*. Varron. *Velabrum dicitur à vehendo, velaturam facere etiam nunc dicuntur qui id mercede faciunt. Hinc vectidiæ quas solvebant hi qui ratibus transibant.* Ainsi *velaturam facere* se disoit proprement des bateliers qui passoient pour de l'argent.

[e] *Ceux qui donnoient des jeux au peuple, avoient soin de faire tendre des toiles.*) Le nom *du Vélabre* étoit long-tems avant qu'on se fût avisé de tendre ces toiles ; puisque Quintus Catulus fut le premier qui les mit en usage, lorsqu'il dédia le Capitole. Plin. l. 19. ch. 1.

[f] D'autres

de la place au cirque, en commençant par le Velabre; car les Romains appellent ces toiles, *des voiles*. Voilà pourquoi cette seconde Larentia est honorée à Rome.

Faustulus, berger [f] d'Amulius, ayant donc trouvé ces enfans, les éleva chez lui sans que personne en eût connoissance, ou, comme d'autres le prétendent avec plus d'apparence de vérité, par l'ordre même de Numitor, [g] qui donnoit en secret tout ce qui étoit nécessaire pour leur nourriture. On dit aussi [h] qu'ils furent envoyés à [i] Gabies, pour y apprendre les lettres & tout ce que doivent savoir les enfans de qualité. On les appella *Remus* & *Romulus*, parce qu'ils avoient été alaités par une louve. Dès leur tendre enfance, un certain air de noblesse & de grandeur qui paroissoit en leur personne, joint à une taille extraordinaire, fit connoître de quel naturel ils seroient. A mesure qu'ils croissoient, ils devenoient plus hardis & plus vaillans, & il n'y avoit point de danger qui ne fût au-dessous de leur intrépidité & de leur audace; mais Romulus paroissoit l'emporter sur son frere du côté du bon sens & de la bonne conduite: car dans toutes les assemblées, où il étoit obligé de se trouver avec ses voisins pour régler

f D'autres disent que c'étoit l'intendant de ses troupeaux.

g Il fondoit sur ces deux enfans l'espérance de son rétablissement; mais cela ruine toute la suite, & sur-tout la reconnoissance qui est le plus bel endroit de cette fable.

h *Qu'ils furent envoyés à Gabies pour y apprendre les lettres.*) Denys d'Halicarnasse dit qu'ils y furent instruits dans les lettres Greques, dans la musique & aux armes. On les envoya à Gabies, parce qu'on ne pouvoit pas les tenir à Albe.

i Gabies dans le Latium, à douze milles de Rome.

k Car

régler les différends qui naissoient des pâturages ou de la chasse, il ne faisoit pas une seule démarche qui ne fît juger qu'il étoit plûtôt né pour commander, que pour obéir.

Cette grandeur de courage qui les rendoit amis de leurs égaux & de leurs inférieurs, les portoit à mépriser les intendans & les maitres des troupeaux du roi; ils les regardoient comme des gens, qui, du côté de la valeur, n'avoient sur eux aucun avantage, & ils se mocquoient également de leur colere & de leurs menaces. Ils s'adonnoient à toutes sortes d'exercices & d'occupations honnêtes; & bien loin de regarder la paresse & l'oisiveté comme des choses estimables & dignes d'hommes libres, ils passoient leur vie à s'exercer, à chasser, à courir, à détruire les brigands & les voleurs, & à défendre les petits contre la violence & la tyrannie des grands. Toutes ces choses leur avoient déjà acquis une grande réputation.

Un jour les bergers de Numitor ayant eu querelle avec ceux d'Amulius, & leur ayant emmené quelques troupeaux, Rémus & Romulus se mirent à les poursuivre, les battirent, les mirent en fuite, & leur enleverent leur proie sans se mettre en peine du ressentiment de Numitor. Après cette expédition, ils attirerent & reçurent dans leur corps tous les vagabonds qui n'avoient ni feu ni lieu, & tous les esclaves, à qui ils donnerent occasion de se mutiner & de se révolter contre leurs maitres. Mais pendant que Romulus étoit occupé à un sacrifice, *k* car il étoit homme religieux & fort versé

k Car il étoit homme religieux.) En effet, voilà un homme fort religieux, qui n'établit sa domination que par



verſé dans l'art des augures, les bergers de Numitor, ayant rencontré Rémus mal accompagné, ſe jetterent ſur lui. Il y eut des gens tués & bleſſés de part & d'autre; enfin les bergers de Numitor eurent l'avantage, & firent Rémus priſonnier. D'abord ils le menerent à Numitor, à qui ils porterent leurs plaintes. Numitor n'oſa le faire punir de ſon autorité, craignant ſon frere, qui étoit homme difficile & jaloux; mais il le lui remit entre les mains, le priant de lui en faire juſtice, & de ne pas ſouffrir qu'étant ſon frere, il fût ainſi maltraité par ſes gens, qui ſe croyoient tout permis, parce qu'il étoit roi. Il n'y avoit perſonne dans Albe qui ne fût fâché de l'injuſtice qu'on faiſoit à Numitor, & qui ne dît hautement qu'il méritoit d'être mieux traité. Amulius touché de ces murmures du peuple, rendit Rémus à ce prince pour en faire ce qu'il voudroit.

Numitor le mena chez lui, & ſe mit à conſidérer plus attentivement, & à admirer la taille avantageuſe de ce jeune homme, qui en grandeur & en force ſurpaſſoit tous les autres. Voyant donc ſur ſon viſage une fermeté & une hardieſſe qui le rendoient inſenſible même au danger qui le menaçoit, & remarquant d'ailleurs que ſes actions répondoient parfaitement à ce qu'il voyoit devant ſes yeux; mais ce qui eſt encore plus extraordinaire, aſſiſté, comme il le ſemble, par quelque divinité, qui jettoit déjà les fondemens des grandes choſes qu'on vit dans la ſuite, ou par bonne fortune, ou par

par des crimes! Il ouvre un aſyle aux voleurs & aux brigands; il tue ſon frere; il enleve des filles, & verſe le ſang de ſes alliés.

Dont

par inspiration, il se douta de la vérité. Pour s'éclaircir de ce doute, il lui demanda qui il étoit, & l'interrogea sur toutes les circonstances de sa naissance, lui parlant d'un ton plus doux, & avec un visage plus humain, afin qu'il se confiât en lui, & qu'il eût bonne espérance: *Je ne te cacherai rien de tout ce que tu me demandes*, lui répondit Rémus sans balancer, *car tu me parois plus digne d'être roi que ton frere. Tu veux connoître avant que de punir, & ton frere condamne les gens sans les entendre. Nous avions toûjours cru être fils de Faustulus & de Larentia; je dis* nous, *car nous sommes deux freres jumeaux; mais depuis qu'on nous a accusés & calomniés devant toi, & que nous sommes obligés de defendre notre vie par les armes, nous entendons dire de nous des choses merveilleuses*, * *dont la certitude dépend de l'issue qu'aura le danger où je me vois. On dit que notre naissance est miraculeuse; mais l'éducation de notre enfance ne l'est pas moins: car les bêtes sauvages & les oiseaux, auxquels on nous avoit donnés en proie, ont été nos seuls nourriciers; une louve nous a allaités, & un pivert a eu soin de nous nourrir de petites miettes qu'il portoit dans notre bouche. On garde encore le berceau dans lequel on nous avoit exposés sur le bord du grand fleuve; il est garni de lames de cuivre, où l'on voit des caracteres à demi effacés, qui serviront peut-être un jour à nos parens d'enseignes de reconnoissance, fort inutiles après notre mort.* Numitor, frappé de ce discours, & jugeant

* *Dont la certitude dépend de l'issue qu'aura le danger où je me vois.*) Il veut dire que, si ces choses merveilleuses sont véritables, le même dieu qui les a préservés si visiblement, ne manquera pas de le délivrer du danger où il se trouve.

jugeant par l'âge de Rémus que tout cela convenoit au tems de son aventure, ne chercha point à combattre une espérance qui le flattoit; mais il tâcha de trouver le moyen d'en aller conférer secrettement avec sa fille, qui étoit encore alors gardée très-étroitement.

Cependant Faustulus ayant appris la nouvelle de la prise de Rémus, & ayant su qu'Amulius l'avoit abandonné au ressentiment de Numitor, exhorte Romulus à aller à son secours, & lui découvre le véritable secret de leur naissance, dont il n'avoit fait encore que leur parler fort obscurément, ne leur en disant qu'autant qu'il en falloit pour leur élever le courage; & sans perdre de tems, il prend le berceau, & va le porter à Numitor. Comme il marchoit à grand-hâte & plein de frayeur, à cause de la conjoncture qui pressoit, [l] cela donna du soupçon aux gardes du roi qui étoient aux portes d'Albe; & s'étant coupé sur les questions qui lui furent faites, il ne put éviter qu'on n'apperçût ce qu'il portoit sous son manteau.

Parmi ces gardes il y en eut un par hasard, qui ayant été du nombre de ceux à qui on avoit donné ces enfans à exposer, n'eut pas plûtôt vu le berceau, qu'il le reconnut à la figure & aux caracteres, & conjecturant aussi-tôt ce que ce pouvoit être, il alla sur l'heure même en avertir

[l] *Cela donna du soupçon aux gardes du roi qui étoient aux portes.*) Ce n'étoit pas la coûtume de ces tems-là, que les rois eussent des gardes aux portes des villes; c'est pourquoi Denys d'Halicarnasse a eu soin de marquer qu'on craignoit alors à Albe la surprise de quelque ennemi, & que par cette raison le roi faisoit garder les portes.

m *Qu'il*

avertir le roi, & lui mena Faustulus, afin qu'il fût interrogé en sa présence. Faustulus, dans un si grand danger, ne fut ni tout-à-fait troublé, ni tout-à-fait ferme; car il avoua véritablement que les enfans étoient en vie, mais il assura qu'ils paissoient des troupeaux loin d'Albe, & que pour lui il venoit porter ce berceau à Ilie, qui avoit souhaité souvent de le voir, afin d'être plus assurée de la vie de ses enfans.

Amulius fut si troublé, comme le sont ordinairement ceux que la crainte ou que la colere transporte, [m] qu'il envoya avec précipitation un homme de bien & un ami particulier de Numitor, lui demander s'il n'avoit point oüi dire que les enfans de sa fille fussent en vie. Cet homme arrivant dans la maison de Numitor, le surprit presque comme il embrassoit Rémus; il le confirma dans ses espérances, l'exhorta à mettre la main à l'œuvre très-promptement, & voulut être lui-même de la partie; il est vrai que le tems ne souffroit pas un plus long retardement, car Romulus étoit déja près d'Albe, & une grande partie des citoyens étoient sortis de la ville pour s'aller joindre à lui, poussés par la crainte qu'ils avoient d'Amulius, & par la haine qu'ils lui portoient. Romulus amenoit aussi d'autres troupes, qu'il avoit distribuées par compagnies de cent hommes, chacune desquelles étoit conduite par un capitaine qui portoit une poignée

m *Qu'il y envoya avec précipitation un homme de bien & un ami particulier de Numitor.*) Voilà la faute d'Amulius, & ce qui marque son trouble, d'avoir envoyé un homme de bien & un ami particulier de Numitor. Il devoit plûtôt envoyer un scélérat, & un des instrumens de sa tyrannie: un homme de bien peut-il servir fidellement un tyran?

n Mais

poignée de foin ou d'herbe attachée à une pique. Les Latins nomment ces sortes d'enseignes *manipulos*, d'où vient qu'encore aujourd'hui dans leurs armées on appelle *manipulares*, les soldats d'une même compagnie. Rémus donc gagnant ceux du dedans, & Romulus approchant avec ceux du dehors, le tyran surpris & incertain du parti qu'il devoit prendre, ne sut ni rien faire, ni rien resoudre qui le pût sauver. Il fut pris & tué dans son palais.

La plûpart de ces particularités, quoique confirmées par Fabius Pictor & par Dioclès, qui, à mon avis, a écrit le premier de la fondation de Rome, ne laissent pas d'être suspectes à quelques-uns, comme une fable inventée à plaisir pour servir de sujet de tragédie : [n] mais on sera plus disposé à les croire, quand on pensera en général aux jeux de la fortune, qui fait tous les jours des choses si surprenantes, & que l'on considérera en particulier la grandeur des Romains, qui ne seroient sans doute jamais parvenus à ce haut point de gloire, si les dieux n'en avoient pris soin dès le commencement, & si leur origine n'avoit été toute miraculeuse & divine.

La mort d'Amulius ayant tout calmé, Rémus & Romulus ne voulurent, ni demeurer dans Albe sans y avoir la souveraine autorité, ni accepter cette autorité pendant la vie de leur aïeul. Ils le rétablirent donc sur le thrône ; & après avoir rendu leurs devoirs à leur mere & lui

n *Mais on sera plus disposé à les croire.*) Plutarque donne dans tous ses ouvrages des marques d'une grande crédulité, qui est rarement le défaut d'un bon esprit. Elle venoit en lui d'un grand fond de superstition qui aveugle toûjours, & ne laisse jamais la liberté de discerner la vérité d'avec le mensonge.

o On

lui avoit fait toutes sortes d'honneurs, ils résolurent d'habiter à part & de bâtir une ville dans le même lieu où ils avoient été nourris; & c'est le prétexte le plus spécieux & le plus honnête dont ils pouvoient colorer leur sortie d'Albe. Mais il peut bien être aussi que ce fût plus par nécessité que par choix, parce que leurs troupes n'étant presque composées que d'esclaves fugitifs & de bannis, il falloit ou qu'ils se résolussent à voir leur puissance entiérement détruite, s'ils congédioient ces troupes, ou qu'ils habitassent dans quelque lieu séparé pour les retenir. Car que les habitans d'Albe n'aient pas voulu se mêler avec un tas de bannis & d'esclaves, ni les recevoir comme citoyens, cela paroît assez par l'enlevement des Sabines, que ces hommes ramassés ravirent, non pour assouvir une passion criminelle, mais malgré eux & à la derniere extrémité, ne trouvant personne qui voulût leur donner des filles en mariage: aussi porterent-ils toute sorte d'honneur & de respect à celles qu'ils avoient enlevées, & les traiterent comme leurs femmes.

Après cela, dès que leur ville eut commencé à prendre sa premiere forme, ils ouvrirent un réfuge à tous venans, & l'appellerent le temple du dieu Asyle. [o] Tout le monde y étoit bien reçu; [p] on ne rendoit ni l'esclave à son maitre, ni le débiteur à son créancier, ni le meurtrier à

[o] On ne sait pas quel dieu c'étoit qu'on honoroit sous ce nom d'*Asyle*; il y a de l'apparence que c'étoit Apollon.

[p] *On ne rendoit ni l'esclave à son maître.*) Denys d'Halicarnasse écrit pourtant qu'on ne recevoit à cet asyle que les hommes libres; mais je doute de cette particularité. Un homme, qui veut s'aggrandir à toute force aux dépens de ses voisins, n'y regarde pas de si près.

à son juge, & l'on soûtenoit qu'Apollon lui-même avoit autorisé ce lieu de franchise par un oracle [q] formel. De cette maniere la ville fut bientôt peuplée, car elle n'étoit pas d'abord de plus de mille maisons; mais cela n'arriva que dans la suite. Quand il fut question de bâtir cette ville, il s'émut entre les deux freres un grand débat sur le lieu qu'ils devoient choisir; Romulus, ayant déja bâti ce qu'on appelloit [r] *Rome quarrée*, vouloit qu'on préférât cette place à toute autre; [s] & Rémus avoit marqué sur le mont Aventin un lieu fort d'assiette, qui à cause de lui fut appellé *Remonius*, & qu'on nomme aujourd'hui *Rignarium*. Après plusieurs disputes, ils convinrent enfin de remettre leur différend au vol des oiseaux. S'étant donc assis chacun à part pour les contempler, on dit que Rémus vit six vautours, & que Romulus en vit douze. [t] D'autres prétendent que Rémus vit véri-

[q] Il falloit bien sauver par l'autorité d'un dieu ce que cette action avoit d'horrible; & l'histoire prouve que l'on ne s'est jamais départi de cet usage en aucun tems, dans toutes les occasions où il a fallu colorer l'atrocité d'un crime, ou porter les simples à le commettre.

[r] C'étoit un fort que Romulus avoit bâti sur le mont Palatin à la place de l'ancien.

[s] *Et Remus avoit marqué sur le mont Aventin.*) Comme Romulus avoit bâti un fort sur le mont Palatin, Rémus en avoit bâti un autre sur l'Aventin; ainsi il s'agissoit entr'eux de voir qui donneroit son nom à la ville, & qui en seroit le maître; tout étoit décidé par ce seul point.

[t] *D'autres prétendent que Rémus vit véritablement les siens, & que Romulus usa d'abord de supercherie & de mensonge.*) C'est le sens de de ce passage de Plutarque. Denys d'Halicarnasse, qu'il a copié, s'explique plus au long: car il dit que, dès que les deux freres eurent pris leur poste, Romulus, par impatience & par envie, ou peut-être

véritablement les siens, & que Romulus usa d'abord de supercherie & de mensonge, & qu'il ne vit effectivement paroître ces douze vautours que quand Rémus se fut rapproché de lui. Quoi qu'il en soit, de-là vient que les Romains se servent particulierement des vautours dans leurs augures. Il est vrai qu'Hérodore de Pont écrit qu'Hercule étoit ravi quand un vautour lui apparoissoit au commencement de quelque entreprise. " En effet le vautour est le moins mal-faisant de tous les animaux ; il ne gâte rien de tout ce que les hommes peuvent planter, semer ou nourrir ; il ne vit que de chair morte, ne tue ni ne blesse aucun animal vivant, & s'abstient même des oiseaux morts à cause de la conformité du genre, au lieu que l'aigle, la chouette & l'épervier tuent & mangent ceux même de leur espece ; &, comme dit Eschyle, *comment se peut-il que l'oiseau qui mange un autre oiseau, ne soit pas impur?* D'ailleurs tous les autres oiseaux se

peut-être par l'inspiration d'un dieu, avant que d'avoir rien vû, envoya dire à son frere qu'il n'avoit qu'à venir. Pendant ce message, Rémus vit six vautours ; & quand il fut au lieu où étoit son frere, il lui demanda ce qu'il avoit vû ; Romulus ne fut que répondre : mais en même tems il apperçut douze vautours ; & se tournant du côté de Rémus : *Qu'ai-je affaire du passé*, lui dit il, *voilà qui me donne la victoire*, *&c.* Romulus prenoit pour lui seul ces oiseaux qui pouvoient être aussi pour son frere, puisqu'il ne les avoit apperçus qu'après que Rémus se fut rapproché de lui.

" *En effet, le vautour est le moins malfaisant de tous les animaux.*) On l'a appellé par cette raison *le plus juste des oiseaux.* Umbritius, le plus savant des augures, a écrit qu'il fait d'ordinaire trois œufs ; qu'il en prend un pour faire autour de son aire une espece de lustration pour le salut des deux autres, & qu'il le jette ensuite.

 * Et

se présentent incessamment à nos yeux, * & le vautour est si rare, que nous n'avons jamais trouvé ses petits; c'est même cette grande rareté qui a fait croire aisément à quelques-uns, que ce sont des oiseaux de passage qui viennent des pays éloignés; y mais les devins assurent que ce qui n'est ni ordinaire ni naturel, est envoyé par une providence particuliere des dieux, qui veulent avertir les hommes des choses futures.

Quand Rémus sut la tromperie qu'on lui avoit faite, il en fut fort irrité; & comme Romulus faisoit creuser les fondemens des murailles dont il vouloit environner sa ville, il se mocqua du travail, empêcha les travailleurs; z & ajoutant enfin

x *Et le vautour est si rare que nous n'avons jamais trouvé ses petits.*) *Nidos nemo attigit*, dit Pline, *personne n'a jamais trouvé son aire.* C'est ce qui a fait croire qu'ils venoient d'un autre pays; mais faussement: ils font leurs petits sur des roches inaccessibles.

y *Mais les devins assurent que ce qui n'est ni ordinaire ni naturel, est envoyé par une providence particuliere des dieux.*) Cela est très-vrai, mais cela ne fait rien ici pour les vautours. Il n'est pas surprenant que Romulus ait vû de ces oiseaux la veille d'un combat, les anciens Naturalistes débitent que les vautours sentent par avance où il y aura des corps morts, & qu'ils y volent des deux ou trois jours auparavant; ce qui est très-ridicule: les vautours ne sentent point où il y aura des corps morts, mais ils sentent où il y a beaucoup de troupes assemblées; car cette quantité de monde produit beaucoup d'immondices, & cause une grande consommation de viandes, ce qui attire les vautours comme les corbeaux.

z *Et ajoûtant enfin l'insulte à la raillerie, il sauta le fossé par mepris.*) Car en sautant le fossé, il dit: *L'ennemi le sautera aussi facilement.* Celer répondit, en le frappant: *Mais nos citoyens repousseront cet ennemi plus facilement encore.* Cette insulte de Rémus étoit d'un augure terrible pour Rome, &

enfin l'insulte à la raillerie, il sauta le fossé par mépris. [a] Romulus, piqué de cette injure, le tua sur le champ; d'autres disent que ce fut un de ses gardes, appellé *Celer*, qui le frappa. Faustulus & son frere Plistenus qui lui avoit aidé à élever Romulus, furent aussi tués dans ce desordre. Celer s'enfuit dans la Toscane, & depuis ce tems-là les Romains ont appellé de son nom ceux qu'ils ont connu prompts & legers; jusques-là que Quintus Métellus ayant donné au peuple un combat de gladiateurs fort peu de jours après la mort de son pere, fut surnommé *Celer*, à cause de la grande diligence avec laquelle il avoit fait de si grands préparatifs. Romulus enterra son frere & ses deux nourriciers dans le lieu appellé *Remonia*, sur l'Aventin, & se mit ensuite à bâtir sa ville; [b] mais auparavant il fit venir des hommes de Toscane, qui, avec toutes les cérémonies & selon leurs usages, lui enseignerent ce qu'il falloit pratiquer en cette occasion, tout de même que dans les plus grands mysteres. On creusa un fossé autour du lieu, qu'on appelle présentement le

& il falloit la repousser à quelque prix que ce fût, pour rejeter cet augure.

[a] *Romulus, piqué de cette injure, le tua sur le champ.*) D'autres assûrent qu'il fut tué dans la mêlée, contre l'ordre de Romulus, qui fut si affligé de sa mort, qu'il se feroit tué lui-même si on ne l'en eût empêché.

[b] *Mais auparavant il fit venir des hommes de Toscane.*) Les anciens Etrusques, ou Toscans, étoient très-versés dans l'art des augures & des cérémonies religieuses, qui leur avoient été apprises par Tages qui avoit été instruit par Mercure. Ce Tages étoit né d'une motte de terre. Voyez Ovid. liv. 15. *des Métamorphoses*, vers 553. & suivans.

le *Comice* ; on y jetta [c] les prémices de toutes les choses que les hommes mangent légitimement comme bonnes, & naturellement comme nécessaires, [d] & chacun y ajoûta une poignée de terre qu'il avoit apportée du pays d'où il étoit venu. Ce fossé est appellé *Monde*, du même nom que l'Univers. Après cela, tout-autour de ce fossé on tire avec un aiguillon, une ligne qui marque l'enceinte de la ville ; & le fondateur mettant un soc d'airain à une charrue, & y attelant [e] un bœuf avec une vache, trace lui-même un profond sillon sur la ligne qu'on a tirée ; & il y a des gens après lui qui ont soin [f] de ranger du côté de la ville toutes les mottes de terre que le soc éleve, & de n'en laisser aucune en dehors. Cette ligne, où l'on a fait le sillon, marque le circuit des murailles, [g] & on l'appelle

[c] Pour marquer que l'abondance régneroit dans la ville.

[d] *Et chacun y ajoûta une poignée de terre qu'il avoit apportée du pays d'où il étoit venu.*) Voilà une plaisante imagination, pourvû qu'ils conservassent une poignée de terre de leur pays, ils croyoient n'avoir pas quitté leur patrie. Ovide ne dit pourtant pas que ce fût de la terre que chacun eût apportée de son pays, mais de la terre qu'on prenoit du pays voisin, *& de vicino terra petita solo* ; ce qui étoit fait pour marquer que Rome subjugueroit les pays voisins, & qu'elle seroit enfin la maîtresse du monde.

[e] Pour marquer la fécondité par les mariages. On immoloit après cela des bœufs, afin que rien ne détruisît cet augure.

[f] Pour marquer que ces murailles ne seroient jamais dissipées.

[g] *Et l'on appelle proprement* POMŒRIUM.) Ce passage de Plutarque prouve que l'espace que les Romains appelloient *Pomœrium*, étoit en dedans derriere les murailles & non pas en dehors, comme beaucoup de gens l'avoient cru. Car il ne se contente pas de dire que cet espace est *derriere le mur*, il ajoûte, *ou après le mur.*

h Tous

pelle proprement *Pomœrium*, par un retranchement de lettres, au lieu de *Postmœrium*, parce qu'elle est derriere le mur, ou après le mur. Dans l'endroit où l'on veut faire les portes, on suspend la charrue, & on la porte sans continuer le sillon : car les Romains estiment que les murailles sont sacrées ; & si les portes l'étoient aussi, ils ne pourroient sans scrupule y faire passer ni les choses nécessaires qui doivent entrer dans la ville, ni les impures qui en doivent sortir.

[h] Tous les auteurs conviennent que cette cérémonie

h *Tous les auteurs conviennent que cette cérémonie de la fondation de Rome se fit le 21 d'Avril.*) Tous conviennent du jour, mais non pas de l'année : car Varron, le plus savant des Romains, prétendoit que ce fût la 3. année de la 6. Olymp. 752. ans avant l'ere chrét. & les autres la 1. de la 7. deux ans plus tard. Ciceron loue Varron d'avoir découvert l'âge de sa patrie, *tu ætatem patriæ aperuisti.* Cependant c'est la derniere qui est la plus suivie ; c'est celle de Denys d'Halicarnasse, le plus exact de tous les auteurs de l'histoire Romaine ; c'est celle de Solin ; c'est celle qu'a embrassée Eusebe ; & enfin c'est celle qui s'accorde le mieux avec les sentimens des chronologistes modernes, les plus habiles. Scaliger panche pourtant plûtôt pour le sentiment de Varron. Au lieu du 21 d'Avril, il y a dans le texte *le onzieme des Calendes de Mai*, & il faut expliquer en passant cette maniere de date. Les mois des Romains étoient des mois lunaires, & on comptoit par Nones, Ides & Calendes. Le jour des Nones étoit le premier quartier, & les Ides le jour de la pleine lune ; c'est-à-dire que depuis les Nones jusqu'aux Ides, il y avoit toûjours huit jours entiers : quand les Nones étoient le 5. du mois, les Ides étoient le 13. & quand les Nones étoient le 7 les Ides étoient le 15. c'est-à-dire, que les Nones étoient le neuvieme jour avant les Ides ; & ce fut ce qui leur donna le nom ; & l'on comptoit toûjours, avant les Nones & avant les Ides : *le premier, le 2. le 3e jour avant les Nones, ou avant les Ides d'un tel mois*, c'est-à-dire, *le*

 premier

rémonie de la fondation de Rome se fit le 21. Avril, jour que les Romains fêtent encore; l'appellant le jour natal de leur ville. Au commencement ils n'y sacrifioient, dit-on, rien qui eût vie, estimant qu'une fête, consacrée à la naissance de leur patrie, devoit se conserver pure & nette, sans être souillée de sang. [i] Il est vrai

premier, le second, le troisieme jour avant le premier quartier, ou avant la pleine lune; & les Ides étoient ainsi appellées, ou du mot toscan *iduare*, qui signifie *partager*, ou du mot grec εἶδος, *face;* parce que ce jour-là on voit toute la face de la lune. Pour ce qui est des Calendes, c'étoit le premier du mois, le premier de la lune; & on lui donnoit ce nom de l'ancien mot *calare*, *indiquer*, *publier*, parce que ce jour-là le pontife publioit quels jours seroient les Nones & les Ides. Depuis les Ides, c'est-à-dire, depuis la pleine lune, jusqu'aux Calendes du mois suivant, c'est-à-dire, jusqu'à la nouvelle lune; il y a tantôt quinze & tantôt seize jours, que l'on comptoit, par rapport à ce premier du mois suivant, comme ici, *le onzieme des Calendes de Mai*, c'est-à-dire, le onzieme jour avant le premier de Mai; ce qui est justement le 21. d'Avril. Et pour savoir le quantiéme des Calendes est tel jour qu'on voudra de nos mois; il ne faut qu'ajoûter deux avec le jour du mois: par exemple, je veux savoir comment je mettrois le 21. d'Avril, pour dater à la maniere des Romains par Calendes, il faut savoir que le mois d'Avril a trente jours; depuis vingt-un jusqu'à trente il y a neuf jours; j'ajoûte deux, c'est donc *le onzieme des Calendes de Mai.* Tout de même, si je veux savoir le quantieme de notre mois est le 11. des Calendes de Mai, Avril a trente jours; il faut ôter deux de onze, reste neuf; donc le onzieme des Calendes est le neuvieme jour avant le trente d'Avril, & par conséquent c'est le vingt-un.

[i] *Il est vrai qu'avant la fondation de Rome, ils célébroient ce même jour une certaine fête pastorale appellée* PALILIA.) Denys d'Halicarnasse écrit pourtant qu'on ne sauroit assûrer avec certitude si les Romains célébroient cette fête auparavant, & s'ils la choisirent comme un jour heureux pour bâtir leur ville, ou s'ils l'instituerent alors.

k Fête

vrai qu'avant la fondation de Rome, ils célébroient ce même jour-là une certaine fête pastorale, qu'ils appelloient [k] *Palilia*; [l] mais aujourd'hui les mois des Romains répondent si mal aux mois des Grecs, qu'il seroit très-difficile de marquer précisément ce jour. On assure pourtant que ce fut certainement le [m] trentieme de notre mois, [n] & qu'il y eut ce jour-là une éclipse de soleil, qu'on prétend être celle qui fut remarquée [o] par le poëte Antimachus de Téos, [p] la troisieme année de la sixieme olympiade. Mais Varron, qui étoit le plus savant

[k] Fête de Pales, déesse des bergers, & la même que Vesta, c'est-à-dire, la Terre.

[l] *Mais aujourd'hui les mois des Romains répondent si mal aux mois des Grecs.*) Si du tems de Plutarque on ne pouvoit concilier & ajuster les mois des Romains avec ceux des Grecs, pour trouver ce que les jours des uns étoient pour les autres, nous devons avoir aujourd'hui beaucoup plus de peine à ajuster les mois des Grecs avec ceux des Romains & avec les nôtres; puisqu'on doute même très-souvent à quel de nos mois répondent précisément les mois des Grecs.

[m] C'est-à-dire, le 30. du mois grec, qui répond au mois d'Avril; & l'on prétend que c'est le mois Elaphebolion.

[n] *Et qu'il y eut ce jour-là une éclipse de soleil.*) C'est le véritable sens de ce passage; il y a dans le grec: *Et qu'il y eut ce jour-là une conjonction écliptique de la lune avec le soleil*: ce qui ne signifie pas, *il y eut ce jour-là une eclipse de lune.* Car le trentieme du mois, lorsque la lune est en conjonction, il est impossible qu'il y ait une éclipse de lune; puisqu'alors la lune se trouve entre le soleil & nous: mais il peut y avoir une éclipse de soleil dans la conjonction, la lune venant à se trouver justement sous l'écliptique, comme Plutarque le dit ici.

[o] *Par le poëte Antimachus de Téos.*) C'est celui que d'autres font Clarien ou Colophonien, & qui vivoit du tems de Platon.

[p] Téos, ville de l'Asie mineure, dans une presqu'isle vis à-vis de Chio.

q Avoit

vant des Romains dans l'histoire, [q] avoit un ami particulier, nommé Tarrutius, qui étant grand philosophe & grand mathématicien, se mêloit par curiosité de tirer des horoscopes par le moyen des tables astronomiques, & passoit pour le plus habile de ce tems-là. Il lui proposa de trouver le jour & l'heure de la naissance de Romulus, en remontant depuis les actions connues, comme on fait par les analyses les résolutions des problêmes de géométrie ; [r] car il soutenoit qu'un art, qui sur une naissance donnée peut prédire la vie qui suivra, peut & doit à plus forte raison, sur une vie connue, démêler précisément le point de la naissance qui a précédé. Tarrutius fit ce que Varron souhaitoit. Après avoir considéré les inclinations & les actions de Romulus, le tems de sa vie & le genre de sa mort, & comparé tous ces accidens ensemble, [s] il prononça hardiment, comme

[q] *Avoit un ami particulier, nommé Tarrutius, qui étoit grand philosophe & grand mathématicien.*) Ce Tarrutius étoit aussi l'ami de Ciceron, qui parle de lui dans le II. de sa Divinat. *Lucius quidem Tarrutius Firmanus familiaris noster, in primis Chaldaïcis rationibus eruditus, &c.*

[r] *Car il soûtenoit qu'un art, qui sur une naissance donnée peut prédire la vie qui suivra, peut & doit à plus forte raison.*) Cela est indubitable ; si l'astrologie pouvoit l'un, elle pourroit aussi l'autre : mais ces deux choses lui sont également impossibles, comme les philosophes les moins éclairés l'ont reconnu ; & il n'y a rien de plus frivole que tous les fondemens qu'on a voulu donner à cette science, que la vanité & la curiosité des hommes ont seules introduite & conservée malgré les loix. Il est pourtant toûjours plus sûr de faire de ces horoscopes retrogrades; car sur des actions connues, un astrologue peut prononcer hardiment sur le tems de la conception & de la naissance ; qui est-ce qui le démentira ?

[s] *Il prononça hardiment qu'il*

me une chose très-certaine, qu'il avoit été conçu la premiere année de la seconde olympiade, [t] le vingt-troisieme jour du mois, que les Egyptiens appellent [u] *Choiak*, vers la troisieme heure du jour, à laquelle il y eut une éclipse entiere de soleil; qu'il vint au monde le vingt-unieme du mois [x] *Thot*, environ le soleil levant, & qu'il fonda Rome le neuvieme du mois appellé [y] *Pharmouthi*, entre les deux & trois heures; car ces gens-là prétendent qu'il y a un certain tems fixe

qu'il avoit été conçû la premiere année de la seconde olympiade.) Cela s'accorde avec la tradition de tous les auteurs qui ont écrit que Romulus fonda Rome à l'âge de dix-huit ans, la premiere année de la septieme olympiade, régna 37. ans, & qu'il mourut à cinquante-cinq: car si Romulus avoit dix-huit ans, quand il fonda Rome la premiere année de la septieme olympiade, il s'ensuit de-là qu'il étoit né la troisieme année de la seconde, & par conséquent, qu'il avoit été conçû l'année d'auparavant, qui étoit, non la premiere, mais la seconde de la même olympiade. Et ce qui le confirme, c'est que cette année-là il y eut, à ce que prétendent les astronomes, une grande éclipse de soleil, le onzieme du mois Athyr qui répond au 7. de Novembre; au lieu que la premiere année de cette seconde olympiade, il n'y en eut aucune, comme l'assûrent les mêmes astronomes. Mais on oppose qu'il n'y a pas d'apparence qu'à dix-huit ans Romulus eût pû faire ce qu'on dit qu'il avoit fait; que les anciens qui ont parlé de l'âge de Romulus, ont suivi mal-à-propos le calcul de Tarrutius qui avoit travaillé sur des tables fort imparfaites; & l'on prétend que Romulus fut conçû cinq ans auparavant, l'an du monde 3172. le 4. du mois d'Avril, où il y eut une éclipse de soleil: par-là Romulus avoit 23. ans quand il fonda Rome, & mourut à soixante ans.

[t] *Le vingt-troisieme jour du mois, que les Egyptiens appellent* Choiak.) Tarrutius comptoit par mois Egyptiens, parce qu'il suivoit l'astrologie Egyptienne.

[u] Décembre.

[x] Septembre.

[y] Avril.

[z] *Legere*

fixe qui gouverne la fortune des villes, comme celle des hommes, & que par la position & les différens aspects des astres, on peut le découvrir jusqu'au premier moment de leur fondation. Et peut-être que toutes ces choses, & autres semblables, réjouiront plus le lecteur par leur nouveauté & par leur curiosité, qu'elles ne le rebuteront par leur peu de vrai-semblance.

Lorsque la ville fut achevée, Romulus choisit toute la jeunesse qui étoit en état de porter les armes, & en composa des corps, qu'il appella [1] *Légions* à cause de ce choix. [a] Ils étoient chacun de trois mille hommes de pied, & de trois cens chevaux. Sur le reste, qui fut appellé peuple, il prit cent des principaux & des plus gens de bien, qu'il créa conseillers, les honorant du nom de *Patriciens*, & donnant à leur assemblée celui de *Sénat*, [b] qui signifie proprement *le Conseil des Anciens*. [c] On veut que ces conseillers

[1] *Legere*, d'où vient légion, signifie *choisir*.

[a] *Ils étoient chacun de trois mille hommes de pied, & de trois cent chevaux.*) Il falloit que le peuple de Romulus se fût bien augmenté pendant qu'il bâtissoit Rome; s'il est vrai, comme Denys d'Halicarnasse le rapporte, que ceux qui entreprirent cet ouvrage avec lui, n'étoient en tout qu'environ trois cent chevaux & trois mille hommes de pied.

[b] *Qui signifie proprement le conseil des anciens.*) Selon la coûtume des Grecs & des rois d'Orient; car, comme dit Denys d'Halicarnasse, les anciens rois n'exerçoient pas sur leurs peuples une autorité absolue & indépendante, mais ils se gouvernoient en tout par le conseil des principaux de leur royaume, de ceux qui étoient les plus sages & les plus âgés, comme on le voit dans les poésies d'Homere & dans l'histoire des Juifs.

[c] *On veut que ces conseillers aient été appellés patriciens.*) Les patriciens n'étoient pas seulement les sénateurs, c'étoit tout le corps des

conseillers aient été appellés *patriciens*, ou parce qu'ils étoient peres d'enfans libres, [d] ou parce qu'ils pouvoient eux-mêmes montrer leurs peres; ce que très-peu de ceux qui s'étoient les premiers ramassés autour de Romulus auroient pû faire, ou enfin à cause du droit de patronat : car c'est ainsi qu'ils appelloient & qu'ils appellent encore, la protection que les grands donnent aux petits. Ils croient même que ce mot est venu d'un de ceux qui suivirent Evandre en Italie, qui étoit nommé *Patron*, & qui s'étant trouvé fort charitable, laissa son nom à cet office d'humanité. [e] Mais il y a plus d'apparence que Romulus leur donna ce nom, parce qu'il prétendoit, comme cela étoit juste, que les plus riches & les plus puissans devoient avoir un soin paternel des pauvres & des petits; & que les petits, bien loin de

des nobles que Romulus avoit séparés du peuple, comme cela s'observoit chez les Athéniens. Les sénateurs étoient appellés peres, & leurs enfans étoient du corps des patriciens.

[d] *Ou parce qu'ils pouvoient montrer leurs peres ; ce que très-peu de ceux*, &c.) Pour preuve de cela, on alléguoit que toutes les fois que les rois faisoient assembler les patriciens, le héraut les appelloit par leur nom & par celui de leur pere ; & quand ils faisoient assembler le peuple, on l'appelloit avec une espece de cor ; mais Denys d'Halicarnasse fait voir qu'on n'employoit ce cor, que pour une plus grande diligence, & nullement par mépris : comment auroit-on pû appeller tout un peuple par nom & surnom ?

[e] *Mais il y a plus d'apparence que Romulus leur donna ce nom.*) Denys d'Halicarnasse écrit que Romulus ne fit que donner le nom & changer la chose en mieux; car il assûre qu'elle subsistoit avant lui, puisqu'elle avoit été en usage en Thessalie & chez les premiers Athéniens. Mais il y avoit une très-grande différence entre ces cliens des Athéniens & des Thessaliens, & ceux des Romains : les premiers étoient des esclaves, & les nobles étoient plûtôt leurs tyrans que leurs protecteurs.

[f] C'est

de craindre les grands & d'être fâchés de leurs honneurs & de leurs prééminences, devoient les honorer & avoir recours à eux avec toute sorte de douceur, d'amitié & de confiance, en les appellant leurs peres, & en les tenant véritablement pour tels. Aussi voit-on encore aujourd'hui que les sénateurs sont appellés *seigneurs* par les étrangers, & que les Romains seuls les appellent *peres conscripts*, d'un nom très-honorable & d'une très-grande dignité, sans aucun mélange d'envie. Au commencement ils les appelloient simplement *peres*; mais ensuite le nombre des sénateurs s'étant considérablement augmenté, ils commencerent à les nommer [f] *peres conscripts*, Romulus ayant voulu distinguer le sénat d'avec le peuple par un nom si vénérable.

[g] Après cet établissement, il partagea encore le peuple en deux bandes; il nomma les plus apparens

f C'est-à-dire, *peres ajoûtés*.

g *Après cet établissement il partagea encore le peuple en deux bandes; il nomma les plus apparens, patrons.*) Plutarque se trompe ici; Romulus ne prit point du tout les patrons parmi le peuple. Comment le peuple auroit-il pû remplir les devoirs des patrons, & comment un particulier se feroit-il soûmis à un autre particulier, quoique plus riche? Romulus sépara les nobles d'avec le peuple; d'une partie de ces nobles ou patriciens, il fit des sénateurs; & de l'autre partie, il fit des patrons: car au commencement il n'y avoit point de patron qui fût sénateur; c'étoient deux fonctions entierement distinctes & séparées; & la justice vouloit que cela fût ainsi, parce que les sénateurs étoient alors les seuls juges; car rien n'étoit capable de mettre le desordre dans le sénat, que les affaires des cliens qui auroient intéressé les sénateurs même. Pour sauver Plutarque, il faut croire qu'il entend ici par le peuple, tous les citoyens qui n'étoient pas du corps des sénateurs.

h *Leur*

apparens, *patrons*, c'est-à-dire protecteurs ; & les autres, il les appella *cliens*, comme nous dirions serviteurs ou courtisans assidus & fideles, & établit entre eux une merveilleuse intelligence & une très-étroite union, qui avoient pour fondement des obligations réciproques ; car d'un côté les patrons expliquoient le droit à leurs cliens, les défendoient en justice, & étoient leur conseil & leur appui ; & de l'autre les cliens faisoient la cour à leurs patrons, leur portoient toute sorte d'honneur & de respect, & [h] leur aidoient à payer leurs dettes & à marier leurs filles. [i] Il n'y avoit ni loi, ni magistrat qui pût obliger un client à porter témoignage contre son patron, ni un patron contre son client. [k] Tous ces droits ont subsisté dans leur

[h] *Leur aidoient à payer leurs dettes & à marier leurs filles.*) Ils fournissoient aussi aux frais de leurs procès, payant pour eux les amendes; & ils contribuoient, comme les proches parens, aux dépenses auxquelles les engageoient les charges & les emplois.

[i] *Il n'y avoit ni loi ni magistrat qui pût obliger un client à porter témoignage contre son patron.*) Si quelque client ou patron manquoit à quelqu'un de ces devoirs, il étoit sujet à la loi des traîtres, que Romulus fit en même tems, par laquelle tout patron & tout client infideles étoient maudits; & chacun avoit la liberté de les tuer.

[k] *Tous ces droits ont subsisté dans leur entier.*) Pendant l'espace de six cent vingt ans, jusqu'au tribunat de Caïus Gracchus qui alluma le flambeau de la discorde dans Rome. Au reste, il faut se souvenir que les patriciens n'avoient pas seulement le peuple de Rome pour cliens, mais des colonies, des villes & des isles entieres, qui se mettoient sous le patronage de tel patricien qu'il leur plaisoit de choisir; & le sénat même avoit tant de considération pour cette dépendance, qu'il renvoyoit souvent ces villes plaider devant leurs patrons, dont il confirmoit les jugemens.

l Le

leur entier. [l] Le seul changement qu'on y a fait dans la suite, c'est qu'on a trouvé que c'étoit une chose honteuse & lâche, que les grands reçussent de l'argent des petits.

[m] L'entreprise de l'enlevement des Sabines, si l'on en croit Fabius Pictor, fut exécutée le quatrieme mois de Rome bâtie. Il y a des écrivains qui assurent que Romulus qui aimoit naturellement la guerre, & qui d'ailleurs avoit en tête certains oracles qui lui avoient prédit que sa ville parviendroit au comble de la grandeur, si elle étoit nourrie dans les armes & dans les combats, chercha à commettre cet acte d'hostilité contre les Sabins. Pour le confirmer, ils alleguent qu'il ne ravit pas un grand nombre de Sabines, mais trente seulement, comme un homme qui avoit plus besoin de guerre que de mariage. Mais c'est à quoi il n'y a nulle apparence de vérité. Il est bien plus vrai-semblable que Romulus voyant Rome toute remplie d'étrangers, [n] dont le plus petit nombre, qui étoit de

[l] *Le seul changement que l'on y a fait dans la suite.*) Je ne sai en quel tems les patrons ont cessé de recevoir de l'argent de leurs cliens; je crois qu'ils en ont toûjours reçû des cliens étrangers, & que ce changement ne fut fait qu'en faveur des cliens de Rome.

[m] *L'entreprise de l'enlevement des Sabines, si l'on en croit Fabius, fut exécutée le quatrieme mois de Rome bâtie.*) Cneïus Gellius écrit avec plus de vrai-semblance, que ce fut la quatrieme année: car quelle apparence qu'une ville, qui ne venoit pour ainsi dire, que de naître, entreprit une action si hardie, qui devoit lui attirer des ennemis si dangereux?

[n] *Dont le plus petit nombre, qui étoit de ceux qui avoient des femmes, méprisoit extrêmement le plus grand.*) Plutarque ne parle pas ici du mépris des voisins, il recherche une cause moins étrangere & plus prochaine; il parle du mépris que les plus considérables d'entre ces premiers Romains avoient pour

de ceux qui avoient des femmes, méprisoit extrêmement le plus grand, qui n'étoit qu'un mélange confus de misérables & de gens sans nom, &, par mépris, faisoit justement craindre que leur union ne seroit pas de longue durée, espéra de prévenir ce desordre par le moyen des alliances, que cet enlevement leur donneroit lieu de faire avec les Sabins, après qu'ils auroient appaisé leurs femmes.

Quoi qu'il en soit, voici la maniere dont il s'y prit. Premiérement, il fit courir le bruit qu'il avoit trouvé sous terre [o] l'autel d'un certain dieu qu'on appelloit *Consus*; soit que ce fût le dieu du conseil, car les Romains appellent *conseil*, les assemblées où l'on délibere, & *consuls*, les premiers magistrats, comme conseillers; [p] soit que

pour les autres qui n'étoient que des misérables & des esclaves fugitifs. Le mépris des voisins qui auroient refusé de faire alliance avec ce peuple naissant, pouvoit bien l'empêcher de durer long-tems; car un peuple d'hommes ne peut durer qu'un âge d'homme : mais il ne pouvoit y faire naître la division, s'il avoit été d'ailleurs bien uni; & c'est cette division que Romulus craignoit, comme en effet elle étoit le plus à craindre. Le mal qui pouvoit naître du mépris des voisins, étoit étoit un mal éloigné, au lieu que l'autre étoit un mal présent ou très-prochain. D'ailleurs le mépris des citoyens comprend aussi nécessairement le mépris des voisins; car si ces misérables étoient méprisés par ceux qui étoient du même corps, & qui avoient besoin d'eux pour se maintenir, comment ne l'auroient ils pas été par leurs voisins qu'ils avoient quittés, & parmi lesquels ils avoient leurs maîtres?

[o] *L'autel d'un certain dieu qu'on appelloit Consus.*) Il étoit défendu de divulguer le véritable nom de ce dieu; on ne le désignoit que par ce nom qui marquoit un attribut; car *Consus* n'est pas le nom propre.

[p] *Soit que ce fût Neptune Equestre.*) On honoroit Neptune sous le nom d'*Equestris*, ou *Hippius*, de Neptune

que ce fût *Neptune Equeſtre*, car cet autel eſt dans le grand [q] cirque, & on le tient toûjours enterré, excepté pendant les jeux où ſe font les courſes de chevaux. D'autres diſent en général que les conſeils devant être tenus ſecrets, c'eſt avec beaucoup de raiſon que l'autel du dieu qui les donne, eſt tenu couvert & caché.

Quand ce bruit fut répandu, Romulus fit publier par-tout qu'un certain jour il feroit un ſacrifice ſolemnel, qui ſeroit ſuivi d'une grande fête, où l'on célébreroit des [r] jeux. On accourut de tous côtés à ce ſpectacle. Romulus, vêtu d'une robe de pourpre & accompagné des principaux de la ville, étoit aſſis au lieu le plus éminent. Le ſignal étoit, quand, en ſe levant, il prendroit les pans de ſa robe, & s'en envelopperoit. Ses ſoldats, qui avoient les yeux ſur lui, n'apperçurent pas plûtôt ce ſignal, que tirant leurs épées & s'élançant avec de grands cris, ils enleverent les filles des Sabins, & laiſſerent les hommes prendre la fuite ſans les pourſuivre.

Quelques-uns aſſurent qu'il n'y en eut que trente d'enlevées, qui donnerent chacune leur nom à une tribu; mais [s] *Valerius Antias* dit, qu'il

tune Cavalier, en mémoire de ce qu'il avoit enſeigné l'art de dompter les chevaux; mais cet autel enterré ne pouvoit être l'autel de Neptune: car ni les Grecs, ni les étrangers n'ont jamais enterré l'autel de ce dieu. L'autel étoit dédié au dieu *Conſus*, & les jeux étoient célébrés en l'honneur de Neptune.

q C'eſt-à-dire, dans la place où Ancus Martius fit enſuite le grand cirque pour les courſes des chevaux & des chariots, entre le mont Palatin & l'Aventin.

r Car les jeux faiſoient partie de la dévotion des Romains, auſſi-bien que des Grecs.

s Il avoit fait des annales que Tite-Live ſuit quelquefois.

t Et

qu'il y en eut cinq cent vingt-sept, * & Juba, six cens quatre-vingt-trois, & toutes filles, ce qui étoit très-considérable pour justifier Romulus, & pour faire voir sa bonne intention ; car on ne trouva dans ce grand nombre qu'une seule femme, nommée *Hersilie*, qu'ils prirent par mégarde, & qui ensuite servit uniquement à faire leur paix, en persuadant aux Sabins que ce n'étoit ni par débauche, ni par insolence, qu'ils s'étoient portés à cet excès, mais par un violent desir de s'unir avec eux par les liens les plus forts & les plus indissolubles. Cette Hersilie fut mariée à Hostilius, qui étoit le plus considérable parmi les Romains, ou, selon d'autres, à Romulus même, qui en eut deux enfans, une fille qu'il nomma *Prima*, parce qu'elle naquit la premiere, & un fils qu'il appella *Aollius*, " à cause de ce peuple qu'il avoit ramassé de toutes parts. Dans les siecles suivans on nomma cet Aollius, *Abillius*, comme l'écrit × Zenodotus le Trézénien, qui trouve en cela beaucoup d'auteurs qui le contredisent.

Parmi ces ravisseurs, il y eut, dit-on, une troupe de soldats qui emmenoient une Sabine d'une taille & d'une beauté au-dessus de toutes les autres. Quelques-uns des principaux les ayant

* *Et Juba six cent quatre-vingt-trois.*) C'est le nombre qu'a suivi Denys d'Halicarnasse. Juba étoit le fils du roi de Mauritanie, qui fut vaincu par César. Ce fils, qui étoit alors fort jeune, fut mené en triomphe ; sa captivité lui fut très-heureuse, car il fut si bien élevé qu'il devint excellent historien. Auguste lui donna une grande partie de la Gétulie, avec les états de Bocchus & de Bogud, & lui fit épouser Cléopatre, fille d'Antoine.

" Car en grec *aoellées* signifie des gens assemblés.

× Qui avoit écrit l'histoire des Umbres.

y Car

ayant rencontrés, voulurent la leur ôter; mais ils se mirent à crier qu'ils menoient cette belle fille à Talassius, qui étoit un jeune homme d'une très-grande réputation & d'un fort grand mérite. Quand les autres eurent entendu que c'étoit pour lui, ils leur en témoignerent leur satisfaction par leurs applaudissemens & par leurs louanges; il y en eut même qui les suivirent en répétant à haute voix le nom de *Talassius*, pour la bienveillance qu'ils lui portoient; & parce que cette fille rendit son mari fort heureux, depuis ce tems-là, jusqu'à aujourd'hui, les Romains chantent aux nôces *Talassius*, comme les Grecs chantent *Hymenée*. Mais je me souviens que Sestius Sylla de Carthage, homme également favorisé des Muses & des Graces, me disoit autrefois, que *Talassius* étoit le mot que Romulus avoit donné à ses soldats pour l'enlevement des Sabines; que tous ceux qui en emportoient quelqu'une, crioient *Talassius*; & que de-là cette coutume s'est conservée aux nôces. Cependant la plûpart des auteurs croient, & Juba est même de cette opinion, que ce mot n'étoit qu'une exhortation qu'on faisoit aux mariées d'aimer le travail, qui consiste à filer de la laine, que les Grecs appellent *Talassia*; [y] car en ce tems-là la langue grecque n'avoit pas encore été corrompue par

[y] *Car en ce tems-là la langue grecque n'avoit pas encore été corrompue par les mots latins.*) Elle ne se corrompit que long-tems après par le mélange des langues étrangeres; car la langue latine n'est qu'un mélange de la langue greque & de la langue du pays; & sa prononciation vicieuse fait qu'elle approche plus du langage éolique, que de tous les autres dialectes grecs.

z C'est

par les mots latins. S'il étoit vrai que les Romains se servissent alors du mot *Talassia* comme nous, on pourroit trouver une raison plus vrai-semblable de cette coutume ; car les Sabins voulurent expressément que dans le traité de paix qui fut fait avec les Romains après la bataille, on y mît cet article formel, que leurs filles ne seroient obligées de faire autre chose dans la maison de leurs maris, que [1] de filer de la laine. Il y a donc bien de l'apparence qu'à toutes les nôces qui se sont faites depuis, le pere de la mariée, ceux qui la conduisoient, & ceux qui étoient présens, n'ont pas manqué de crier *Talassius* par maniere de jeu, & pour faire souvenir l'époux du seul service que lui devoit rendre la femme qu'on menoit chez lui. De-là vient aussi, ce qu'on observe encore de notre tems, que la nouvelle mariée ne passe pas d'elle-même & volontairement le seuil de la maison de son mari, la premiere fois que l'on l'y mene, mais on la porte, en mémoire de ce que les Sabines furent enlevées & portées par force dans la maison des premiers Romains. Il y a même des écrivains qui prétendent que [a] la coiffure des nouvelles mariées, qui se fait avec la pointe

[1] C'est pourquoi les nouvelles mariées, la premiere fois qu'elles alloient chez leur mari, portoient une quenouille & un fuseau, s'asseyoient sur de la laine, & environnoient de laine la porte de la maison.

[a] *La coiffure des nouvelles mariées, qui se fait avec la pointe d'un javelot.*) Ce javelot étoit appellé *celibaris hasta ;* & il falloit qu'il eût été dans le corps d'un gladiateur : on peut voir ce que Plutarque dit de cette coûtume dans ses Questions Romaines, quest. 87. J'y ajoûterois que c'étoit peut-être pour marquer à la mariée qu'elle devoit partager avec son mari toutes sortes de dangers.

b Car

te d'un javelot, vient de la même origine, pour marquer par-là que les premiers mariages se firent à la pointe de l'épée & par des combats; mais c'est dequoi nous avons amplement traité dans nos livres des Questions romaines.

Cet enlevement fut fait vers le dix-huitieme jour du sixieme [b] mois, qu'on appelle présentement *Août*, auquel jour [c] on célebre encore les fêtes appellées *Consualia.* Or les Sabins étoient en fort grand nombre, & d'ailleurs si belliqueux, qu'ils habitoient dans des bourgs sans murailles, persuadés qu'il n'appartenoit qu'à eux d'être fiers & de ne rien craindre, [d] parce qu'ils descendoient d'une colonie de Lacédémoniens; mais comme ils avoient les mains liées par les gages précieux que les Romains leur avoient enlevés, & qu'ils craignoient de faire maltraiter leurs filles, ils prirent le parti d'envoyer à Romulus des ambassadeurs qui lui firent des propositions fort équitables de rendre leurs filles, de renoncer à la force ouverte, & de rechercher leur amitié & leur alliance

[b] Car l'année commençoit par le mois de Mars.

[c] *On célebre les fêtes appellées Consualia.*) Cette fête étoit en usage en Arcadie, & on l'appelloit *Hippocratéia*; pendant cette fête qui étoit de plusieurs jours, on laissoit en repos les mulets & les chevaux, & on les couronnoit.

[d] *Parce qu'ils descendoient d'une colonie de Lacédémoniens.*) Les Sabins contoient dans leur histoire, que lorsque Lycurgue donna ses loix aux Lacédémoniens, beaucoup de Spartiates, ne pouvant souffrir leur trop grande sévérité, prirent le parti d'aller chercher d'autres terres où ils pussent vivre avec plus de douceur; qu'ils aborderent à Pométia où ils s'établirent; & que quelques-uns d'entr'eux allerent de-là au pays des Sabins, se joignirent avec ses habitans, & leur donnerent leurs coûtumes.

alliance dans les formes & par les voies de la douceur. Romulus refusa de rendre les Sabines, & insista à exhorter les Sabins à donner leur consentement, & à recevoir les Romains pour gendres.

Pendant que tous les autres Sabins perdoient le tems à délibérer, & ne se préparoient qu'avec lenteur, Acron, roi des [e] Céninéens, capitaine plein de valeur & d'expérience, qui dès le commencement avoit eu pour suspectes les premieres entreprises de Romulus, & qui sur cet enlevement des Sabines, s'étoit confirmé dans la pensée que ce feroit un voisin fort redoutable, & qu'on ne pourroit enfin supporter, si l'on ne réprimoit son audace, leva le premier l'étendard contre les Romains, & parut avec une puissante armée. Romulus sortit à sa rencontre. Quand les deux chefs furent en présence, & qu'ils purent se mesurer des yeux, ils se défierent en combat singulier au milieu des deux armées, qui cependant demeureroient tranquilles. Romulus fit sa priere à Jupiter, & voua de lui consacrer les armes de son ennemi, s'il lui en donnoit la victoire. Sa priere fut exaucée; il tua Acron, mit son armée en déroute, & prit sa ville [f] capitale, où tout le mauvais traitement qu'il fit aux habitans fut de leur ordonner [g] d'abattre leurs maisons & de se retirer à Rome

[e] Peuples de l'ancien Latium.

[f] Cænina.

[g] *D'abattre leurs maisons, & de se retirer à Rome.*) Denys d'Halicarnasse dit qu'il laissa le choix aux habitans de demeurer dans leur ville, ou d'aller à Rome, & qu'il prit seulement le parti d'y envoyer une colonie de trois cent Romains; & cela étoit beaucoup plus sûr; car par ce moyen il gagnoit les uns & les autres, & ceux qui allerent à Rome, & ceux qui

me, où il leur donneroit les mêmes droits qu'à ses citoyens ; & rien n'a tant contribué à aggrandir cette superbe ville, que d'attirer ainsi tous les peuples qu'elle avoit vaincus.

Cependant Romulus, qui pensoit à s'acquitter de son vœu, & qui cherchoit à rendre son offrande agréable à Jupiter, & à divertir en même tems le peuple par la nouveauté du spectacle, fit abattre un grand chêne qui étoit dans son camp, le fit tailler, & en fit un trophée en l'habillant des armes d'Acron. Après quoi, vêtu d'une robe de pourpre & ayant sur ses longs cheveux une couronne de laurier, il chargea le trophée sur son épaule droite, suivi de son armée magnifiquement parée, avec laquelle il chantoit des cantiques de victoire. Il marcha en cet état vers Rome, où il fut reçu avec toutes les [h] marques les plus sensibles de joie & d'admiration. Cette pompe a été l'origine & le modele de tous les triomphes ; on appella ce trophée l'*offrande de Jupiter Férétrien*, parce que Romulus avoit demandé de frapper Acron, [i] & que les Latins disent *ferire* pour *frapper*. Varron dit que ces sortes de dépouilles [k] sont appellées *opimes*, du

qui demeurerent dans leurs maisons ; & si parmi ces derniers, il y avoit des séditieux & des mutins, il s'assûroit d'eux par sa colonie qui étoit une espece de garnison.

h Dans toutes les rues il y avoit des tables dressées & des vaisseaux de vin ; c'est l'origine des triomphes.

i *Et que les Latins disent* ferire *pour frapper.*) Ce mot n'étoit pas encore en usage à Rome. Jupiter fut appellé *Férétrien*, du mot grec *Pheretrum*, qui signifie proprement un trophée, un tronc d'arbre que l'on habille des armes de son ennemi ; Tite-Live l'appelle *ferculum. Spolia ducis hostium cæsi, fabricato ad id aptè ferculo, gerens.* Il signifie aussi une espece de char.

k *Sont appellées* opimes, *du mot* Ops.) *Ops*, mot sabin, qui

du mot *ops* qui signifie *richesses*; mais il y auroit plus d'apparence de dire qu'elles ont eu ce nom du mot *opus*, qui signifie *action*; [l] car il n'y a que les généraux d'armée qui ont tué de leur main le chef des ennemis, qui aient la permission de consacrer ces dépouilles opimes; ce qui n'est

qui signifie la terre qui produit tous les biens; c'est pourquoi il a été pris aussi pour *richesse*, *puissance*; & c'est la véritable origine & la véritable signification d'*opima spolia*, riches dépouilles, comme le doivent être les dépouilles d'un général. *Voyez* Festus sur le mot *opima spolia*. L'étymologie, que Plutarque tire du mot *opus*, ne peut être que fausse, puisque le mot *opus* étoit encore alors aussi inconnu aux Romains que le mot *ferire*.

l Car il n'y a que les généraux d'armée qui aient la permission de consacrer ces dépouilles opimes.) Plutarque suit ici une fausse opinion fondée sur un témoignage de Tite-Live, qui est très-incertain, & dont Tite-Live se dédit lui même. Il est certain que jusqu'à cet historien toute l'antiquité a cru & enseigné que les dépouilles, pour être *opimes*, devoient être prises au général des ennemis; mais ce n'étoit nullement une condition nécessaire, que celui qui les prenoit, & qui tuoit de sa main ce général de l'armée ennemie, commandât lui-même en chef; non-seulement un officier subalterne, mais un simple soldat pouvoit gagner ces dépouilles, & faire cette offrande à Jupiter. C'étoit le sentiment de Varron; *Marcus Varro ait*, dit Festus, *opima spolia esse etiamsi manipularis miles detraxerit; dummodo duci hostium.* « Varron écrit » que les dépouilles que » prend un simple soldat, » sont aussi opimes, pourvû » qu'il les ôte au général » des ennemis ». La loi même de Numa le prouve manifestement; elle dit en propres termes: *Cujus auspicio classe procincta opima spolia capiuntur.* « Celui, » sous les auspices duquel » on gagne en bataille rangée les dépouilles opimes, » &c. » c'est-à-dire, *le général sous les ordres duquel on gagne ces dépouilles, &c.* Et cela est encore confirmé par les exemples; car il est constant que le même Cornélius Cossus qui tua Tolumnius, roi des Toscans, n'étoit que tribun de soldats lorsqu'il gagna ces dépouilles *opimes*; le général étoit Æmilius.

n'eſt encore arrivé qu'à trois capitaines Romains; à Romulus pour avoir tué Acron, [m] à Cornélius

[m] *A Cornelius Coſſus, pour avoir tué Tolumnius, roi des Toſcans.*) Tite-Live en écrivant cette action de Coſſus dans ſon 4. liv. ſuit d'abord tous les auteurs anciens & l'ancienne tradition, qui témoignent que Coſſus remporta ces dépouilles opimes, lorſqu'il étoit encore tribun de ſoldats. Mais après cela, parce qu'il avoit ouï dire à Auguſte, qu'étant entré dans le temple de Jupiter, qu'il avoit rebâti, il avoit lu lui-même l'inſcription où Coſſus étoit appellé conſul, l'hiſtorien change de ſentiment par complaiſance pour ce prince, & dit que Coſſus étoit conſul, & que par conſéquent il commandoit l'armée. Il ne s'apperçut pas, ou ne voulut pas s'appercevoir qu'Auguſte avoit été trompé par l'inſcription qui n'étoit pas du tems de Coſſus; car alors ces inſcriptions n'étoient pas encore en uſage, elle avoit été faite long-tems après; & ſes auteurs, en y donnant à Coſſus la qualité de conſul, n'avoient pas prétendu dire que Coſſus fût conſul l'année qu'il remporta ces dépouilles, mais ſeulement qu'il fut conſul, quoiqu'il ne le fût que 9. ou 10. ans après cette action. Il y a beaucoup d'exemples de ces inſcriptions où ſont marquées des dignités, que ceux dont on parle n'ont eues qu'après des actions éclatantes qui y ſont marquées; & l'on confondroit tout dans l'hiſtoire, ſi l'on rapportoit ces actions au tems de ces dignités. C'eſt ainſi qu'il faut entendre ce paſſage de Feſtus, *Altera ſpolia quæ Conſul Coſſus Cornelius de Tolumnio.* Feſtus ne veut pas dire, *les ſecondes dépouilles opimes ſont celles que Cornelius Coſſus remporta étant conſul*, mais *ſont celles que le conſul Cornelius Coſſus remporta*, c'eſt-à-dire, *ce Coſſus qui parvint à la dignité du conſulat.* Il ne faut donc pas s'étonner ſi Plutarque, peu inſtruit des antiquités Romaines, n'a pû éviter le piege où Tite-Live lui-même étoit tombé, moins par erreur que par flaterie, pour confirmer Auguſte dans l'opinion où il étoit, & où il vouloit être, qu'il n'y avoit qu'un général d'armée qui pût conſacrer à Jupiter l'offrande des dépouilles opimes. Le but d'Auguſte étoit d'étouffer cette tradition que les particuliers pouvoient prétendre à un ſi grand honneur; c'eſt pourquoi il ſe ſervoit, peut-être contre ſes propres lumieres, de l'autorité

Cornélius Cossus pour avoir tué Tolumnius, roi des Toscans, & enfin à Claudius Marcellus pour avoir tué Viridomare, roi des Gaulois. [n] Mais Cossus & Marcellus entrerent dans Rome sur un char à quatre chevaux, portant leur trophée sur leurs épaules.[o] Denis d'Halicarnasse s'est trompé quand il a donné aussi un char à Romulus; car on dit que Tarquin, fils de Démaratus, fut le premier qui releva par ce moyen la pompe & la magnificence des triomphes; d'autres veulent que cela ait commencé par Publicola. Pour ce qui est de Romulus, on voit encore à Rome ses statues portant ce trophée, & toutes à pied.

Après la défaite des Céninéens, pendant que les autres Sabins se préparoient encore, [p] ceux de Fidenes, de Crustumérium & d'Antemnes, fondirent sur les Romains. Le combat fut long &

torité de cette inscription dont il tiroit une fausse conséquence.

[n] *Mais Cossus & Marcellus entrerent dans Rome sur un char à quatre chevaux.*) Comment Cossus seroit-il entré triomphant dans Rome, puisqu'il n'y avoit que le général qui pût triompher, & que Cossus alors étoit simple tribun de soldats? Mais c'est une suite de l'erreur que je viens de combattre. L'ancienne tradition est que Cossus suivoit le char de son général Æmilius, & qu'il attira tous les regards des Romains, plus charmés du trophée qu'il portoit sur ses épaules, que de toute la pompe de celui qui triomphoit.

[o] *Denis d'Halicarnasse s'est trompé, quand il a donné aussi un char à Romulus.*) C'est ce que les médailles prouvent incontestablement; car on y voit Romulus marchant à pied, portant sur ses épaules son trophée.

[p] *Ceux de Fidenes, de Crustumerium & d'Antemnes.*) Plutarque suit aussi Tite-Live; mais Denys d'Halicarnasse écrit que Romulus avoit vaincu les Céninéens & les Antemnates avant son triomphe, & qu'il vainquit ensuite les Crustumériens.

Roi

& opiniâtre, mais enfin ces Sabins furent vaincus, leurs villes prises, leurs terres distribuées au sort, & eux transportés à Rome. Il est vrai que Romulus en distribuant à ses citoyens ces terres conquises, excepta celles qui appartenoient aux peres des filles qui avoient été enlevées, & les laissa à leurs premiers maîtres. Tous les autres Sabins, irrités de cette distinction, élurent sur l'heure même[r] Tatius pour leur général, & marcherent vers Rome. Cette ville étoit de difficile accès, car les approches en étoient défendues par une forteresse, qu'on appelle aujourd'hui *le capitole*, où il y avoit une garnison commandée par un capitaine nommé Tarpéius, & non pas par sa fille Tarpéia, comme l'ont écrit quelques auteurs, qui font Romulus un mal-habile homme. Tarpéia, amoureuse des brasselets des Sabins, livra cette forteresse à Tatius, & demanda pour récompense de sa trahison, ce que les Sabins portoient à leur bras gauche. Tatius le promit, & elle leur livra la nuit une porte qui les rendit maîtres du château. Il me semble donc qu'Antigonus[q] n'est pas le seul qui ait dit : *Qu'il aimoit ceux qui trahissoient, & qu'il haïssoit ceux qui avoient trahi ;* ni Auguste, quand il dit, au sujet de Rhymitalcès Thracien : *Qu'il aimoit la trahison, & qu'il haïssoit le traitre ;* c'est un sentiment que tout le monde a naturellement pour les méchans : quand on a besoin d'eux, c'est justement comme quand on a besoin du fiel & du venin de certaines bêtes, il n'y a personne qui ne soit ravi de s'en servir dans sa nécessité, & qui ne les déteste quand il n'en a plus affaire.

Tatius

q Roi de Macédoine.

r *Tatius.*

[r] Tatius, prévenu de ce sentiment naturel pour Tarpéia, & se souvenant de sa promesse, ordonna à ses Sabins de ne lui pas épargner ce qu'ils portoient à leur bras gauche; & pour leur donner l'exemple de la libéralité qu'il leur recommandoit, il détacha le premier son brasselet, & le jetta, avec son bouclier, à la tête de cette fille, qui dans un moment fut accablée sous le poids de l'or & des boucliers qu'on lui jetta. Juba dit que Sulpitius Galba écrit, dans son histoire, que Tarpéius lui-même fut poursuivi par Romulus pour crime de trahison, & condamné au dernier supplice. De tous les autres qui ont parlé de Tarpéia, les moins croyables sont ceux qui, comme Antigonus, [s] ont écrit qu'elle étoit fille de Tatius, qu'elle vivoit malgré elle avec Romulus, qu'elle livra le château à son pere, & que son pere la punit de sa trahison. Car pour ce qui est du poëte Simulus, [t] il rêve absolument, quand il dit qu'elle livra ce château, non pas aux Sabins, mais aux Gaulois, éprise d'amour pour leur roi. Voici ses propres termes: *Près de-là on voyoit la jeune*

[r] *Tatius, prévenu pour Tarpéia de ce sentiment naturel.*) Pison & d'autres historiens écrivent que Tatius lui fit ce traitement pour la punir de sa perfidie, parce qu'en faisant semblant de trahir sa patrie, elle avoit voulu le trahir; car elle avoit envoyé avertir Romulus de tout ce qui se passoit entre les Sabins & elle; & pour le prouver, ils alleguent les honneurs qu'elle reçut des Romains après sa mort; car elle eut un tombeau magnifique sur le capitole; & pendant long-tems les Romains ont fait des libations sur son tombeau. Ce n'est pas ainsi qu'on punit les traîtres.

[s] Antigonus Caristius, du tems de Ptolémée Philadelphe. Il avoit composé l'histoire d'Italie. Nous avons encore de lui un petit recueil d'histoires merveilleuses.

[t] Ce Simulus avoit fait en vers l'histoire d'Italie.

C'est-

ne Tarpéia, qui, habitant sur le haut capitole, fit prendre Rome; car par la folle ambition d'épouser le roi des Celtes, elle livra la forteresse de ses peres, qui commandoient aux rois. Et plus bas, en parlant de sa mort: *Les Boiens & les Celtes ne l'enterrerent point* " *au-delà du Po,* * *& ne se couperent pas les cheveux sur son sépulcre; mais ils jetterent sur cette malheureuse leurs boucliers, qui furent les seuls ornemens de son tombeau.* Tarpéia ayant été enterrée au même lieu, cette montagne fut appellée *Tarpéienne*, jusqu'à ce que le roi Tarquin la consacra à Jupiter. Alors on transporta ailleurs les os de cette fille, & son nom fut aboli; il ne demeura qu'à une roche du capitole qu'on appelle encore la *Roche Tarpéiene*, d'où l'on précipite les criminels.

Les Sabins s'étant donc rendu maîtres de la forteresse, Romulus irrité les défia au combat; Tatius voyoit bien que le lieu où il falloit combattre étoit environné de montagnes, & que par conséquent le combat ne pouvoit être que fort rude & fort pénible pour les deux partis, à cause de la difficulté du terrein, qui étoit si serré & si étroit, que l'on ne pourroit ni fuir l'ennemi, ni le poursuivre, mais il ne balança point à accepter le défi; parce que, s'il venoit à être forcé, il avoit une retraite sûre. Il étoit arrivé

* C'est pour dire que le roi des Gaulois ne l'emmena pas avec lui.

* *Et ne se couperent pas les cheveux sur son sépulchre.*) Les Grecs se coupoient les cheveux sur le tombeau de ceux qu'ils pleuroient, & ils avoient pris cette coutume des Orientaux. Jerem. 16. 6. *Neque calvitium fiet pro eis*; « & l'on ne se coupera » pas les cheveux pour eux ». Je ne sais sur quoi le poëte Simulus s'est fondé pour attribuer cette coûtume aux Gaulois.

3 Cette

arrivé par hasard, quelques jours auparavant, que le Tibre, qui s'étoit débordé, avoit laissé dans la plaine, vers le lieu où est la grande place, un bourbier fort profond, & d'autant plus difficile à appercevoir & à éviter, qu'il étoit caché sous une croûte qui le couvroit. Les Sabins alloient donner dedans par mégarde, sans une avanture fort heureuse qui les sauva. Un des premiers officiers de leur armée, nommé Curtius, homme fier de sa réputation & de son courage, & qui montoit un superbe & puissant cheval, marchoit bien loin devant les autres. *y* Cette ardeur le mena dans la fondriere, où son cheval enfonça; il fit ce qu'il put de la voix & de la main pour le dégager, & voyant que ses efforts étoient inutiles, il le laissa-là & se sauva. Le lieu est encore appellé de son nom, *le Lac Curtius*. Les Sabins ayant donc évité ce danger, commencerent la charge. Le combat fut long-tems douteux, quoiqu'il y eût d'abord beaucoup de gens tués de part & d'autre. Hostilius, mari d'Hersilie, & qu'on croit l'aïeul de Tullus Hostilius, qui regna après Numa, fut trouvé parmi les morts.

Il y eut en peu de jours plusieurs combats semblables; mais on parle sur-tout du dernier, où Romulus fut dangereusement blessé d'un coup de pierre à la tête qui l'obligea de se retirer. Il n'eut pas plûtôt disparu, que les Romains

y Cette ardeur le mena dans la fondriere où son cheval enfonça.) Tite-Live & Denys d'Halicarnasse content la chose autrement; ils disent que Métius Curtius, après avoir vivement poussé les Romains, fut repoussé à son tour par Romulus; & qu'ayant reçû beaucoup de blessures, & perdu beaucoup de sang, il tomba dans ce marais en se battant en retraite.

mains furent poussés jusqu'au mont Palatin. Romulus, un peu revenu du coup, vouloit recourir aux armes pour arrêter les fuyards, & il leur crioit de toute sa force, qu'ils demeurassent & qu'ils fissent ferme; mais voyant que malgré ses cris la déroute étoit générale, & qu'il n'y en avoit pas un qui osât tourner tête à l'ennemi, il leva les mains au ciel, & pria Jupiter d'arrêter ses troupes & de rétablir les affaires des Romains, qui, sans son secours, alloient être entierement ruinées. Sa priere finie, la plûpart eurent honte de fuir devant leur roi, & tous sentirent en même tems le courage succéder à la crainte. Ils commencerent à s'arrêter dans le lieu, où est présentement le temple de Jupiter *Stator*, [z] c'est-à-dire de Jupiter qui arrête; se ralliant ensuite, ils repousserent les Sabins jusqu'au lieu où est le palais [a] appellé *Regia*, & la chapelle de Vesta.

Là, comme les uns & les autres se préparoient à faire de nouveaux efforts, on vit tout d'un coup un spectacle étonnant, & que le discours ne sauroit représenter; les Sabines, que les Romains avoient enlevées, vinrent de tous côtés avec des cris épouvantables, & passant au-travers des épées & des monceaux de morts, comme des forcenées, se présenterent à leurs peres & à leurs maris, les unes portant leurs petits-enfans entre leurs bras, les autres échevelées, & toutes ensemble s'adressant tantôt aux Sabins, tantôt aux Romains, & les appellant

z Il fut appellé d'abord Jupiter Orthésius, & ensuite *Stator*.

a Le palais de Numitor, entre le mont Palatin & le capitole, à l'entrée de la rue neuve, *via nova*.

lant des noms les plus tendres qui soient entre les hommes. Les deux partis, également touchés, leur font place entre les deux armées. Alors leurs cris pénétrerent jusqu'aux derniers rangs; & si la pitié de les voir en cet état fut grande, elle le fut encore davantage quand on eut entendu leurs discours, où, après avoir commencé par des plaintes toutes remplies de justice & de liberté, elles finissoient par des supplications & par des prieres: *Que vous avons-nous fait*, disoient-elles, *pour attirer sur nous les maux que nous avons soufferts, & ceux que vous nous préparez encore? Nous avons été enlevées par force & contre toute sorte de droits, par ceux à qui nous sommes maintenant; vous ne vous en êtes pas mis en peine, nous avons eu la douleur de nous voir abandonnées de nos freres, de nos peres, de nos parens & de nos amis pendant un si long-tems, qu'enfin nous n'avons pû refuser de nous unir par les liens les plus sacrés, avec ceux qui étoient auparavant l'objet de toute notre haine, & que présentement notre devoir nous force de craindre pour nos injustes ravisseurs, & de verser des larmes pour leur mort. Vous n'êtes pas venus nous venger & nous délivrer pendant que nous étions encore filles, & aujourd'hui vous venez arracher des femmes à leurs maris, & des meres à leurs enfans. Malheureuses que nous sommes! le secours que vous nous donnez est bien plus cruel que l'abandon & que l'oubli dans lesquels vous nous avez laissées. Voilà les marques d'amour que nous avons reçûes de nos ennemis, & voilà les marques de pitié que nous ont donné nos peres. Si cette guerre est entreprise par d'autres raisons que nous ne connoissons pas, pouvez-vous refuser de poser les armes pour l'amour de nous, qui vous avons fait beaux-peres, aïeux, alliés & beaux-freres de ceux que vous*

poursuivez

poursuivez avec tant de rage ? Et si vous ne la faites que pour nous, emmenez-nous avec vos gendres & vos petits-fils ; rendez-nous à nos parens & à nos peres ; ne nous privez pas de nos maris & de nos enfans ; enfin, nous vous en conjurons au nom des dieux, ne nous faites pas tomber dans un second esclavage plus dur & plus difficile à supporter que le premier.

Après qu'Hersilie eut achevé ce discours, que les autres accompagnerent de leurs prieres, il se fit une suspension d'armes, & les deux généraux s'approcherent pour s'aboucher. Pendant ce tems-là les femmes menent leurs maris & leurs enfans à leurs peres & à leurs freres, donnent à boire & à manger à ceux qui en ont besoin, pansent les blessés, & les faisant porter chez elles, leur font voir qu'elles sont maîtresses dans leurs maisons, que leurs maris dépendent d'elles, qu'ils leur témoignent une amitié vraiment conjugale, & les traitent avec toute sorte d'honneur. Cela fit conclure la paix. Les conditions du traité furent : que celles qui voudroient demeurer avec leurs maris, ne pourroient en nulle façon être obligées de rendre aucun autre service dans leur maison, que de filer : que les Romains & les Sabins habiteroient ensemble ; que la ville seroit toujours appellée *Rome*, de *Romulus*, [b] & que les Romains prendroient

[b] *Et que les Romains prendroient le nom de* QUIRITES.) *Que chaque citoyen seroit appellé* Romain *en particulier, & que tous ensemble porteroient le nom de* Quirites, dit Denys d'Halicarnasse ; mais cet article est démenti par l'ancienne formule de la publication des enterremens, où l'on crioit *ollus Quiris letho datus est* ; ce qui prouve que chaque particulier étoit appellé *Quiris*. Plutarque a donc eu raison de ne pas suivre ici la tradition.

droient le nom de *Quirites*, de *Cures*, capitale des Sabins, & la patrie de Tatius : que Romulus & Tatius régneroient ensemble, & conduiroient les armées avec une égale autorité. Le lieu où se firent ces conventions, est appellé le *Comice*, [c] du mot *coire*, qui signifie *convenir*.

La ville étant accrue de moitié, on créa cent sénateurs Sabins, qu'on ajoûta aux cent sénateurs Romains, qui avoient déjà été créés. [d] On doubla les légions, qui furent de six mille hommes de pied & de six cens chevaux, [e] & l'on partagea le peuple en trois lignées ; la premiere fut appellée des *Rhamnenses*, de Romulus

tradition de Denys d'Halicarnasse.

[c] Il ne fut appellé *comice* qu'après Romulus ; & il eut ce nom à cause qu'on y tenoit les assemblées du peuple.

[d] *On doubla les légions, qui furent de six mille hommes de pied & de six cent chevaux.*) Jean Ruauld, dans ses animadversions sur Plutarque, a relevé ici deux fautes considérables ; la premiere, en ce que Plutarque assûre que Romulus mit six cent chevaux dans chaque légion ; ce qui n'a jamais été : il y eut d'abord deux cent chevaux à chaque légion, ensuite trois cent, & jusqu'à quatre cent, mais jamais six cent. Et la seconde, en ce qu'il assûre que Romulus fit la légion de six mille hommes de pied ; car il n'y eut jamais de son tems de légion de six mille hommes. On prétend que Marius fut le premier qui la fit de ce nombre ; & Tite-Live fait entendre que ce fut Scipion l'Africquain, long-tems avant Marius. Pendant la vie de Romulus, la légion ne fut que de trois mille hommes de pied. Après que les rois eurent été chassés, on la fit de quatre mille, & enfin elle fut portée à six mille par Scipion ; mais ce ne fut que pour des nécessités pressantes. L'état fixe des légions étoit de quatre mille hommes de pied, & de deux cent chevaux.

[e] *Et l'on partagea le peuple en trois lignées.*) On peut voir Festus sur le mot *Lucerenses*. Tite-Live fait entendre que ces trois noms ne furent donnés qu'à trois compagnies qui furent faites de cent cavaliers chacune *tres equitum centuriæ*.

f Qu'on

lus ; la ſeconde des *Tatienſes*, de Tatius ; & la troiſieme des *Lucerenſes*, à cauſe du bois ſacré où l'on avoit ouvert un aſyle qui avoit fait donner le droit de bourgeoiſie à ceux qui s'y étoient retirés, car les Romains appellent les bois ſacrés *Lucos*. Or que le peuple fût partagé en trois lignées, le nom même le témoigne, puiſqu'on les appelle encore *Tribus*, & leurs chefs *Tribuns*. Chacune de ces tribus eſt partagée en dix bandes, qu'on prétend avoir été appellées du nom de ces Sabines ; ce qui me paroît faux, car la plûpart eurent le nom des lieux qui leur furent aſſignés. Il eſt vrai qu'on fit pluſieurs autres honneurs à ces femmes ; entre autres on ordonna : [f] qu'on leur leur céderoit le bon côté quand on les rencontreroit dans les rues & dans les chemins ; qu'on ne diroit rien de malhonnête en leur préſence ; qu'on ne paroîtroit point nud devant elles ; qu'elles ne pourroient être obligées de comparoître devant les juges établis pour juger des meurtres [g] ; que leurs enfans auroient droit de porter au col un ornement d'or, appellé *Bulla*, parce qu'il eſt fait comme ces bouteilles qui ſe forment ſur l'eau pendant la pluie, & qu'ils porteroient auſſi la robe bordée de pourpre [h]. Les

f *Qu'on leur céderoit le bon côté.*) Le bon côté étoit alors le même qu'aujourd'hui. Quand le lieu ne gouvernoit pas, on cédoit le côté droit à ceux à qui on vouloit faire honneur, on ſe mettoit à leur gauche ; & quand le lieu gouvernoit, on prenoit toûjours le lieu le plus découvert, ſoit qu'il fût à la droite ou à la gauche. A la campagne on prenoit le côté le plus expoſé, le côté d'une riviere, le côté d'un précipice.

g Si une de ces Sabines avoit commis un meurtre, elle n'auroit pû être jugée que par des commiſſaires pris dans le ſénat.

h Cette robe étoit appellée *prætexta*.

Les deux rois ne conféroient pas d'abord ensemble sur les affaires qui survenoient, mais chacun d'eux en délibéroit à part avec ses cent sénateurs, & ils s'assembloient tous ensuite pour ne rien faire que de concert. Tatius [i] demeuroit où est présentement le temple de *Moneta*, [k] & Romulus près du lieu appellé *les degrés de belle rive*, & qu'on trouve en descendant du mont Palatin pour aller au Cirque, où l'on dit qu'étoit le cormier sacré dont on fait ce conte : [l] Romulus, voulant un jour éprouver sa force, lança du mont Aventin jusques-là un javelot dont le bois étoit de cormier ; le fer s'enfonça si avant dans la terre, que personne ne sut l'arracher, quelques efforts qu'on pût faire, & la terre qui étoit fort bonne, couvrit bientôt tout le bois, qui en peu de tems jetta des branches, & poussa un tronc de cormier fort grand & fort beau. Les descendans de Romulus qui le regardoient avec une espece de religion, comme une de leurs antiquités les plus sacrées, le firent environner de murailles pour le conserver ; & quand quelqu'un s'appercevoit qu'il n'étoit ni bien verd ni bien touffu, & qu'il séchoit faute de nourriture, il le disoit avec grande émotion à ceux qu'il rencontroit ; ceux-ci, comme des gens qui courent au feu, crioient partout à l'eau, & dans un moment on venoit de toutes

[i] Tatius tenoit le mont Capitolin & le mont Quirinal ; & Romulus, le mont Palatin & le mont Cœlius.

[k] Moneta, c'est Junon : *Juno moneta*, *Junon qui avertit*.

[l] *Romulus voulant un jour éprouver sa force.*) Servius dit que ce fut pour marquer les bornes de l'espace qu'il avoit pris pour un augure : *Romulus captato augurio, hastam de Aventino monte, in Palatium jecit, quæ fixa refronduit.*

m *Matronales*

toutes parts avec des vaisseaux pleins d'eau pour l'arroser & le rafraîchir ; mais lorsque Caïus César fit bâtir ces degrés de belle rive, on dit que les ouvriers en creusant offenserent par mégarde ses racines, de maniere qu'il mourut.

Les Sabins reçurent les mois des Romains ; nous avons expliqué dans la vie de Numa tout ce qui regarde ce calendrier ; & Romulus prit des Sabins leur bouclier, & changea les armes de ses troupes qui portoient des boucliers grecs. Ils firent en commun leurs sacrifices & leurs fêtes, & sans rien changer à celles qui étoient particulieres à l'un & à l'autre de ces deux peuples, ils en ajoûterent de nouvelles, comme celles des *Matronales* [m], en l'honneur des dames Sabines, qui avoient été cause de la paix ; & celles des *Carmentales* [n], en l'honneur de la déesse Carmenta, que quelques-uns pensent être la parque qui préside à la naissance des hommes ; c'est pourquoi elle est particuliérement honorée des meres. D'autres prétendent que c'étoit la femme d'Evandre d'Arcadie, laquelle étant inspirée d'Apollon, & rendant des oracles en vers, fut appellée *Carmenta*, parce que les Romains appellent les vers *Carmina*. Il est certain que son véritable nom étoit *Nicostrata*, & c'est l'opinion la plus générale. Cependant il y en a qui

[m] *Matronales*, les fêtes des dames Romaines, le premier Avril. Les dames faisoient un sacrifice à Mars & à Junon, & recevoient des présens de leurs amis.

[n] *Carmentales*, fétes très-solemnelles, le 15 de Janvier, sous le capitole près de la porte carmentale. On demandoit à cette déesse qu'elle rendît les femmes fécondes, & qu'elle bénît la naissance des enfans. Elle étoit aussi adorée sous le nom de Thémis.

qui soûtiennent, avec plus de vrai-semblance, que ce nom *Carmenta* signifie proprement [o] *privée de sens*, & qu'il fut donné à cette femme à cause des fureurs prophétiques & des enthousiasmes qui la saisissoient ; car les Latins disent *carere* pour *être privé*, & *mens* pour le *sens* & l'*entendement*. Nous avons déjà parlé de la fête appellée *Palilia* ; pour ce qui est de celle des Lupercales [p], le tems auquel on la célebre, pourroit faire croire que c'est une fête de purification, car on la célebre le plus malheureux jour du mois de Février, dont le nom signifie *purificatif*, & ce jour-là s'appelloit anciennement *Februata* ; mais le nom propre de la fête ne veut dire proprement que *la fête des loups* ; ce qui prouve qu'elle est très-ancienne, & qu'elle fut portée en Italie par les [q] Arcadiens, qui suivirent Evandre. Il est vrai que le mot ne signifie pas moins une *louve* qu'un *loup*, & par conséquent cette fête peut avoir ainsi été appellée à cause de la louve de Romulus. Cela est même d'autant plus vrai-semblable, que ceux qui courent ce jour-là par la ville, & qu'on appelle *Luperques*, commencent leur course au même lieu où Romulus fut exposé. Il seroit bien difficile de rendre raison de tout ce qui se fait à cette fête ; on y égorge des chevres, on fait approcher deux jeunes garçons des plus nobles familles ; les uns leur touchent le front avec un couteau tout sanglant, & les autres le leur essuient ensuite avec de la laine trempée dans du lait.

[o] Comme *carens mente*.

[p] On célébroit les Lupercales le 15. de Février, en l'honneur du dieu Pan.

[q] Car les Arcadiens célébroient la même fête en l'honneur du même dieu.

r Poëte

lait. Le front essuyé, il faut que ces enfans rient de toute leur force ; après cela on fait des courroies de ces peaux de chevre, on court tout nud ceint d'une seule peau, & l'on frappe avec ces courroies tous ceux qu'on rencontre. Les jeunes femmes, bien loin de fuir, sont ravies de recevoir de ces coups, croyant qu'ils ont la vertu de les faire devenir grosses, & de leur procurer un heureux accouchement. Une chose encore particuliere à cette fête, c'est que les *Luperques* sacrifient un chien.

Un certain Butas [r], qui a expliqué dans ses élégies les causes fabuleuses de la plûpart des cérémonies Romaines, écrit que Romulus ayant défait Amulius, vint tout courant & transporté de joie jusqu'au lieu où la louve les avoit nourris, son frere & lui ; que cette fête ne se célebre qu'en mémoire de cette course, & que les jeunes gens des meilleures familles courent ainsi frappant à droite & à gauche ceux qu'ils trouvent sur leur chemin, pour imiter en cette occasion ce [s] *que firent Rémus ou Romulus qui coururent depuis Albe jusques-là, ayant leurs épées nues dans leurs mains.* Il ajoûte qu'on leur touche le front avec un couteau sanglant, pour marquer les meurtres qui furent commis dans cette journée, & le danger qu'ils avoient couru, & qu'on l'essuie avec du lait, pour faire souvenir de leur nourriture miraculeuse. [t] Mais Caïus Acilius raconte

r Poëte Grec qui avoit traité des origines ou des causes.

s Passage du poëte Butas.

t *Mais Caïus Acilius.*) Caïus Acilius Glabrio, qui fut tribun du peuple, l'an de Rome 556. Il avoit écrit l'histoire en grec. Il est cité par Ciceron & par Tite-Live. Et ce dernier dit que ses annales furent traduites en latin par Claudius.

u La

conte qu'avant que Rome fût bâtie, Rémus & Romulus égarerent quelques bêtes de leurs troupeaux; qu'après avoir fait leurs prieres au dieu Faune, ils quitterent leurs habits pour être en état de mieux courir, & se mirent en quête, & qu'à cause de cela les Luperques courent tout nuds. Pour ce qui est du chien, s'il est vrai que ce soit un sacrifice de purification, on peut croire qu'on l'immole comme une victime propre à purifier; car les Grecs ne manquent jamais d'employer des chiens dans leurs sacrifices expiatoires, & ils font très-souvent [a] la cérémonie qu'ils appellent *Périsculacisme*. Mais si ce n'est qu'un sacrifice de reconnoissance qu'on fait à la louve, qui sauva & nourrit Romulus, ce n'est pas non plus sans raison qu'on immole un chien, c'est-à-dire un des plus grands ennemis des loups, à moins qu'on n'aime mieux croire que les Luperques le sacrifient, pour se venger du mal qu'il leur fait quand ils courent.

* On dit aussi que Romulus institua la garde du feu

a *La cérémonie qu'ils appellent Périsculacisme.*) On offroit à Proserpine, entr'autres offrandes de purification, des petits chiens que l'on portoit tout-autour de ceux qui avoient besoin d'être purifiés. On peut voir le traité *des questions Romaines*, quest. 68.

* *On dit aussi que Romulus institua la garde du feu sacré.*) Il veut dire qu'il l'institua à Rome; car ce feu étoit gardé à Albe; & il y avoit des vestales avant la naissance de Romulus, puisque la mere de Romulus étoit vestale; mais les vestales furent établies à Rome par Numa, comme on le verra dans sa vie. Ce feu éternel n'étoit pas seulement gardé à Rome, mais en Egypte, & presque dans toutes les nations. Cette coûtume étoit si générale, & le feu étoit si fort regardé comme un être sacré dans ces premiers tems, que Moïse avoit donné aux Hébreux cette loi: *Ignis autem in altari*

feu facré, & qu'il établit pour cet effet des religieuſes appellées veſtales. D'autres rapportent cette inſtitution à Numa ; mais il eſt certain d'ailleurs que Romulus étoit fort appliqué à la religion, & de plus fort expert dans l'art des augures ; c'eſt pourquoi même il portoit toûjours à la main le bâton augural, appellé *lituus*, qui eſt une verge courbée par le bout, avec laquelle les devins, après qu'ils ſe ſont aſſis pour contempler le vol des oiſeaux, [y] marquent & limitent les régions du ciel. Cette verge, qui avoit toûjours été gardée dans le capitole avec beaucoup de ſoin, ſe perdit quand les Gaulois prirent Rome ; mais après que ces barbares eurent été chaſſés, on la trouva [z] ſous un grand monceau de cendres, & elle n'étoit nullement endommagée par le feu qui avoit conſumé tous les lieux des environs.

Romulus fit auſſi quelques loix, parmi leſquelles il y en a une qui ſemble fort dure ; [a] c'eſt celle où il défend aux femmes de quitter leurs

tari ſemper ardebit, quem nutriet ſacerdos, ſubjiciens ligna manè per ſingulos dies.

y *Marquent & limitent les régions du ciel.*) C'eſt-à-dire, marquent & limitent un certain eſpace du ciel, entre lequel il faut que les oiſeaux du ciel paroiſſent, & cet eſpace étoit en quarré, chaque côté confrontant à un des côtés du monde.

z Ciceron dit que ce fut dans une des chapelles des Saliens ſur le mont Palatin.

a *C'eſt celle où il défend aux femmes de quitter leurs maris, & permet aux maris de renvoyer leurs femmes.*) Je ne ſais où Plutarque a pris cette loi de Romulus ; Denys d'Halicarnaſſe dit au contraire que Romulus rendit le mariage ſaint & indiſſoluble *par la confarréation*, c'eſt-à dire, par la participation de l'orge qui avoit été la nourriture des premiers hommes. Il eſt vrai que, quand la femme tomboit dans quelque grande faute, comme de

leurs maris, & permet aux maris de renvoyer leurs femmes, quand elles ont empoisonné leurs enfans, qu'on leur a trouvé de fausses clefs, ou qu'elles ont commis adultere; & si quelqu'un répudie sa femme pour quelqu'autre raison, il ordonne que la moitié de son bien soit adjugée à la femme, [b] l'autre moitié consacrée à Cerès, & qu'il soit dévoué lui-même aux dieux infernaux. Il y a encore dans ses loix une chose bien particuliere, [c] c'est que n'ayant établi aucune peine contre le parricide, il donne pourtant ce nom à l'homicide, de quelque nature qu'il soit, comme tout homicide étant exécrable, & le parricide impossible. Et pendant long-tems il a paru qu'il avoit raison de ne vouloir

de commettre adultere, ou de boire du vin, le mari avoit la liberté de la punir, pourvû qu'il le fît de l'avis des parens de la femme, qui devoient connoître avec lui du forfait. La loi du divorce ne fut point établie par Romulus; & il est même certain que parmi les Romains la femme avoit le même droit que le mari. Cette loi, que Plutarque trouve dure, est la même que Moïse avoit donnée aux Hébreux: car la femme n'avoit pas la liberté de répudier son mari, & le mari pouvoit répudier sa femme.

b L'autre moitié consacrée à Cérès, & qu'il soit dévoué lui-même aux dieux infernaux.) C'étoit la formule ordinaire des confiscations, & des condamnations: *familia ad ædem Cereris, ipse Diti* ou *Jovi sacer esto.*

c C'est que n'ayant établi aucune peine contre le parricide, il donne pourtant ce nom à l'homicide, de quelque nature qu'il soit.) Plutarque a ici en vue cette loi: *Si quis hominem dolo sciens morti duit, parricida esto.* « Si quelqu'un tue un homme volontairement & de guet-à-pens, qu'il soit traité de parricide ». Mais d'autres attribuent avec plus de vraisemblance cette loi à Numa. Quoi qu'il en soit, c'est une chose bien remarquable, que le nom de *parricide* ait été connu en Italie si long-tems avant le crime qui mérite proprement ce nom.

d Ayant

loit pas reconnoître qu'on pût être capable d'une si grande abomination; car pendant près de six cent ans, il ne s'est trouvé personne qui ait commis un si énorme crime. Le premier parricide fut un Lucius Hostius, après les guerres d'Annibal. En voilà assez sur cette matiere.

La cinquieme année du regne de Tatius, quelques-uns de ses amis & de ses parens [d] ayant rencontré sur leur chemin des ambassadeurs, que les Laurentins envoyoient à Rome, voulurent les voler; & comme ceux-ci prirent le parti de se défendre, ils les tuerent. La nouvelle d'un si horrible attentat se répandit d'abord dans Rome. Romulus étoit d'avis d'en punir les auteurs sans aucun délai; mais Tatius, qui ne cherchoit qu'à gagner du tems, usoit toûjours de remise, & c'est la seule occasion où le public les ait vus en différend; car jusques-là ils avoient eu tant d'égards l'un pour l'autre, que dans toutes les affaires ils n'avoient paru avoir qu'un seul & même esprit. Les amis de ceux qui avoient été tués, voyant qu'ils ne pouvoient avoir justice à cause de Tatius, l'épierent si bien, [e] qu'un jour qu'il

[d] *Ayant rencontré sur leur chemin des ambassadeurs que les Laurentins envoyoient à Rome.*) Denys d'Halicarnasse écrit que c'étoient des ambassadeurs de Lavinium, qui étoient allés se plaindre à Rome de quelque incursion que des amis de Tatius avoient faite sur leurs terres, & qu'à leur retour ces Sabins les attendirent sur le chemin, les dévaliserent & en tuerent plusieurs. Lavinium & Laurentum étoient deux villes fort voisines, entre Ostie & Antium.

[e] *Qu'un jour qu'il faisoit un sacrifice avec Romulus dans la ville de Lavinium.*) C'étoit un sacrifice que les rois de Rome étoient obligés d'aller faire tous les ans à Lavinium aux dieux de la patrie pour le salut de leur ville. Licinius écrit que Tatius n'y alla ni avec Romulus, ni pour faire ce sacrifice

qu'il faisoit un sacrifice avec Romulus dans la ville de Lavinium, ils se jetterent sur lui & le tuerent ; & bien loin de faire aucun mal à Romulus, ils le reconduisirent en le comblant de bénédictions & de louanges. Romulus emporta le corps de Tatius, & l'enterra fort honorablement [f] sur le mont Aventin, près du lieu appellé *Armilustrium ;* mais il ne pensa nullement à venger sa mort. Quelques historiens écrivent même que les Laurentins, craignant son ressentiment, lui livrerent ces meurtriers, & qu'il les renvoya en disant, qu'ils avoient justement puni le meurtre par le meurtre ; ce qui fit penser & dire qu'il n'étoit pas fâché d'être délivré d'un collegue. Les Sabins n'en témoignerent pourtant rien, & ne firent aucune démarche qui tendît à la révolte ; au contraire, les uns par l'amour qu'ils avoient pour Romulus, les autres pour la crainte de sa puissance, & le reste, parce qu'ils l'adoroient comme un dieu, continuerent tous dans la soumission & dans l'obéissance avec une profonde vénération. La plûpart des étrangers ne le révéroient pas moins que ses sujets. Les anciens Latins firent amitié & alliance avec lui par des ambassadeurs qu'ils lui envoyerent. Il prit Fidenes, qui est une ville fort voisine de Rome. Les uns disent qu'il la surprit en envoyant d'abord quelque cavalerie qui s'empara des portes, & qu'il survint ensuite tout-d'un-coup avec le gros de ses troupes

fice, mais qu'il y alla seul porter les habitans à pardonner aux coupables.

f Sur le mont Aventin, près du lieu appellé ARMILUSTRIUM.) Ce lieu fut appellé *Armilustrium*, parce qu'on y purifioit les troupes qui s'y assembloient en armes le 19. d'Octobre. La fête, le sacrifice & le lieu s'appelloient *Armilustrium*.

troupes. [g] Les autres écrivent que ceux de Fidenes coururent & ravagerent les premiers le territoire de Rome jusqu'à ses fauxbourgs ; & que comme ils emmenoient leur butin, Romulus, qui leur avoit dressé une embuscade, tomba sur eux, les défit, & prit leur ville, qu'il ne voulut ni raser ni détruire, mais qu'il fit colonie des Romains, en y envoyant deux mille cinq cent habitans le treizieme d'Avril [h].

Quelque tems après il s'éleva une si cruelle peste dans Rome, que les hommes mouroient subitement sans avoir été malades, & que les arbres ne pouvoient parvenir à porter leur fruit, ni les bêtes à faire leurs petits. De plus, il tomba sur la ville une pluie de sang, [i] de maniere que les calamités publiques furent d'abord aggravées par une furieuse superstition, qui s'empara de tous les esprits, & qui se fortifia encore quand on vit que les mêmes fléaux tomboient sur la ville de Laurentum ; car on ne douta plus que la vengeance divine ne poursuivit ces deux villes pour le meurtre de Tatius, & pour celui des ambassadeurs. En effet, dès le moment que des deux côtés on eut livré & puni les auteurs de ces meurtres, ces fléaux cesserent visiblement & en même tems dans ces deux villes, que Romulus purifia ensuite par des sacrifices d'expiation, qui durent encore aujourd'hui, & qui se font, dit-on, à la porte Ferentine [k].

Avant

[g] *Les autres écrivent que ceux de Fidenes coururent & ravagerent les premiers le territoire de Rome.*) C'est ainsi que l'écrit Tite-Live. Denys d'Halicarnasse dit qu'ils pillerent un convoi que les Romains faisoient venir de *Crustumérium.*

[h] Le jour des ides d'Avril.

[i] Ils prenoient pour du sang une pluie composée d'exhalaisons rousses.

[k] La même que la porte Latine

Avant que la peste eût cessé, [l] ceux de la ville de Camérium [m] allerent attaquer les Romains, & fourragerent leur pays, dans l'espérance que le mal qu'ils souffroient les mettroit hors d'état de se défendre; mais Romulus sortit contre eux, les battit, leur tua six mille hommes sur la place, prit leur ville, transporta à Rome la moitié de ceux qui étoient échappés du combat, & ajoûta à l'autre moitié deux fois autant de citoyens Romains, qu'il établit dans la ville le premier d'Août, tant le nombre de ses citoyens s'étoit augmenté en seize ans qu'il y avoit que Rome étoit bâtie. Parmi les dépouilles qu'il emporta de Camérium, il y eut un char de cuivre à quatre chevaux, qu'il consacra dans le temple de Vulcain, [n] après y avoir ajoûté sa statue, que la victoire couronnoit.

Sa puissance étant ainsi affermie, les plus foibles de ses voisins plioient sous lui, & se contentoient

Latine. On l'appelloit *Férentine*, parce qu'on sortoit par-là pour aller à Ferentum.

[l] *Ceux de Camérium allerent attaquer les Romains.*) Ils égorgerent ou chasserent la garnison que Romulus avoit envoyée dans leur ville, qu'il avoit déja fait colonie des Romains.

[m] Ville du Latium près de Rome.

[n] *Après y avoir ajoûté sa statue que la victoire couronnoit.*) Denys d'Halicarnasse dit qu'il y ajoûta sa statue, & une inscription greque où étoient contenues toutes ses actions; mais il ne dit rien de la victoire, & je doute encore plus de l'inscription: car, comme je l'ai déja dit, on ne commença à mettre des inscriptions aux statues, que long-tems après Romulus. On ne marqua même d'abord que le nom, ou la dignité de ceux à qui on les élevoit; & je ne crois pas que, pendant plus de six cent ans, on ait vû à Rome aucune statue avec de ces longues & fastueuses inscriptions que la vanité inventa depuis.

 o Habitans

tentoient de vivre en repos & en sûreté, & les plus puissans, réveillés par la crainte & par l'envie, voyoient bien que Romulus n'étoit pas un homme à mépriser, & qu'il falloit à quelque prix que ce fût empêcher son accroissement, & lui opposer de fortes barrieres. Les [o] Véiens, qui possédoient un grand pays & qui habitoient une bonne & forte ville, furent les premiers des Toscans qui commencerent la guerre, en redemandant Fidenes comme une ville qui leur appartenoit ; en quoi ils faisoient une chose, non-seulement injuste, mais ridicule : car après avoir abandonné ses habitans aux armes romaines, & les avoir laissé périr sans leur donner le moindre secours, ils s'avisoient de redemander ses terres & ses maisons quand elles appartenoient à un autre maître. Romulus les ayant donc renvoyés avec une réponse pleine de mépris & de moquerie, ils partagerent leurs troupes en deux corps ; avec l'un ils allerent attaquer l'armée de Fidenes, & avec l'autre ils marcherent contre les troupes que conduisoit Romulus. Ceux qui donnerent du côté de Fidenes, eurent l'avantage, & tuerent deux mille Romains ; mais ceux qui combattirent contre Romulus furent défaits & perdirent plus de huit mille hommes. Quelques jours après il y eut encore près de Fidenes un autre combat où Romulus mérita tout l'honneur de la victoire : car tout le monde convient qu'il joignit en cette occasion la ruse au courage, & qu'il fit paroître une force de corps & une vitesse au-dessus de l'humanité. [p] Ce que

[o] Habitans de la ville de Véies, capitale de la Toscane.

[p] *Ce que quelques-uns avancent, que de quatorze mille*

que quelques-uns avancent, que de quatorze mille hommes qui moururent sur la place, Romulus en tua plus de la moitié de sa main, est non-seulement fabuleux, mais entiérement incroyable; [q] car même on accuse les [r] Messeniens d'avoir outré le mensonge & la vanité, quand ils ont dit d'Aristomene, qu'il fit trois fois le sacrifice de cent victimes, pour autant de Lacédémoniens qu'il avoit tués dans trois combats.

L'armée des Véiens ayant été mise en déroute, Romulus ne s'amusa pas à poursuivre les fuyards; il marcha droit à leur ville. Les habitans qui venoient de recevoir un si grand échec, n'attendirent pas qu'il en formât le siége, ils sortirent au-devant de lui avec toutes sortes de soumissions & de prieres, & en obtinrent une treve de cent ans, en abandonnant cette partie de leur territoire, qu'ils appellent [s] *Septempagium*

mille hommes qui moururent sur la place, Romulus en tua plus de la moitié de sa main.) Les historiens, dont parle Plutarque, avoient pris au pied de la lettre ce qu'on chantoit dans le champ de triomphe, où l'on n'épargnoit pas l'hyperbole. C'est comme les femmes d'Israël, qui sortirent au-devant de David, lorsqu'il revenoit de la défaite des Philistins, & qui chantoient: *Saül a tué mille hommes, & David en a tué dix mille.*

q *Car même on accuse les Messéniens d'avoir outré le mensonge & la vanité, quand ils ont dit d'Aristomene, &c.*) Pausanias écrit qu'Aristomene, capitaine des Messéniens contre les Spartiates, offrit trois fois à Jupiter surnommé *Ithomates*, le sacrifice de cent victimes pour autant d'ennemis qu'il avoit tués de sa main en trois différens combats, & il marque les trois combats & les lieux où ils furent donnés. Ces guerres de Messene arriverent du tems de Tullus Hostilius.

r Messene, ville du Péloponese.

s Le canton des 7. bourgs, depuis Véies jusqu'au Tibre.

Sardiens

tempagium, en cédant les ſalines qui ſont à l'embouchure du Tibre, & en donnant pour ôtages cinquante de leurs principaux citoyens.

Romulus triompha enſuite le quinzieme d'Octobre, menant un grand nombre de priſonniers, parmi leſquels étoit le général même des Véiens, homme déja vieux & qui s'étoit acquitté de ſa charge avec moins de ſageſſe & d'expérience que ſon âge ne promettoit. De-là vient qu'encore aujourd'hui ceux qui font les ſacrifices de victoire, conduiſent au capitole par la grande place un vieillard vêtu d'une robe de pourpre, & qui porte au col l'ornement d'or appellé *bulla*, que l'on donne aux enfans de bonne maiſon, & un héraut crie à haute voix, * *Sardiens à vendre*; car on prétend que les Toſcans deſcendent d'une colonie de Sardis, & Veies eſt une ville de Toſcane.

Ce fut la derniere guerre qu'eut Romulus, après laquelle il ne put éviter ce qui arrive preſqu'à tous ceux que la fortune, par des faveurs extraordinaires, a élevés à une fort grande puiſſance. Corrompu par ſes proſpérités & enflé d'orgueil

* *Sardiens à vendre.*) Plutarque, dans ſes *queſtions romaines*, rapporte encore à la même occaſion l'origine de cette coûtume; mais il ſe trompe, les Toſcans ne deſcendoient nullement des Lydiens, comme nous l'avons dit ailleurs. Sinnius Capito a ſuivi de meilleurs mémoires, quand il a écrit que cette coûtume commença après que le conſul Tibérius Sempronius Gracchus eut pris la Sardaigne; car il emmena un ſi grand nombre d'eſclaves, que pendant long-tems on ne vit que Sardiens à vendre dans tous les marchés; & c'eſt ce qui donna lieu au proverbe, *Sardi venales, alius alio nequior*; « Sardiens à vendre, tous » plus méchans l'un que l'au« tre ». Proverbe que l'on appliqua enſuite à tous les priſonniers que l'on menoit en triomphe.

« La

d'orgueil, de prince doux & sociable qu'il étoit auparavant, il dégénéra en monarque fâcheux & superbe, & commença à blesser les yeux de ses citoyens par son port & par ses habits; car sur une veste de pourpre il portoit la robe [u] bordée, ne se laissoit voir qu'assis dans un siége à dossier renversé, [x] étoit toûjours environné de cette compagnie de jeunes gens, qu'on appelloit *celeres*, à cause de la vîtesse avec laquelle ils exécutoient ses ordres; & quand il marchoit en public, il étoit précédé par des huissiers qui portoient des baguettes, dont ils écartoient la foule, & qui avoient pour ceintures des courroies dont ils lioient tous ceux qu'il ordonnoit: & de-là ces huissiers étoient appellés *licteurs*, du mot *ligare*, dont les Latins se servoient anciennement pour dire *lier*, ce qu'ils disent présentement *alligare*. Mais je crois plûtôt qu'on a ajoûté un *c* à l'ancien mot, qui étoit *liteurs*, & que ces huissiers étoient ainsi appellés, comme ministres publics, du mot *leitos*, dont les Grecs se servent encore pour dire *le peuple*, reservant le mot *laos* pour dire *la populace*.

Cependant Romulus, après la mort de son aïeul Numitor, au lieu de se mettre en possession du royaume d'Albe, qui lui appartenoit légitimement, en laissa l'administration aux Albains

[u] La robe appellée *trabea*, qui étoit une espece de manteau royal de pourpre bordé de bandes d'autre pourpre, souvent brochée d'or.

[x] *Etoit toûjours environné de ces jeunes gens qu'on appelloit* CELERES.) Il avoit créé trois compagnies de trois cent des plus vaillans hommes, qui étoient ses gardes, & qui combattoient toûjours autour de lui à pied & à cheval, comme les gardes des rois de Lacédémone.

bains, pour regagner en quelque façon les bonnes graces du peuple ; & tous les ans il créoit à Rome un magistrat qui rendoit la justice aux Sabins ; [y] mais par un si dangereux exemple, il enseigna aux nobles de Rome à vivre sans roi, & à former un état libre & indépendant, en commandant chacun à leur tour. Car sous lui les patriciens n'avoient aucune part aux affaires ; honorés seulement d'un vain titre, ils n'étoient appellés au conseil que par coûtume & par bienséance, & nullement pour y donner leur avis ; leur seule fonction étoit de recevoir respectueusement les ordres du roi, & le seul avantage qu'ils avoient sur le peuple, c'étoit d'être instruits les premiers de ce qui se passoit. Encore tout cela leur paroissoit-il supportable ; mais quand de sa propre autorité Romulus vint à partager à ses soldats les terres conquises, [z] & à rendre aux Véiens leurs ôtages, sans se mettre en peine de ce qu'ils en pensoient, alors ils trouverent qu'il faisoit au sénat une injure trop visible

y *Mais par un si dangereux exemple, il enseigna aux nobles de Rome à vivre sans roi.*) C'est-à-dire, que l'exemple des Albains, & dans Rome même celui des Sabins, qui n'obéissoient qu'à un magistrat qui changeoit toutes les années, firent ouvrir les yeux aux Romains ; & que cela joint à tous leurs mécontentemens, les détermina à se défaire de leur prince. Les Albains étoient alors les seuls peuples qui n'eussent point de roi, exemple dangereux pour une monarchie qui ne fait que de naître. Mais c'étoit bien pis de voir dans Rome même toute une nation obéir à un magistrat particulier, indépendamment des ordres du Prince.

z *Et à rendre aux Véiens leurs ôtages.*) Denys d'Halicarnasse ajoûte qu'il se rendit aussi insupportable par sa cruauté, ayant condamné plusieurs Romains considérables à être précipités du roc tarpéien.

a Car

visible ; & comme il disparut quelques jours après, les sénateurs furent soupçonnés d'avoir eu beaucoup de part à sa mort, qui arriva le septieme de Juillet, appellé *Quintilis*, & sur laquelle on ne sait rien de certain que le tems ; [a] car à pareil jour on fait encore aujourd'hui beaucoup de choses qui représentent cet accident, & il ne faut pas s'étonner de cette incertitude, puisque même Scipion [b] l'Africain ayant été trouvé mort dans sa maison après souper, on ne put en aucune maniere découvrir comment cela s'étoit fait. Les uns assurerent qu'étant naturellement fort infirme, la nature avoit défailli en lui tout-d'un-coup : [c] les autres, que de dessein formé il s'étoit empoisonné lui-même ; & les autres enfin, que ses ennemis étoient entrés chez lui & l'avoient étouffé : cependant son corps fut exposé à la vûe de tout le monde, [d] & chacun eut la liberté de chercher sur lui

[a] *Car à pareil jour on fait encore aujourd'hui beaucoup de choses qui représentent cet accident.*) Le calendrier romain marque ce jour-là, *populi fugium*, « la fuite du » peuple ; *nonæ caprotinæ*, » les nones caprotines ; & » *festum ancillarum*, la fête » des servantes ». Trois choses qui avoient du rapport à cet accident, comme on le verra dans la suite.

[b] Scipion, fils de Paul Emile, & adopté par le grand Scipion l'Afriquain.

[c] *Les autres, que de dessein formé il s'étoit empoisonné lui-même.*) Sa femme Sempronia fut soupçonnée de lui avoir donné ce poison, parce qu'elle étoit sœur des Gracques, aux entreprises desquels il s'étoit toûjours opposé. On ne fit aucune recherche de sa mort ; sur quoi Valere Maxime dit fort bien : *Raptorem spiritûs domi invenit, mortis punitorem in foro non reperit* ; « il trouva un meurtrier » dans sa maison & ne trou» va pas un vengeur dans » Rome ».

[d] *Et chacun eut la liberté de chercher sur lui.*) Victor dit pourtant qu'il fut emporté la tête enveloppée d'un linge

lui les marques & les vestiges de sa mort ; au lieu qu'il ne resta pas la moindre partie du corps de Romulus, ni le plus petit morceau de ses habits : de sorte que l'on conjectura que pendant qu'il tenoit le conseil dans le [e] temple de Vulcain, les sénateurs s'étoient jettés sur lui, l'avoient déchiré, & en avoient emporté chacun leur piece cachée dans leur sein.

Il est vrai que d'autres pensent que cela n'arriva, ni dans le temple de Vulcain, ni en présence des sénateurs seuls ; mais que Romulus étant à une assemblée du peuple hors de la ville, près du marais appellé *le marais de la chevre*, tout-d'un-coup il se fit des changemens incroyables dans l'air, & il survint un orage si horrible qu'on ne le sauroit décrire. [f] Le soleil perdit entiérement sa lumiere, & le jour fut changé

linge, afin que les marques de sa mort ne parussent pas, *obvoluto capite elatus est, ne livor appareret.*

[e] Le sénat avoit accoûtumé de s'assembler dans ce temple qui étoit près de la grand'place.

[f] *Le soleil perdit entiérement sa lumiere.*) Les anciens ont écrit que Romulus, après avoir régné 37. ans, étoit mort pendant une grande éclipse de soleil. Ciceron, dans les fragmens du 6. liv. de la république. *Namque ut olim deficere sol hominibus extinguique visus est, cùm Romuli animus hæc ipsa in templa penetravit.* En effet, par les tables astronomiques, on voit que, sur la fin de la premiere année de la 16. olympiade, il y eut une éclipse de soleil le 26. Mai, qui alors, à cause de l'irrégularité du calendrier, pouvoit fort bien se rencontrer dans le mois de Juillet ; mais comment accorder cela avec l'anniversaire que les Romains célébroient tous les ans pour Romulus, à la fête des Quirinales, vers la mi-Février ? Il y a bien de l'apparence que les Romains n'étoient pas mieux instruits du tems de la mort de Romulus, que de celui de la fondation de Rome.

g Ils

changé en une nuit effroyable & obſcure où l'on entendit de tous côtés ſans relâche des tonnerres épouvantables & des tourbillons de vents impétueux. Pendant ce tems-là le peuple étonné prit la fuite & ſe diſperſa de tous côtés ; mais les ſénateurs ſe ſerrerent. L'orage ceſſé & le ſoleil commençant à diſſiper les ténebres, le peuple revint dans le même lieu ; & comme il cherchoit & redemandoit ſon roi, qu'il ne voyoit plus paroître, les ſénateurs lui défendirent d'en faire une plus longue recherche, & lui ordonnerent de l'honorer & de le révérer comme celui qui avoit été enlevé au ciel, [g] & qui au lieu d'un prince doux & favorable, leur ſeroit deſormais un dieu propice qui exauceroit tous leurs vœux. [h] Les plus ſimples, ravis de cette bonne nouvelle & pleins d'eſpérance, ſe retirerent en adorant dans leur cœur ce nouveau dieu ; mais les autres, approfondiſſant davantage ce myſtere avec un eſprit d'animoſité & de vengeance, troubloient extrêmement les ſénateurs, car ils les accuſoient d'être les ſeuls meurtriers du roi, & de n'amuſer ainſi le peuple par des contes ridicules, que pour cacher leur crime.

Ce deſordre alloit aboutir à une guerre civile, lorſqu'un des plus nobles patriciens, [i] & connu pour un des plus gens de bien de toute la ville, Julius Proculus, qui étoit venu d'Albe à

[g] Ils diſoient que c'étoit le dieu Mars ſon pere qui l'avoit enlevé.

[h] *Les plus ſimples, ravis de cette nouvelle.*) Cela peint bien le peuple. Dans un moment il adorera comme un dieu celui qu'il n'aura pû ſouffrir pour maître ni même pour voiſin.

[i] Il deſcendoit d'Aſcanius.

 k Et

à Rome avec Romulus, [k] & qui avoit eu le plus de part à l'amitié & à la familiarité de ce prince, se présenta dans la grande place, & jura devant tout le monde sur ce qu'il y avoit de plus sacré, que comme il revenoit, Romulus s'étoit apparu à lui beaucoup plus grand que de coûtume, & couvert d'armes plus éclatantes que le feu; que lui tout étonné, lui avoit dit: *Ah, Seigneur, que vous avons-nous fait, & pourquoi nous avez-vous quittés si malheureusement, en nous exposant au plus cruel de tous les reproches, & en plongeant toute votre ville orpheline dans le plus grand deuil où elle puisse jamais se trouver?* & que Romulus avoit bien daigné lui répondre: *Proculus, telle a été la volonté des dieux, qu'après avoir été aussi long-tems avec les hommes, & avoir bâti une ville, qui doit être la maîtresse de l'Univers & la plus glorieuse cité du monde, je retournasse ainsi au ciel d'où j'étois descendu; mais prens courage & ne manque pas de dire aux Romains, qu'en s'exerçant aux grands travaux & en se munissant de tempérance & de sagesse, ils s'éleveront au plus haut degré de puissance où les hommes puissent parvenir. Pour moi, sous le nom de Quirinus, je serai desormais votre protecteur & votre dieu tutélaire.*

Ce témoignage parut digne de foi, tant à cause des mœurs de celui qui le rendoit, que de

[k] *Et qui avoit eu le plus de part à l'amitié & à la familiarité de ce prince.*) Tout cela étoit nécessaire, afin qu'on ajoûtât foi à sa déposition. Sa probité rendoit croyable son témoignage; & l'amitié que Romulus avoit pour lui, faisoit croire qu'il s'étoit plûtôt apparu à lui qu'à tout autre. Au reste, ceux qui traiteroient de crime le faux serment que fit Proculus en cette occasion, n'ont qu'à se ressouvenir de cette maxime consacrée par la vraie vertu: *Salus populi suprema lex estò.*

l C'est

de son serment; & ce qui aida encore beaucoup à le faire recevoir, [l] c'est que, comme par une inspiration divine, tout le monde fut saisi en même tems d'un tel enthousiasme, que personne ne chercha à contredire, & que chacun oubliant ses premiers soupçons, se mit à adorer Quirinus & à l'invoquer. Mais tout cela ressemble assez à ce que les Grecs content [m] d'un Aristéas Proconnésien, & d'un Cléomede Astypaléen; [n] car ils disent que cet Aristéas étant mort dans une boutique de Foulon, ses amis, qui allerent pour emporter son corps, ne le trouverent plus, [o] & que des gens qui revenoient

[l] *C'est que, comme par une inspiration divine, tout le monde fut saisi en même tems d'un tel enthousiasme.*) Combien d'exemples de subits enthousiasmes n'a-t-on pas vûs dans beaucoup d'assemblées du peuple? Mais ce qui n'arrive pas toûjours, c'est qu'en cette occasion les Romains tirerent du mensonge la même utilité qu'ils auroient tirée de la vérité; car qu'auroit pû faire davantage Romulus dieu, que de sauver l'état, & de faire succéder la paix & l'union à une si grande division & à un si affreux désordre?

[m] *D'un Aristéas Proconnésien.*) Cet Aristéas, de l'isle de Proconnese dans la Propontide, étoit historien & poëte, & grand charlatan. Il avoit composé en vers hexametres l'histoire des Arimaspes ou Scythes, s'il est vrai que cet ouvrage n'ait pas été supposé, comme Denys d'Halicarnasse l'a cru. Il disoit que son ame sortoit de son corps quand il vouloit, & qu'elle retournoit ensuite. Il vivoit du tems de Crésus. Hérodote conte cette histoire au long dans son 4. liv.

[n] De l'isle Astypalée, au-dessus de Crete.

[o] *Et que des gens qui revenoient de quelque voyage, assûrerent qu'ils l'avoient rencontré, & qu'il tenoit le chemin de Crotone.*) Il vint un homme d'Artacia, près de Cysique, qui dit qu'il avoit vû Aristéas qui tenoit le chemin de Cysique, & qu'il avoit parlé à lui. Plutarque s'est trompé, & il a confondu cette histoire avec une autre aventure du même Aristéas à Métapont, qu'Hérodote raconte immédiatement après la premiere.

2 Pour

noient de quelque voyage, assurerent qu'ils l'avoient rencontré, & qu'il tenoit le chemin de Crotone.

[p] Pour ce qui est de Cléomede, ils racontent que ce fut un homme d'une force prodigieuse & d'une grandeur demesurée, mais d'ailleurs furieux & insensé; après avoir fait plusieurs violences, il entra un jour dans une école pleine de petits-enfans, & d'un coup de poing qu'il donna à une colonne qui soutenoit le comble, il la partagea par le milieu, de maniere que le toit tomba sur ces enfans, & les écrasa. Se voyant poursuivi, il se jetta dans un grand coffre [q] qu'il ferma sur lui, & en tint si bien le couvercle, que plusieurs personnes ayant joint leurs forces pour l'ouvrir, ne purent jamais le faire. Enfin ils prirent le parti de le rompre; mais quand ils l'eurent mis en pieces, ils ne trouverent leur homme ni vivant, ni mort, dont ils furent si surpris, qu'ils envoyerent sur l'heure même consulter l'oracle de Delphes. La prêtresse leur fit cette réponse: [r] *Cléomede est le dernier de tous*

p *Pour ce qui est de Cléomede, ils racontent que ce fut un homme d'une force prodigieuse, & d'une grandeur demesurée, mais d'ailleurs furieux & insensé.*) Pausanias raconte au long cette histoire dans le second livre. Il dit que l'Olympiade 72. ce Cléomede, luttant contre un homme d'Epidaure, appellé Iccus, le tua; les juges, ayant trouvé l'action fort mauvaise, lui refuserent le prix; & Cléomede outré de douleur se retira chez lui, & perdit l'esprit.

q Qui étoit dans le temple de Minerve où il se réfugia.

r *Cléomede est le dernier de tous les héros.*) Plutarque ne rapporte que le premier vers de la réponse; la prêtresse ajoûtoit: *Honorez-le par vos sacrifices, comme n'étant plus mortel.* Voilà un plaisant héros, qu'un fou qui fait périr un grand nombre d'enfans.

s On

tous les héros. [s] On dit aussi que le corps d'Alcmene disparut au milieu de sa pompe funebre, & qu'à sa place on ne trouva qu'une pierre dans son lit. On débite encore plusieurs autres fables contre toute sorte d'apparence de vérité, en associant mal-à-propos au privilége des dieux immortels ce qui est mortel de sa nature. Véritablement il y a de l'impiété & de la bassesse à nier la divinité de la Vertu; mais de vouloir mêler la Terre avec le Ciel, voilà ce qui est extravagant & ridicule.

Laissant donc tous ces contes vains, arrêtons-nous à cette vérité constante, qu'après que le corps, comme dit Pindare, *a été la proie de la mort, l'ame triomphe d'elle, & demeure seule image vivante de l'éternité.* Comme elle est la seule qui vient des dieux, elle est aussi la seule qui y retourne, non pas avec le corps, mais après qu'elle en est séparée, qu'elle est devenue simple & pure, & qu'elle ne tient plus rien de la chair; [t] car l'ame seche, comme dit Héraclide [u], est la plus excellente, elle se détache du corps comme un éclair s'élance de la nue; au lieu que celle qui est mêlée & détrempée avec le corps, & qui n'est, pour ainsi dire, que de chair, ressemble proprement à une vapeur épaisse & pesante qui ne s'enflamme que très-difficilement

[s] *On dit aussi que le corps d'Alcmene disparut au milieu de sa pompe funebre.*) Les Thébains disoient qu'Alcmene n'avoit point eu de tombeau, parce qu'elle avoit été changée en pierre. *Pausan.*

[t] *Car l'ame seche, comme dit Héraclite.*) Cette ame seche est fort bien imaginée par un philosophe, qui mettoit le feu pour premier principe de toutes choses.

[u] Philosophe d'Ephese qui vivoit peu de tems après Pythagore.

x *Deviennent*

difficilement, & ne s'éleve qu'avec peine. Il n'est donc nullement nécessaire de forcer la nature, en plaçant dans le ciel les corps des gens de bien avec leurs ames; il suffit d'être fortement persuadé que par la vertu leurs ames * deviennent, de leur nature & par l'ordre des dieux, d'hommes, héros; de héros, génies; & si elles ont passé toute leur vie, comme les jours des saintes cérémonies & des purifications, dans la pureté & dans l'innocence, sans avoir commis aucune œuvre mortelle ni fléchi sous le joug des passions vicieuses, de génies elles deviennent de véritables dieux, & reçoivent la plus grande & la plus heureuse de toutes les récompenses, non pas par un arrêt public d'une ville, mais réellement, & par des raisons qui se tirent de la Divinité même.

Pour ce qui est du surnom de Quirinus qu'on donne à Romulus, les uns disent que c'est la même chose que Mars; les autres assurent qu'il vient de la même origine que celui de *Quirites*, qui fut donné à ses citoyens; & les autres enfin prétendent que les anciens appelloient le fer d'une

* *Deviennent de leur nature, & par l'ordre des dieux, d'hommes, héros; de héros, génies; & si, &c. de génies, elles deviennent de véritables dieux.*) Hésiode a distingué le premier ces quatre natures, les hommes, les héros, les génies, les dieux; & sur cela les philosophes ont imaginé cette gradation, & si on ose le dire, cet affinage des ames. Après la mort elles deviennent héros; de héros, après certaines révolutions, elles deviennent démons ou génies; & si elles ont vécu très-saintement pendant qu'elles ont habité le corps de génies, elles deviennent de véritables dieux, après qu'elles ont achevé de se purifier par la vertu; & jusqu'à ce qu'elles soient parvenues à cette derniere perfection, elles peuvent retomber dans leurs premieres ténebres.

d'une pique, ou la pique même, *quiris;* que la petite image de Junon qu'on portoit au bout d'une pique, étoit appellée l'image de *Junon Quiritide;* qu'on donnoit aussi le nom de *Mars* à la pique, qui étoit consacrée dans le palais de Numa; que ceux qui avoient le mieux fait dans les combats, étoient honorés d'une pique; & que pour toutes ces raisons Romulus fut surnommé *Quirinus*, c'est-à-dire le dieu des armes & des combats. On lui consacra un temple sur le mont, qui de son nom fut appellé *Quirinal.*

Le jour qu'il disparut se nomme *la fuite du peuple & les nones caprotines*, à cause du sacrifice qu'on y fait hors de la ville près du marais de la Chevre. En allant à ce sacrifice, ils prononcent avec de grands cris plusieurs de leurs noms propres, comme Marcus, Caïus, *&c.* pour mieux imiter la fuite de ce jour-là, & la maniere dont ils s'appelloient les uns les autres dans le trouble & dans la frayeur. D'autres prétendent que ce n'est nullement l'imitation d'une fuite, & que tout cela se pratique en mémoire d'une grande hâte & d'une diligence extraordinaire, dont ils rendent une telle raison: Après que les Gaulois, qui avoient pris Rome, eurent été chassés par Camillus, la ville se trouva si épuisée & si foible, qu'elle ne pouvoit se remettre. La plûpart des peuples Latins, profitant de cette occasion, se liguerent ensemble, & avec une puissante armée, commandée par Lucius Posthumius, ils allerent planter leur camp près de Rome. D'abord ils envoyerent un héraut aux Romains, pour leur dire que les Latins venoient à dessein de renouveller par de nouveaux mariages l'ancienne alliance qui étoit entre eux, & qui s'en alloit presque éteinte; que

s'ils

s'ils vouloient donc leur envoyer leurs filles & leurs jeunes femmes veuves, ils auroient la paix, comme ils l'avoient eue par même moyen avec les Sabins. Les Romains, étonnés de ce discours, ne savoient à quoi se resoudre. D'un côté ils craignoient la guerre, s'ils refusoient ce parti; & de l'autre ils voyoient bien que de livrer leurs filles & leurs femmes, ce n'étoit rien moins que recevoir le joug, & se rendre esclaves de ces peuples. Comme ils étoient dans cette cruelle incertitude, une esclave nommée Philotis, ou, selon d'autres, *Tutela*, leur conseilla d'user de ruse pour éviter également la guerre & la honte de donner des ôtages aux Latins. La ruse étoit, qu'elle-même & toutes leurs plus belles esclaves richement parées, feroient envoyées à leurs ennemis, comme si c'étoient les femmes & les filles qu'ils demandoient; que la nuit elle leur éleveroit un flambeau allumé, & que les Romains, le voyant, sortiroient avec leurs armes, & se déferoient aisément de leurs ennemis, qu'ils trouveroient plongés dans un profond sommeil. Cela fut exécuté comme elle l'avoit dit. Les Latins donnerent dans le piége, & vers le milieu de la nuit, Philotis éleva un flambeau sur un figuier sauvage, derriere lequel elle étendit des couvertures, afin que le flambeau fût vû de Rome sans être apperçu du camp. Les Romains n'eurent pas plûtôt vu le signal, qu'ils sortirent en armes avec toute la diligence possible, en s'entr'appellant les uns les autres au sortir des portes, comme c'est là coûtume, pour s'exciter. Ayant surpris leurs ennemis, ils en firent un grand carnage, & en mémoire de cette victoire, ils célebrent, dit-on, cette fête, & l'on nomme ce jour-là les *Nones Caprotines*,

à

à cause de ce figuier sauvage, que les Romains appellent *Caprificus*. Ce même jour on fait un festin aux femmes hors de la ville, sous des ramées faites de branches de figuier, & les esclaves font une quête sous ces ramées, en jouant & en badinant. Ensuite elles se frappent les unes les autres, & se jettent des pierres en mémoire du secours qu'elles avoient donné aux Romains dans cette occasion; mais la plûpart des historiens rejettent ce conte. Aussi [y] cette maniere de s'entr'appeller en plein jour, & cette sortie qu'on fait vers le marais de la Chevre, comme des gens qui vont à un sacrifice, semble s'accorder mieux avec la premiere histoire, à moins que ces deux avantures, si éloignées l'une de l'autre, ne soient arrivées par hasard le même jour. [z] Au reste quand Romulus cessa de vivre, on dit qu'il étoit dans la cinquante-quatrieme année de son âge, & dans la trente-huitieme de son regne.

y Car dans cette fête il y a des choses qui conviennent à l'un & à l'autre de ces accidens.

z *Au reste, quand Romulus cessa de vivre, on dit qu'il étoit dans la cinquante-quatrieme année de son âge, & dans la trente-huitieme de son regne.*) Plutarque retranche ici une année de l'âge de Romulus, & en ajoûte une à son regne. Selon Denys d'Halicarnasse, il mourut la cinquante-cinquieme année de son âge, après avoir régné trente-sept ans.



COMPARAISON.

COMPARAISON
DE THESE'E ET DE ROMULUS.

VOILA tout ce qui m'a paru de plus digne de mémoire dans ce que j'ai trouvé de Thesée & de Romulus. Pour venir présentement à les comparer, il me semble d'abord que Thesée fit de grandes entreprises de son propre mouvement & de son propre choix, sans aucune nécessité qui l'y forçât, & au contraire, lorsqu'il avoit une entiere liberté de vivre en repos dans Trézene & de jouir tranquillement d'un royaume considérable, que son aïeul lui devoit laisser; au lieu que Romulus ne se porta à faire de grandes actions que pour éviter l'esclavage & la punition qui le menaçoient, devenu, comme dit Platon, hardi de peur, & forcé par une indispensable nécessité, qui ne lui laissoit le choix que de vaincre, ou de souffrir les plus honteux supplices.

D'ailleurs le chef-d'œuvre de ce dernier, c'est d'avoir tué un seul tyran d'Albe ; mais Scyrron, Synnis, Procruste ou Damastes le porteur

* COMPAR. DE THESE'E ET DE ROMULUS. De tous les ouvrages de Plutarque, il n'y en a point, à mon avis, qui lui doivent faire tant d'honneur que ces comparaisons ; car il falloit infiniment plus d'esprit pour trouver les rapports & les différences qu'il y a entre ces grands hommes, que pour écrire leurs actions. Il pese ici les vices & les vertus dans une balance si juste, que l'on peut dire que jamais personne n'a mieux enseigné à donner à chaque chose son véritable prix ; & il y a un profit infini à faire dans cette lecture.

porteur de massue, furent comme les préludes du premier. Ce ne fut qu'en chemin faisant & en se préparant à de plus grands exploits, qu'il les punit & les ôta du monde, & par leur mort il délivra la Grece de ces horribles tyrans, avant que la Grece connût seulement le nom de son libérateur.

De plus il ne tenoit qu'à Thesée de prendre le chemin de la mer pour éviter les brigands & toute mauvaise rencontre; & il ne dépendoit nullement de Romulus de n'avoir pas sur les bras de fort grosses affaires pendant la vie d'Amulius; & une marque certaine de cela, c'est que Thesée alla attaquer les méchans, sans avoir reçu d'eux aucune injure, & seulement pour délivrer les autres de l'oppression; au lieu que Romulus & son frere, pendant que le tyran ne leur fit aucun mal, lui laisserent opprimer tous les autres tant qu'il voulut, sans s'en mettre en peine. Que si l'on fait valoir, comme de grandes choses, que Romulus ait été blessé dans la bataille contre les Sabins, qu'il ait tué Acron de sa main, & qu'il ait vaincu grand nombre d'ennemis en plusieurs rencontres, on n'a qu'à opposer à ces faits d'armes le combat contre les Centaures & la guerre des Amazones.

Mais ce que Thesée osa entreprendre au sujet du tribut qu'on payoit au roi de Crete, quand il s'offrit volontairement pour aller avec les autres jeunes garçons & avec les jeunes filles qu'on y envoyoit, & qu'il voulut bien s'exposer au danger, ou d'être dévoré par le Minotaure, ou d'être immolé sur le tombeau d'Androgée, ou enfin, ce qui est même le moindre de tous les maux, dont on écrit qu'il étoit menacé, de

servir

servir honteusement des maitres cruels & impitoyables, cela est si fort au-dessus de tout, & il y a dans cette seule action tant de hardiesse, de magnanimité, de justice, d'amour pour le public, & un si grand desir de vertu & de gloire, qu'on ne sauroit dignement l'exprimer. Et à ce propos, il me semble que [b] les philosophes ont eu grande raison de définir l'amour, *une inspiration, ou plûtôt un secours des dieux, pour le salut & la conservation des jeunes hommes.* En effet l'amour d'Ariadne n'est proprement que l'ouvrage d'un dieu, & le moyen dont il voulut se servir pour sauver Thesée. Ainsi bien loin de blâmer cette princesse, on doit s'étonner que tous les hommes & toutes les femmes ne sentissent pas pour lui les mêmes desirs. Que si elle a été la seule qui l'ait aimé avec tant de passion, [c] je crois être bien fondé à dire qu'en

[b] *Les philosophes ont eu grande raison de définir l'amour, une inspiration, ou plûtôt un secours des dieux* pour le salut & *la conservation des jeunes hommes.*) Ceci est pris du discours de Diotime dans le banquet de Platon, où elle dit que l'amour est le secours le plus sûr & le plus efficace que les dieux ayent donné aux hommes pour les faire arriver à la véritable félicité; car on ne s'unit à Dieu que par l'amour.

[c] *Je crois être bien fondé à dire qu'aimant ce qui est beau & honnête, &c. elle se rendit véritablement digne de l'amour d'un Dieu.*) Plutarque entre ici dans l'idée de Socrate, qui enseigne que l'amour de la véritable vertu & de la vraie perfection est seule capable de nous unir à Dieu qui est la vertu & la perfection même, & cela est vrai; mais l'application que Plutarque en fait, est fausse. Il juge d'une maniere trop métaphysique de l'amour qu'Ariadne eut pour ce héros. Que fera donc la vertu, si on donne ce nom à l'action de cette princesse qui devient amoureuse d'un étranger la premiere fois qu'elle le voit; qui trahit pour lui son pere & sa patrie, & qui le reçoit dans son lit pendans

qu'en aimant ainſi ce qui eſt beau & honnête, & en ne plaçant ſon affection que dans les perſonnages d'une valeur extraordinaire, elle ſe rendit véritablement digne de l'amour d'un dieu [d].

Mais pour revenir à Theſée & à Romulus, quoiqu'ils fuſſent tous deux grands politiques, & nés pour gouverner de grands empires, ni l'un ni l'autre ne ſut conſerver les façons de faire d'un roi; car l'un dégénéra en républicain, & l'autre en tyran, faiſant tous deux la même faute par des paſſions toutes contraires; car le premier & le principal devoir d'un roi, c'eſt de conſerver ſon Etat; & pour le conſerver, il ne doit pas moins s'éloigner de tout ce qui eſt indécent, que ſe tenir fortement attaché à tout ce qui eſt ſéant & convenable. Celui qui ſe roidit ou qui ſe relâche, ceſſe également d'être roi; & devenu, ou l'eſclave de ſes ſujets, ou leur maître, il attire immanquablement, ou leur haine, ou leur mépris. * Cependant de ces deux

dant qu'il eſt encore tout couvert du ſang de ſon frere Deucalion qu'il a tué de ſa main?

[d] Car enſuite elle fut aimée de Bacchus.

* *Cependant de ces deux défauts, l'un ſemble venir de dureté & d'amour propre; & l'autre, de douceur & d'humanité.*) Celui qui de roi devient tyran, eſt inhumain, & s'aime plus que les autres, qu'il eſt toûjours prêt de ſacrifier à ſa grandeur: & celui qui de roi dégénere en républicain, paroît véritablement avoir de l'humanité, & aimer les autres autant ou plus que ſoi-même; mais ſouvent il eſt foible, & par cette foibleſſe il fait preſque autant de mal à ſon peuple, que le premier par ſon inhumanité: car il n'eſt preſque pas d'exemples de rois qui, ſe ſentant capables de gouverner, ayent, par amour pour l'humanité, abdiqué la ſouveraine puiſſance, & rendu la liberté à leur patrie; au lieu que les exemples des rois devenus tyrans, ſont innombrables.

[e] *Mais*

deux défauts, l'un semble venir de fierté & d'amour-propre, & l'autre de douceur & d'humanité.

Que si l'on ne doit pas imputer absolument à la fortune les malheurs des hommes, [e] mais qu'il faille rechercher dans ces accidens la différence des mœurs & des passions qui les causent, on ne peut pas nier qu'il n'y ait une fureur brutale & un mouvement précipité de colere demesurée dans ce que Romulus fit contre son frere, & Thesée contre son fils; mais la premiere occasion qui émeut le courage, rend toûjours plus excusable celui qui, ayant un plus grand sujet de se mettre en colere, est renversé de son assiete ordinaire, comme par un coup plus violent. [f] Ainsi Romulus n'ayant eu prise

e *Mais qu'il faille rechercher dans ces accidens la différence des mœurs & des passions qui les causent.*) Plutarque étoit Platonicien, & par conséquent il étoit persuadé que rien n'arrive au hazard, & que les mœurs étant la seule cause des actions des hommes, elles le sont aussi de leur malheur. Mais il n'a pas voulu choquer ouvertement l'opinion des Péripatéticiens, qui est ordinairement celle du peuple, qui attribue presque toûjours à la fortune tout ce dont il ne connoît pas la source, & qui le surprend.

f *Ainsi Romulus, n'ayant eu prise avec son frere que dans le conseil, & sur des choses qui regardoient le bien public.*) Je crois que ce doit être le véritable sens de ce passage, & ce raisonnement de Plutarque est fort bon. Dans un conseil, où il s'agit de l'utilité publique, on ne voit pas comment on peut se porter à un si grand excès de colere. Mais il semble que Plutarque n'ait pas bien compris les motifs du différend de Rémus & de Romulus; car en premier lieu, lorsqu'ils disputoient du choix de la montagne où il falloit bâtir la ville, le bien public n'y avoit aucune part, chacun d'eux cherchoit à satisfaire son ambition, & à être le maître de Rome. D'ailleurs ce ne fut pas là la cause de l'emportement de Romulus, qui n'entra dans cette furieuse

prise avec son frere, que dans le conseil & sur des choses qui regardoient le bien public, il n'y a personne qui puisse concevoir comment il put se porter tout-d'un-coup à un si grand excès de colere ; [g] au lieu que ce qui excita Thesée contre son fils, ce furent d'abord les passions les plus violentes, & que peu d'hommes ont pu éviter, l'amour & la jalousie fondée sur les faux rapports de sa femme. Ce qu'il y a même de plus considérable, c'est que la colere de Romulus passa jusqu'à l'effet, & lui fit commettre une action qui eut une fin très-malheureuse : mais celle de Thesée s'exhala en malédictions & en injures, vengeance ordinaire des vieillards irrités ; car du reste ce qui arriva à ce fils malheureux, semble plûtôt l'effet du hasard, que l'ouvrage de son pere ; c'est pourquoi de ce ce côté-là on préféreroit peut-être Thesée à Romulus.

Mais

furieuse colere, que lorsque Rémus, après s'être moqué de son travail, ajoûta l'insulte à la raillerie, & sauta le fossé par mépris, & pour prédire que les ennemis ruineroient ses murailles. Ainsi je ne sais si ce qui arma Romulus contre son frere, n'est pas plus fort que ce qui arma Thesée contre son fils. Il est toûjours certain qu'il faut de plus grands sujets pour animer un pere contre un fils, que pour irriter un frere contre un frere.

g Au lieu que ce qui excita Thesée contre son fils.) Dans la vie de Thesée, Plutarque n'a point expliqué l'aventure d'Hipolyte, & la calomnie de sa marâtre : & il me semble que c'est un défaut ; car le lecteur n'étant point instruit, il ne sauroit entendre ce texte. Il est vrai que peu de lecteurs ignorent que Phedre, femme de Thesée, devenue amoureuse d'Hippolyte, fils de son mari, & que n'ayant pû porter ce prince à souiller le lit de son pere, elle l'accusa d'avoir voulu attenter à sa pudicité. Thesée trop crédule dévoua son malheureux fils à la colere de Neptune qui le fit périr quoique innocent.

Mais d'un autre côté Romulus n'a pas ſur Theſée un médiocre avantage, en ce qu'il parvint à de très-grandes choſes par des commencemens très-petits ; en effet ſon frere & lui étant eſclaves & paſſant pour fils de Bouviers, mirent en liberté preſque tous les peuples Latins avant que d'être libres eux-mêmes, & acquirent en même tems les titres les plus glorieux, comme de vainqueurs de leurs ennemis, de protecteurs de leurs parens, de rois de nations, & de fondateurs de villes, non pas de fondateurs qui changent ſeulement, & déplacent les maiſons, comme Theſée, qui de pluſieurs habitations n'en fit qu'une ſeule, en ruinant pluſieurs villes qui portoient le nom des rois & des plus anciens héros de l'Attique, ce que Romulus fit auſſi à la fin, en contraignant ceux qu'il avoit vaincus de démolir leur patrie & d'aller demeurer avec leurs vainqueurs, mais de véritables fondateurs qui jettent les premieres pierres. Car la ville que Romulus fonda d'abord, ne fut point-du-tout une ville rajuſtée ſeulement & augmentée de pluſieurs pieces qui ſubſiſtaſſent déjà ; ce fut une ville qu'il bâtit depuis les fondemens, en acquérant en même tems, terre, patrie, royaume, famille, mariages, alliances, & cela ſans tuer ni offenſer perſonne, au contraire en faiſant du bien à grand nombre de fugitifs & de vagabonds, qui n'avoient ni feu ni lieu, & qui ne demandoient qu'à devenir ſes citoyens. S'il ne purgea pas la terre de brigands & de voleurs, il ſaccagea des villes, dompta des nations, & mena en triomphe des rois & des généraux d'armée.

Pour ce qui eſt de la mort de Rémus, on ne convient pas qui en eſt l'auteur, & la plûpart des

des écrivains rejettent sur d'autres que sur Romulus le soupçon de ce meurtre ; mais il est bien certain qu'il délivra sa mere, qui se mouroit dans une prison, & qu'il remit sur le throne d'Enée Numitor son aïeul, qu'Amulius avoit réduit à un pitoyable & honteux esclavage, & ne perdit pas une seule occasion de lui rendre toutes sortes de services, sans qu'il lui soit jamais arrivé de lui faire le moindre déplaisir, non pas même imprudemment & par mégarde. Il n'en est pas de même de Thesée, qui oublia l'ordre que son pere lui avoit donné de mettre la voile blanche à son retour. De quelques couleurs qu'on se servît, il seroit bien difficile de justifier sa négligence devant les juges les plus indulgens, & de l'empêcher d'être condamné comme parricide. C'est ce qu'un écrivain d'Athenes a fort bien vu ; mais comme il vouloit à toute force le défendre, il a feint qu'Egée, averti que Thesée s'avançoit à pleines voiles, courut à la citadelle avec tant de précipitation pour le voir, qu'un pied venant à lui glisser, il tomba ; comme si Egée pouvoit manquer d'avoir avec lui des gens pour le soutenir, ou qu'en lui voyant prendre le chemin de la mer, on l'eût laissé seul sans le suivre.

Que s'il faut parler de l'injustice qu'ils commirent tous deux en enlevant des femmes, celle de Thesée manque de prétexte honnête & plausible. Premierement, la même chose lui arriva plusieurs fois, car il enleva Ariadne, Antiope, Anaxo ; & après celles-là, quoiqu'il fût alors trop vieux pour penser au mariage, même le plus légitime, il enleva Helene, qui n'étoit encore qu'une petite fille, & nullement en âge de se marier. Et en second lieu, on ne peut pas

dire que ce fut pour avoir des enfans, car les filles de Trézene, celles de Lacédémone, & les Amazones, qu'il n'avoit pas même fiancées, n'étoient ni plus dignes, ni mieux en état de lui donner des enfans, que les Athénienes qui descendoient de l'ancienne race d'Erechthée & de Cécrops : & c'est ce qui fait croire, avec raison, qu'il ne le fit que par un esprit de débauche, vaincu par la volupté. Au contraire [h] Romulus en ayant ravi une fois pour toutes près de huit cent, n'en retint pour lui qu'une seule nommée Hersilie, & partagea les autres aux plus vaillans de ses citoyens, & ensuite par l'honneur, l'amitié & le bon traitement qu'il leur fit rendre, il changea cette violence & cette injustice en une action très-sage & très-utilement entreprise pour la société ; car par-là il unit deux nations, en mêlant les races & les familles ; & la bonne intelligence que cela fit naitre pour toûjours entre ces deux peuples, fut l'unique source de leur puissance & de leur grandeur. Du reste, le tems est un assez bon témoin de la pudeur, de la constance, & de l'amour réciproque dont il cimenta les mariages ; [i] car pendant plus de cinq cent trente ans il n'y eut pas un mari qui osât quitter sa femme, ni une femme son mari ; & comme en Grece les plus

[h] Romulus n'en enleva qu'une pour lui ; encore dit-on qu'il ne la garda pas pour lui, & qu'il la donna à Hostius Hostilius.

[i] *Car pendant près de cinq cent trente ans, il n'y eut pas un mari qui osât quitter sa femme.*) Il y a au grec, *près de deux cent trente ans* : mais c'est une faute ; car Denys d'Halicarnasse marque précisément que ce fut l'an de Rome cinq cent vingt, la cent trente-septieme olympiade, sous le consulat de M. Pomponius Matho & de C. Papirius Masso.

k Encore

plus savans dans l'antiquité connoissent par nom & surnom celui qui le premier tua son pere ou sa mere, tout de même les Romains savent qu'un Spurius Carbilius renvoya le premier sa femme, [k] encore ne fût-ce que parce qu'elle n'avoit point d'enfans.

A ce témoignage du tems s'accordent aussi parfaitement toutes les actions de ces deux peuples ; les deux rois avoient un pouvoir égal, & les deux nations jouissoient des mêmes priviléges & des mêmes droits à cause de cette alliance ; au lieu que tous les différens mariages de Thesée ne produisirent jamais aux Athéniens aucune alliance ni amitié, au contraire ils causerent des inimitiés, des guerres, des meurtres de citoyens, & enfin la prise de la ville d'Aphidnes, dont les habitans ne se sauverent qu'à grand'peine, & par la faveur de leurs [l] ennemis, qu'ils furent obligés d'adorer comme des dieux ; car sans cela ils auroient souffert à cause de lui, ce que Troie souffrit depuis à cause [m] d'Alexandre. Sa mere même n'en fut pas quitte pour la peur ; car elle eut le même sort qu'Hécube eut dans la suite ; elle fut emmenée captive, ayant été indignement délaissée & abandonnée

k *Encore ne fut-ce que parce qu'elle n'avoit point d'enfans.*) Il le jura ainsi devant les censeurs, & il protesta que, quoiqu'il aimât sa femme avec beaucoup de tendresse, il la quittoit pour satisfaire au serment qu'il avoit fait à son mariage, où il avoit juré, selon la formule ordinaire, qu'il se marioit pour avoir des enfans. Voilà un homme bien religieux. Il ne laissa pas depuis ce tems-là d'être odieux au peuple, qui regarda ce premier divorce comme un exemple très-pernicieux.

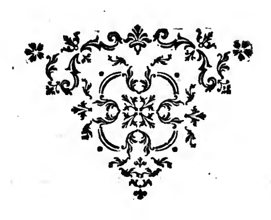
l De Castor & de Pollux.

m *Alexandre*, autrement *Paris*, fils de Priam, ravisseur d'Hélene.

donnée par son fils, au-moins si cette captivité d'Æthra n'est pas une fable, comme il seroit à souhaiter qu'elle le fût avec beaucoup d'autres particularités de la vie de Thesée.

Enfin ce qu'on dit à leur sujet de la Divinité, met entre eux une très grande différence; car Romulus en naissant fut sauvé par la seule faveur des dieux, & par leur assistance particuliere; au lieu que l'oracle rendu à Egée pour l'empêcher d'approcher d'aucune femme étrangere, semble montrer que Thesée vint au monde contre l'ordre & la volonté des dieux.

Fin de la comparaison de Thesée & de Romulus.



LYCURGUE.

LYCURGUE.

ON ne peut rien dire du légiſlateur Lycurgue, qui ne ſoit rapporté différemment par les hiſtoriens ; car il y a diverſes traditions ſur ſon origine, ſur ſes voyages, ſur ſa mort, & encore plus ſur ſes loix & ſur la forme du gouvernement qu'il établit ; mais l'on s'accorde encore moins ſur le tems où il a vécu. [a] Les uns diſent qu'il fut contemporain d'Iphitus, [b] & qu'il régla

[a] *Les uns diſent qu'il fut contemporain d'Iphitus.*) Cela eſt fondé ſur ce qu'on prétend qu'Iphitus inſtitua les jeux olympiques cent huit ans avant la premiere olympiade vulgaire, qui a commencé l'an du monde 3174. ou, de la période Julienne, 3938. 774. ans avant l'ere chrétienne, & qu'il y avoit eu vingt-ſept olympiades, c'eſt-à-dire, cent huit ans avant cette olympiade vulgaire ; mais qu'on ne les compta point, & qu'on ne commença à compter que par la vingt-huitieme, où Corœbus fut vainqueur, d'où vient que l'on ignore ceux qui remporterent le prix aux vingt-ſept premieres. C'eſt ainſi que l'ont écrit Ariſtomede, Phlégon, Syncelle & autres. Callimaque ne met que 13 olympiades avant celle de Corœbus. Mais je ne ſais ſi ces autorités ſont bien ſûres.

Il y a de l'apparence que les commencemens de ces jeux, s'ils commencerent alors, furent ſi informes, qu'ils ne méritoient aucune attention, & c'eſt une preuve que Lycurgue n'y eut aucune part. Comment les Grecs auroient-ils négligé de marquer les commencemens d'une fête ſi ſolemnelle, eux qui étoient ſi ſoigneux de ramaſſer juſqu'aux moindres choſes qui pouvoient contribuer à la gloire de leur pays ?

[b] *Et qu'il régla avec lui la ſuſpenſion d'armes qui s'obſerve pendant les jeux olympiques.*) Toutes les guerres ceſſoient en Grece pendant les jeux olympiques ; & non-ſeulement pendant ces jeux, mais

régla avec lui la suspension d'armes, qui s'observe pendant les jeux olympiques; [c] Aristote est même de ce sentiment, qu'il fonde sur un disque olympique, où le nom de Lycurgue se trouve écrit; & les autres, qui, comme [d] Eratosthene & [e] Apollodore, [f] comptent les tems par les successions des rois de Sparte, le mettent plusieurs années avant la premiere olympiade. [g] Mais sur ce qu'il y a eu deux Lycurgue

mais aussi pendant les trois autres grands jeux de la Grece, c'est-à-dire, pendant les jeux Pythiques, Isthmiques & Neméens. C'est une chose remarquable.

[c] *Aristote est même de ce sentiment, qu'il fonde sur un disque olympique où le nom de Lycurgue se trouve écrit.*) Cette raison seroit fort bonne, s'il étoit constant que le Lycurgue, dont le nom étoit écrit sur ce palet, fût le législateur; mais, comme il y a eu plusieurs Lycurgue, l'argument d'Aristote ne prouve rien.

[d] *Eratosthene.*) Historien d'Athenes, qui fut appellé en Egypte par Ptolemée Evergetes, qui le fit son bibliothécaire; il fut précepteur de Callimaque. C'étoit un homme d'un savoir prodigieux, & il avoit fait quantité d'ouvrages, tant d'histoire, que de chronologie & de géographie: il est souvent cité par Strabon.

[e] *Apollodore.*) Le grammairien Apollodore, contemporain d'Eratosthene; nous avons encore un abrégé d'un de ses ouvrages sous le nom de *Bibliotheque d'Apollodore*, ou de *l'origine des dieux*.

[f] *Comptent les tems par les successions des rois de Sparte, le mettent plusieurs années avant la premiere olympiade.*) Cent trente ans avant la premiere olympiade vulgaire. Il est certain que, de compter ainsi par la suite des rois, c'est la maniere la plus sûre. Ce calcul revient à-peu près à celui de Strabon, qui pose, comme une chose constante, que Lycurgue étoit cinq générations après Althemenès qui mena une colonie en Crete. Or cet Althemenès étoit fils de Cissus qui fonda Argos dans le même tems que Patroclès, cinquieme aïeul de Lycurgue, fonda Sparte. Ainsi Lycurgue florissoit peu de tems après Salomon, environ l'an du monde 3050. & neuf cent ans avant notre Seigneur.

[g] *Mais sur ce qu'il y a eu deux*

gue à Lacédémone en différens tems, Timée [k] soupçonne qu'on a attribué les actions de l'un & de l'autre à celui qui étoit le plus ancien & qui avoit le plus de réputation; que le plus ancien vivoit peu de tems après Homere, & qu'il l'avoit [i] vu. Xénophon fait même assez juger de son ancienneté, [l] quand il dit qu'il étoit du tems des Héraclides. Il est vrai que les derniers rois de Sparte descendoient aussi d'Hercule; mais il y a de l'apparence que cet historien ne veut parler que des premiers descendans de ce héros. Quoi qu'il en soit, cette diversité de sentimens n'empêchera pas que nous ne ramassions ce que l'on trouve écrit de la vie de ce grand personnage, en nous attachant à ce qui est le moins contesté, & qui est fondé sur l'autorité des témoins les plus illustres & les plus croyables.

Premierement, le poëte Simonide dit que le pere de Lycurgue étoit Prytanis & non pas Eunomus. Mais la plûpart des auteurs font autrement la généalogie d'Eunomus & de Lycurgue:

deux Lycurgue à Lacédémone en différens tems.) Le dernier fut celui qui chassa du thrône de Sparte son collégue Agesipolis, troisieme du nom; il descendoit aussi d'Hercule. Ces deux Lycurgue furent bien différens; le premier rendit le royaume à son neveu, & le dernier ne put y souffrir son collegue.

[k] Timée, le Sicilien, qui avoit écrit l'histoire de Sicile, celle d'Italie & celle de Grece; il vivoit du tems de Ptolomée fils de Lagus.

[i] En effet il pouvoit l'avoir vû, car Homere ne vivoit qu'environ cent trente ans avant la premiere olympiade.

[l] *Quand il dit qu'il étoit du tems des Héraclides.*) Ce passage de Xenophon est dans son traité de la république des Lacédémoniens, d'où Plutarque a tiré tout ce qu'il y a de plus considérable dans cette vie.

m Mes

gue, car ils assurent que Soüs fut fils de Patroclès, & petit-fils d'Aristodeme; que de Soüs naquit Eurytion, d'Eurytion Prytanis, de Prytanis, Eunomus; que cet Eunomus eut Polydecte de sa premiere femme, & que de la seconde, appellée Dianasse, il eut Lycurgue. Eutychidas, qui est un autre historien, [m] met pourtant Lycurgue le sixieme en droite ligne après Patroclès, & le onzieme après Hercule. Entre tous ses ancêtres, le plus estimé a été Soüs. De son regne [n] les Spartiates soumirent les Ilotes, & conquirent beaucoup de terres sur les [o] Arcadiens. On

[m] *Met pourtant Lycurgue le sixieme en droite ligne après Patroclès.*) Qui mettoit-il donc entre Prytanis & Eunomus? Je croirois, ou que cet Eutychidas s'est trompé, ou que Plutarque n'avoit pas bien pris le sens de ses paroles, & que cet historien mettoit Lycurgue le sixieme en comptant Patroclès. Voici la généalogie entiere depuis Hercule.

Hercule.
|
Hillus.
|
Cléodæus.
|
Aristomachus.

Aristodémus.
|
Patroclès, ou Proclès.
|
Soüs.
|
Eurytion, ou Euryphon; ou Eurypon.
|
Prytanis.
|
Eunomus.
|
Polydecte & Lycurgue.

Cette généalogie est vicieuse dans Hérodote, liv. 8. car outre que Soüs y est oublié, Eunomus est mis pour fils de Polydecte.

[n] *Les Spartiates soumirent les Ilotes.*) Les Ilotes, ou Heilotes, étoient les habitans de *Hélos*, ville maritime de la Laconie, qui, ayant été subjugués par les Spartiates, donnerent leur nom aux autres esclaves qui eurent ensuite le même sort; car ils furent tous appellés *Ilotes*.

[o] Qui habitoient une ville d'Arcadie appellée Clitor, ou Clétor.

p Ils

On raconte de lui, qu'étant assiégé par les Clitoriens en un poste fort difficile & qui manquoit d'eau, il leur offrit de leur rendre toutes leurs terres, s'ils vouloient le laisser boire, lui & son armée, dans une fontaine qui étoit près de leur camp. Les Clitoriens y ayant consenti & les sermens étant prêtés de part & d'autre, Soüs assembla ses troupes, & promit de se démettre de la royauté en faveur de celui qui s'abstiendroit de boire. Il n'y en eut pas un qui eût la force de s'en abstenir; ils burent tous; & Soüs descendant le dernier, ne fit que se rafraîchir un peu & se laver le visage en présence des ennemis; & continuant son chemin, il refusa de rendre leurs terres, sous prétexte qu'ils n'avoient pas tous bû. Cependant quelque grande que fût l'estime que les Spartiates avoient pour lui, [p] ils ne nommerent pas sa maison de son nom, mais de celui de son fils Eurytion; car ils l'appellerent *la maison des Eurytionides*; & cela vient sans doute de ce que cet Eurytion fut le premier qui, pour plaire au peuple, relâcha un peu la puissance absolue des rois, relâchement qui produisit dans Sparte une horrible confusion & une licence effrénée, qui y causerent des maux infinis pendant long-tems: car le peuple devint si insolent, que si les rois qui lui succéderent, vouloient employer la force pour recouvrer leur autorité, ils se faisoient haïr; & si, par complaisance ou par foiblesse, ils prenoient le parti de dissimuler, ils attiroient le

[p] *Ils ne nommerent pas sa maison de son nom, mais de celui de son fils Eurytion.*) Car jusqu'à Eurytion cette maison avoit été appellée la maison des Procléides, ou Patrocléides, de Patroclès, ou Proclès, pere de Soüs.

le mépris de ces rébelles, de maniere que tout étoit en desordre, & qu'on n'écoutoit plus les loix; cela avança même la mort du roi, pere de Lycurgue : car ayant voulu séparer des gens qui se battoient, il reçut un coup de couteau de cuisine dont il mourut, laissant le royaume à son fils aîné Polydecte. Celui-ci étant mort bien-tôt après sans enfans, tout le monde crut que Lycurgue alloit être roi. Il le fut en effet pendant que la grossesse de sa belle-sœur fut cachée; mais si-tôt qu'elle fût connue, il déclara que la royauté appartenoit à l'enfant qui en naîtroit, si c'étoit un fils, & dès ce moment il administra le royaume comme son tuteur, sous le titre de *Prodicos*, que les Lacédémoniens donnent aux tuteurs des rois.

Cependant la veuve lui envoya dire sous main, que s'il vouloit lui promettre de l'épouser quand il seroit roi, elle feroit périr son fruit. Lycurgue eut de l'horreur pour une si détestable femme; il n'osa pourtant le témoigner ni rejetter sa proposition, au contraire il fit semblant de l'approuver & d'y donner les mains; mais il lui recommanda de ne rien faire pour se blesser, & de ne prendre aucuns breuvages, qui pourroient ou la faire mourir, ou altérer sa santé, & lui fit entendre qu'il auroit soin de se défaire de l'enfant dès qu'elle en seroit délivrée. En amusant ainsi cette femme, il la mena jusqu'à son terme; & quand il sut qu'elle étoit en travail, il envoya des gens pour assister à ses couches & pour la garder, avec ordre, si elle accouchoit d'une fille, de la mettre incontinent entre les mains des femmes; & si elle accouchoit d'un fils, de le lui porter sur l'heure même, en quelque lieu qu'il pût être, & quelque

que affaire pressante qu'il eût. Heureusement elle se délivra d'un fils à l'heure du souper pendant qu'il étoit à table avec les principaux magistrats de la ville ; ses serviteurs entrerent donc dans la salle, & lui présenterent cet enfant. Il le prit entre ses bras ; & on rapporte qu'il dit à ceux qui étoient présens : *Voici le roi qui nous vient de naître, seigneurs Spartiates ;* & en même tems il le mit dans la place du roi, & le nomma [q] *Charilaüs*, à cause de la joie que témoignoient tous les assistans en exaltant sa magnanimité & sa justice. Ainsi Lycurgue ne regna que huit mois en tout ; mais ses citoyens avoient d'ailleurs tant d'estime & tant de vénération pour lui, que ceux qui lui obéissoient pour sa vertu étoient en plus grand nombre, que ceux qui rendoient ce respect à sa qualité de tuteur du roi & à sa grande puissance.

Il ne manqua pourtant pas d'envieux qui s'opposerent à son avancement ; sur-tout les parens & les amis de la mere du jeune roi, entrant dans le ressentiment où elle étoit de l'injure qu'elle croyoit avoir reçue, ne perdoient aucune occasion de le diffamer ; jusque-là que [r] Léonidas l'ayant querellé un jour avec beaucoup d'audace, eut l'insolence de lui dire qu'il savoit de très-bonne part qu'il seroit bientôt roi ; & cela pour le rendre suspect par cette noire calomnie, & pour disposer par avance les esprits à croire que si le jeune roi venoit à mourir, il ne falloit en accuser que Lycurgue. La mere semoit d'un autre côté les mêmes discours. Le déplaisir qu'il en conçut, & la crainte qu'il

q *Charilaüs* signifie *joie du peuple*.

r C'étoit le frere de la mere du roi.

qu'il avoit de ce qui pouvoit arriver, l'avenir étant toûjours incertain, lui firent prendre la résolution de détruire ces soupçons par sa retraite, & de voyager jusqu'à ce que son neveu eût un fils qui pût un jour lui succéder. Il partit donc & alla premiérement en Crete, où après avoir bien observé le gouvernement & conféré sans relâche avec les plus habiles gens de l'isle, [1] il trouva quelques-unes de leurs loix si belles, qu'il les prit pour s'en servir quand il seroit de retour à Sparte.

Il fit encore une chose bien avantageuse pour son pays; car par amitié ou par prieres, [2] il persuada Thalès, qui passoit pour un des sages de

[1] *Il trouva quelques-unes de leurs loix si belles, qu'il les prit pour s'en servir.*) C'est le sentiment des plus anciens auteurs, comme Ephorus, Callisthene, Aristote, Platon, qui disent tous que Lycurgue imita en beaucoup de choses le gouvernement de Crete; & Polybe asûre qu'ils se sont tous trompés : voici les raisons qu'il en donne dans le liv. 6. A Sparte, dit-il, les terres sont partagées également entre tous les citoyens; les richesses en sont bannies; les rois y sont perpétuels, & le royaume y est héréditaire; & c'est tout le contraire en Crete. Mais tout ce que dit Polybe, n'empêche pas que Lycurgue ne puisse avoir pris ce qu'il y avoit de bon dans le gouvernement de Crete, & laissé ce qu'il y avoit de défectueux. Il y a tant de conformité entre les loix de Lycurgue & celles de Minos, qu'on ne peut presque pas douter que celles-ci n'aient donné lieu à celles-là, puisque Minos est plus ancien que Lycurgue; & c'est le sentiment de Strabon.

[2] *Il persuada Thalès qui passoit pour un des sages de Grece, & pour un très-grand politique.*) Plutarque a confondu ce Thalès avec le Thalès Milésien, qui étoit un des sept sages de Grece, & qui vivoit du tems de Crésus & de Solon. Ce Thalès, dont parle Plutarque, étoit un musicien, grand poëte, & plus ancien que le Thalès contemporain de Crésus, de plus de 250. ans.

de la Grece & pour un très-grand politique, de s'y aller établir. Thalès étoit un poëte lyrique, mais sous prétexte de ne composer que des chansons, il faisoit en effet tout ce que les plus graves législateurs auroient pû faire; car toutes ses pieces étoient autant de discours qui portoient les hommes à l'obéissance & à la concorde, [u] par le moyen de certaines mesures si harmonieuses, & où il y avoit tant de justesse, tant de force & tant de douceur, qu'insensiblement elles adoucissoient les mœurs de ceux qui les entendoient & les portoient à l'amour des choses honnêtes, en les purgeant des animosités & des haines qui régnoient entre eux; de sorte qu'il prépara en quelque façon les voies à Lycurgue pour l'instruction & la correction de ses citoyens.

De Crete il passa en Asie, * dans le dessein, dit-on,

u *Par le moyen de certaines mesures si harmonieuses.*) Si, dès le tems de Lycurgue, la musique des Grecs étoit déja capable de purger les passions, quel progrès ne devoit-elle pas avoir fait depuis ce tems-là jusqu'à celui d'Aristote? Aujourd'hui on prend pour des fables tous les effets surprenans que les anciens racontent de cette musique des Grecs; mais Platon, Aristote, Théophraste, Polybe, & tout ce qu'il y a eu d'auteurs plus graves & plus sensés se seroient-ils exposés à être démentis par tout un peuple, en attribuant à la musique des effets qu'elle n'auroit pas produits? Leur musique ne peut avoir été que très-supérieure à la nôtre, & par l'avantage de leur langue, & par le caractere de leur esprit; car on trouvera que dans tous les pays la musique a toûjours été proportionnée au génie & au langage des peuples.

* *Dans le dessein de voir par lui-même le luxe & les délices des Ioniens.*) Les habitans de l'Attique, appellés *Ioniens*, menerent une colonie dans l'Asie mineure, environ mille cinquante ans avant l'ere chrétienne, occuperent tout le pays qui est entre la Lydie & la Carie, &

dit-on, de voir par lui-même le luxe & les délices des Ioniens, afin qu'en les comparant avec la vie simple & austere des peuples de Crete, comme un médecin qui compare un corps foible & mal-sain avec un corps sain & robuste, il pût connoître toute la différence que des mœurs & des coûtumes si opposées causent dans le gouvernement. [y] Ce fut-là vrai-semblablement qu'il vit pour la premiere fois les poësies d'Homere, qui étoient [z] chez les descendans de Cléophilus; & ayant trouvé que les instructions morales & politiques qu'elles renferment, ne sont pas moins utiles que ses contes & ses fictions sont agréables, il prit lui-même la peine de les copier & de les assembler en

& l'appellerent Ionie. Cette émigration Ionienne se fit environ cent cinquante ans avant Lycurgue. Mais ces peuples étoient-ils déja si corrompus du tems de ce législateur? Il me semble que les premiers Milésiens ont été fort decriés par leurs mœurs farouches & austeres; & je ne sais si l'on ne pourroit pas prouver qu'ils ne tomberent dans cette mollesse & dans cette corruption, qui donna lieu au proverbe, *les mœurs milesiennes*, qu'après le regne de Cyrus.

y *Ce fut là vraisemblablement qu'il vit pour la premiere fois les poësies d'Homere.*) Il dit *vraisemblablement*, parce qu'il y avoit des auteurs grecs qui soûtenoient qu'il avoit vû Homere qui étoit alors à Chio. L'opinion de Plutarque est plus sûre; Homere étoit mort avant la naissance de Lycurgue.

z *Chez les descendans de Cléophilus.*) Ce Cléophilus avoit été hôte d'Homere; mais comment accorder cela avec le sentiment de Porphyre qui écrit que ce Cléophilus, hôte d'Homere, étoit ami particulier de Pythagore? Si cela étoit, Lycurgue seroit moins ancien de près de 300. ans, car il auroit été du tems de Servius Tullius; c'est ce qu'on ne pourra jamais accommoder avec l'exacte chronologie. Ce Cléophilus, ami de Pithagore, étoit sans doute un des descendans de celui chez qui Homere avoit logé.

En

en un corps pour les porter en Grece. Il est vrai que ces poësies y avoient déjà fait quelque bruit, & qu'un petit nombre de personnes [a] en avoient quelques pieces détachées ; mais Lycurgue fut celui qui les fit entiérement connoître aux Grecs.

Les Egyptiens disent aussi que Lycurgue alla dans leur pays, & qu'ayant extrêmement goûté un de leurs établissemens, [b] qui est que les gens de guerre y sont un corps séparé de tous les corps de l'état, il le porta à Sparte, où il sépara les ouvriers de tous les gens de métier, & établit

[a] *En avoient quelques pieces détachées.*) Avant Lycurgue on n'avoit en Grece que de ces pieces détachées à qui on donnoit le nom de ce qu'elles contenoient, comme *la vaillance de Diomede*, *la rançon d'Hector*, *&c.* mais on ne peut pourtant pas inférer de-là que chaque poëme d'Homere n'est qu'un ramas de pieces qu'on a cousues, & qui n'ont entr'elles aucune liaison, comme l'a prétendu un écrivain moderne, qui n'est tombé dans cette erreur, que pour n'avoir pas entendu le passage d'Elien qu'il a cité du liv. 7. chap. 14. Avant que l'Enéide fût publique, les Romains en avoient des morceaux, comme celui de Marcellus, celui des amours & de la mort de Didon, & celui de l'impie Mezence, &c. Conclura-t-on de-là avec quelque apparence de raison, que ce ne sont pas des pieces d'un poëme qui avec elles ne fait qu'un seul & même corps ?

[b] *Qui est que les gens de guerre y sont un corps séparé de tous les corps de l'état.*) Toute l'Egypte étoit partagée en quartiers qu'on appelloit *Nomous* ; & il y avoit un certain nombre de ces quartiers assignés à chacun de ces corps qui composoient l'état, & qui étoient sept en tout : celui des prêtres ; celui des gens de guerre ; celui des pasteurs des gros troupeaux ; celui des pasteurs des petits troupeaux ; celui des marchands ; celui des interprêtes, & celui des gens de marine. Les gens de guerre étoient appellés *Calasyriens* & *Hermotybiens* ; il leur étoit défendu d'exercer d'autre métier que celui de la guerre que les peres enseignoient à leurs enfans.

[c] Il

blit une république véritablement noble & pure. [c] Il est certain que quelques historiens grecs sont en cela d'accord avec les Egyptiens; mais qu'il ait été en [d] Afrique & en Espagne, [e] & qu'il soit passé jusques dans les Indes pour converser avec les [f] Gymnosophistes, [g] le Spartiate Aristocratès, fils d'Hipparchus, est le seul qui l'ait écrit.

Cependant les Lacédémoniens, qui supportoient fort impatiemment son absence, lui députerent plusieurs fois pour le prier de revenir; car ils trouvoient que [h] leurs rois n'avoient simplement que le titre & les honneurs des rois, sans aucune autre qualité qui les distinguât du peuple; au lieu que Lycurgue étoit né pour commander & pour être véritablement roi, la nature lui ayant donné une grace & une force de persuasion qui attiroit à lui tous les hommes.

Les

[c] *Il est certain que quelques historiens grecs sont en cela d'accord avec les Egyptiens.*) Hérodote dit pourtant qu'il seroit difficile de dire si ce partage passa des Egyptiens aux Grecs, parce qu'il étoit en usage chez les Thraces, les Scythes & autres barbares, de qui les Grecs pouvoient fort bien l'avoir pris.

[d] Ni l'Espagne ni les Indes ne furent connues des Grecs, que long-tems après Lycurgue.

[e] *Et qu'il soit passé jusques dans les Indes.*) Comment Lycurgue seroit-il passé dans les Indes, puisqu'Alexandre fut le premier qui ouvrit le chemin des Indes aux Grecs, plus de cinq cent ans après Lycurgue; car l'expédition de Bacchus & celle d'Hercule sont des fables qui n'ont pas le moindre fondement.

[f] Les *Gymnosophistes* étoient des philosophes Indiens de grande réputation. Pythagore avoit pris d'eux son systême de la métempsycose.

[g] *Le Spartiate Aristocratès.*) Qui avoit fait l'histoire de Lacédémone, dont le 4. liv. est cité par Athenée.

[h] Car il y avoit toûjours deux rois à Lacédémone.

i Il

Les rois mêmes ne s'oppoſoient pas à ſon retour ; au contraire ils eſpéroient que ſa préſence refreneroit l'inſolence du peuple, & le rendroit plus ſouple & plus ſoumis. Tous les eſprits étant ainſi diſpoſés à ſon égard, il retourna à Sparte, & d'abord il réſolut de changer toute la forme du gouvernement, jugeant bien que quelques loix particulieres ſeroient inutiles, ſi comme dans un corps plein de toutes ſortes de maux & qui menace ruine, il ne conſumoit auparavant & n'achevoit de purger par des remedes & par des medecines toutes ſes mauvaiſes humeurs, pour lui ordonner enſuite un nouveau régime. Mais, avant que d'exécuter ce deſſein, [i] il alla à Delphes pour conſulter Apollon ; & après avoir offert ſon ſacrifice, il reçut cet oracle ſi célebre [k] dans lequel la prêtreſſe l'appelloit

[i] *Il alla à Delphes pour conſulter Apollon.*) Comme Minos avoit perſuadé au peuple qu'il tenoit de Jupiter même les loix qu'il leur impoſoit, Lycurgue, ſon imitateur en tout, imita auſſi cette conduite, & voulut faire croire aux Grecs qu'il ne faiſoit rien que par l'ordre d'Apollon. La ſuperſtition a de tout tems eu tant d'empire ſur les hommes, qu'il n'eſt aucun légiſlateur qui n'ait perſuadé aux peuples à qui il vouloit faire recevoir ſes loix, qu'il étoit en commerce immédiat avec la divinité. La raiſon ſeule & l'utilité même de ſes réglemens n'auroient pû ſans ce moyen les faire adopter. Auſſi Minos, Zoroaſtre, Zaleucus, Mnevès, Triptoleme, Numa, &c. ont-ils tous débité qu'ils n'étoient que l'organe dont un dieu ſe ſervoit pour tranſmettre ſes volontés aux nations ; ou bien ſe ſont-ils autoriſés d'un oracle, comme Lycurgue. Alors l'amour propre, qui eût été révolté de la ſupériorité de génie qu'il eût fallu reconnoître dans le légiſlateur, ſe ſauvoit par la perſuaſion que ce légiſlateur n'eût été qu'un homme ordinaire ſi les dieux ne l'avoient inſtruit.

[k] Cet oracle eſt rapporté par Hérodote liv. 1. ſect. 75.

[l] Hiſtorien

loit *ami des dieux*, & *dieu plûtôt qu'homme*. Et quant à la grace qu'il avoit demandée de pouvoir établir de bonnes loix dans ſon pays, elle lui déclaroit *que le dieu avoit exaucé ſes prieres, & qu'il lui donneroit la plus excellente république qui eût jamais été*. Encouragé par une réponſe ſi favorable, il communiqua ſon ſecret aux principaux de la ville, & les exhorta à lui aider, commençant d'abord par ſes amis, & gagnant enſuite peu-à-peu les autres, & les diſpoſant à faire tout ce qu'il voudroit.

Quand le tems de mettre la main à l'œuvre fut venu, il donna ordre à trente des plus conſidérables de ſe trouver en armes ſur la place le lendemain dès la pointe du jour, pour étonner & effrayer ceux qui voudroient s'oppoſer à ſon entrepriſe. De ces trente, [l] Hermippus en nomme vingt des plus apparens; mais celui qui eut la plus grande part à toutes les affaires de Lycurgue, & qui lui aida le plus à établir ſes loix, on le nomme Arithmiadas.

Au commencement de l'émeute, le roi Charilaüs, craignant que ce ne fût une conjuration contre ſa perſonne, s'enfuit dans le temple de Junon, appellé [m] *Chalcioïcos*; mais après avoir ſu la vérité & reçu les ſermens, il ſortit du temple & ſe joignit à Lycurgue; car il étoit d'un naturel ſi doux, que le roi Archelaüs qui régnoit conjointement avec lui à Sparte, dit un jour à ceux qui louoient ce jeune prince pour

[l] Hiſtorien, natif de Smyrne, & diſciple de Callimaque. Il avoit fait les vies des philoſophes, & celles des légiſlateurs.

[m] *Chalcioïcos, maiſon d'airain.*) Ce temple ſubſiſtoit encore du tems de Pauſanias, c'eſt-à-dire, du tems de Marc-Antonin.

n Eh »

pour sa bonté : [n] *Eh! comment ne seroit-il pas bon? il n'a pas même la force d'être méchant aux méchans.*

De tous les nouveaux établissemens de Lycurgue, qui étoient en fort grand nombre, le plus grand & le plus considérable fut celui du sénat, [o] lequel, comme dit Platon, étant mêlé avec

[n] *Eh! comment ne seroit-il pas bon? Il n'a pas même la force d'être méchant aux méchans.*) Ce mot d'Archélaüs renferme un grand sens. C'est un défaut à un prince d'être trop bon, & de n'avoir pas la force d'être méchant aux méchans, car alors c'est foiblesse. Pour un prince c'est être véritablement bon que d'être méchant avec justice.

[o] *Lequel, comme dit Platon, étant mêlé avec la puissance absolue des rois.*) Ce passage de Platon est dans le 3. liv. des loix, dans ce livre admirable où il examine la cause de la décadence des empires; c'est à la page 691. L'Athénien dit au Lacédémonien : *quelque dieu, je pense, prenant soin de vous, & prévoyant ce qui devoit arriver, vous a donné deux rois d'une même famille; afin que régnant ensemble, ils fussent plus modérés, & l'état plus tranquille. Et après cela un esprit divin dans une nature humaine,* (c'est Lycurgue) *voyant leur puissance encore trop absolue & trop enflée, l'adoucit & la modéra en y mêlant la sagesse du sénat, & en égalant à l'autorité des rois celle des vingt-huit sénateurs qui le composoient.* Il traite la même matiere dans sa 8. lettre, où, après avoir fait voir que la perte des états vient, ou du côté des rois trop avides de la tyrannie, ou du côté des sujets trop amoureux de leur liberté, il dit que Lycurgue, s'étant apperçu que le royaume d'Argos & celui de Messène périssoient par l'orgueil de leurs princes qui avoient dégénéré en tyrans, craignit que la même chose n'arrivât à Lacédémone; & que, pour prévenir ce malheur, il institua le sénat qui fut également salutaire & au roi & aux sujets; parce que par ce moyen la loi devint le maître des rois, & que les rois ne devinrent pas les tyrans de la loi. Aristote blâme, dans cette institution du sénat, que les sénateurs fussent à vie, parce que l'esprit ne vieillissant pas moins que le corps, c'est une injustice de commettre

avec la puissance trop absolue des rois, & ayant une égale autorité, fut la principale cause de la modération & du salut de cet état, qui étoit toujours chancelant, & penchoit tantôt du côté des rois vers la tyrannie, & tantôt vers la démocratie du côté des sujets; car ce sénat fut au milieu comme une sorte de lest, & comme un contrepoids qui le maintint dans l'équilibre, & qui lui donna une assiette ferme & assurée, les vingt-huit sénateurs qui le composoient, se rangeant du côté des rois quand le peuple vouloit se rendre trop puissant, & fortifiant au contraire le parti du peuple, quand les rois tendoient à la tyrannie. Aristote écrit que le nombre des sénateurs fut reglé à vingt-huit, parce que des trente que Lycurgue avoit choisis d'abord, il y en eut deux qui de peur abandonnerent l'entreprise. p Sphérus écrit pourtant qu'il n'y en eut jamais que vingt-huit à qui Lycurgue eût fait part de son dessein. Peut-être eut-il égard à ce que c'est un nombre complet, étant composé de sept multiplié par quatre, & le premier nombre parfait après le six, parce qu'il est égal à toutes ses parties; mais pour moi je suis persuadé qu'il choisit précisément ce nombre, afin que le conseil fût composé de trente personnes, en y comprenant les deux rois.

Il

commettre la fortune & la vie des citoyens à des hommes qui ne sont plus en état de juger. Il trouvoit encore fort mauvais qu'ils ne fussent pas obligés à rendre compte de leurs actions.

p Spherus.) Disciple de Zenon du tems de Ptolémée Evergete. Il avoit écrit les vies des philosophes appellés Erétriens, de la ville d'Erétrie en Eubée. Il avoit fait la vie de Lycurgue & celle de Socrate, & l'on cite de lui un traité de la république de Lacédémone.

Il eut ce corps du sénat si fort à cœur, que pour le mieux autoriser, il rapporta de Delphes uniquement pour lui, un oracle particulier appellé *Rhetra*, c'est-à-dire *decret*, qui disoit en propres termes : *Quand tu auras bâti un temple* [q] *à Jupiter Syllanien & à Minerve Syllanienne, & que tu auras rangé le peuple par lignées & par tribus, & établi un sénat de trente sénateurs, y compris les deux chefs, tu tiendras de tems en tems le conseil entre le Babyce & le Cnacion ; tu conserveras le pouvoir de prolonger à ton gré, ou de congédier l'assemblée, & tu laisseras au peuple le droit de ratifier ou d'annuller ce qu'on y aura proposé.* Le Babyce & le Cnacion, c'est l'Oenonte ; Aristote écrit pourtant que le *Cnacion* c'est le fleuve, & que le *Babyce* c'est le pont ; [r] car les Lacédémoniens tenoient leurs assemblées entre le pont & la riviere, dans un lieu où il n'y avoit ni salle enrichie de tableaux, ni place autrement ornée. Lycurgue estimoit que ces embellissemens, bien loin de servir pour le bon conseil, lui nuisent au contraire, en remplissant de pensées, ou inutiles, ou vaines, l'esprit des assistans, qui au lieu d'être attentifs aux affaires dont il s'agit, s'amusent à regarder, ou les statues, ou les tableaux

q *A Jupiter Syllanien, & à Minerve Syllanienne.*) Je ne sais ce que c'est que ce surnom de *Syllanien* & *Syllanienne*; je crois qu'il faut corriger ce passage, & lire, *à Jupiter Sellasien, & à Minerve Sellasienne*; car *Sellasia* étoit une ville de la Laconie sur la riviere d'Eurotas.

r *Car les Lacédémoniens tenoient leurs assemblées entre le pont & la riviere.*) Ce pont étoit donc le pont de quelque torrent différent de cette riviere ; car entre une riviere & son pont, il n'y a pas d'espace pour tenir des assemblées, à moins que cette riviere n'ait deux bras.

s *Tyrtée*

bleaux, ou les riches lambris, comme on regarde les décorations d'une ſcene.

Dans le conſeil, il n'y avoit que les deux rois & les ſénateurs qui euſſent le droit de propoſer les affaires & d'opiner; & quand leur avis étoit donné, le peuple avoit l'autorité de le rejetter, ou de l'approuver. Mais dans la ſuite des tems, le peuple ayant trouvé le moyen de changer, ou de violenter le ſens des decrets du ſénat, par des additions ou par des retranchemens, d'abord peu ſenſibles, les rois Polydore & Théopompe ajoûterent à l'oracle cet article formel : *Si le peuple altere ou corrompt les decrets, que les ſénateurs & leurs chefs ſe retirent*; c'eſt-à-dire qu'ils congédient l'aſſemblée, & annullent ce qu'on aura altéré & falſifié. Et ils perſuaderent à toute la ville que cet article avoit été ajoûté par l'ordre du dieu même, comme le poëte [s] Tyrtée le fait connoître par ce paſſage : *Ces ambaſſadeurs, ayant entendu la voix d'Apollon, rapporterent dans leur patrie ces divines paroles: Que les ſacrés rois qui régiſſent l'aimable ville de Sparte, préſident au conſeil avec les ſénateurs, & que le peuple rende leurs [t] oracles dans toute leur pureté, ſans jamais les corrompre.*

Lycurgue ayant ainſi tempéré le gouvernement, ceux qui vinrent après lui ne laiſſerent pas de trouver que la puiſſance des trente, qui compoſoient le ſénat, étoit encore trop emportée & trop furieuſe, & qu'elle avoit beſoin d'être refrenée; [u] c'eſt pourquoi, comme dit Platon, ils lui donnerent un frein, en lui oppoſant

[s] *Tyrtée*, poëte lyrique.

[t] *Tyrtée* appelle les arrêts du ſénat *des oracles*, parce que le ſénat avoit été établi par un oracle.

[u] *C'eſt pourquoi, comme*

sant l'autorité des éphores, environ cent trente ans après Lycurgue; & le premier éphore, ce fut Elatus sous le roi Théopompe, à qui sa femme ayant un jour reproché, à cause de cet établissement, qu'il laisseroit à ses enfans la royauté beaucoup moindre qu'il ne l'avoit reçue, il lui répondit: *Au contraire, je la leur laisserai plus grande, d'autant qu'elle sera plus durable.* * En effet, en lui faisant perdre ce qu'elle avoit

dit Platon, ils lui donnerent un frein en lui opposant l'autorité des éphores.) Ce passage de Platon suit immédiatement celui que je viens de rapporter du 3. liv. des loix; car après avoir parlé de dieu & de Lycurgue, il ajoûte: *Et un troisieme sauveur, trouvant cette puissance du sénat & des rois encore trop emportée & trop furieuse, lui opposa l'autorité des éphores comme un frein, en la réduisant presqu'à la douceur & à l'égalité d'une puissance qui se donne au sort.* Ce troisiéme sauveur, c'est le roi *Théopompe*. Ephore signifie *contrôleur*, *inspecteur*. Les éphores n'étoient qu'un an en charge, & ils étoient cinq.

* *En effet, en lui faisant perdre ce qu'elle avoit de trop, il la mit à couvert de l'envie.*) Aristote trouvoit pourtant beaucoup de défauts dans cet établissement des éphores. En premier lieu, leur autorité lui paroissoit trop grande & peu différente de la tyrannie; car les rois mêmes étoient obligés de faire la cour aux éphores. En second lieu, il n'approuvoit pas qu'ils fussent choisis parmi le peuple; car il arrivoit de-là que la plûpart étoient des ames vénales, comme l'expérience l'a souvent montré. En troisiéme lieu, il trouvoit ridicule que des gens sans éducation & sans étude, jugeassent à leur volonté, & non par des loix écrites. Et enfin il blâmoit la maniere de vivre des éphores, qui, étant trop dissolue, ruinoit insensiblement la regle austere qu'on avoit imposée aux autres citoyens. Les éphores causerent les mêmes désordres dans Sparte, que les tribuns causerent dans Rome. Cependant il est toûjours certain que Théopompe rendit l'état de Sparte plus durable, en modérant la puissance des rois. Voyez le 5. liv. des politiques d'Aristote, chap. 11.

* De

avoit de trop, il la mit à couvert de l'envie & du danger qui la suit; [y] de sorte que ses successeurs n'eurent pas à souffrir ce que les Messéniens & les Argiens firent souffrir à leurs rois, [z] qui n'avoient jamais voulu relâcher leur puissance pour la rendre plus douce & plus populaire. Et c'est ce qui fait encore mieux connoître la sagesse & la prudence de Lycurgue, [a] quand on considere les desordres & les séditions qui regnerent dans Messene & dans Argos, villes voisines & parentes de Sparte; car ayant eu toutes choses égales avec cette derniere, [b] & dans le partage des terres leur sort s'étant même

y *De sorte que ses successeurs n'eurent pas à souffrir ce que les Messéniens & les Argiens.*) Mais l'autorité seule du sénat pouvoit empêcher cela sans avoir recours aux éphores qui causerent dans Sparte de grandes séditions; car ils tuerent le roi Agis, & ils furent tués ensuite par Cléomene.

z Les rois d'Argos & de Messene se perdirent & perdirent l'état pour s'être attribués un pouvoir trop despotique.

a *Quand on considere les désordres & les séditions qui régnerent dans Messene & dans Argos, villes voisines & parentes de Sparte.*) Il appelle Argos & Messene *parentes de Sparte*, parce que les fondateurs de ces trois villes étoient tous de la race d'Hercule; Argos & Messene ayant été fondées par les deux freres, Témenus & Cresphonte; & Sparte, par leurs deux neveux Eurysthene & Patroclès, fils d'Aristodeme.

b *Et dans le partage des terres, leur sort s'étant même trouvé beaucoup meilleur.*) Car le terroir d'Argos & celui de Messene étoient beaucoup meilleur que celui de Sparte. Euripide dit en quelque endroit, que la Laconie avoit beaucoup d'étendue, mais que ses terres n'étoient pas labourables à cause des montagnes qui les coupoient; au lieu qu'il n'y avoit point de pays plus riche & plus abondant que la Messénie, dont les terres étoient arrosées de beaucoup de ruisseaux, & très-bien fournies de toutes sortes de pâturages. Il en étoit de même des terres d'Argos. Voyez Strabon liv. 8.

c C'est-à-dire

même trouvé beaucoup meilleur, elles ne furent pourtant être long-tems heureuſes ; l'orgueil des rois & la deſobéiſſance des peuples les firent tomber de l'état floriſſant où elles étoient, & elles montrerent par leur exemple que c'étoit une grace toute particuliere que les dieux avoient faite aux Spartiates de leur donner un homme qui sût ſi bien ordonner & tempérer leur gouvernement. Mais c'eſt ce qui ne parut que dans la ſuite [c].

Le ſecond établiſſement de Lycurgue & le plus hardi, ce fut le partage des terres ; car il y avoit entre les habitans une ſi horrible inégalité, qu'elle étoit même dangereuſe pour la ville, la plûpart étant ſi pauvres, qu'ils n'avoient pas un ſeul pouce de terre, & tout le bien ſe trouvant entre les mains d'un petit nombre de particuliers. Pour chaſſer donc l'inſolence, l'envie, la fraude, le luxe & les deux plus grandes & les plus anciennes peſtes des villes & des états, la pauvreté [d] & l'avarice, il perſuada à tous les citoyens de remettre leurs terres en commun, & d'en faire un nouveau partage pour vivre enſemble dans une parfaite égalité, ne donnant les prééminences & les honneurs qu'à la vertu ſeule, & ne mettant entr'eux

[c] C'eſt-à-dire, après la ruine de Meſſene & d'Argos.

[d] *Et l'avarice.*) Après Lycurgue, les Lacédémoniens firent encore long-tems la guerre à l'avarice ; juſques-là qu'un jeune homme ayant acheté un héritage à fort bon marché, il fut appellé en juſtice & condamné à l'amende ; car outre l'injuſtice qu'il avoit faite en achetant une choſe beaucoup moins qu'elle ne valoit, on jugea qu'il étoit trop porté au gain, puiſqu'il penſoit à acquérir dans un âge où l'on ne penſe d'ordinaire qu'à dépenſer.

 e Soixante

tr'eux d'autre différence que celle qui vient du blâme dû aux mauvaises actions, & de la louange que méritent les actions honnêtes & vertueuses.

Cela fut aussi-tôt exécuté. Il partagea les terres de la Laconie en trente mille parts, qu'il distribua à ceux de la campagne, & il fit neuf mille parts du territoire de Sparte, qu'il distribua à autant de citoyens. D'autres disent qu'il n'en fit que six mille, & que les autres trois mille furent ajoûtées par le roi Polydore. Il y en a même qui écrivent que de ces neuf mille, Lycurgue n'en fit que la moitié, & que Polydore ajoûta l'autre. Chaque part pouvoit fournir de revenu annuel [e] soixante & dix boisseaux d'orge pour homme, & douze pour femme; & de vin & autres fruits liquides, à proportion: car cette quantité parut suffisante pour entretenir les hommes sains & dispos, sans qu'ils eussent besoin de rien davantage. On rapporte de lui que, quelques années après, revenant d'un long voyage, comme il traversoit les terres de la Laconie qui venoient d'être moissonnées, il vit les tas de gerbes si égaux, que l'un ne paroissoit en rien plus grand que l'autre; & se tournant vers ceux qui l'accompagnoient, il leur dit en riant: *ne semble-t-il pas que la Laconie soit l'héritage de plusieurs freres qui viennent de faire leur partage?*

Après

[e] *Soixante & dix boisseaux d'orge pour homme, & douze pour femme.*) Voilà une étrange inégalité. Mais il faut entendre qu'on assignoit soixante & dix mesures à l'homme, comme au chef de la famille, qui devoit nourrir ses enfans & tous ceux qui étoient dans sa maison. La portion de la femme étoit comptée à part pour la facilité de la dot qui devoit toûjours la suivre.

f Qu'il

Après les immeubles il entreprit de leur faire partager aussi également les autres biens, pour achever de bannir d'entr'eux toute sorte d'inégalité. Mais voyant qu'ils le supporteroient avec plus de peine, s'il s'y prenoit ouvertement, il y procéda par une autre voie, en sappant l'avarice par les fondemens. Car premierement il décria toutes les monnoies d'or & d'argent, & ordonna qu'on ne se serviroit que de monnoie de fer, [f] qu'il fit d'un si grand poids & d'un si petit prix, qu'il falloit une charrette à deux bœufs pour porter une somme de [g] dix mines, & une chambre entiere pour la serrer. Cette nouvelle monnoie ne fut pas plûtôt répandue, qu'elle chassa de Lacédémone toutes les injustices & tous les crimes. Qui est-ce qui auroit voulu voler, ravir ou recevoir pour prix de son injustice, une chose qu'on ne pouvoit cacher

f *Qu'il fit d'un si grand poids & d'un si petit prix, qu'il falloit une charrette à deux bœufs pour porter une somme de dix mines.*) Chaque piece pesoit une livre, & ne valoit que dix deniers; mais cet établissement de Lycurgue ne fut bon que pendant que les Spartiates se contenterent de leur pays. Quand ils eurent sur les bras des guerres étrangeres, leur monnoie de fer n'étant pas de mise, & leurs denrées ne pouvant suffire aux échanges, ils furent obligés d'avoir recours aux Perses, dont l'or & l'argent les éblouir. Lycurgue n'eût pas désiré que la Laconie s'aggrandît; il comptoit par-là mettre un frein à l'ambition des Spartiates, & leur ôter l'envie de conquérir; mais les circonstances réveillerent en eux l'ambition; & l'ambition plus forte alors que les loix, appella l'avarice; de sorte que ce proverbe dont parle Platon, *On voit bien l'argent entrer à Lacédémone, mais on ne l'en voit jamais sortir*, exprimoit l'avarice de ses citoyens.

g De cinq cent livres, suivant l'évaluation des monnoies des anciens, faite du tems de M. Colbert

cher, dont la possession n'étoit point enviée, & qui étant mise en pieces, étoit inutile à tout; car on dit que les ouvriers avoient ordre de tremper le fer tout rouge dans le vinaigre pour en émousser la pointe & le rendre inutile à tout autre emploi; ce fer ainsi trempé devenant si aigre & si éclatant, qu'on ne pouvoit plus ni le battre ni le forger.

De plus, il chassa de Sparte tous les arts inutiles & superflus; & quand il ne les auroit pas chassés, la plûpart seroient tombés d'eux-mêmes, & s'en seroient allés avec l'ancienne monnoie, les artisans ne trouvant pas à se défaire de leurs ouvrages, parce que cette monnoie de fer n'avoit point de cours chez les autres Grecs, qui, bien loin de l'estimer, s'en mocquoient & en faisoient des railleries. Ainsi ceux de Sparte ne pouvoient acheter ni merceries ni marchandises étrangeres; aucun marchand n'entroit dans leurs ports, & dans toute la Laconie on n'auroit trouvé ni sophiste, ni diseur de bonne-avanture, ni charlatan, ni vendeur d'esclaves, ni orfevre, ni jouaillier; car tous ces gens là ne cherchent que l'argent. Par ce moyen, le luxe dénué peu à peu de tout ce qui l'enflamme & qui le nourrit, se flétrissoit & tomboit enfin de lui-même; car les riches n'avoient aucun avantage sur les pauvres, les richesses ne pouvant en aucune maniere paroître en public, mais étant forcées de demeurer enfermées & inutiles. De-là vint que tous les meubles dont on ne peut se passer & dont on a tous les jours affaire, comme les lits, les tables, les chaises, étoient parfaitement bien travaillés chez eux; on vante sur-tout la forme du gobelet laconique appellé *cothon*, qui étoit d'un usage mervilleux, particuliérement

particulierement à l'armée, comme dit * Critias, la couleur de la terre cachant la vilaine couleur des eaux, qu'on est quelquefois obligé de boire, & dont la vûe fait mal au cœur, & les bords étant faits de maniere qu'ils retenoient en-dedans toute la bourbe & le limon, & empêchoient qu'il ne vînt à la bouche que ce qu'il y avoit de plus pur; dequoi la sagesse du législateur fut la seule cause; car les ouvriers n'étant plus occupés aux ouvrages inutiles & superflus, employerent toute leur industrie & tout leur art à perfectionner les nécessaires.

Lycurgue, voulant encore plus persécuter le luxe & achever de déraciner l'amour des richesses, fit un troisieme établissement très-sage & très-beau, qui fut celui des repas, [h] où il ordonna que tous les citoyens mangeroient ensemble des mêmes viandes reglées & ordonnées par la loi, [i] & leur défendit expressément de manger chez eux sur des lits somptueux & sur des

* Auteur qui avoit fait un traité des républiques.

[h] *Où il ordonna que tous les citoyens mangeroient ensemble des mêmes viandes.*) Ils mangeoient avec leurs armes, pour être plus prêts à recevoir les ordres & à les exécuter. Cet établissement de Lycurgue fut bon pendant qu'il n'y eut pas plus de citoyens que de portions de terre; mais quand le nombre des citoyens fut augmenté, les familles chargées d'enfans ne purent plus fournir leur part pour ces repas publics, ainsi la ville retomba dans l'inconvénient que Lycurgue avoit voulu éviter, qui est les pauvres; c'est pourquoi il auroit mieux fait d'ordonner que ces repas seroient faits aux dépens du public, comme on le pratiquoit en Crete.

[i] *Et leur défendit expressément de manger chez eux sur des lits somptueux & sur des tables magnifiques.*) Mais cette défense devint inutile quelque tems après Lycurgue; car les éphores qu'on institua pour modérer la puissance des rois, ayant la permission de se traiter magnifiquement

des tables magnifiques, en se faisant traiter par d'habiles cuisiniers & officiers de bouche, pour s'engraisser dans les ténebres comme des bêtes gloutonnes, & pour corrompre par ce moyen le corps & l'esprit, en s'abandonnant à toutes sortes de dissolutions & de débauches, qui demandent ensuite un long sommeil, des bains chauds, un grand repos & des remedes journaliers, comme de véritables maladies. Si ce fut une grande chose à Lycurgue d'être parvenu à cela, c'en fut une plus grande encore d'avoir pu mettre les richesses hors d'état d'être dérobées, ou plûtôt, comme dit Théophraste, d'être enviées, & de les avoir rendu pauvres par cette communauté des repas, & par la simplicité & la frugalité de la table. Car il n'y avoit aucun moyen d'user ni de jouir de sa magnificence, non pas même d'en faire parade ou de la montrer, le pauvre & le riche mangeant ensemble en même lieu; de sorte que Sparte étoit la seule ville du monde [k] où ce que l'on dit communément de Plutus, qu'il est aveugle, se trouvât vrai. En effet il y étoit renfermé & immobile, comme une statue sans ame & sans mouvement, car il n'étoit pas permis de manger chez soi & d'arriver saoul aux salles publiques, parce que tous les autres observoient avec grand soin celui qui ne bûvoit & ne mangeoit point, & lui reprochoient son intempérance

fiquement, & de vivre dans le luxe, cet exemple seul faisoit plus de mal que la loi ne pouvoit faire de bien.

[k] *Où ce que l'on dit communément de Plutus, qu'il est aveugle, se trouvât vrai.*) Cela est pris du mot que Lycurgue disoit à ses amis : *Ah mes amis, que c'est une belle chose de faire voir effectivement que Plutus est aveugle!*

rance ou sa trop grande délicatesse, qui lui faisoient mépriser ces repas publics.

Aussi dit-on que les riches furent fort irrités de cette ordonnance de Lycurgue, & que s'étant assemblés en grand nombre, ils crierent & murmurerent contre lui, jusques-là que l'ayant assailli de tous côtés à coups de pierres, il fut obligé de s'enfuir de toute sa force. Il avoit déjà échappé à la poursuite de tous ces mutins & gagné un temple, lorsqu'un jeune homme, nommé Alcandre, qui n'avoit pas d'ailleurs un méchant naturel, mais qui étoit fort prompt & fort colere, l'ayant poursuivi plus opiniâtrément, l'atteignit; & comme il se tournoit de son côté, il lui donna un coup de bâton sur le visage, & lui creva un œil. Lycurgue ne se laissa point abattre à la douleur; au contraire, se tournant du côté du peuple la tête haute, il lui fit voir son visage tout sanglant & son œil crevé. Ceux qui le virent en cet état en eurent tant de confusion & de honte, que sur l'heure même ils lui livrerent Alcandre, & l'accompagnerent tous chez lui en lui témoignant la douleur & le ressentiment qu'ils avoient de l'outrage qu'il venoit de recevoir. Il les congédia après les avoir remerciés; & ayant fait entrer avec lui le jeune homme, il ne le maltraita point, & ne lui dit aucune parole fâcheuse; il fit seulement retirer ses amis & ses domestiques, & lui commanda de le servir. Alcandre qui, comme je l'ai déjà dit, n'étoit pas mal né, obéit sans répondre une seule parole; & se tenant toûjours près de lui, il eut tout le tems de connoître sa douceur, sa modération, & les autres grandes qualités de son ame, son austérité dans sa vie ordinaire, & sa constance

infatigable dans les travaux ; de ſorte qu'il commença à l'aimer avec paſſion, & qu'il diſoit partout, que bien loin que Lycurgue fût rude & ſuperbe, c'étoit au contraire l'homme du monde le plus traitable & le plus doux ; & voilà la punition que reçut Alcandre ; de jeune homme violent & emporté qu'il étoit auparavant, il devint un homme très-modéré & très-ſage.

En mémoire de cet accident, Lycurgue conſacra un temple à Minerve, qu'il appella *Optilétide*, parce que les Doriens de ce pays-là appellent les yeux *optiles* ; il y a pourtant des auteurs, & entr'autres Dioſcoride, celui qui a fait un traité *du gouvernement de Sparte*, qui écrivent que Lycurgue fut bleſſé, mais qu'il ne perdit pas l'œil, & qu'il ne fonda ce temple à Minerve que [l] pour la remercier de ſa guériſon. Cependant les Lacédémoniens ceſſerent depuis ce tems-là de porter des bâtons dans leurs aſſemblées.

Pour ce qui eſt des repas publics, ceux de Crete les appelloient *andria*, & les Lacédémoniens les appellerent *phiditia*, ſoit parce qu'ils faiſoient naître l'union & l'amitié entre les citoyens, *phiditia* pour *philitia*, en mettant un *d* pour une *l*, ſoit parce qu'ils les accoûtumoient à la ſimplicité & à l'épargne, qui en grec eſt appellée *pheido*. Il y en a auſſi qui prétendent, & cela n'eſt pas impoſſible, que la premiere lettre eſt ajoûtée, & qu'on dit *phiditia* pour *editia*, d'un mot qui ſignifie *manger*.

Les

[l] *Pour la remercier de ſa guériſon.*) D'autres diſent que ce fut pour la remercier de ce qu'Alcandre ne lui avoit pas crevé l'autre œil, comme il avoit deſſein de le faire, ſi on ne l'en eût empêché.

[m] *Ayant*

Les tables étoient de quinze personnes chacune, un peu plus ou un peu moins; & chacun apportoit par mois un boisseau de farine, huit mesures de vin, cinq livres de fromage, deux livres & demie de figues, & quelque peu de leur monnoie pour acheter de la viande. Il est vrai que quand quelqu'un faisoit chez lui un sacrifice, ou qu'il avoit été à la chasse, il envoyoit une piece de sa victime ou de sa venaison à la table dont il étoit; car il n'y avoit que ces deux occasions où il fût permis de manger chez soi, quand on étoit revenu de la chasse fort tard, ou que l'on avoit achevé fort tard son sacrifice; autrement on étoit obligé de se trouver au repas public; & cela s'observa fort long-tems avec une très-grande exactitude, jusques-là que le roi Agis, qui revenoit de l'armée après avoir défait les Athéniens, & qui vouloit souper chez lui avec sa femme, [m] ayant envoyé demander ses portions dans la salle, [n] les polémarques les lui refuserent; & le lendemain Agis ayant négligé par dépit d'offrir le sacrifice d'actions de graces, comme on avoit accoûtumé après une heureuse guerre, ils le condamnerent à une amende, qu'il fut obligé de payer.

Les enfans mêmes se trouvoient à ces repas, & on les y menoit comme à une école de sagesse &

[m] *Ayant envoyé demander ses portions.*) Car les rois avoient toûjours deux portions qu'on leur donnoit, comme dit Xénophon, non pas afin qu'ils mangeassent une fois autant que les autres, mais afin qu'ils pussent donner une de ces portions à celui qu'ils jugeroient digne de cet honneur.

[n] *Les polemarques les lui refuserent.*) Les polemarques, c'est-à-dire, les généraux d'armée sous les rois; car c'étoit toûjours les premiers de l'état qui étoient établis pour faire les portions.

& de tempérance. Là ils entendoient de graves discours sur le gouvernement ; ils voyoient des maitres qui ne pardonnoient rien, & qui railloient avec beaucoup de liberté, & ils apprenoient eux-mêmes à railler sans aigreur & sans bassesse, & à souffrir d'être raillés ; car on trouvoit que c'étoit une qualité digne d'un Lacédémonien, de supporter patiemment la raillerie ; s'il y avoit quelqu'un qui ne pût la souffrir, il n'avoit qu'à prier qu'on s'en abstînt, & l'on cessoit sur l'heure.

A mesure que chacun entroit dans la salle, le plus vieux lui disoit, en lui montrant la porte : *rien de tout ce qui a été dit ici, ne sort par-là.*

Quand quelqu'un vouloit être reçu à une table, voici de quelle maniere on procédoit à son élection, pour voir s'il étoit agréé de la compagnie : ceux qui devoient le recevoir parmi eux, prenoient chacun une petite boule de mie de pain ; l'esclave qui les servoit, passoit au milieu d'eux, portant un vaisseau sur sa tête ; celui qui agréoit le prétendant, jettoit simplement sa boule dans ce vaisseau, & celui qui le refusoit, l'applatissoit auparavant entre ses doigts. Cette boule ainsi applatie valoit la féve percée, qui étoit la marque de condamnation ; & s'il s'en trouvoit une seule de cette sorte, le prétendant n'étoit point reçu ; car on ne vouloit pas qu'il y en eût un seul qui ne plût à tous les autres. Celui qu'on avoit refusé étoit dit * *décaddé*, parce que le vaisseau dans lequel on jettoit les boules est appellé *caddos*.

Le plus exquis de tous leurs mets, étoit ce qu'ils

* Comme qui diroit, *déchu du vaisseau.*

qu'ils appelloient *le broüet noir*. Les vieillards le trouvoient si bon, qu'ils laissoient la viande aux jeunes gens, & mangeoient de ce broüet, en se mettant tous d'un côté. Il y eut un roi de [p] Pont, qui pour en manger acheta exprès un cuisinier de Lacédémone. Il n'en eut pas plûtôt goûté, qu'il le trouva fort mauvais & se mit en colere; mais le cuisinier lui dit: *Seigneur, ce qu'il y a de meilleur manque à ce broüet, c'est qu'avant que de le manger il faut se baigner dans l'Eurotas.*

Après qu'ils avoient mangé & bu très-sobrement, ils s'en retournoient chez eux sans lumiere; [q] car il n'étoit pas permis de se faire éclairer, Lycurgue ayant voulu qu'on s'accoûtumât à marcher hardiment par-tout de nuit & dans les ténebres. Voilà quel étoit l'ordre de leurs repas.

Lycurgue ne voulut pas qu'il y eût aucune loi écrite; & par une de ses ordonnances qu'on appelloit *Rhetres*, il le défendit très-expressément, persuadé que ce qu'il y a de plus fort & de plus efficace pour rendre les villes heureuses & les peuples vertueux, c'est ce qui est empreint dans les mœurs & dans les esprits des citoyens; car les principes que l'éducation y a gravés, demeurent fermes & inébranlables, comme

[p] Plutarque dit ailleurs que ce fut Denys, tyran de Sicile.

[q] *Car il n'étoit pas permis de se faire éclairer.*) Xénophon dit que cette défense n'étoit que pour les jeunes gens qui tiroient de-là un double avantage; car sachant qu'ils ne coucheroient pas dans le lieu où ils soupoient, ils étoient forcés d'être sobres, afin de pouvoir retrouver leur maison, & ils s'accoûtumoient à aller la nuit comme le jour sans avoir besoin de lumiere.

r Pour

comme étant fondés sur la volonté seule, qui est toûjours un lien plus fort & plus durable que le joug de la nécessité ; & les jeunes gens qui ont été ainsi nourris & élevés, deviennent leurs loix & leurs législateurs eux-mêmes.

[r] Pour ce qui est des petits contrats, qui ne regardent que l'intérêt & qui changent toûjours selon le besoin, il jugea qu'il étoit beaucoup mieux de ne pas les assujettir à des formules expresses, & à des coûtumes qu'on ne sauroit changer, & de laisser la liberté d'y ajoûter ou retrancher, selon l'exigence des cas, tout ce qui paroîtroit nécessaire à un peuple si bien élevé & si bien instruit ; car le sommaire & le principal de toutes les loix, il le rapportoit à l'éducation des hommes : c'est pourquoi la premiere de ses ordonnances étoit qu'il n'y eût point de loi écrite, comme nous l'avons déja dit. La

[r] *Pour ce qui est des petits contrats qui ne regardent que l'intérêt, &c. il jugea qu'il étoit beaucoup mieux de ne pas les assujettir à des formules expresses.*) Car toutes les formules n'ont été inventées que pour prévenir l'injustice des hommes & leur mauvaise foi. Si les hommes sont justes ces formules sont inutiles ; & s'ils sont injustes, elles le sont encore le plus souvent ; l'injustice étant ordinairement plus forte que toutes les barrieres qu'on lui oppose. Horace a fort bien dit :

Adde Cicutæ
Nodosi tabulas centum : mille adde catenas :
Effugiet tamen hæc sceleratus vincula Proteus.
Lib. II. Sat. III. 69.

« Ne vous contentez pas d'une simple promesse ; ajoûtez-y toutes les rubriques & toutes les formules du fameux notaire Cicuta, qui sait si bien lier les gens ; un scélérat saura fort bien se tirer de toutes ces chaînes, comme un second Protée ».

s L'ancien

La seconde étoit contre la magnificence : *que les planchers des maisons fussent faits avec la coignée, & les portes avec la scie, sans le secours d'aucun autre instrument ;* car ce qu'on rapporte d'Epaminondas, qu'en parlant de sa table, il dit : *Un tel ordinaire n'expose pas à la trahison*, c'est ce que Lycurgue avoit pensé avant lui, *qu'une telle maison n'expose pas au luxe & à la dépense*, n'y ayant point d'homme assez ignorant dans les bienséances & assez fou pour porter dans une maison si simple & si pauvre, des lits à pieds d'argent, des tapis de pourpre, de la vaisselle d'or, & toute la magnificence que cela entraîne nécessairement ; au contraire on est forcé d'accorder & de proportionner les lits à la maison, les tapis & les couvertures aux lits, & aux couvertures & aux tapis le reste des meubles. De cette coûtume procéda la demande que * l'ancien roi Léotychidas, soupant à Corinthe, fit à son hôte ; car s'étant apperçu que le plancher de la salle où il soupoit, étoit magnifiquement lambrissé, il lui demanda *si le bois naissoit ainsi travaillé dans son pays.*

La troisieme ordonnance que Lycurgue donna à ses citoyens, fut de ne pas faire souvent la guerre contre les mêmes ennemis, de peur de les aguerrir en les obligeant trop souvent à se défendre ; c'est pourquoi l'on reproche encore aujourd'hui au roi Agésilas, que par ses fréquentes incursions dans la Béotie, * il mit les Thébains

* *L'ancien roi Léotychidas.*) Il parle du premier Léotychidas, fils d'Anaxilaüs ; car il y en eut un second, fils de Ménares, & un troisieme, fils d'Agis, ou plûtôt bâtard d'Alcibiade.

* *Il mit les Thébains en état de tenir tête aux Lacédémoniens.*)

Thébains en état de tenir tête aux Lacédémoniens. Ainsi Antalcidas, le voyant blessé dans un combat qu'il donna contre eux, lui dit : *Vous recevez un digne prix de l'apprentissage que vous avez fait faire aux Thébains, qui sans vous n'auroient ni su ni voulu combattre.* [u] Il appella ces trois ordonnances *rhetres*, pour faire croire qu'elles avoient été dictées par Apollon même, & que c'étoient plûtôt des oracles que des loix.

Il regardoit l'éducation des enfans comme la plus grande & la plus importante affaire d'un législateur ; c'est pourquoi il y pourvut de loin en réglant tout ce qui regardoit les mariages & les naissances ; car il ne faut pas croire ce que dit Aristote, qu'ayant tenté de régler & de réformer les femmes, il y renonça, ne pouvant venir à-bout de leur licence effrénée, & de la trop grande autorité qu'elles avoient prise sur leurs maris, [x] qui, à cause des fréquentes expéditions de guerre où ils alloient, étoient obligés de les abandonner à leur conduite, & qui, pour les empêcher d'abuser de cette liberté, se voyoient

niens.) Cela parut bien évidemment à la bataille de Leuctres, où les Lacédémoniens furent vaincus par Epaminondas, & perdirent leur roi Cléombrotus, avec leurs meilleures troupes.

[u] *Il appella ces trois ordonnances* rhetres, *pour faire croire.*) Les oracles d'Apollon étoient proprement appellés *rhetres*, c'est-à-dire, *dits.* Les Latins les appelloient de même *dictio.* Lycurgue appella ces ordonnances de ce nom pour les rendre plus vénérables ; & parce qu'elles n'étoient point écrites, on ne les avoit que par tradition.

[x] *Qui, à cause des fréquentes expéditions de guerre.*) A cause des guerres qu'ils eurent d'abord contre ceux d'Argos, ensuite contre les Arcadiens, & après cela contre Messene.

voyoient réduits à les flatter, à les adoucir, & à les appeller leurs dames & leurs maitresses ; au contraire il prit d'elles tout le soin qu'il étoit possible d'en prendre. En effet, pendant qu'elles étoient filles, il endurcissoit leur corps, en les exerçant à la course, à la lutte, à jetter le palet, & à lancer le javelot, afin que le fruit qu'elles concevroient dans la suite, trouvant un corps robuste & vigoureux, y prit de plus fortes racines, & qu'elles-mêmes, fortifiées par ces exercices, en eussent plus de facilité, de force & de courage pour resister aux douleurs de l'enfantement. Pour leur retrancher toute sorte de délicatesse & de mollesse, il les accoûtuma à lutter toutes nues, de même que les jeunes garçons, & à danser en cet état devant eux à certaines fêtes solemnelles, en chantant de belles chansons, où elles lançoient à propos des traits de raillerie, qui piquoient jusqu'au vif ceux qui avoient mal fait leur devoir, & où elles donnoient au contraire de grands éloges à ceux qui avoient fait des actions dignes de mémoire. Par ce moyen elles embrasoient le cœur des jeunes gens de l'amour de la gloire & de la vertu, & excitoient entre eux une noble jalousie. Car celui dont on avoit tant vanté les belles actions, & qui voyoit son nom célebre parmi ces jeunes filles, s'en retournoit tout fier des louanges qu'il avoit reçues ; & les brocards & les railleries dont les autres se sentoient atteints, leur étoient plus sensibles que n'auroient été les plus severes remontrances & les plus rudes corrections, d'autant plus que tout cela se passoit en présence de tous les citoyens, des sénateurs & des rois mêmes. Et quant à ces filles, qui se montroient ainsi nues,

y il

[9] il n'y avoit là rien de honteux, Sparte étant le throne de la pudeur, & l'intempérance n'y étant pas même connue. Cela les accoûtumoit seulement à des mœurs simples, leur donnoit une merveilleuse émulation à qui auroit le corps plus robuste & plus dispos, [1] & leur élevoit en même tems le courage, en leur faisant connoître qu'elles devoient participer à la gloire des hommes, & aspirer à la même générosité & à la même vertu. C'est de cette mâle éducation que venoit la grandeur d'ame qui éclatoit dans leurs pensées & dans leurs paroles, comme elle éclata dans cette réponse de Gorgo, femme de Léonidas; une dame étrangere lui ayant dit un jour, *vous autres Lacédémoniennes, vous êtes les seules qui commandiez aux hommes.* Elle lui répondit, *aussi sommes-nous les seules qui mettions au monde des hommes.*

C'étoit encore une amorce pour le mariage, je parle de ces danses & de ces combats, que ces jeunes filles ainsi nues faisoient devant les jeunes gens, [a] qui étoient attirés, comme dit Platon

[9] *Il n'y avoit là rien de honteux, Sparte étant le thrône de la pudeur.*) Il veut dire que là où l'intempérance n'est point connue, les nudités ne peuvent faire aucun mal; & c'est le sens du mot de Livie, *que des hommes nuds sont des statues pour les femmes chastes.*

[1] *Et leur élevoit en même tems le courage.*) Ce courage ne se démentit que lorsqu'Epaminondas, après le gain de la bataille de Leuctres; alla attaquer Sparte; car les femmes ne faisoient que courir çà & là toutes éperdues, remplissoient tout de leurs cris, & causoient plus de désordre & de confusion que les ennemis mêmes.

[a] *Qui étoient attirés, comme dit Platon, non par une nécessité géométrique, mais par une nécessité plus forte encore, & qui vient d'un attrait d'amour.*) J'ai tâché de conserver toute la beauté de

Platon, non par une néceſſité géométrique, mais par une néceſſité plus forte encore & qui vient d'un attrait d'amour. Il ne s'en fia pourtant pas tellement à cette néceſſité, qu'il n'établit encore une note d'infamie contre ceux qui refuſeroient de ſe marier : car il leur étoit défendu de ſe trouver à ces exercices publics où les filles combattoient nues ; [b] & les magiſtrats les contraignoient de faire le tour de la place tout nuds au plus fort de l'hyver, en chantant une chanſon faite contre eux, où ils diſoient en propres termes, qu'ils ſouffroient juſtement cette peine, pour avoir deſobéi aux loix. Quand ils devenoient vieux, ils étoient privés des honneurs, des ſoins & des reſpects que les jeunes gens rendoient à la vieilleſſe. C'eſt pourquoi perſonne ne blâme [c] le mot qui fut dit à Dercyllidas

ce Paſſage, qui eſt pris du 5. liv. de la république de Platon, où il dit que les femmes doivent être communes, & qu'on doit les élever comme les hommes. Socrate dit donc que *les hommes & les femmes, étant toûjours enſemble, & en public & en particulier, ſeront portés par une néceſſité naturelle à s'aimer. Cela ne vous paroît-il pas une ſuite néceſſaire*, ajoûte-t-il en s'adreſſant à Glaucon ? *Si néceſſaire*, répond Glaucon, en raillant ſur ces mots de *néceſſité* & de *néceſſaire*, *que ce qu'on appelle néceſſité géométrique, n'en approche pas ; car c'eſt une néceſſité d'amour qui eſt mille fois plus forte, & qui attire & perſuade bien plus ſérieuſement & plus efficacement le peuple, que les plus néceſſaires démonſtrations. Néceſſité géométrique*, c'eſt ce qui ſe tire néceſſairement d'un principe qui ne peut être conteſté.

[b] *Et les magiſtrats les contraignoient de faire le tour de la place tout nuds.*) Je m'étonne que Plutarque ait oublié ce qu'avoit écrit Cléarque, diſciple d'Ariſtote, qu'il y avoit une certaine fête où les femmes faiſoient faire à ces hommes le tour d'un autel en les battant avec des verges, afin que la honte les rendît plus humains.

[c] *Le mot qui fut dit à Dercyllidas.*) A Dercyllidas qui retint

cyllidas, quoique ce fût un très-bon & très-vaillant capitaine : car étant entré un jour dans une assemblée, il y eut un jeune homme qui ne daigna pas se lever devant lui pour lui faire place, & qui lui dit : *Tu n'as point d'enfans qui puissent me rendre un jour la pareille & se lever devant moi.*

[d] Ceux qui se marioient étoient obligés d'enlever leurs maîtresses, & il ne falloit pas les choisir trop petites ni trop jeunes, mais dans la vigueur de l'âge & en état d'avoir des enfans. Quand il y en avoit quelqu'une d'enlevée, celle qui faisoit le mariage la prenoit, lui rasoit les cheveux, la vêtoit d'un habit d'homme avec la chaussure de même ; & après l'avoir couchée sur une paillasse, elle la laissoit-là toute seule sans lumiere. Le marié, qui n'étoit ni yvre ni énervé par les voluptés, mais sobre à son ordinaire, comme ayant toûjours mangé à la table commune, entroit, délioit la ceinture de son épousée ; & la prenant entre ses bras, la portoit dans un autre lit. Il demeuroit-là un peu de tems avec elle, & s'en retournoit ensuite modestement dans la chambre où il avoit accoûtumé de coucher avec les autres jeunes gens, & continuoit toûjours de même, passant les jours

retint ceux d'Abyde dans le parti des Lacédémoniens par un long discours qu'il leur fit, & que Xénophon rapporte dans le 4. livre de son histoire grecque.

d Ceux qui se marioient, étoient obligés d'enlever leurs maîtresses.) Hermippus, dans son *traité des legislateurs*, écrit qu'il y avoit à Lacédémone une maison fort obscure où l'on enfermoit les jeunes filles & les jeunes hommes qui étoient à marier, & que chacun emmenoit & prenoit pour sa femme celle qui lui étoit tombée en partage.

jours & les nuits avec ses camarades, & n'allant voir sa femme qu'à la dérobée, & avec toutes les précautions possibles, pour n'avoir pas la honte d'être apperçu. La jeune mariée de son côté ne s'épargnoit pas à chercher des ruses & des stratagemes, qui leur donnassent le moyen de se trouver ensemble sans qu'on les vit. Ce commerce secret duroit quelquefois si long-tems, que très-souvent des maris avoient des enfans, avant que d'avoir vu en public leurs femmes. Toutes ces difficultés ne les accoûtumoient pas seulement à la tempérance & la sagesse, elles leur rendoient encore le corps vigoureux & fécond, & entretenoient toûjours nouvelle l'ardeur de leurs premiers feux, de maniere qu'ils étoient toûjours aussi amoureux que le premier jour, & nullement rassasiés ni languissans, comme ceux qui sont toûjours près de leurs femmes avec une entiere liberté & sans aucune contrainte; car en se quittant ils se laissoient l'un à l'autre un reste de flamme très-vive & un merveilleux desir de se revoir.

Après avoir établi une si grande pudeur & un si bon ordre dans le mariage, il travailla à en bannir toute vaine jalousie, qui n'est qu'une maladie de femme, en faisant passer pour honnête & raisonnable, non-seulement de chasser de son ménage les desordres & les violences, mais encore de permettre à ceux qui en étoient dignes d'avoir des enfans en commun, & se moquant de ceux qui poursuivent & vengent par des meurtres & par des guerres sanglantes le commerce qu'on a avec leurs femmes. Un vieillard donc qui avoit une jeune femme, & qui connoissoit quelque jeune homme bien fait & bien né, pouvoit, sans blesser les loix ni la

bienseance

bienséance, le mener coucher avec elle; & l'enfant qui naissoit d'une race si noble & si généreuse, il pouvoit le recevoir & l'avouer comme s'il étoit à lui. D'un autre côté, un homme bien fait & bien né qui voyoit à un autre une femme fort belle, fort sage & d'une taille à porter de beaux enfans, pouvoit de même demander au mari la permission de coucher avec elle pour avoir des enfans bien faits & bien formés, qui des deux côtés viendroient de ce qu'il y avoit de meilleur & de plus honnête: car premierement Lycurgue prétendoit que les enfans n'appartenoient pas en particulier aux peres, mais à l'état. C'est pourquoi il vouloit que ses citoyens eussent pour peres les plus gens de bien, & non pas les premiers venus & des hommes ordinaires. D'ailleurs il trouvoit beaucoup de sottise & de vanité dans les ordonnances qu'avoient fait sur les mariages les autres législateurs, [e] qui cherchoient pour leurs chiennes les meilleurs chiens, & pour leurs jumens les meilleurs étalons, n'épargnant ni soin ni argent pour les avoir de leurs maîtres, & qui renfermoient leurs femmes

[e] *Qui cherchoient pour leurs chiennes les meilleurs chiens.*) Plus de trois cent cinquante ans après Lycurgue, le poëte Théognis employa la même comparaison, car il dit: *Quand nous voulons avoir des chiens, des ânes, des chevaux, nous cherchons les meilleures races; & quand il s'agit de choisir une femme ou un mari, on prend tout ce qu'il y a de plus méchant, pourvû qu'il soit riche.* Après lui Platon en a voulu profiter; car il dit à Glaucon dans le 5. liv. de la république: *Vous nourrissez chez vous beaucoup de chiens de chasse; mais cherchez-vous à avoir des petits des uns & des autres indifféremment, & n'avez-vous pas grand soin de n'avoir de la race que des meilleurs & des plus excellens, de peur que la race de vos chiens ne s'abâtardisse?*

f L'adultere

femmes dans leurs maisons, & les tenoient-là captives, afin qu'elles n'eussent des enfans que d'eux, quoi qu'ils fussent souvent insensés, dans un âge caduque ou valétudinaire, comme si ce n'étoit pas le malheur & le dommage des peres & des meres, que les enfans naissent ainsi défectueux & contrefaits, pour avoir été engendrés de personnes tarées, & au contraire leur bonheur & leur avantage, quand ils naissent bien faits & bien conditionnés pour être sortis de parens bien sains & bien robustes. C'est ainsi que l'on se conduisoit en cela par des raisons politiques & physiques; & tant s'en faut que cette conduite rendît les femmes aussi faciles qu'elles le furent dans la suite, [f] l'adultere n'y étoit pas seulement connu. L'on conte à ce sujet le mot d'un ancien Spartiate appellé Géradas: Un étranger lui ayant demandé, *quelle peine on faisoit souffrir en son pays aux adulteres? Mon ami*, lui dit-il, *il n'y a point d'adultere chez nous. Mais s'il y en avoit?* repliqua l'étranger. *Alors*, reprit Géradas, *il seroit condamné à payer un taureau, qui du sommet du mont Taigete* [g] *pût boire dans la riviere d'Eurotas. Bon*, reprit l'étranger, tout étonné, *Eh! comment pourroit-on trouver un taureau de cette grandeur?* Géradas lui répondit en soûriant

f *L'adultere n'y étoit pas seulement connu.*) Le mot *adultere* emportoit avec soi l'idée de *crime*; or, comme par les loix de Sparte, ce qu'on appelloit *crime*, n'étoit autre que ce qui étoit nuisible à l'état, l'adultere y étoit inconnu sous le nom de *crime*, quoiqu'il y fût commun sous le nom d'*amour du bien public*; de sorte que Géradas ne pouvoit donner le nom de *crime* à ce qui étoit autorisé par les loix de son pays.

g La plus haute montagne de tout le pays. On découvroit de-là tout le Péloponese.

soûriant: *Eh! comment pourroit-on trouver à Sparte un adultere?* Voilà ce qui s'observoit sur les mariages.

Les peres n'étoient pas les maîtres d'élever leurs enfans à leur fantaisie; mais si-tôt qu'un enfant étoit né, il falloit que le pere le portât lui-même dans un lieu appellé *Lesché*, où les plus anciens de chaque tribu, qui y étoient assemblés, le visitoient; & s'ils le trouvoient bien formé, vigoureux & fort, ils ordonnoient qu'il fût nourri, & lui assignoient une des neuf mille portions pour son héritage; & si au contraire ils le trouvoient mal fait, délicat & foible, [h] ils l'envoyoient jetter dans un lieu appellé *les Apothetes*, qui étoit une fondriere près du mont Taigete: car ils estimoient qu'il n'étoit expédient ni pour lui ni pour la république, qu'il vécût, puisque dès sa naissance il se trouvoit composé de maniere que de sa vie il ne pouvoit avoir ni force ni santé. C'est pourquoi aussi les sages-femmes ne lavoient pas dans l'eau les enfans naissans, comme par-tout ailleurs, mais elles les lavoient dans du vin, pour éprouver s'ils étoient de bonne constitution & de bonne trempe; car on dit que ceux qui sont épileptiques & maladifs, ne pouvant résister à la force du vin qui les pénetre, meurent de langueur, & que ceux qui sont bien sains, en deviennent d'une complexion plus dure & plus forte. D'un autre côté les nourrices employoient le soin & l'art pour bien faire leurs nourritures; car bien loin de lier & de garotter leurs enfans avec des langes, elles leur laissoient tout le corps libre, afin

h *Ils l'envoyoient jetter dans un lieu appellé les Apothetes.*) C'est-à-dire, le lieu où l'on exposoit les enfans.

i Ni

afin de leur donner un air noble & dégagé ; elles les accoûtumoient aussi à être faciles & nullement délicats & friands pour leur manger ; à n'avoir point de peur dans les ténebres, à ne s'épouvanter pas quand on les laissoit seuls, & à ne connoître ni la mauvaise-humeur, [i] ni les criailleries & les pleurs, qui sont autant de marques de lâcheté & de bassesse. Cela faisoit que les étrangers achetoient des nourrices de Lacédémone ; & l'on dit qu'Amycla, celle qui nourrit Alcibiade, en étoit. [k] Il est vrai, comme dit Platon, que Periclès corrompit cette bonne nourriture en donnant pour précepteur à Alcibiade un esclave nommé Zopyre, qui n'avoit rien au-dessus des autres esclaves ; au lieu que Lycurgue s'étoit bien gardé de confier l'éducation des enfans à des mercénaires & à des esclaves

[i] *Ni les criailleries & les pleurs.*) Aristote blâme cette conduite : *Ceux qui défendent les pleurs & les cris des enfans*, dit-il, *ont tort ; car, au contraire, ces mouvemens aident à les faire croître, & servent d'exercice au corps.*

[k] *Il est vrai, comme dit Platon, que Periclès corrompit cette bonne nourriture, en donnant pour précepteur & pour gouverneur à Alcibiade, un esclave nommé Zopyre.*) Ainsi tous les soins de la nourrice Lacédémonienne avoient été inutiles ; car un esclave fait plus de mal à un enfant en un jour, que la plus excellente nourrice n'a pû lui faire de bien dans toute sa nourriture. Le passage de Platon est dans le premier Alcibiade, où Socrate compare la maniere dont Alcibiade avoit été élevé, à celle dont étoient élevés les enfans des rois de Perse. *Au lieu de ces grands seigneurs qui ont soin des enfans des rois de Perse, Periclès vous a donné pour gouverneur un vil esclave, nommé Zopyre le Thracien, qui par sa vieillesse vous auroit été inutile, quand même il auroit été vertueux.* Aristote n'oublie pas de défendre de laisser converser les enfans avec les esclaves. Aujourd'hui on n'est pas si scrupuleux.

claves achetés à prix d'argent. Il n'en laissa pas même la disposition aux peres ; mais si-tôt qu'ils avoient sept ans, ils les prenoit & les distribuoit par classes ; & les faisant élever ensemble dans les mêmes loix & dans la même discipline, il les accoûtumoit à avoir les mêmes divertissemens & les mêmes jeux.

Pour chaque classe il choisissoit parmi les jeunes gens les mieux faits, celui qui étoit le plus estimé, qui avoit le plus de prudence & de sagesse, & qui avoit témoigné le plus de courage & de fermeté dans les combats, & il l'établissoit sur toute la troupe. Ces enfans avoient toûjours l'œil sur lui, obéissoient à tous ses ordres, & se soûmettoient sans murmurer à tous les châtimens & à toutes les peines qu'il lui plaisoit de leur imposer. De sorte que toute leur éducation n'étoit, à proprement parler, qu'un apprentissage d'obéissance. D'ailleurs les vieillards assistoient ordinairement à leurs jeux, & jettoient souvent entre eux des sujets de dispute & de querelle, pour avoir occasion de découvrir à fond le naturel de chacun, & de connoitre s'il auroit de la hardiesse, & s'il seroit incapable de tourner le dos à l'ennemi.

[l] Pour ce qui est des lettres, ils n'en apprenoient que pour le besoin ; toute leur étude ne tendoit qu'à savoir obéir, supporter les travaux, &

[l] *Pour ce qui est des lettres, ils n'en apprenoient que pour le besoin.*) C'est-à-dire, autant qu'il en falloit pour des hommes qui ne respiroient que la guerre ; c'est pourquoi toutes les sciences étoient bannies de leur pays ; ils n'avoient même ni médecins ni interpretes. Quand ils en avoient besoin, ils appelloient des étrangers. De-là vient que Thucydide, en parlant de Brasidas, dit : *Il ne parloit pas mal pour un Lacédémonien.*

m *On*

& vaincre. C'eſt pourquoi, à meſure qu'ils avançoient en âge, on augmentoit la ſévérité de leur diſcipline & de leur regle; on leur coupoit les cheveux, on les accoûtumoit à aller ſans bas & ſans ſouliers, & la plûpart du tems on les faiſoit jouer enſemble tout nuds; & quand ils étoient parvenus à l'âge de douze ans, [m] on leur ôtoit la tunique, & on ne leur donnoit par an qu'un ſimple manteau; ce qui faiſoit qu'ils étoient toûjours ſales & craſſeux, ne ſe baignant & ne ſe parfumant jamais que certains jours de l'année, qu'on leur permettoit d'uſer de cette propreté & de cette délicateſſe. Chaque troupe couchoit enſemble dans la même ſalle, ſur des paillaſſes faites de bouts de cannes qui croiſſoient ſur les bords de la riviere d'Eurotas, & qu'ils étoient obligés d'aller cueillir & rompre eux-mêmes avec leurs mains ſans couteau, & ſans aucun autre inſtrument. En hyver on leur permettoit d'y mêler de la barbe de chardon, cette matiere paroiſſant avoir quelque ſorte de chaleur.

[n] A cet âge ils commençoient à avoir des amans

[m] *On leur ôtoit la tunique.*) La tunique qui étoit ſur la peau, ce que nous appellons la chemiſe; ce n'étoit pas le ſayon, car on peut n'avoir que le ſayon, & n'être pas pour cela plus ſale. Juſqu'à douze ans, ils avoient la tunique & le manteau. A douze ans on leur ôtoit la tunique, afin qu'ils s'endurciſſent au froid & au chaud.

[n] *A cet âge ils commençoient à avoir des amans.*) C'étoit un amour d'eſprit, comme celui que Socrate avoit pour Alcibiade; & Xénophon écrit que ces *amoureux* vivoient avec ceux qu'ils aimoient, comme un pere avec ſes enfans, & un frere avec ſes freres. *Je ſai pourtant bien*, ajoûte-t-il, *que beaucoup de gens n'en veulent rien croire, & je n'en ſuis pas ſurpris; car l'amour vicieux des garçons eſt ſi général, qu'il eſt même autoriſé* *par*

amans, qui s'attachant à ceux qui étoient les mieux faits & qui excelloient sur tous les autres, les suivoient en tous lieux; & afin que tout se passât dans l'honnêteté & dans la bienséance, les vieillards y avoient l'œil, se rendant encore plus assidus à leurs exercices & à leurs jeux, non par maniere d'acquit, ou comme pour se divertir eux-mêmes, mais avec autant de soin & d'affection, que s'ils eussent été véritablement les maîtres, les gouverneurs & les peres de tout ce qu'il y avoit-là d'enfans. Ainsi en quelque lieu que fussent ces jeunes gens, ils n'étoient jamais un seul moment sans avoir quelqu'un pour les reprendre & pour les châtier, s'ils faisoient quelque faute. Outre cela [o] ils avoient pour gouverneur un des plus honnêtes hommes de la ville & des plus qualifiés, [p] qui établissoit sur chaque troupe le plus sage & le plus courageux des irenes. Ils appellent *irenes*, les garçons qui depuis deux ans sont hors de l'enfance, & *mellirenes* [q], les plus âgés des enfans.

Cet irene donc âgé de vingt ans, étoit dans les

par les loix dans plusieurs villes. Ce sage écrivain impute à la débauche des autres peuples le refus qu'ils faisoient de croire la sagesse & la vertu des Lacédémoniens sur cet amour des garçons; & ce jugement est très-remarquable.

[o] *Ils avoient pour gouverneur un des plus honnêtes hommes de la ville, & des plus qualifiés.*) Xénophon dit qu'on choisissoit pour cet emploi ceux qui étoient destinés aux charges les plus considérables; c'est-à-dire, ceux qui pouvoient aspirer à être sénateurs.

[p] *Qui établissoient sur chaque troupe le plus sage & le plus courageux des irenes.*) Cet irene n'avoit d'autorité qu'en l'absence du gouverneur, & lorsqu'il n'y avoit point d'autre citoyen présent.

[q] *Mellirenes*, c'est-à dire, qui vont devenir irenes.

r Car

les guerres le capitaine de sa bande, & en pleine paix il s'en servoit dans sa maison & leur commandoit comme à ses esclaves. Les plus grands & les plus forts portoient le bois pour faire le souper, & les plus petits & les plus foibles portoient les herbes, qu'ils alloient dérober dans les jardins & dans les salles à manger, où ils se glissoient le plus finement & le plus subtilement qu'ils pouvoient; & s'ils étoient découverts, ils avoient le foüet pour avoir manqué ou de vigilance ou d'adresse. Ils déroboient aussi toutes les viandes sur lesquelles ils pouvoient mettre la main, très-habiles à profiter de l'occasion quand on dormoit ou qu'on les gardoit avec négligence. S'ils étoient surpris, on ne se contentoit pas de leur donner le foüet, on les faisoit encore jeûner; on ne leur laissoit faire même tous les jours qu'un très-leger repas, afin que la nécessité de subvenir eux-mêmes à leur besoin les rendît plus hardis & plus rusés. C'étoit la principale raison pour laquelle on leur donnoit d'ordinaire si peu de nourriture; mais avec celle-là il y en avoit encore une autre, qui étoit de faire croître leur corps en hauteur: [r] car les esprits animaux n'étant plus occupés

[r] *Car les esprits animaux n'étant plus occupés à digérer quantité de viandes qui par leur pesanteur les retiennent en bas, ou ne leur permettent de s'étendre qu'en large.*) Plutarque a pris ceci de Xénophon, qui dit que Lycurgue trouvoit qu'une nourriture légere rend le corps souple & délié, est plus saine & le fait croître davantage que celle qui est trop abondante; car par sa trop grande quantité elle ne lui permet de s'étendre qu'en largeur; & cela est conforme à la doctrine d'Hippocrate. Les Lacédémoniens avoient un si grand soin d'empêcher les jeunes gens de s'engraisser, que tous les dix jours ils les faisoient passer tout nuds en revue devant les éphores qui châtioient

pés à digérer quantité de viandes, qui par leur pesanteur les retiennent en bas, ou ne leur permettent de s'étendre qu'en large, montent en haut à cause de leur légéreté, & font croître leur corps en longueur, ne trouvant rien qui les en empêche. Il semble même que cela rende plus beau, car les corps frêles & déliés obeissent à la nature, qui tend à les rendre agiles; & ceux qui sont trop gros & trop bien nourris, lui resistent à cause de leur pesanteur; [s] comme on voit par expérience, que les enfans qui naissent de femmes qui ont été purgées pendant leur grossesse, en sont plus beaux & d'une taille plus fine, la matiere, par sa souplesse & par sa légéreté, ayant obéi à la nature qui lui a donné

châtioient & condamnoient à l'amende ceux qui n'avoient pas le corps assez dégagé.

[s] *Comme on voit par expérience que les enfans, qui naissent de femmes qui ont été purgées pendant leur grossesse, en sont plus beaux & d'une taille plus fine.*) *Qui ont été purgées*, c'est-à-dire, qui ont pris des remédes doux vers le troisieme ou quatrieme mois de leur grossesse, l'enfant étant encore alors trop petit pour consumer pour sa nourriture la trop grande quantité de sang qui se trouve alors dans le corps de la mere. C'est la doctrine d'Hippocrate, qui dit, Aphor. 1. liv. 4. τὰς κυούσας φαρμακεύειν, ἢν ὀργᾷ, τετράμηνα, καὶ ἄχρι ἑπτὰ μηνῶν. ἧσσον δὲ παρὰ ταύτας. τὰ δὲ νήπια, καὶ πρεσβύτερα εὐλαβέεσθαι χρή. *Les femmes grosses, quand leurs humeurs sont abondantes & émues, doivent être purgées le quatrieme mois, & jusqu'au septieme, mais moins à ce dernier terme; & vous garderez bien de les purger à leurs premiers & à leurs derniers mois.* Ceux qui ont cru que Plutarque parloit d'une autre purgation, de celle des mois, lui ont fait dire une chose tout-à-fait contraire aux expériences de la médecine, & à cet aphorisme du même Hippocrate: Ἢν γυναικὶ ἐν γαστρὶ ἐχούσῃ αἱ καθάρσεις πορεύωνται, ἀδύνατον τὸ ἔμβρυον ὑγιαίνειν. *Si la femme grosse continue d'avoir ses mois, il est impossible que son enfant soit sain*, liv. 5. Aph. 60.

s Sur

donné la forme. Mais quant à la cause de cet effet, laissons-la décider à d'autres.

Pour revenir à ces enfans, ils déroboient avec tant de soin & avec tant de crainte d'être découverts, que l'on raconte qu'un d'eux ayant pris un petit renard, le cacha sous sa robe & souffrit, sans jetter un seul cri, qu'il lui déchirât le ventre avec les ongles & les dents, jusqu'à ce qu'il tomba mort sur la place. Et cela ne paroîtra pas incroyable à ceux qui savent ce que les enfans de la même ville font encore aujourd'hui. Nous en avons vu plusieurs expirer sous les verges [t] sur l'autel de Diane, surnommée *Orthia*, sans dire une seule parole.

Pendant que l'irene étoit à table, il ordonnoit

[t] *Sur l'autel de Diane, surnommée Orthia.*) J'ai parlé de ce surnom de Diane dans la remarque P sur la vie de Thesée, pag. 71. J'ajoûterai ici une chose qui marque bien jusqu'où peut aller la superstition. On prétendoit que cette Diane étoit la Diane Taurique dont Oreste & Iphigénie, ayant enlevé la statue, la porterent à Lacédémone. Au premier sacrifice qu'on lui offrit après qu'elle eût été trouvée, il s'éleva une querelle entre les peuples qui y étoient accourus; on en vint aux mains, & il y eut beaucoup de gens tués. On consulta sur cela l'oracle, qui répondit *que l'autel de la déesse devoit être arrosé de sang.* On lui immoloit donc tous les ans un homme choisi par le sort; mais Lycurgue abolit cette coûtume: & pour obéir toûjours à l'oracle, il ordonna que cet autel ne seroit arrosé que du sang des enfans qui s'y feroient fouetter. Une femme présidoit à ce sacrifice, & pendant toute la cérémonie elle tenoit entre ses mains la statue de la déesse, qui étoit fort petite & fort légere. Mais si ceux qui fouettoient ces enfans, en épargnoient quelques-uns à cause de leur naissance, la statue devenoit si pesante, que la prêtresse ne pouvoit plus la soûtenir. Cette Diane *Orthia* étoit aussi appellée *Orthosia*, & sa fête étoit appellée Διαμαστίγωσις, *la flagellation.*

 [u] *Les*

noit à l'un de chanter, & propoſoit à l'autre quelque queſtion, qui demandoit une réponſe pleine de réflexion & de prudence : par exemple, *qui eſt le plus homme de bien de la ville? que dis-tu d'une telle action?* Ce qui les accoûtumoit dès leur enfance à juger des actions des hommes, & à s'enquérir des mœurs de leurs citoyens. Si l'enfant à qui l'on avoit demandé qui eſt le plus homme de bien de la ville, ou qui eſt le plus méchant, balançoit, on prenoit cette lenteur pour la marque d'une nature lâche & pareſſeuſe, & qu'aucun aiguillon d'honneur ne pouvoit porter à la vertu. Il falloit que la réponſe fût prompte, & accompagnée d'une raiſon ou d'une preuve conçue en peu de mots. Celui qui répondoit nonchalamment & ſans y penſer, étoit mordu au pouce par l'irene même ; & ce châtiment-là ſe faiſoit le plus ſouvent en préſence des vieillards & des magiſtrats, pour leur faire voir ſi la punition étoit faite à-propos & avec juſtice. On ne diſoit rien au maître pendant que les enfans étoient préſens ; mais après qu'ils étoient retirés, il étoit lui-même puni, s'il les avoit châtiés avec trop de ſévérité, ou avec trop d'indulgence. [u] Les amans participoient

[u] *Les amans participoient à la bonne & à la mauvaiſe réputation de ceux qu'ils aimoient.*) Car on leur attribuoit les vices & les vertus de ces jeunes gens; on les louoit, ſi les enfans étoient vertueux; & s'ils étoient vicieux, on les condamnoit à l'amende. On y condamnoit encore ceux qui n'avoient pas choiſi quelqu'un qu'ils puſſent aimer; & ſur cet amour des garçons, on voit que Lycurgue n'avoit pas pris tout ce qui ſe pratiquoit en Crete, trouvant ſans doute cet exemple-là trop dangereux; & afin qu'on juge mieux de ſa prudence ſur cet article, voici ce que Strabon écrit de cette coûtume des Crétois dans ſon 10. liv. après Héraclide de Pont : Celui

participoient à la bonne & à la mauvaise réputation de ceux qu'ils aimoient. On dit même qu'un de ces enfans qui se battoit contre un autre, ayant laissé échapper un cri qui marquoit sa lâcheté & son peu de courage, les magistrats s'en prirent à celui qui en étoit amoureux, & le condamnerent à l'amende.

L'amour étoit si bien reçu & si approuvé chez eux, que même les plus honnêtes femmes aimoient

Celui qui étoit devenu amoureux d'un jeune garçon, disoit à ses amis trois ou quatre jours à l'avance, qu'il avoit résolu de l'enlever. Ces amis auroient cru faire une chose très-honteuse de cacher ce jeune garçon, ou de l'empêcher de sortir à son ordinaire; car ils croyoient que cela l'auroit deshonoré, comme s'ils eussent avoué par-là qu'il n'étoit pas digne de l'honneur que son amant vouloit lui faire. Le jour de l'enlevement venu, si cet amant étoit de même condition que le jeune garçon, ou d'une condition plus relevée, ils lui résistoient seulement pour la forme, & le suivoient en résistant jusqu'à ce qu'il fût arrivé au lieu où il avoit accoûtumé de manger; mais s'il étoit d'une condition au-dessous de la sienne, ils le lui arrachoient. Le ravisseur, après avoir fait de beaux présens au jeune garçon, l'emmenoit à la campagne avec tous ses amis qui l'avoient accompagné, le gardoit là deux mois avec eux; & après avoir passé ces deux mois à la chasse & à faire bonne chere, ils s'en retournoient tous à la ville. L'amant faisoit des présens magnifiques au jeune garçon, & entr'autres choses, il lui donnoit un habit de guerre, un gobelet & un bœuf: le jeune garçon immoloit le bœuf à Jupiter, faisoit un festin à tous ceux qui l'avoient suivi, & déclaroit si son ravisseur lui avoit été agréable ou désagréable; car si le ravisseur en avoit mal usé avec lui, la loi permettoit de le quitter & de le faire punir. Ceux qui avoient été ainsi enlevés, étoient les plus estimés, avoient les premieres places dans toutes les assemblées, portoient l'habit de guerre que leur amant leur avoit donné, & étoient appellés proprement *cléinoï*, c'est-à dire, *illustres*. On ne choisissoit pas les plus beaux pour les aimer, mais les plus vaillans & les plus modestes,

aimoient les filles ; mais cet amour n'engendroit aucune jalousie, au contraire il faisoit naître une amitié plus étroite entre les rivaux, qui ne pensoient qu'à chercher en commun les moyens de rendre la personne aimée plus vertueuse & plus aimable.

Ils enseignoient aux enfans à parler de maniere que leur discours fût toûjours assaisonné d'une pointe mêlée de grace, & comprît en peu de paroles beaucoup de sens ; car Lycurgue vouloit, comme on l'a déjà dit, que la monnoie fût fort pesante & de peu de valeur, & au contraire que les paroles fussent simples & legeres, & pourtant d'un fort grand prix, & il accoûtumoit les enfans par un long silence à avoir la repartie vive & aiguë ; car comme la débauche rend les hommes inféconds & stériles, l'intempérance de la langue rend de même le discours insipide & vain. Voilà pourquoi leurs réponses étoient si énergiques & si subtiles, comme celle que le roi Agis fit un jour à un Athénien qui se moquoit des courtes épées des Lacédémoniens, & qui disoit que les bateleurs les avaloient facilement sur les théatres devant tout le monde : *Cependant*, lui dit-il, *avec ces épées si courtes, nous ne laissons pas de percer nos ennemis.*

Pour moi je trouve que le langage laconique est véritablement fort court, mais qu'il va bien au but & frappe tous ceux qui l'écoutent. Et tel étoit Lycurgue dans sa maniere de parler, s'il en faut juger par quelques-unes de ses réponses que l'on a conservées, comme celle-ci sur le gouvernement. Quelqu'un lui remontrant un jour qu'il devoit établir dans Sparte le gouvernement populaire, afin que le plus petit y eût

autant

autant d'autorité que le plus grand ; *mais toi-même*, lui repartit-il, *va l'établir premierement chez toi, & nous donne l'exemple.* Et cette autre sur les sacrifices : Comme on lui demandoit pourquoi il avoit ordonné qu'on offrît des victimes si pauvres & de si petite valeur, *afin*, dit-il, *que nous ayions toûjours de quoi honorer les dieux.* Et celle-ci encore sur les combats : *Je n'ai défendu à mes citoyens que les combats où l'on tend la main.* On rapporte aussi de lui d'autres réponses qu'on a tirées des lettres qu'il écrivoit aux Spartiates, comme celle-ci : *Vous me demandez comment vous éviterez les incursions de vos ennemis ? En demeurant toûjours pauvres, & en ne voulant pas avoir plus de bien l'un que l'autre.* Les Spartiates l'ayant consulté pour savoir s'ils devoient bâtir des murailles, il leur répondit : *Ne vous imaginez pas qu'une ville soit sans murailles, lorsqu'au lieu de briques, elle a autour d'elle de vaillans hommes qui la défendent.* Il est vrai qu'on n'a aucunes preuves certaines que ces lettres & autres semblables soient de lui, mais il est toûjours constant que les Lacédémoniens étoient grands ennemis des longs discours, * comme on le voit par quelques-uns de leurs bons mots. Le roi Léonidas dit un jour à un grand parleur, qui disoit à contre-tems de fort bonnes choses : *Mon ami, tu tiens mal-à-propos de très bons propos.* Quelqu'un demandoit au roi Charilaüs, neveu de Lycurgue, pourquoi

* *Comme on le voit par quelques-uns de leurs bons mots.*) On le voit aussi par ce bon mot de leur ennemi Epaminondas. Les Spartiates accusoient les Thebains de leur avoir fait de grands maux, & ils avoient été fort longs dans leurs plaintes. *On voit au moins*, dit Epaminondas, *qu'ils vous ont fait perdre votre belle coûtume de parler peu.*

quoi son oncle avoit établi si peu de loix ? *Parce*, dit-il, *que peu de loix suffisent à ceux qui parlent peu.* [y] Et Archidamidas répondit à quelques uns qui blâmoient le sophiste Hécatée, de ce qu'ayant été reçu à une de leurs tables, il n'avoit rien dit de tout le souper, *Celui qui sait parler, sait aussi quand il faut parler.* Et quant à ce que j'ai dit plus haut, que leurs réponses étoient souvent assaisonnées d'une pointe mêlée de grace, en voici la preuve. Un fâcheux rompoit un jour la tête à Démaratus de mille questions impertinentes, & ne cessoit de lui demander qui étoit le plus honnête homme de Lacédémone ? il lui répondit, [z] *Celui qui te ressemble le moins.*

Le roi Agis entendant beaucoup louer les Eliens, de ce qu'aux jeux olympiques ils jugeoient équitablement, *Quelle grande merveille*, dit-il, *que de* [a] *cinq en cinq ans les Eliens rendent un seul jour bonne justice!* Un

[y] *Et Archidamidas répondit.*) Je ne sai si Plutarque n'a point mis *Archidamidas* pour *Archidamus*, qui a été le nom de plusieurs rois de Sparte ; & peut-être est-ce le même Archidamus dont Elien fait ce conte. Il dit qu'un vieillard de l'isle de Cos, ayant été envoyé à Lacédémone, & ayant honte de sa vieillesse, peignit ses cheveux blancs, & se présenta ainsi déguisé dans le conseil. Après qu'il eût proposé les choses pour lesquelles il étoit venu, Archidamus se levant, dit : *Que peut-on attendre de bon de cet homme qui n'a pas seulement le mensonge dans le cœur, mais encore sur la tête ?*

[z] *Celui qui te ressemble le moins.*) La grace de ce passage ne peut paroître dans le françois, parce qu'elle consiste dans une particule qui fait un double sens ; car en la détachant du mot qui la suit, cela veut dire, *celui qui te ressemble le plus* ; & en la joignant, c'est tout le contraire.

[a] Car les jeux se célébroient chaque cinquieme année ; & l'espace entre deux étoit appellée *olympiade*, qui étoit de quatre ans entiers.

b *Plistonax*

Un étranger, pour faire connoître l'affection qu'il portoit aux Spartiates, disoit un jour, *En notre ville tout le monde m'appelle Philolacon*, c'est-à-dire *amateur des Lacédémoniens*; le roi Théopompe l'entendant, lui dit : *Mon ami, il vaudroit bien mieux qu'on t'appellât Philopolite*, c'est-à-dire *amateur de tes citoyens*.

Un orateur Athénien appelloit les Lacédémoniens ignorans : *Tu dis vrai*, répondit [b] Plistonax, fils de Pausanias, *car de tous les Grecs, nous sommes les seuls qui n'ayions appris de vous aucun mal.*

Quelqu'un demandoit à Archidamidas, combien il pouvoit y avoir de Spartiates : *Il y en a assez*, dit-il, *pour chasser les méchans.*

Par les mots qu'ils disoient même en plaisantant, on peut encore juger qu'ils s'accoûtumoient à ne rien dire d'inutile, & à ne lâcher pas une seule parole où il n'y eût un sens qui méritât d'être recherché & approfondi, comme celui qui étant invité d'aller entendre un homme qui imitoit parfaitement le rossignol, répondit : *J'ai souvent entendu le rossignol même.*

Un autre, après avoir lu cette épitaphe : *Ce tombeau renferme ces vaillans hommes, qui après avoir éteint la tyrannie dans leur pays, ont été les victimes du dieu Mars, & sont morts devant les murailles de* [c] *Sélinonte. Ils méritoient bien de mourir*, dit-il, *pour avoir* [d] éteint *la tyrannie, au lieu de la laisser toute* brûler. Un

[b] *Plistonax, fils de Pausanias.*) Ils régnerent tous deux à Lacédémone. Ce Plistonax, ou Plistoanax, eut un fils nommé Pausanias, qui assiégea Athenes avec Lysandre. Plutarque attribue ailleurs ce mot à Antalcidas.

[c] Ville de Sicile.

[d] Cette pointe qui roule sur l'équivoque d'un mot, ne me paroît pas digne d'un Lacédémonien.

Un jeune homme répondit à un de ses camarades qui lui promettoit des coqs qui se faisoient tuer dans le combat : *Ne me donne point de ceux qui se sont tuer, mais de ceux qui tuent les autres.*

[e] Un autre voyant des hommes qui se faisoient porter à la campagne dans des litieres, s'écria : *A Dieu ne plaise que je sois jamais assis en un lieu d'où je ne puisse me lever devant un vieillard.*

Voilà quelle étoit leur maniere de parler par apophthegmes & par sentences. De sorte que ce n'est pas sans raison que l'on a dit que [f] *laconiser*, c'étoit moins s'attacher aux exercices du corps, qu'à l'étude de la sagesse. On ne les élevoit pas avec moins de soin à faire de beaux vers & de belles chansons, qu'à parler noblement & purement dans le discours ordinaire. En effet leurs poésies avoient je ne sai quel aiguillon qui excitoit les courages, & un certain feu qui échauffant l'ame portoit à faire de grandes actions. Le style en étoit simple & mâle, & le sujet grave & moral ; car c'étoit ordinairement ou les louanges de ceux qui étoient morts

[e] *Un autre, voyant des hommes qui se faisoient porter en campagne dans des litieres.*) Ce Lacédémonien ne blâmoit pas qu'on se fit porter, mais il blâmoit qu'on se fit porter dans une littiere, ou dans un char fermé qui ne laissoit ni la commodité ni la liberté de se lever devant les personnes à qui on devoit du respect. C'est pourquoi Xénophon, dans l'éloge qu'il a fait d'Agésilas, remarque qu'il se faisoit porter à Amycles dans une charette ou dans un coche tout découvert, qu'il appelle par cette raison πολιτικὸν κάναθρον, *un char politique.* Lycurgue défendit aux femmes d'aller en char à la fête des mysteres.

[f] Vivre à la Lacédémoniene.

g J'ai

morts pour la défense de Sparte, & dont on vantoit la félicité, ou le blâme de ceux qui avoient fui dans les combats, & dont on peignoit la vie déplorable & malheureuse. Quelquefois aussi c'étoit selon la différence des âges, ou une promesse d'être vertueux un jour, ou une protestation magnifique & glorieuse de l'être alors. Il ne sera pas hors de propos d'en rapporter un exemple pour faire entendre ce que je dis. A toutes les fêtes de Sparte il y avoit trois chœurs, par rapport aux trois âges de l'homme. Le premier étoit des vieillards qui commençoient en chantant :

[g] Nous avons eté jadis
Jeunes, vaillans & hardis.

Le second, celui des jeunes hommes qui répondoient :

Nous le sommes maintenant,
A l'épreuve à tout venant.

Et le troisieme, celui des enfans qui poursuivoient :

Et nous un jour le serons,
Qui tous vous surpasserons.

Et l'on peut dire en général [h] que si l'on examine

[g] J'ai conservé ces vers d'Amiot, parce qu'ils expliquent le texte avec autant de simplicité & de fidélité que la prose le pourroit faire.

[h] *Que si l'on examine de près les poésies Lacédémoniennes, qui sont parvenues jusqu'à nous.*) Il y en avoit sans doute beaucoup du tems de Plutarque. Aujourd'hui nous n'avons plus que quelques vers de Tyrtée; car quoique ce poëte fût Athénien, on doit regarder ses poésies comme lacédémoniennes, puisqu'elles ont été faites pour animer les Spartiates au siége de Messene, dont ils étoient déja fort rebutés.

mine de près les poésies Lacédémoniennes qui sont parvenues jusqu'à nous, & que l'on considere les airs qu'ils faisoient chanter sur la flûte, quand ils alloient charger l'ennemi, on trouvera que c'est avec beaucoup de raison que les poëtes [i] Terpandre & [k] Pindare ont associé la vaillance avec la musique. Car le premier a dit en parlant de Lacédémone, *où l'on voit fleurir la valeur des jeunes gens, la musique harmonieuse & justice, mere de l'abondance.* Et Pindare dit sur ce sujet, *où fleurissent les conseils des vieillards, la valeur des jeunes gens, les danses, la musique, les fêtes & les plaisirs.* Car l'un & l'autre représentent par là les Lacédémoniens également adonnés aux armes & à la musique. En effet, comme a dit un de leurs poëtes: *Jouer de la lyre sied bien à un homme armé.* C'est pourquoi aussi dans toutes leurs guerres, le roi, avant que de commencer le combat, [l] faisoit toûjours un sacrifice aux Muses; sans doute pour faire souvenir les soldats de l'éducation qu'ils avoient reçue, & des

[i] *Terpandre.*) Grand poëte & grand musicien; il ajoûta trois cordes à la lyre qui avant lui n'en avoit que quatre. Il vivoit cent ou six-vingt ans après Homere.

[k] *Pindare.*) Poëte illustre, qui a donné son nom au genre de poésie le plus relevé; il étoit de Thebes.

[l] *Faisoit toûjours un sacrifice aux muses.*) Le roi, qui devoit commander l'armée, avant que de sortir de son palais, faisoit chez lui un sacrifice à Jupiter conducteur, & aux autres dieux célestes; & s'il étoit favorablement reçû, il faisoit prendre du feu de l'autel par un héraut qui le portoit à la tête des troupes. Quand on étoit arrivé sur la frontiere, il faisoit un autre sacrifice à Jupiter & à Minerve. Voilà les seuls sacrifices dont parle Xénophon, qui n'auroit pas oublié celui des muses, si on leur en avoit fait avant le combat. Plutarque dit encore la même chose en deux endroits de ses morales. Apparemment les muses étoient jointes avec Minerve.

[m] *Quelquefois*

des jugemens qu'on feroit d'eux : & afin que ces déesses, toûjours présentes à leur esprit, les portassent à mépriser les plus grands dangers, & à faire des actions dignes de mémoire. [m] Quelquefois même dans ces occasions on relâchoit de la sévérité de la discipline ordinaire en faveur des jeunes gens ; car on leur permettoit d'ajuster leurs cheveux, & d'orner & d'embellir leurs habits & leurs armes, & l'on étoit bien-aise de les voir gais & fringans comme de jeunes chevaux, qui, au premier signal du combat, hennissent & sont pleins d'ardeur & de feu. Ainsi, quoique dès leur enfance ils eussent grand soin de leurs cheveux, ils en avoient encore plus de soin le jour d'une bataille ; car alors ils les parfumoient & les partageoient également, se souvenant de ce mot de Lycurgue, *que les longs cheveux rendent les beaux encore plus beaux, & les laids encore plus hideux & plus effroyables.* Leur exercice étoit beaucoup plus doux à l'armée qu'à la ville, & leur vivre ordinaire moins dur & moins sujet ; de sorte qu'il n'y avoit qu'eux au monde à qui la guerre fût un tems de repos & une occasion de relâchement & de paresse.

Quand ils étoient en bataille en présence de l'ennemi, [n] le roi sacrifioit une chevre, donnoit ordre à tous ses soldats de se couronner de chapeaux

[m] *Quelquefois même dans ces occasions.*) Xénophon ne dit pas que cela se faisoit *quelquefois*, mais *ordinairement*, & cela est plus vraisemblable. Peut-être aussi Plutarque avoit-il écrit τοτὲ, *alors*, & non pas ποτὲ, *quelquefois.*

[n] *Le roi sacrifioit une chévre, & donnoit ordre à tous ses soldats de se couronner de chapeaux de fleurs.*) Il sacrifioit une chévre, à l'imitation d'Hercule qui avoit fait un pareil sacrifice à Junon.

• C'étoit

peaux de fleurs, commandoit aux joueurs de flûte de jouer [o] l'air de Castor ; & entonnant lui-même le cantique, qui étoit le signal de la charge, il marchoit le premier à la tête des troupes ; de sorte que c'étoit un spectacle très-beau & en même tems très-horrible de les voir marcher ainsi en cadence au son des flûtes sans jamais rompre leurs rangs, ni donner aucune marque de crainte, & aller posément & gaiement affronter les plus grands périls. Car il est bien vrai-semblable que des hommes qui marchent avec tant de mesure & d'ordre, ne sont ni saisis de frayeur, [p] ni transportés de colere ; mais au contraire qu'ils ont un courage ferme accompagné de hardiesse & d'espérance, comme étant assurés de la protection des dieux. Le roi dans ces occasions menoit toûjours avec lui quelqu'un de ceux qui avoient été victorieux à l'un des [q] quatre grands jeux de la Grece, & l'on dit à ce propos qu'il y eut un jour un athlete Lacédémonien, à qui l'on offrit une grande somme d'argent pour l'empêcher d'entrer en lice aux jeux olympiques, mais il la refusa ; & après qu'il eut terrassé son ennemi avec de grands efforts, quelqu'un lui demanda : *Eh bien, quel avantage te revient-il de ta victoire ?* Il répondit en riant : *J'aurai l'honneur de marcher devant le roi*

dans

[o] C'étoit l'air d'un hymne qu'on chantoit en l'honneur de Castor & de Pollux.

[p] *Ni transportés de colere.*) Lycurgue croyoit que la colere étoit aussi nuisible aux gens de guerre, que la crainte. Aristote étoit dans le même sentiment. Cependant on regarde d'ordinaire la colere comme l'aiguillon du courage ; il n'y a rien de plus faux. La colere se trouve peu avec le véritable courage & la véritable force.

[q] Aux jeux olympiques, pythiques, isthmiques ou néméaques.

[r] *Hippias*

dans les combats. Après avoir rompu & mis en fuite leurs ennemis, ils ne les poursuivoient qu'autant qu'il falloit pour s'assurer la victoire. Après quoi ils se retiroient, estimant qu'il n'étoit ni glorieux ni digne de la Grece, de tailler en pieces des gens qui cedent & qui s'enfuient; & cela ne leur étoit pas moins utile qu'honorable; car leurs ennemis, sachant que tout ce qui résistoit étoit passé au fil de l'épée, & qu'ils ne pardonnoient qu'aux fuyards, préféroient ordinairement la fuite à la résistance.

[r] Hippias le sophiste assure que Lycurgue étoit un grand homme de guerre, & qu'il se trouva en personne à plusieurs expéditions; & [s] Philostephanus lui attribue l'ordonnance de la cavalerie par compagnies, qu'ils appelloient *Vlames*, dont chacune étoit de cinquante hommes qui se rangeoient en quarré. Mais Démétrius de Phalere écrit qu'il ne fit jamais la guerre, & qu'il établit son gouvernement en pleine paix. En effet, l'institution qu'on lui attribue de la

r *Hippias, le sophiste, assûre que Lycurgue étoit un grand homme de guerre.*) Xénophon est du même sentiment; car il dit, dans son traité de la république de Lacédémone, que Lycurgue perfectionna la discipline militaire, & qu'il inventa de meilleures choses que tous ceux qui l'avoient précédé; & je m'étonne que Plutarque n'ait rapporté ici ce que cet historien a écrit de la maniere dont Lycurgue pourvoyoit à la subsiance de ses troupes, de son ordre de bataille, de ses marches, de ses attaques, de ses campemens, &c. Je ne sais si cet Hippias, le sophiste, est le même qu'Hippias Eliensis, ou Hippias Erytræus.

s *Philostephanus.*) Philostephanus de Cyrene, du tems de Ptolémée Philadelphe. Il avoit fait une histoire d'Epire, un traité des fleuves merveilleux, un autre des choses inventées, & un autre des isles.

t Mais

la surséance d'armes pendant les jeux olympiques [r], marque bien un homme de bon naturel, & qui n'aime que la paix & que le repos. Aussi quelques auteurs écrivent, & entr'autres Hermippus, qu'il n'aida pas d'abord Iphitus à régler les cérémonies de ces jeux ; mais que s'y étant trouvé un jour en passant, & ayant eu la curiosité de les voir, il entendit derriere lui la voix comme d'un homme qui s'étonnoit & qui le reprenoit de ce qu'il n'obligeoit pas ses citoyens à se trouver à une si belle assemblée ; & que s'étant tourné pour voir qui c'étoit, & n'ayant vu personne, il prit cette voix pour un avertissement des dieux, alla sur l'heure même trouver Iphitus, & régla avec lui tout ce qui concernoit cette fête, qui depuis ce tems-là fut plus célebre, mieux fondée & mieux établie.

L'éducation de la jeunesse s'étendoit jusqu'aux hommes faits ; car il n'y avoit personne qui eût la liberté de vivre comme il vouloit ; mais ils étoient tous dans la ville comme dans un camp, sachant chacun ce qu'ils devoient avoir pour vivre & ce qu'ils devoient faire pour le public, & passoient ainsi leur vie, persuadés qu'ils n'étoient pas à eux-mêmes, mais à leur pays.

Quand on ne leur avoit point donné d'ordre, & qu'ils n'avoient rien à faire, ils alloient voir les enfans & leur enseigner quelque chose d'utile, ou l'apprendre eux-mêmes de ceux qui étoient plus âgés. Car un des plus beaux & des plus heureux établissemens de Lycurgue, [s] ce fut le grand loisir dont il fit jouir ses citoyens,

[r] Mais cette institution ne peut être de lui, car les jeux olympiques ne furent établis que long-tems après sa mort.

[s] *Ce fut le grand loisir dont il fit jouir ses citoyens.*) Ce grand

toyens, en leur défendant de s'occuper à aucun art méchanique, & en les empêchant de se tourmenter pour amasser avec beaucoup de peines & de travaux des richesses qu'il avoit rendu méprisables à cause de leur inutilité. Les Ilotes cultivoient leurs terres, & leur en rendoient un certain revenu. On raconte à ce sujet qu'un Lacédémonien s'étant rencontré à Athenes un jour de palais, & ayant oui dire qu'un citoyen venoit d'être condamné à l'amende pour oisiveté, & s'en retournoit chez lui tout triste & accompagné de ses amis, qui le plaignoient & prenoient part à son infortune, il pria ceux qui étoient autour de lui de lui montrer cet homme qu'on venoit de condamner pour avoir vécu noblement & en homme libre; * ce qui fait voir combien ils estimoient bas & servile de faire quelque métier & de travailler de ses mains pour devenir riche.

Les procès furent bannis de Lacédémone avec l'argent. Comment auroient-ils pu subsister dans une ville où il n'y avoit ni pauvreté ni richesse, l'égalité chassant la disette, & l'abondance étant toûjours également entretenue par la frugalité? Pendant tout le tems qu'ils n'avoient point

grand loisir, dont parle Plutarque, ne veut pas dire qu'ils passassent les journées sans rien faire, mais que n'étant assujettis à rien de mercenaire ni de bas, ils ne s'occupoient qu'à des exercices honnêtes qui les rendoient & plus forts & plus vertueux.

* *Ce qui fait voir combien ils estimoient bas & servile de faire quelque métier.*) Socrate étoit bien opposé à ce sentiment; car il étoit persuadé qu'il n'y avoit rien dans les arts & dans les métiers qu'un homme libre ne pût & ne dût faire au besoin pour subvenir à ses nécessités, ou aux nécessités des autres; & il n'y a rien de plus vrai.

point de guerre, ce n'étoit que fêtes, jeux, danses, festins, chasses & assemblées pour s'exercer ou pour discourir. Car tous ceux qui étoient au-dessous de trente ans, n'alloient point du tout au marché, mais ils faisoient faire tout ce qui regardoit leur menage par ceux qui étoient amoureux d'eux, ou par leurs parens; encore étoit-il honteux aux vieillards de s'occuper trop long-tems de ces sortes de soins, & de ne passer pas la plus grande partie du jour dans les lieux d'exercice, & dans les [y] salles où on s'assembloit pour la conversation, & où l'on se divertissoit honnêtement, non à parler des moyens de trafiquer & de s'enrichir, mais à louer les choses honnêtes, ou à blâmer les deshonnêtes d'une maniere mêlée de jeu, & avec une certaine plaisanterie qui, sans que l'on y prît garde, instruisoit & corrigeoit en divertissant. Car Lycurgue lui-même n'étoit pas de cette austérité triste qui ne se relâche jamais; au contraire ce fut lui, comme le rapporte [z] Sosibius, qui consacra une petite image du Ris dans toutes les salles, entremêlant ainsi fort à-propos dans leurs repas & dans toutes leurs assemblées la joie, comme le plus agréable assaisonnement de leur table & de leurs travaux.

Il accoûtuma sur-tout ses citoyens à ne vouloir & à ne savoir même jamais être seuls, mais à vivre comme les abeilles toûjours ensemble, toûjours autour de leurs chefs, & toûjours comme hors d'eux-mêmes, par un transport d'amour

y Appellées *Lesches.*

z *Sosibius.*) C'étoit un grammairien de Lacédémone; il avoit fait une chronologie, & vivoit du tems de Ptolemée Philadelphe.

d'amour & par un véritable desir de gloire, afin de ne vivre que pour leur pays : sentimens d'affection qui se remarquent assez dans quelques-unes de leurs réponses. Pædaretus n'ayant pas eu l'honneur d'être choisi pour un des trois cent qui composoient le conseil, s'en retourna chez lui fort content & fort gai, disant *qu'il étoit ravi que Sparte eût trouvé trois cent hommes plus honnêtes gens que lui.* Pisistratidas ayant été envoyé en ambassade avec plusieurs autres Lacédémoniens vers les lieutenans du roi de Perse, ces seigneurs Persans leur demanderent s'ils venoient de la part de leur république, ou s'ils venoient de leur chef : *Si nous obtenons nos demandes*, répondit Pisistratidas, *nous venons de la part de notre république, sinon nous venons de notre chef.* [a] Quelques Amphipolitains étant à Lacédémone, allerent visiter Argiléonide, mere de Brasidas, qui avoit été tué dans leur pays. Argiléonide leur demanda d'abord si son fils étoit mort en homme de cœur, & s'il s'étoit montré digne de Sparte ; ces étrangers se mirent à exalter ses exploits & son grand courage, jusqu'à dire que dans Sparte il n'y en avoit pas encore un pareil : *Ah ! ne dites pas cela, mes amis*, reprit-elle ; *Brasidas étoit certainement un brave homme, mais Sparte en a encore un grand nombre de beaucoup plus braves que lui.*

Lycurgue composa en premier lieu le sénat de

[a] *Quelques Amphipolitains étant à Lacédémone, allerent visiter Argiléonide, mere de Brasidas, qui avoit été tué dans leur pays.*) Brasidas, général des Lacédémoniens fut tué dans une bataille qu'il gagna contre les Athéniens près d'Amphipolis, ville de Macédoine sur le fleuve Strymon. Thucydide, liv. v.

[b] *C'étoit*

de tous ceux qui avoient eu part à son entreprise, comme nous l'avons dit au commencement, & ensuite il ordonna que pour remplir la place de ceux qui mourroient, on choisiroit les plus gens de bien de la ville au-dessus de soixante ans. [b] C'étoit-là véritablement le combat le plus glorieux & le plus important que les hommes pussent avoir entr'eux, dans lequel on ne choisissoit point le plus vite parmi les vites, ni le plus fort parmi les forts, comme dans les autres combats; mais où le plus vertueux & le plus sage parmi les sages & les vertueux remportoit le prix de la vertu, par tous les différens états de la vie, & avoit, pour ainsi dire, une autorité souveraine, disposant de la mort & de la vie, de l'ignominie & de la gloire, en un mot de toute la fortune de ses citoyens. L'élection se faisoit de cette sorte: [c] le peuple s'assembloit dans la grande place; on enfermoit dans une maison voisine un certain nombre d'hommes choisis, qui ne pouvoient ni voir ni être

[b] *C'étoit véritablement le combat le plus glorieux & le plus important.*) Plutarque a tiré cette idée de Xénophon, qui dit: *C'est le plus grand & le plus glorieux combat qui soit entre les hommes. Les combats gymniques sont certainement fort beaux, mais ce sont des combats du corps; au lieu que ces combats, où il s'agit d'être élu sénateur, sont des combats que l'on peut appeller les combats des ames; & ils sont autant au-dessus des autres, que l'ame est préférable au corps.*

[c] *Le peuple s'assembloit dans la grande place; on enfermoit dans une maison voisine un certain nombre d'hommes choisis.*) Aristote trouvoit cette maniere d'élection ridicule & puérile, de plus fort dangereuse pour l'état, en ce qu'elle accoûtumoit les citoyens à être ambitieux, & que d'ordinaire les plus grands maux d'un état viennent de l'ambition & de l'avarice de ceux qui le composent.

d Tous

être vus, & qui entendoient seulement le bruit du peuple, qui en cette occasion, comme dans toutes les autres, donnoit ses suffrages par ses cris. On faisoit passer au milieu de l'assemblée [d] tous les prétendans l'un après l'autre, selon que leur rang avoit été reglé par le sort. Cette marche se faisoit de leur part dans un grand silence ; mais le peuple témoignoit par ses cris l'approbation qu'il donnoit. Ceux qui étoient enfermés marquoient à chaque fois sur des tablettes [e] le degré du bruit qu'ils avoient entendu, sans savoir pour qui il avoit été fait. Ils mettoient seulement pour le premier, pour le second, pour le troisieme, & ainsi de suite pour tous les autres. Celui pour qui les acclamations avoient été les plus grandes & les plus fréquentes, étoit reçu sénateur. On le couronnoit d'un chapeau de fleurs, & sur le champ il alloit dans tous les temples remercier les dieux, suivi d'une foule de peuple, les jeunes hommes & les jeunes femmes chantant à l'envi ses louanges, & le bénissant d'avoir si bien & si vertueusement vécu. A son retour chacun de ses parens lui présentoit une collation, en lui disant, *la ville t'honore de ce festin* ; & après toutes ces cérémonies il alloit souper dans la salle où il avoit accoûtumé de manger. Tout s'y passoit à l'ordinaire

[d] *Tous les prétendans.*) Voilà ce qu'Aristote trouvoit encore fort mauvais ; car il ne vouloit pas que ceux qui méritoient les charges, les demandassent ; mais il vouloit au contraire que le public les forçât à les accepter.

[e] *Le degré du bruit qu'ils avoient entendu.*) Mais il arrivoit souvent qu'il étoit très-difficile de remarquer quel bruit avoit été le plus grand ; & alors il falloit prendre d'autres voies, comme cela arriva dans une occasion fort importante à l'éphore Sthénelaidas. Thucydide, liv. 1.

dinaire, excepté qu'on lui servoit deux portions, dont il gardoit l'une. Après le souper; toutes ses parentes se trouvoient à la porte de la salle; il faisoit appeller celle qu'il estimoit davantage, & en lui donnant la portion qu'il avoit gardée, il lui disoit, *je vous donne le prix d'honneur que je viens de recevoir.* En même tems toutes les autres femmes la reconduisoient chez elle avec les mêmes acclamations & les mêmes bénédictions qu'on avoit données à son parent.

Lycurgue regla aussi avec beaucoup de sagesse tout ce qui regarde les enterremens. Car premierement, afin de bannir toute superstition, il permit d'enterrer les morts dans les villes & autour des temples, pour accoûtumer les jeunes gens à cette sorte de spectacle, & pour les empêcher de craindre la mort & de l'avoir en horreur, [f] comme si elle pouvoit souiller & rendre impurs ceux qui touchoient à des corps morts, ou qui passoient près de leurs sépulcres.

En second lieu, il défendit d'enterrer quoi que ce fût avec eux, [g] & voulut qu'on les enveloppât

f *Comme si elle pouvoit souiller & rendre impurs ceux qui touchoient à des corps morts, ou qui passoient près de leurs sépulcres.*) Il paroît par ce passage que les premiers Spartiates avoient des tombeaux & des morts la même idée qu'en avoient les Hébreux à qui Moïse avoit donné cette loi expresse, qui déclaroit que tout homme qui auroit touché à un mort ou à son sépulcre, seroit souillé pendant sept jours.

g *Et voulut qu'on les enveloppât simplement d'un drap rouge tout couvert de feuilles d'olivier.*) Cela ne se faisoit pas à toutes sortes de personnes indifféremment. Elien nous apprend que les gens de guerre qui avoient bien fait leur devoir, étoient enterrés tout couverts de branches d'olivier & d'autres arbres; & que ceux qui par leur valeur étoient

veloppât ſimplement d'un drap rouge tout couvert de feuilles d'olivier. De plus, il ne permit d'écrire le nom du défunt ſur ſon tombeau, que lorſque c'étoit ou un homme mort à la guerre pour le ſervice de ſon pays, ou une femme conſacrée à la religion. Il abrégea la durée du deuil & le régla à onze jours; le douzieme on le quittoit, après avoir fait un ſacrifice à Cerès: car dans toute leur vie il ne laiſſa rien d'inutile ni d'oiſeux; mais dans toutes leurs actions & dans tous leurs devoirs, il mêla la louange de la vertu, ou le blâme du vice, & remplit, pour ainſi dire, ſa ville de préceptes & d'exemples vivans, parmi leſquels les hommes étant nourris, & les ayant inceſſamment devant les yeux, il étoit impoſſible qu'ils ne ſe formaſſent ſur ces grands modeles, & ne devinſſent vertueux.

Par la même raiſon, il ne permettoit pas à toutes ſortes de perſonnes de voyager & de courir le monde, de peur qu'ils ne rapportaſſent des mœurs étrangeres, des coûtumes deſordonnées & licentieuſes, & pluſieurs différentes idées de gouvernement. Il chaſſa auſſi de ſa ville [h] tous les étrangers qui n'y alloient pour rien d'utile ni de profitable, & que la curioſité ſeule y attiroit. Ce n'eſt pas qu'il craignît, comme le prétend Thucydide, qu'ils vouluſſent imiter ſa police, & qu'ils appriſſent à aimer la vertu; c'étoit plûtôt de peur qu'ils n'enſeignaſſent à

étoient parvenus à la plus haute eſtime, étoient enterrés dans un drap rouge. Liv. 6. chap. 6.

[h] *Tous les étrangers qui n'y alloient pour rien d'utile.*) Car il recevoit agréablement ceux qui y alloient pour ſe ſoûmettre à ſes loix, & il leur aſſignoit une portion de terre qu'ils ne pouvoient aliéner.

 i Car,

à ses citoyens à aimer le vice. [i] Car, à mesure que les étrangers entrent dans les villes, il y entre nécessairement des propos nouveaux; ces propos engendrent de nouveaux sentimens, & ces nouveaux sentimens font immanquablement éclorre un malheureux essain de passions & d'inclinations nouvelles, qui sont entiérement opposées au gouvernement, & ruinent toute son harmonie, comme dans la musique l'harmonie est ruinée par les dissonances & les faux tons: & c'est pourquoi il croyoit qu'il étoit plus important & plus nécessaire de fermer les portes des villes aux mœurs corrompues, qu'aux malades & aux pestiférés.

[k] Jusqu'ici il n'y a pas le moindre vestige de l'injustice

[i] *Car à mesure que les étrangers entrent dans les villes, il y entre nécessairement des propos nouveaux.*) C'est aussi aux mœurs étrangeres que Xénophon, témoin oculaire, impute le changement qui étoit arrivé à Sparte. *Autrefois*, dit-il, *on chassoit les étrangers, & on empêchoit les citoyens de voyager, de peur qu'ils ne corrompissent leurs mœurs par ce commerce; & aujourd'hui les principaux & les plus considérables passent leur vie à courir & à voyager.*

[k] *Jusqu'ici il n'y a pas le moindre vestige de l'injustice ni de l'avarice dont on a accusé les loix de Lycurgue.*) Platon, dans le premier liv. des loix; Aristote, dans le 2. & 7. liv. des politiques; & Polybe, dans le 6. de son histoire, ont reproché à Lycurgue que ses loix étoient plus propres à rendre les hommes vaillans, qu'à les rendre justes. Plutarque veut justifier Lycurgue, & le défendre contre ces censeurs; mais il ne répond que foiblement à leurs reproches; car, suivant eux, le défaut des loix de Lycurgue n'étoit pas précisément dans celle-ci ni dans celle-là, il étoit dans toute l'idée de son gouvernement. Il est bon de rendre un peuple guerrier; mais il faut en même-tems lui enseigner à ne faire la guerre que pour avoir la paix, c'est-à-dire, qu'il faut le rendre juste: & c'est ce que Lycurgue n'avoit nullement fait. Aussi son état se maintint pendant

l'injustice ni de l'avarice dont on a accusé les loix de Lycurgue, en disant qu'elles étoient très-bonnes pour rendre les hommes vaillans, mais très-mauvaises pour les rendre justes. [l] C'est sans doute ce qu'ils appelloient l'*embuscade*, s'il est vrai que cet établissement soit de Lycurgue, comme Aristote l'écrit, qui a donné à Platon même cette mauvaise opinion de lui & de son gouvernement. Voici ce que c'étoit : les gouverneurs des jeunes gens choisissoient de tems-en-tems ceux qui leur paroissoient les plus prudens & les plus hardis ; ils leur donnoient des poignards & les vivres nécessair.s, & les envoyoient battre la campagne chacun de leur côté. Ces coureurs ainsi dispersés se cachoient le jour dans les lieux couverts & dans les cavernes pour se reposer, & la nuit ils se jettoient dans les grands chemins, & égorgeoient tous les Ilotes qu'ils rencontroient. Quelquefois même ils marchoient en plein jour, & tuoient les plus forts & les plus robustes de ces Ilotes, [m] comme Thucydide le rapporte dans son histoire, où il dit que ceux que les Lacédémoniens avoient

pendant qu'il eut des voisins à soûmettre ; mais après avoir tout soûmis, il ne put vivre avec lui-même, ni goûter un repos auquel on ne l'avoit pas accoûtumé, & qu'on ne lui avoit pas même fait connoître.

[l] *C'est sans doute ce qu'ils appelloient l'embuscade.*) Ce n'étoit pas une loi qui eût ce nom ; car ils disoient, un tel ira εἰς κρυπτείαν, c'est-à-dire, à *l'embuscade*, Platon l'a désignée dans le premier liv. de ses loix.

[m] *Comme Thucydide le rapporte dans son histoire, où il dit que tous ceux, &c.*) Cette histoire est dans le 4. liv. de Thucydide, qui dit que les Lacédémoniens, craignant le grand nombre des Ilotes, firent semblant de vouloir les affranchir pour lever une armée ; & que pour cet effet ils publierent que les plus vaillans n'avoient qu'à

avoient choisis à cause de leur grand courage, qu'ils avoient affranchis, couronnés & menés dans tous les temples remercier les dieux de leur liberté, disparurent bientôt après au nombre de plus de deux mille, sans que jamais on ait pû savoir ce qu'ils étoient devenus, ni comment ils étoient morts. Aristote même écrit que les éphores n'étoient pas plûtôt en charge, qu'ils déclaroient la guerre aux Ilotes, afin qu'on pût les tuer sans crime. Il est certain qu'ils leur faisoient toutes sortes de mauvais traitemens; par exemple, [n] ils les faisoient boire à outrance, & les menoient en cet état dans les salles, pour faire voir à leurs enfans quelle honte c'étoit que de s'enivrer; & ils les obligeoient à chanter des chansons obscenes, & à danser des danses malhonnêtes & ridicules, leur défendant de danser & de chanter rien d'honnête & qui convînt à des hommes libres. Aussi dit-on que dans l'expédition que les Thébains firent long-tems après [o] dans la Laconie, quand ils commandoient aux Ilotes

qu'à se présenter, & qu'on les affranchiroit: car ils jugeoient fort bien que les plus vaillans leur devoient être les plus suspects, comme les plus capables de quelque grande entreprise. Il y en eut environ deux mille de choisis. On les couronna, on les mena dans tous les temples, & peu de tems après ils disparurent, sans qu'on ait jamais sû ce qu'ils étoient devenus. Cette perfidie des Lacédémoniens est horrible; mais la maxime de ne vouloir pas avoir des laboureurs trop courageux, étoit très-sage: *S'il étoit à mon choix*, dit Aristote dans ses politiques, *je voudrois que les laboureurs fussent esclaves, qu'ils ne fussent pas tous du même pays, & qu'ils n'eussent pas trop de courage; car ils travaillent beaucoup mieux, & sont moins à craindre.*

[n] Mauvais traitemens que les Spartiates faisoient aux Ilotes.

[o] Après la bataille de Leuctres,

Ilotes, qu'ils prenoient prisonniers, de chanter des chansons de [p] Terpandre, [q] d'Alcman, ou de [r] Spendon, ils s'en excusoient, disant que cela leur étoit défendu par leurs maitres. De sorte que ceux qui ont dit qu'à Lacédémone ceux qui sont libres y sont extrêmement libres, & ceux qui sont esclaves, extrêmement esclaves, n'ont pas mal connu la différence qu'il y a entre les Lacédémoniens & les autres peuples. Mais pour moi je crois qu'ils ne commencerent à exercer toutes ces cruautés qu'après la mort de Lycurgue, [s] & précisément après le tremblement de terre qui affligea Sparte, & qui fut cause que lès Ilotes conspirerent contre elle avec les Messéniens, commirent de très-grands maux dans la Laconie, & mirent la ville dans le plus grand danger où elle eût jamais été; car je ne saurois jamais imputer à Lycurgue un établissement aussi abominable que celui de l'*embuscade*, jugeant en cette occasion de la bonté de

tres, 170. ans avant l'ere chrétienne.

[p] Car Terpandre avoit été appellé à Lacédémone pour y appaiser quelque sédition.

[q] Alcman, ou Alcmæon, ancien poëte lyrique; il vivoit cent ans avant Cyrus.

[r] Spendon est inconnu.

[s] *Et précisément après le tremblement de terre qui affligea Sparte.*) Ce tremblement de terre arriva la premiere année de l'olympiade 78. sous le regne d'Archidamus, fils de Zeuxidamus, l'année de la naissance de Socrate, & 467. ans avant l'ere chrétienne; il y périt plus de vingt mille Spartiates. Plutarque en parle dans la vie de Cimon, & Diodore de Sicile décrit & le tremblement de terre, & la guerre dont il fut suivi, liv. 11. Cependant Elien, qui écrivoit sur la fin de la vie de Plutarque, dit que ce tremblement ne fut qu'un effet de la vengeance des dieux qui voulurent punir les cruautés que les Spartiates exerçoient sur les Ilotes de Tænare. Elien 6. 7.

 t Et

de son naturel, par la douceur & par la justice qui éclatent dans toutes les autres actions de sa vie, [t] & qui lui ont attiré un témoignage si honorable de la part des dieux.

Quand ses premiers établissemens furent reçus & confirmés par l'usage, & sa forme de gouvernement assez vigoureuse & assez forte pour se maintenir d'elle même & se conserver, [u] comme Platon dit de Dieu, qu'après avoir achevé de créer le monde, il se réjouit lorsqu'il le vit tourner & faire ses premiers mouvemens avec tant de justesse & d'harmonie; ainsi Lycurgue, charmé de la grandeur & de la beauté de ses loix, sentit un redoublement de plaisir quand il les vit marcher seules, pour ainsi dire, & faire si parfaitement leurs fonctions. Cherchant donc, autant que cela dépendoit de la prudence humaine, le moyen de les rendre immortelles & immuables, il fit assembler tout le peuple; il lui représenta que la police qu'il avoit établie lui paroissoit suffisante dans tous ses

[t] *Et qui lui ont attiré un témoignage si honorable de la part des dieux.*) Lorsque la Sibylle l'appella dieu plûtôt qu'homme.

[u] *Comme Platon dit de Dieu, qu'après avoir achevé de créer le monde, il se réjouit, lorsqu'il le vit tourner & faire ses premiers mouvemens avec tant de justesse & d'harmonie.*) Ce passage de Platon est dans le Timée, où ce philosophe dit que Dieu: voyant l'univers qu'il avoit créé, se mouvoir, être vivant, & ressembler presqu'en tout aux dieux immortels, il en fut ravi, & voulut le rendre plus conforme à son idée éternelle; mais comme il étoit impossible que l'éternité pût être communiquée à un être créé, il prit cet expédient de créer comme une mouvante image de l'éternité, c'est-à-dire, qu'il créa le tems qui ne subsistoit point avant la création du monde, le tems ne pouvant subsister qu'avec le mouvement. Cette idée de Platon a quelques rapports avec ce qui est dit dans la Genese.

Plutarque

ſes chefs pour rendre la ville heureuſe, & les citoyens vertueux ; & lui déclara qu'il y avoit pourtant encore un point, qui étoit le plus eſſentiel & le plus important ; mais qu'il ne pouvoit le leur communiquer avant que d'avoir conſulté l'oracle d'Apollon ; qu'ils devoient donc obſerver ſes loix inviolablement ſans y rien changer ni altérer, juſqu'à ce qu'il fût de retour de Delphes, & qu'alors il exécuteroit ce que le dieu lui auroit ordonné. Ils promirent tous de lui obéir, & le prierent de hâter ſon voyage. Avant que de partir, Lycurgue fit jurer les deux rois, les ſénateurs, & enſuite tous les citoyens, que juſqu'à ce qu'il fût de retour, ils maintiendroient la forme de gouvernement qu'il avoit établie.

Quand il fut arrivé à Delphes, il fit un ſacrifice à Apollon, & après le ſacrifice il lui demanda ſi ſes loix étoient bonnes & ſuffiſantes pour rendre les Spartiates heureux & vertueux. Apollon lui répondit qu'il ne manquoit rien à ſes loix, & que pendant que Sparte les obſerveroit, elle ſeroit la plus glorieuſe cité du monde, & jouiroit d'une parfaite félicité. Lycurgue fit écrire cette prophétie, l'envoya à Sparte ; & après avoir fait un ſecond ſacrifice, il embraſſa ſon [x] fils & tous ſes amis ; & pour ne dégager jamais les Lacédémoniens du ſerment qu'ils lui avoient fait, il réſolut de mourir volontairement à Delphes ; d'autant plus qu'il ſe voyoit auſſi heureux qu'il pouvoit jamais l'être, [y] & qu'il

[x] Plutarque appelle ce fils Antiorus ; & Pauſanias, Eucoſmus.

[y] *Et qu'il étoit parvenu à un âge où véritablement on peut encore être attaché à la vie.*) Il n'étoit donc pas ſi vieux que le fait Lucien, qui

qu'il étoit parvenu à un âge où véritablement on peut être encore attaché à la vie, mais où l'on peut aussi la quitter sans regret. Il mourut donc en s'abstenant de manger, car il étoit persuadé que la mort même des grands personnages & des hommes d'état, ne doit pas être inutile à la république, ni oisive, mais une suite de leur ministere, une de leurs plus importantes actions, & celle qui leur doit faire autant ou plus d'honneur que toutes les autres. D'ailleurs il voyoit bien pour lui, qu'après avoir fait de très-belles choses, sa mort mettroit certainement le comble à son bonheur, & assureroit à ses citoyens tous les biens qu'il leur avoit faits pendant sa vie, [2] puisqu'elle les obligeroit à garder ses ordonnances, qu'ils avoient juré d'observer inviolablement jusqu'à son retour.

[a] Il ne se trompa pas dans sa conjecture ; Sparte

qui dit qu'il avoit quatre-vingt-cinq ans quand il mourut. A cet âge on peut bien quitter la vie sans regret ; mais on ne sauroit y être encore attaché avec bienséance.

2 *Puisqu'elle les obligeroit à garder toûjours ses ordonnances.*) On pourroit dire qu'il n'y avoit que ceux qui avoient fait le serment, qui fussent obligés à le garder ; que leurs enfans étoient libres, & que par conséquent Lycurgue ne s'assûroit que d'une génération : mais Lycurgue prétendoit que les enfans y étoient obligés par le serment de leurs peres.

a *Il ne se trompa pas dans sa conjecture.*) Plutarque attribue au serment des Lacédémoniens la durée des loix de Lycurgue ; mais je crois qu'il se trompe : ces loix ne durerent si long-tems, que parce que les Lacédémoniens ne firent la guerre que dans la Péloponese. Car, aussi-tôt que l'ambition de régner sur toute la Grece leur eût inspiré le dessein d'avoir des armées navales & des troupes étrangeres, & qu'il fallût avoir de l'argent étranger pour les entretenir, alors leur serment ne fut contre cette nécessité qu'une toile d'araignée ; on ne

Sparte fut la ville de Grece la plus célebre & la mieux policée l'espace de cinq cent ans qu'elle observa les loix de Lycurgue, personne n'y ayant fait le moindre changement jusqu'au roi Agis, fils d'Archidamus, c'est-à-dire pendant le regne de quatorze rois. Car l'institution des éphores, bien loin de relâcher ces loix, ne servit qu'à les rendre plus fortes, [b] en ce qu'étant faite en apparence pour défendre la liberté du peuple, elle fortifia en effet l'aristocratie, c'est-à-dire le parti des rois & des sénateurs. Mais sous le regne d'Agis, l'argent commença à se glisser dans Sparte, & avec l'argent l'avarice & l'ambition, [c] par le moyen d'Alexandre ou plûtôt

ne se souvint pas seulement qu'il eût été fait. On fit donc une grande breche aux loix de Lycurgue. Sparte eut recours au roi de Perse qu'elle avoit vaincu, & ce fut la premiere cause de sa perte.

[b] *En ce qu'étant faite en apparence pour défendre la liberté du peuple, elle fortifia en effet l'aristocratie.*) Si Plutarque a voulu dire qu'elle contribua à maintenir la royauté & le sénat, il a raison; car cela fit que chacun des trois partis étant content de son partage, les rois de la royauté, les nobles de la dignité sénatorienne, & le peuple de l'Ephorie, ils concoururent tous à conserver l'état sans y rien changer. Mais s'il a voulu dire que cela rendit plus fort le parti des rois & des sénateurs, il se trompe; car, au contraire, l'institution des éphores, comme Aristote l'a fort bien remarqué, changea la république en la rendant démocratique, d'aristocratique qu'elle étoit auparavant. Les éphores firent à Sparte ce que les tribuns firent à Rome, comme je l'ai dit ailleurs.

[c] *Par le moyen d'Alexandre, ou plûtôt de Lysandre.*) Comment Plutarque peut-il dire *par le moyen d'Alexandre?* Je ne le comprends point. Il fait fort bien de se corriger, en disant, *ou plûtôt de Lysandre*: car ce qu'il rapporte ici arriva 402. ans avant l'ere chrétienne, & par conséquent 49. ou 50. ans avant la naissance d'Alexandre le Grand. Il y a quelque apparence que Plutarque

tôt de Lysandre, qui étant lui-même incapable de se laisser éblouir & corrompre par l'or, remplit sa patrie de luxe & d'amour pour les richesses, [d] en y rapportant de la guerre des sommes immenses d'or & d'argent, & en renversant par-là les loix de Lycurgue, qui, pendant qu'elles avoient été florissantes, avoient fait paroître Sparte, non une ville bien policée, mais la maison bien reglée d'un homme religieux & saint; ou plûtôt qui avoient fait ensorte que, comme les poëtes feignent qu'Hercule avec sa peau de lion & sa massue seulement, parcouroit le monde & le purgeoit de voleurs & de tyrans; Sparte de même [e] avec une simple bande de parchemin

Plutarque s'étoit d'abord trompé en rapportant au regne d'Agis, qui étoit du tems d'Alexandre, ce qui s'étoit passé sous le regne du II. Agis qui régna avec Pausanias, & à qui Agésilas succéda.

[d] *En y rapportant de la guerre des sommes immenses d'or & d'argent.*) Après la prise d'Athenes, Lysandre porta à Lacédémone quantité de riches dépouilles, & quatre cent soixante-dix talens d'argent, Xénoph. liv. 2. c'est quatre cent soixante-dix mille écus. Tous les historiens marquent là le commencement de la décadence de Sparte, & c'est ce qu'Aristote a voulu dire lorsqu'il a écrit dans le 7. livre de ses politiques, que la faute de Lycurgue, d'avoir rapporté toutes ses loix à la guerre & à la victoire, étoit très-sensible, & que ce qui étoit arrivé depuis peu, l'avoit fait voir très-clairement. Il parle des désordres qui suivirent cette victoire de Lysandre. Tout ce qu'Aristote dit là-dessus, est excellent, & mérite bien d'être lû par les politiques.

[e] *Avec une simple bande de parchemin.*) C'étoit ce que les Lacédémoniens appelloient *scytale*, une bande de cuir, ou de parchemin, qu'ils entortilloient autour d'un bâton, de maniere qu'il n'y avoit aucun vuide; ils écrivoient sur cette bande; & après avoir écrit, ils la dérouloient & l'envoyoient au général à qui elle étoit adressée. Ce général, qui avoit un autre bâton tout semblable à celui sur lequel cette

parchemin & une méchante cappe, donnoit la loi à toute la Grece volontairement soûmise à son empire, étouffoit les tyrannies & les injustes dominations dans les cités, terminoit à son gré les guerres, & calmoit les séditions le plus souvent sans remuer un seul bouclier, & en envoyant un seul ambassadeur, qui ne paroissoit pas plûtôt, que tous les peuples soûmis se rangeoient autour de lui, comme les abeilles autour de leur roi, tant la justice de cette ville & son bon gouvernement imprimoient de respect à tous les hommes. C'est pourquoi je m'étonne qu'on ait osé dire que les Lacédémoniens savoient obéir; mais qu'ils ne savoient pas commander, & qu'on ait loué ce mot du roi Théopompe, qui ayant entendu dire à quelqu'un que Lacédémone ne subsistoit que parce qu'elle avoit des rois qui savoient bien commander, répondit, *mais plûtôt parce qu'elle a des citoyens qui savent bien obéir.* Car les peuples ne savent bien obéir qu'à ceux qui savent bien commander, & l'obéissance des sujets dépend de l'habileté des princes; celui qui mene bien, fait qu'on suit bien; & comme la perfection de l'écuyer consiste à savoir rendre les chevaux doux & obéissans, la perfection des rois consiste à savoir rendre leurs sujets soûmis & souples.

Les Lacédémoniens n'enseignoient pas seulement aux autres peuples à leur obéir volontiers dans les occasions pressantes, ils leur inspiroient un violent desir d'être commandés par eux;

cette bande avoit été roulée & écrite, l'appliquoit sur ce bâton; & par ce moyen il trouvoit la suite & la liaison des caracteres, qui sans cela étoient si dérangés qu'ils ne pouvoient être lûs. Voyez la vie de Lysandre.

f Obéirent

eux ; car les étrangers ne demandoient aux Lacédémoniens, ni argent, ni vaisseaux, ni troupes, mais un seul Spartiate pour commander leurs armées ; & quand ils l'avoient obtenu, ils lui rendoient une entiere obéissance avec toutes sortes d'honneurs & de respects. C'est ainsi que les Siciliens [f] obéirent à Gylippe ; [g] les Chalcidiens, à Brasidas ; & tous [h] les Grecs d'Asie, à Lysandre, à [i] Callicratidas & à Agésilas, considérant ces hommes en particulier comme d'excellens correcteurs & réformateurs des peuples & des princes vers lesquels ils étoient envoyés ; mais regardant toûjours la ville de Sparte comme la maîtresse des autres, dans l'art de bien vivre & de bien gouverner. C'est sur cela, ce me semble, qu'est fondée [k] la raillerie de Stratonicus, qui dit en riant : *Qu'il ordonnoit que les Athéniens célébreroient des mysteres & feroient des processions ; que les Eliens proposeroient des [l] jeux de*

f Obéirent à Gylippe.) Qui défendit Syracuse contre les Athéniens.

g Les Chalcidiens.) Peuples de Macédoine au-dessus d'Ampipholis, que Brasidas défendit contre les Athéniens, & y fut tué.

h Les Grecs d'Asie.) C'est-à-dire, les peuples d'Ionie, & les habitans des isles que les Athéniens voulurent assujettir. Voyez la vie de Lysandre.

i Callicratidas.) Amiral de la flotte des Lacédémoniens, & qui perdit cette grande bataille navale contre Conon, où il fut noyé.

k La raillerie de Stratonicus.) Il railloit les Athéniens de la grande pente qu'ils avoient à la superstition, & qui long-tems après leur attira le même reproche que leur fit saint Paul, en leur disant, au milieu de l'aréopage : *Athéniens, je vous trouve en tout superstitieux jusqu'à l'excès* ; κατὰ πάντα ὑμᾶς ὡς δεισιδαιμονεστέρους θεωρῶ.

l Car les peuples d'Elide étoient si occupés de leurs jeux, qu'ils ne pensoient à autre chose.

m Et

de prix ; [m] *& quand les uns ou les autres auroient fait des fautes, que les Lacédémoniens seroient bien fouettés.* Mais ce n'est-là qu'un bon mot qui n'est dit que par plaisanterie. Antisthene, disciple de Socrate, voyant les Thébains s'enorgueillir de la victoire qu'ils avoient remportée à Leuctres, dit plus sérieusement : [n] *Il me semble voir des écoliers tout fiers d'avoir battu leurs maîtres.* Ce n'étoit pourtant pas-là le but de Lycurgue, qu'après sa mort sa ville commandât à plusieurs ; mais persuadé que le bonheur d'une ville, comme celui d'un particulier, dépend de la vertu & d'être bien avec soi-même, il la régla & composa de maniere qu'elle pût être toûjours [o] libre, toûjours suffisante à elle-même, & toûjours dans les maximes de la vertu.

[p] C'est-là l'idée de république que se sont faite,

[m] *Et quand les uns & les autres auroient fait des fautes, que les Lacédémoniens en porteroient la peine, & seroient bien fouettés.*) Il semble que Stratonicus devoit dire que *les Lacédémoniens les fouetteroient* ; mais l'autre maniere est plus plaisante, en ce qu'il raille en même-tems les Lacédémoniens de la coûtume qu'ils avoient de battre, ou de condamner à l'amende, les maîtres & les amoureux des enfans, qui avoient mal fait ; car il regarde les Lacédémoniens comme les maîtres des autres peuples.

[n] *Il me semble voir des écoliers tout fiers d'avoir battu leurs maîtres.*) Ce mot est d'autant meilleur qu'il parut par la suite que l'orgueil, que le gain de cette bataille de Leuctres donna aux Thébains, fut cause de leur perte.

[o] En effet, le gouvernement de Lycurgue suffisoit pour défendre les frontieres de Sparte, & assûrer sa liberté ; mais il ne suffisoit pas pour la rendre maîtresse des autres villes, & c'est ce que Lycurgue vouloit éviter.

[p] *C'est-là l'idée de république que se sont faite après lui Platon, &c.*) Platon avoit cette idée ; mais pour y réussir, il avoit pris un autre chemin, en faisant que sa république n'entreprendroit jamais

faite, après lui, Platon, [q] Diogene, Zénon, [r] & tous les autres qui ont bien écrit sur cette matiere, avec cette différence qu'ils n'ont laissé que des paroles & des discours; au lieu que Lycurgue n'a laissé ni discours ni paroles, mais il a fait voir en effet une république inimitable, & a confondu ceux qui disent que le véritable sage, comme les philosophes le définissent, ne subsiste point; car il leur a montré une ville entiere toute parfaitement sage, & par-là il a justement surpassé la gloire de tous ceux qui ont fondé des états & des républiques parmi les Grecs: c'est pourquoi Aristote écrit qu'il n'a pas reçu tous les honneurs qui lui étoient dûs, quoiqu'on lui ait rendu tous les plus grands qu'on puisse jamais rendre aux hommes; car on lui a elevé un temple, & tous les ans on lui fait encore un sacrifice comme à un dieu. On dit aussi que lorsque ses cendres eurent été rapportées à Sparte, [s] la foudre consacra son tombeau, ce qu'on n'a jamais vu arriver depuis à aucun des plus grands personnages, [t] qu'à Euripide

jamais de guerre que dans la vue d'avoir la paix; car la paix doit être l'unique fin de la guerre, comme le repos l'est du travail.

[q] *Diogene.*) On prétend que Diogene le Cynique avoit fait quelque traité sur cette matiere; mais Diogene-Laërce remarque que Socrate & Satyrus avoient écrit que ce traité n'étoit pas de lui.

[r] Zenon, pere des Stoïciens.

[s] *La foudre consacra son tombeau.*) Les Grecs & les Romains croyoient que Dieu s'approprioit tous les lieux qu'il avoit frappés de la foudre; c'est pourquoi ils les regardoient comme des lieux saints.

[t] *Qu'à Euripide seul qui fut enterré en Macédoine.*) Les Athéniens avoient fait un cénotaphe à Euripide dans l'Attique. Son véritable tombeau étoit en Macédoine, où il étoit allé à la Cour du roi Archélaüs. Καὶ κατὰ τὴν

pide seul, qui fut enterré en Macédoine * près de la ville d'Arethuse : * évenement qui favorise,

Τὴν ὁδὸν μνῆμα Εὐριτίδου κενόν. Τέταπται δὲ Εὐρίπιδης ἐν Μακεδονίᾳ παρὰ τὸν Βασιλέα ἐλθὼν Ἀρχέλαον. Pausanias, dans ses attiques.

* *Près de la ville d'Aréthuse.*) Cette ville, que Plutarque met dans la Macédoine, d'autres la mettent dans la Thrace; c'étoit une ville maritime sur la côte de la mer Egée dans le *Sinus Strimonicus.* Il y avoit une autre ville de ce nom dans la Syrie. Plutarque en parle dans la vie de Marc Antoine.

* *Evénement qui favorise, ou plûtôt qui justifie les partisans de ce grand poëte.*) Car il paroît, par le témoignage des anciens, qu'il y avoit beaucoup de gens qui mettoient Euripide au-dessus de Sophocle, & qui le regardoient comme le premier de tous les poëtes tragiques. Dans la poëtique d'Aristote j'ai expliqué les raisons de cette préférence, & j'ai fait voir qu'elles étoient fondées sur ce qu'Euripide est de tous les poëtes tragiques le plus tragique & le plus touchant, & que ses pieces sont pleines d'instructions très-excellentes; mais ce qui me paroît admirable, c'est la bonne foi avec laquelle Plutarque prétend que cette préférence a été justifiée par cette foudre qui tomba sur son tombeau.

S'il falloit juger de ces deux poëtes par ces rapports fabuleux, le témoignage que Bacchus lui-même rendit à Sophocle devoit être d'un plus grand poids pour un païen, que cette foudre tombée sur le tombeau d'Euripide. On dit qu'après la mort de Sophocle les Lacédémoniens entrerent en armes dans l'Attique, & que leur général vit en songe le dieu Bacchus qui lui ordonnoit de rendre tous les honneurs funebres à la nouvelle Syrene qui venoit de mourir, & que ce songe regardoit Sophocle & sa poësie. Mais, sans nous arrêter à des fables, nous pouvons juger de ces deux poëtes par leurs pieces. Sophocle paroît supérieur à Euripide en plusieurs choses, & pour ce qui regarde les mœurs & les caracteres, & pour ce qui regarde la diction, la conduite & les chœurs. De nos deux plus grands poëtes françois, l'un a traité plusieurs sujets d'Euripide, & a égalé son original, ou a laissé la victoire douteuse; & l'autre, qui n'a traité qu'un seul sujet de Sophocle, est demeuré entiérement inférieur, & a gâté le plus beau sujet de tragédie

se, ou plûtôt qui justifie entiérement les partisans de ce grand poëte, qu'il soit le seul à qui on ait vu arriver, après sa mort, la même chose qui étoit arrivée auparavant au plus saint de tous les hommes, & à celui qui étoit le plus aimé des dieux.

Pour ce qui est du lieu où mourut Lycurgue, les uns disent que ce fut à Cirre, [y] Apollothémis assure qu'il se fit porter en Elide; & Timée prétend [z] avec Aristoxene, qu'il finit ses jours en Crete. Ce dernier ajoûte même que les habitans de l'isle montrent son tombeau [a] dans le territoire de Pergamie, près du grand chemin. On dit qu'il laissa un fils unique appellé Antiorus, qui étant mort sans enfans, fut le dernier de sa race. Mais ses parens & ses amis firent une société qui dura très-long-tems; & les jours qu'elle s'assembloit, ils les appelloient *Lycurgides*. [b] Aristocrate, fils d'Hipparque, écrit que Lycurgue

tragédie qui ait jamais été étalé sur la scene. On peut entrer en lice contre Euripide, mais un homme sage se gardera bien d'y entrer contre Sophocle.

y *Apollothémis assûre.*) Cet historien est entiérement inconnu; on ne connoît ni ses ouvrages, ni son pays, ni le tems où il a vécu. Je ne l'ai vû cité nulle part que dans cet endroit de Plutarque.

z *Avec Aristoxene.*) C'est Aristoxene de Tarente, disciple d'Aristote. Il avoit écrit l'histoire, les vies des philosophes, des traités de musique, & beaucoup d'autres choses. Il ne nous reste de lui que trois livres de musique que Meursius à fait imprimer.

a *Dans le territoire de Pergamie.*) La Pergamie étoit un canton de l'isle de Crete, où étoit le temple de Diane, appellé *Dictymnæum*, & elle avoit ce nom de l'ancienne ville de Pergame qui étoit dans ce quartier-là.

b *Aristocrate, fils d'Hipparque.*) C'étoit un historien qui avoit écrit *les Laconiques*, ou l'histoire de Lacédémone en plusieurs livres, dont le quatriéme est cité par Athenée.

Lycurgue étant mort en Crete, ses hôtes firent brûler son corps, & jetterent ses cendres dans la mer, comme il les en avoit expressément chargés; de peur que si elles étoient un jour rapportées à Sparte, les Lacédémoniens prétendant qu'il y étoit retourné, & se croyant quittes du serment qu'ils lui avoient fait, ne changeassent la forme de gouvernement qu'il avoit établie.

Fin de la vie de Lycurgue.



NUMA

NUMA POMPILIUS.

[a] IL y a auſſi une grande conteſtation ſur le tems auquel Numa a vécu. [b] Il eſt vrai que les généalogies de ſa maiſon paroiſſent fort bien dreſſées; [c] mais un certain Clodius dans un ouvrage [d] qu'il a intitulé, *la Réfutation des tems*, ſoûtient que les anciennes tables furent perdues quand Rome fut ſaccagée par les Gaulois, [e] & que

[a] *Il y a auſſi une grande conteſtation ſur le tems auquel Numa a vécu.*) *Auſſi*, c'eſt-à-dire, comme il y en a ſur le tems auquel a vécu Lycurgue.

[b] *Il eſt vrai que les généalogies de ſa maiſon paroiſſent fort bien dreſſées.*) Il parle des généalogies que quelques familles romaines, qui vouloient deſcendre de Numa, avoient fait dreſſer pluſieurs ſiecles après ſa mort.

[c] *Mais un certain Clodius.*) On ne connoît point cet écrivain, on ne ſait pas même s'il étoit Grec ou Latin; car il n'y a pas d'apparence que ce ſoit l'hiſtorien Clodius Licinius dont il eſt parlé dans Ciceron & dans Tite-Live. Plutarque n'auroit jamais dit d'un hiſtorien ſi conſidérable, *un certain Clodius*.

[d] *Qu'il a intitulé, la Réfutation des tems.*) C'eſt ainſi, à mon avis, que ce titre ἔλεγχος χρόνων, doit être traduit. Le mot *elenchos* ſignifiant *examen*, *correction*; or le but de Clodius étoit de faire voir la fauſſeté des généalogies par la fauſſeté des noms & des dates.

[e] *Et que celles qu'on a aujourd'hui, ont été ſuppoſées par des flatteurs.*) Cela eſt aſſez vrai-ſemblable; & ce qui pourroit le prouver, ce ſont les contradictions qu'on trouve ſur la plûpart des généalogies des plus grandes maiſons de ce tems-là. Si les anciens regiſtres avoient été conſervés, il n'auroit pû y avoir de conteſtation ſur les naiſſances: car on étoit fort ſoigneux d'écrire dans les faſtes la naiſſance & la famille de chaque citoyen, comme cela paroît par ce qu'Horace

que celles qu'on a aujourd'hui ont été ſuppoſées par des flatteurs, pour favoriſer quelques familles qui, à toute force, ont voulu ſe faire deſcendre des premieres races & des plus illuſtres maiſons de Rome, dont elles ne deſcendoient en aucune façon. Et pour ce qu'on dit que Numa fut diſciple de Pythagore, les uns prétendent qu'il ne fut point du-tout inſtruit dans les lettres grecques, [f] & qu'il étoit ſi heureuſement né, & ſi capable de ſe porter de lui-même à la vertu, qu'il n'eut point de maître, ou, s'il en eut, que l'honneur de ſon éducation appartient à quelque [g] barbare plus excellent que ce philoſophe.

[h] Les autres aſſurent que Pythagore de Samos

qu'Horace dit à Lyce dans la 13. ode du liv. 4. « Ni » ces beaux habits de gaze » teinte dans le pourpre, ni » l'éclat des pierreries dont » vous avez ſoin de vous » parer, ne vous rameneront » point les années que le » rapide Tems a une fois en» fermées dans les faſtes » publics ».

Nec coæ referent jam tibi purpuræ,
Nec clari lapides tempora, quæ ſemel
Notis condita faſtis
Incluſit volucris dies.

f *Et qu'il étoit ſi heureuſement né.*) C'eſt l'opinion de Tite-Live : *Suoptè igitur ingenio temperatum animum virtutibus fuiſſe opinor magis.* « Je croirois donc plû» tôt que c'étoit par une » heureuſe naiſſance que ſon » ame étoit formée à la ver» tu ».

g C'eſt-à-dire, à quelque étranger.

h *Les autres aſſûrent que Pythagore de Samos ne vint au monde qu'environ cinq générations après Numa.*) Chaque génération étoit de trente ans. Pythagore alla en Italie ſous le regne de l'ancien Tarquin, dans la cinquante-unieme olympiade. Numa fut élû roi la troiſieme année de la ſeizieme. Ainſi, entre le regne de Numa & l'arrivée de Pythagore, il y a trente-quatre olympiades

mos ne vint au monde qu'environ cinq générations après Numa ; mais [i] qu'il y eut un Pythagore de Sparte, qui ayant remporté le prix de la course aux jeux olympiques dans la seizieme olympiade, à la troisieme année de laquelle Numa fut élu roi, & voyageant en Italie, s'attacha à Numa, & lui aida à regler l'empire ; d'où vient que parmi les coûtumes Romaines, on trouve un assez grand nombre d'usages laconiques qui viennent de ce Pythagore. Ce mélange peut pourtant fort bien venir d'ailleurs, puisque Numa étoit certainement originaire des Sabins, [k] & que les Sabins se disent colonie de Lacédémone.

des qui font trente-six ans, c'est-à-dire, quatre générations & demie ; & c'est ainsi que le compte Denys d'Halicarnasse, qui dit que Numa est quatre générations toutes entieres avant Pythagore ; & qui, pour réfuter ceux qui disent que ce prince étudioit à Crotone sous ce philosophe, lorsqu'il fut appellé à la royauté, ajoûte que Crotone ne fut bâtie que quatre ans après son élection.

i *Qu'il y eut un autre Pythagore de Sparte, qui, ayant remporté le prix de la course aux jeux olympiques.*) Denys d'Halicarnasse marque la victoire de ce Pythagore dans la seizieme olympiade ; mais la conséquence qu'on en tire, il la traite d'imagination & de conte fait à plaisir, & il assûre qu'on n'en trouve aucune trace dans aucune histoire, ni greque ni latine, qu'il ait vue, & qui soit digne de foi.

k *Et que les Sabins se disent colonie de Lacédémone.*) Denys d'Halicarnasse témoigne que l'histoire des Sabins portoit que, du tems que Lycurgue étoit tuteur de son neveu Eunomus, quelques Lacédémoniens, ne pouvant supporter la sévérité de ses loix, s'enfuirent en Italie ; aborderent d'abord à Pométria, & que quelques-uns d'entr'eux en étant partis, se joignirent avec les Sabins qui, à cause de ce commerce, prirent en beaucoup de choses les mœurs des Lacédémoniens, sur-tout dans ce qui regarde la guerre, la frugalité, & une vie laborieuse & dure. Aussi Tite-Live appelle l'éducation des Sabins, *une discipline sévere & triste* ; & Horace dit, *les rigides*

Lacédémone. Quoi qu'il en soit, il est très-difficile de marquer exactement les tems, [l] surtout en suivant les rôles des *Olympioniques*, c'est-à-dire de ceux qui ont remporté le prix aux jeux olympiques ; [m] car on prétend que ces rôles n'ont été donnés que fort tard par Hippias d'Elide, qui ne donne aucune preuve certaine de leur vérité. Mais sans nous arrêter à toutes ces difficultés, nous écrirons la vie de Numa, en ramassant tout ce qui a paru le plus digne de mémoire, & en commençant par un petit exorde, qui nous mene naturellement à notre sujet.

[n] Il y avoit trente-sept ans que Rome étoit bâtie, & que Romulus régnoit, lorsque ce prince, voulant faire un sacrifice public & solemnel dans le lieu appellé *le marais de la Chevre*, sortit de la ville le septieme de Juillet, jour qu'on

rigides Sabins. Cette colonie alla donc en Italie six vingt ans avant la naissance de Numa ; mais la ressemblance des mœurs ne suppose pas toûjours la même origine ; combien voit-on de choses semblables dans des peuples qui ne se sont jamais connus ?

[l] *Sur-tout en suivant les rôles des olympioniques.*) Car les anciennes histoires datoient par ces victoires : *Une telle année, quand un un tel remporta le prix aux jeux olympiques ;* & sur ces dates on fit ensuite des tables de chronologie : mais, comme les tems des premieres olympiades étoient fort obscurs, & qu'on n'en avoit presque aucune mémoire, il ne faut pas s'étonner que ces premiers rôles des olympioniques ne fussent remplis de fictions.

[m] *Car on prétend que ces rôles n'ont été donnés que fort tard par Hippias d'Elide.*) On ne sait, ni qui étoit cet Hippias, ni en quel tems il a vécu. Il étoit toûjours avant Aristote qui fit après lui des rôles des olympioniques, & des réfutations des pythioniques, peut-être contre ce qu'Hippias avoit avancé.

[n] Plutarque fit cet exorde, parce qu'il n'avoit pas fait alors la vie de Romulus.

qu'on appelle aujourd'hui *les Nones Caprotines.* Il étoit ſuivi de tout le ſénat & de la plus grande partie du peuple. Quand le ſacrifice fut commencé, l'air ſe changea tout-d'un-coup, & une nuée épaiſſe & noire venant à tomber & à éclater, vomit une tempête épouventable, accompagnée d'éclairs, de tonnerre & de tourbillons impétueux, qui effrayerent tellement l'aſſemblée, qu'elle prit la fuite & ſe diſperſa. Cependant Romulus diſparut; & après l'orage on n'en eut aucunes nouvelles, on ne trouva pas même ſon corps. On eut ſeulement de violens ſoupçons contre les ſénateurs: & il courut un bruit ſourd parmi le peuple, que les patriciens, las d'être gouvernés, & voulant uſurper la ſouveraine puiſſance, s'étoient défaits du roi, vu même que depuis quelque tems il commençoit à les traiter plus durement & avec plus d'empire. Mais ils trouverent bientôt moyen de diſſiper ces ſoupçons, en lui rendant des honneurs divins, comme ſi au lieu de mourir, il n'avoit fait que paſſer à une vie immortelle & divine. Cela fut d'autant mieux reçu, qu'un des plus apparens & des plus conſidérables perſonnages de la ville, nommé Proculus, aſſura avec ſerment qu'il avoit vu Romulus monter au ciel avec toutes ſes armes, & qu'il l'avoit entendu qui ordonnoit qu'on l'appellât deſormais *Quirinus.*

Mais en même tems il s'éleva un autre grand ſujet de trouble & de ſédition pour le choix de celui qui regneroit en ſa place; car les nouveaux citoyens n'étant pas encore bien unis & incorporés avec les anciens, non-ſeulement le peuple étoit agité, mais cette agitation paſſoit juſqu'au corps des ſénateurs, qui étoit compoſé de deux partis, & par conſéquent rempli de

gens

gens suspects les uns aux autres. Ils convenoient pourtant tous qu'il falloit un roi ; mais ils étoient en différend, & sur celui qu'ils devoient élire, & sur la nation dont ils l'éliroient. Car ceux qui avoient bâti Rome avec Romulus ne pouvoient souffrir que les Sabins, qui avoient été appellés dans leur ville, prétendissent regner sur ceux qui les avoient reçus.

D'un autre côté les Sabins ne manquoient pas de raisons plausibles. Ils disoient qu'après la mort de leur roi Tatius, ils avoient laissé regner paisiblement Romulus tout seul, sans lui donner aucun trouble ; qu'il étoit donc juste qu'à leur tour ils donnassent un roi de leur nation ; que lorsqu'ils avoient été reçus dans Rome, ils n'étoient nullement inférieurs aux Romains : au contraire que par leur grand nombre ils avoient extrêmement augmenté leurs forces & leur puissance, & que sans eux les Romains ne composeroient pas encore un corps-de-ville qui méritât le nom de cité. Voilà quel étoit le sujet de leur division ; & afin que ce desordre ne produisît pas une confusion générale dans la ville, si elle étoit plus long tems sans police & sans chef, les sénateurs, qui étoient au nombre de [o] cent cinquante, résolurent que chacun d'eux, l'un après l'autre, prendroit à son tour les habits royaux, feroit les sacrifices ordinaires, expédieroit toutes les affaires, & rendroit la justice, comme souverain, [p] six heures du jour & six heures de la nuit.

[o] Ou plûtôt au nombre de deux cent, comme il l'a dit dans la vie de Romulus.

[p] *Six heures du jour, & six heures de la nuit.*) Je ne sais d'où Plutarque a tiré ce partage si bizarre du tems que chacun étoit roi. Cela ne paroît

Le partage de ces deux tems parut assez bien imaginé, tant pour les sénateurs, à cause de l'égalité que cela mettoit entre eux, que pour le peuple, qui, charmé de ce changement de puissance, regarderoit leur autorité avec moins d'envie, voyant que dans le même jour & dans la même nuit, le même homme deviendroit & sujet & roi. Cette forme de gouvernement est appellée par les Romains, *interregne*. Mais quoiqu'ils gouvernassent tous avec beaucoup de justice & de modération, ils ne laisserent pas d'exciter des soupçons & des murmures, comme s'ils changeoient le gouvernement en Oligarchie, & qu'ils ne pensassent qu'à retenir la puissance souveraine, sans vouloir élire de roi.

Enfin les deux factions tomberent d'accord, que l'une éliroit le roi, & que le roi seroit pris dans l'autre. Ce fut le meilleur expédient qu'ils purent trouver pour appaiser les desordres, & pour faire que le nouveau roi favorisât également les deux partis, aimant l'un, parce qu'il l'auroit choisi, & l'autre, parce qu'il seroit de sa nation. Les Sabins céderent aux Romains la nomination, & les Romains aimerent mieux l'accepter & nommer un Sabin, que de recevoir pour roi un Romain de la nomination des Sabins. Après avoir donc délibéré entre eux, ils élurent Numa Pompilius, [q] qui n'étoit pas véritablement

roit pas pouvoir être pratiqué. Denys d'Halicarnasse & Tite-Live content la chose d'une maniere plus vrai-semblable. Tous les sénateurs se partagerent par dixaines, qui tirerent au sort, & dont chacun gouvernoit pendant cinq jours. Quand les cinquante jours de la premiere dixaine étoient expirés, l'Empire passoit à la seconde dixaine.

[q] *Qui n'étoit pas véritablement de ces Sabins qui étoient allés s'établir à Rome.*]

véritablement des Sabins qui étoient allés s'établir à Rome, mais dont la vertu étoit si célebre, que dès qu'on l'eut entendu nommer, les Sabins le reçurent avec plus d'applaudissement, que ceux qui l'avoient élu. [r] On déclara incontinent ce choix au peuple, & l'on choisit dans les deux partis les principaux, qu'on lui députa, pour le prier de venir & d'accepter l'empire.

Numa étoit né à [s] Cures, principale ville des Sabins, d'où les Romains, unis avec cette nation, s'appellerent *Quirites*. Il étoit fils d'un personnage illustre, nommé Pomponius, & le plus jeune de quatre freres. Mais ce qui sembla conduit par la providence, il étoit né le même jour que Rome avoit été fondée, c'est-à-dire le 21. d'Avril. Naturellement porté à la vertu, il s'étoit encore poli & perfectionné par l'éducation, par la patience, & par la philosophie, & avoit purgé son ame non-seulement de toutes les passions honteuses, mais de celles qui passoient même pour des vertus parmi les barbares, comme de l'avarice & de la violence, estimant que la véritable force consistoit à refréner ses desirs, & à les tenir toûjours sous l'empire de la

me.) Cette petite circonstance n'est pas inutile pour marquer le caractere de Numa qui ne voulut pas se transporter à Rome avec les autres Sabins. Un homme de bien ne change pas légérement de place.

r *On déclara incontinent ce choix au peuple.*) car c'étoit le sénat seul qui avoit fait ce choix, le peuple lui ayant cédé cet honneur, non-seulement par respect & par déférence, mais encore par reconnoissance, pour le remercier de ce qu'il avoit voulu laisser ce choix à sa disposition.

s *Cures*, ville au nord de Rome sur le fleuve Himella.

la raiſon. Avec ces ſentimens, il banniſſoit de ſa maiſon toute ſorte de luxe & de magnificence, ſe livroit autant aux étrangers qu'aux citoyens, pour être leur conſeil, leur arbitre & leur juge, & employoit tout le loiſir qui lui reſtoit, non pas à ſe plonger dans les voluptés ou à amaſſer des richeſſes, mais à ſervir les dieux & à connoître par raiſon leur nature & leur puiſſance; ce qui lui avoit acquis tant de réputation & de gloire, que Tatius, qui regnoit à Rome avec Romulus, l'avoit choiſi pour ſon gendre, & lui avoit donné ſa fille unique Tatia.

Ce mariage ne le rendit pas plus vain, & ne le porta pas même à aller trouver ſon beau-pere. Il demeura toûjours dans le pays des Sabins, pour avoir ſoin de la vieilleſſe de ſon pere avec Tatia, qui de ſon côté préféra une vie tranquille & obſcure avec ſon mari, à tous les honneurs dont le roi ſon pere l'auroit fait jouir à Rome. Elle mourut treize ans après ſon mariage; & Numa, quittant le ſéjour de la ville, ſe retira à la campagne, où il ſe promenoit toûjours ſeul; paſſant ſa vie dans les bois des dieux, dans les prairies ſacrées, & dans les lieux les plus ſolitaires & les plus deſerts. Et ce fut ce qui contribua le plus à faire courir le bruit que ce n'étoit ni par mélancolie, ni par deſeſpoir, que Numa fuyoit ainſi le commerce des hommes: mais qu'il avoit trouvé une compagne plus vénérable & plus ſainte, & que * la déeſſe Egérie,

* *La déeſſe Egérie.*) Une nymphe, ou plûtôt une des muſes; car Numa conſacra aux muſes le bois où il ſe retiroit pour jouir de la converſation de cette déeſſe. Ovide raconte qu'après la mort de Numa, Diane fit ceſſer la déſolation

rie, enflammée de ſon amour, l'avoit pris pour mari, & le combloit de toute ſorte de félicité, en éclairant ſon eſprit, & en le rempliſſant de la connoiſſance des choſes divines.

Ce conte reſſemble parfaitement aux anciennes fables, que certains peuples crédules, qui les ont appriſes de leurs peres, débitent encore à leurs enfans, comme celles que les Phrygiens font d'un [t] Atys; [u] les Bythiniens, d'un Rhodotus; [x] & ceux d'Arcadie, d'un Endymion, & de beaucoup d'autres qui ont paſſé pour des hommes parfaitement heureux, & pour des favoris de déeſſes. Véritablement il y a de la raiſon à croire que la divinité n'aime ni les oiſeaux ni les chevaux, & qu'elle aime les hommes, qu'elle prend plaiſir au commerce des gens de bien, & qu'elle ne dédaigne pas de ſe communiquer à ceux qui ſont religieux & ſaints; mais que le corps humain puiſſe avoir pour elle des attraits, qu'elle prenne plaiſir à jouir d'une beauté mortelle, c'eſt ce qu'on ne ſauroit croire ſans impiété.

Je

déſolation où elle étoit plongée en la changeant en une fontaine qui porte le nom d'Egérie dans la forêt d'Aricée. Voyez Ovide, *métam.* liv. 15.

[t] Atys qui fut aimé de Cybele.

[u] *Les Bythiniens, d'un Rhodotus.*) Cette fable m'eſt entiérement inconnue, & je ne crois pas qu'il en ait aucun veſtige dans ce qui nous reſte de l'antiquité. On ne ſait pas même ſi cet homme étoit appellé Rhodotus ou Hérodotus.

[x] *Et ceux d'Arcadie, d'un Endymion.*) Diane ne fut pas la ſeule qui aima Endymion. J'ai lû quelque part un fragment d'un poëte grec qui dit que le dieu du ſommeil en étoit auſſi amoureux; & que, pour avoir toûjours le plaiſir de voir ſes beaux yeux, il le faiſoit toûjours dormir les yeux ouverts. Voilà une ſinguliere maniere de louer de beaux yeux.

 y *Qu'Apollon*

Je sai bien que les Egyptiens font sur cela une distinction qui paroît assez vrai-semblable ; ils disent qu'il n'est pas impossible que l'esprit de Dieu ne s'approche d'une femme, & que par sa vertu il ne fasse germer en elle des principes de génération, & que la même chose ne peut arriver à l'homme, qui de sa nature ne peut jamais avoir aucun commerce corporel avec la Divinité. Mais les Egyptiens n'ont pas fait cette réflexion, que tout ce qui se mêle avec quelque chose, de quelque nature qu'il soit, lui communique également son être. La seule chose donc qu'il soit raisonnable & bienséant de croire, c'est que les dieux ont de l'affection pour les hommes, & que cette affection produit ce qu'on appelle amour, qui n'est qu'un soin plus grand de former leurs mœurs, & de les rendre vertueux. C'est par-là qu'on justifie ceux qui disent [y] qu'Apollon a été amoureux de Phorbas, [z] d'Hyacinthe [a] & d'Admete, & qu'il eut

y *Qu'Apollon a été amoureux de Phorbas.*) Ce Phorbas étoit fils de Triopas, roi d'Argos. Il délivra les Rhodiens d'une quantité prodigieuse de serpens qui désoloient leur isle, sur-tout d'un furieux dragon qui avoit dévoré beaucoup de gens. Comme il étoit fort aimé d'Apollon, après sa mort il fut placé dans le ciel avec le dragon qu'il avoit tué, & c'est la constellation appellée par les Grecs *ophiucus*, & par les Latins *serpentarius*. Et à Rhodes, toutes les fois que les vaisseaux partoient du port, les Rhodiens faisoient un sacrifice *à l'heureuse arrivée de Phorbas*, pour demander à Apollon que ceux qui partoient, eussent une aussi heureuse aventure que celle qu'avoit eue Phorbas, & que par quelque grande action ils pussent mériter la même gloire.

z *D'Hyacinthe.*) Hyacinthe, fils d'Amyclas, qui fonda la ville d'Amycles près de Sparte. Il fut aimé d'Apollon & de Zéphyre, & mourut par un effet de la jalousie de ce dernier qui fit tomber sur lui un palet qu'Apollon

eut tant de passion pour Hippolyte, que toutes les fois que ce jeune homme passoit de [c] Sicyone à Cirre, l'esprit du dieu qui le sentoit venir & qui se réjouissoit de sa venue, saisissoit la prophétesse de Delphes; & lui inspiroit ce vers héroïque,

Hippolyte revient, il repasse la mer.

[d] On dit de même que Pan aima Pindare à cause de ses poésies; [e] que les dieux firent beaucoup

pollon avoit lancé. Il fut changé en une fleur qui porte son nom; & toutes les années on célébroit à Amycles une fête appellée *la fête d'Hyacinthe*, la veille de la fête d'Apollon; & l'on portoit des libations sur son tombeau qui étoit très magnifique, & qui est décrit par Pausanias dans le troisieme liv. des Laconiques. Voyez les métam. d'Ovide, liv. 10. fab. 5.

[a] *Et d'Admete.*) Fils de Phérès, roi de Thessalie. On dit qu'Apollon gardoit ses troupeaux.

[b] *Et qu'il eut tant de passion pour Hippolyte.*) Ce n'est pas pour Hippolyte, fils de Thesée, roi d'Athenes, mais pour Hippolyte fils de Ropalus, roi de Sicyone; c'est pourquoi Plutarque dit *pour Hippolyte Sicyonien.*

[c] Deux villes sur le golfe de Corinthe; Sicyone dans le Péloponese, & Cirre dans le pays de Locres au-dessus de Delphes.

[d] *On dit de même que Pan aima Pindare.*) A cause de la beauté de ses hymnes, & de la particuliere dévotion que ce poëte avoit pour lui; car on remarque qu'il avoit choisi sa demeure près du temple de Rhéa & de Pan, & qu'il composoit les cantiques que les filles de Thebes chantoient à son honneur la nuit de sa fête, & dans lesquels il appelloit Pan *le doux soin des Graces.*

[e] *Que les dieux firent beaucoup d'honneur à Hésiode & à Archiloque après leur mort.*) Pour ce qui est d'Hésiode, voici l'histoire que Plutarque avoit sans doute devant les yeux: Après la mort de ce poëte qui fut enterré en Etolie dans le territoire de Naupacte à l'embouchure du golfe de Corinthe, les Orchoméniens, peuples de Bœotie, affligés d'une peste cruelle, envoyerent à Delphes demander un remede contre un mal si pressant. La prêtresse leur répondit que

beaucoup d'honneur à Hésiode & à Archiloque après leur mort ; *f* & qu'Esculape alla loger chez Sophocle pendant la vie de ce poëte ; tradition qui est appuyée sur des fondemens qui durent

que le mal ne cesseroit qu'après qu'ils auroient porté dans leur pays les os du poëte Hésiode ; & qu'une corneille leur montreroit le lieu où ils étoient enterrés. La peste cessa dès qu'ils eurent obéi à l'oracle. Pour ce qui est d'Archiloque, voici l'honneur qu'il reçut après sa mort. Ayant été tué dans une bataille par un soldat de Naxe, la premiere fois que ce soldat se présenta dans le temple de Delphe, il en fut chassé par la prêtresse, parce qu'il avoit tué un homme consacré aux muses. Il voulut se justifier auprès d'elle, & appaiser le dieu par ses prieres ; mais il reçut un oracle qui lui ordonna d'aller, avant toutes choses, dans la maison d'un certain Tettix près du promontoire de Ténare, & là de conjurer & d'appaiser par ses libations & par ses sacrifices l'ame d'Archiloque.

f Et qu'Esculape alla loger chez Sophocle pendant la vie de ce poëte : tradition qui est appuyée sur des fondemens qui durent encore, & qui en marquent la vérité.) Je ne sais quels sont ces fondemens qui duroient encore du tems de Plutarque, & qui marquoient la vérité de cette tradition, qu'Esculape avoit logé chez Sophocle. C'étoit peut-être quelque inscription.

Ibid. *Qu'Esculape logea chez Sophocle de son vivant, &c.*) Plutarque, au livre intitulé, *qu'on ne peut vivre agréablement selon la doctrine d'Epicure*, dit derechef qu'Esculape logea chez Sophocle, & qu'on en montroit encore des marques signalées, ce qu'il ajoûte aussi en ce passage ; mais il ne spécifie point ces indices du logement de ce dieu en la maison de Sophocle ; & je ne sais point d'autre auteur qui puisse nous en éclaircir, si ce n'est celui qui a composé le grand étymologicon, qui, expliquant le mot Δεξίων, dit que les Athéniens, voulant honorer Sophocle, lui bâtirent une chapelle après sa mort, comme à un héros, lui donnant le nom de Dexion, ἀπὸ τῆς Ἀσκληπίου δεξιώσεως *à cause de la réception d'Esculape*, attendu qu'autrefois il avoit reçû Esculape en sa maison, & lui avoit érigé un autel. Mez.

g L'on

durent encore, & qui en marquent la vérité. [g] L'on ajoûte qu'après sa mort un autre dieu eut soin de lui faire donner un tombeau fort honorable. Seroit-il donc juste de croire que les dieux aient tant honoré des poëtes, & qu'ils n'aient pas daigné faire le même honneur [h] à Zaleucus, à Minos, [i] à Zoroastre, à Numa, à Lycurgue, qui tous ont fondé des républiques, & gouverné de grands états? Et n'est-il pas au contraire plus vrai-semblable que ces dieux ont conversé familierement avec ces grands personnages, pour leur inspirer les belles choses qu'ils ont exécutées, & qu'ils n'ont eu de commerce avec les poëtes & les joueurs de lyre, s'il est vrai qu'ils en aient eu, que pour le plaisir seulement? Cependant si l'on est d'un avis diffé-rent

[g] *L'on ajoûte qu'après sa mort un autre dieu eut soin de lui faire donner un tombeau fort honorable.*) Cet autre dieu c'est Bacchus. Voici l'histoire : Lysandre assiégeant Athenes, occupoit la forteresse de Décelée où étoit le tombeau des ancêtres de Sophocle : ce poëte vint à mourir dans ce tems-là ; on ne pouvoit donc l'enterrer dans le tombeau de sa famille. Bacchus s'apparut en songe à Lysandre, & lui ordonna *de permettre d'enterrer dans Décelée la nouvelle Sirene qui venoit de mourir à Athenes*. Lysandre ne fit pas d'abord grand compte de cette apparition, mais Bacchus revint une seconde fois; & Lysandre, ayant sû par un transfuge que c'étoit Sophocle qui étoit mort, permit aux Athéniens de l'enterrer, & honora son convoi de sa présence.

[h] *A Zaleucus.*) qui donna des loix aux Locriens d'Italie dans la grande Grece, & qui vivoit vers le tems de Pythagore.

[i] *A Zoroastre.*) Au mage Zoroastre, roi de la Bactriane, qui, selon quelques-uns, vivoit du tems de Minos, près de deux mille ans avant l'ere chrétienne ; & selon d'autres, neuf cent ans après ce même Minos, c'est-à-dire, cent ans après la guerre de Troie.

 k Pour

rent du mien, *le chemin est large & ouvert*, [k] pour me servir des paroles de Bacchylide. [l] Car il ne laisse pas d'y avoir quelque vrai-semblance dans ce que d'autres ont dit, que Lycurgue, Numa, & ces autres grands hommes, pour adoucir & pour apprivoiser des peuples féroces & difficiles à manier, & pour faire mieux recevoir les grandes nouveautés qu'ils vouloient introduire, firent semblant d'être appuyés sur l'autorité des dieux, seule capable de sauver ceux en faveur desquels ils faisoient cette feinte.

Numa étoit dans sa quarantieme année lorsque les ambassadeurs des Romains arriverent auprès de lui, pour le prier d'accepter l'empire. Ceux qui porterent la parole, furent Vélésus & Proculus, qui tous deux avoient été en état de se voir élevés sur le thrône, les Romains favorisant extrêmement Proculus, & les Sabins étant entierement portés pour Vélésus. Ils ne lui firent pas de longue harangue, persuadés qu'il seroit ravi d'un si grand bonheur; mais c'étoit au contraire une chose très-malaisée & qui demandoit

k *Pour me servir des paroles de Bacchylide.*) C'étoit un poëte lyrique de Céos, neveu du poëte Simonide. Si nous en croyons le scholiaste de Pindare, ses ouvrages furent préférés à ceux de Pindare même dans les jeux pythiques par Hiéron. Et il y a bien de l'apparence que ce fut ce qui aigrit Pindare contre Bacchylide, & qui le porta à lâcher contre lui des traits fort piquans. Un poëte ne pardonne guere à un rival qu'on lui préfere, ou qu'on lui égale.

l *Car il ne laisse pas, &c.*) C'est le sentiment de Denys d'Halicarnasse: *Ceux qui bannissent de l'histoire toutes sortes de fables, disent que Numa feignit ce commerce avec Egerie, afin que les peuples reçussent avec plus de respect & de dévotion ses loix, comme venant des dieux mêmes. Et c'est ainsi qu'avoient fait avant lui Minos & Lycurgue, &c.*

m Tous

demandoit de longs discours & des insinuations très-fortes, que d'ébranler un homme qui avoit toûjours été nourri dans le sein de la paix & du repos, & de le porter à prendre le gouvernement d'une ville, qui devoit à la guerre son origine & tout son accroissement. Il répondit à ces ambassadeurs en présence de son pere & d'un de ses parens nommé Martius, & leur dit: *Que tout changement dans la vie de l'homme étoit dangereux; que celui à qui le nécessaire ne manquoit point, & qui ne pouvoit se plaindre de sa fortune présente, faisoit une insigne folie de renoncer à un état si heureux & à une vie qu'il avoit accoûtumée, & qui, quand elle n'auroit pas d'autre avantage, avoit toûjours celui d'être plus sûr que tout ce qui étoit incertain & douteux; que l'empire Romain n'étoit pas même de ces choses douteuses & incertaines, quand on considéroit ce qui venoit d'arriver à Romulus, qui pendant sa vie avoit eu le malheur d'être accusé d'avoir fait assassiner Tatius pour regner seul, & qui après sa mort avoit couvert d'une éternelle infamie tous ceux de son ordre*[m], *qui étoient regardés comme ses meurtriers; que les Romains ne cessoient de dire de Romulus qu'il étoit fils des dieux, qu'il avoit été nourri divinement, & qu'à sa naissance il avoit été sauvé d'une maniere miraculeuse.* Pour moi, ajoûta-t-il, *je suis né d'une race mortelle, j'ai été nourri & élevé par des hommes, que vous connoissez, & tout ce qu'on estime en moi, ce sont les qualités d'un homme, qui n'est nullement propre à regner; c'est l'amour du repos; c'est une vie retirée & entierement appliquée à l'étude; c'est une violente passion pour la paix, pour tout ce qui ne sent point la guerre, & pour les assemblées que*

[m] Tous les sénateurs.

font des hommes, qui ne cherchent qu'à se réjouir ensemble, & à servir & honorer les dieux pendant les fêtes, & qui passent le reste du tems chez eux à cultiver la terre & à nourrir des troupeaux; au lieu que Romulus vous a laissé sur les bras des guerres, peut-être trop légerement entreprises, & pour les soûtenir, vous avez besoin d'un roi vigoureux & actif: d'ailleurs votre ville est si accoûtumée aux armes & si enflée de ses grands succès, qu'on voit bien qu'elle ne cherche qu'à s'aggrandir & qu'à commander aux autres; ainsi quand il n'y auroit pas d'autres considérations, on seroit toûjours ridicule de vouloir enseigner à servir les dieux, à aimer la justice & à haïr les violences & la guerre, à un peuple qui demande bien plus à suivre un capitaine, qu'à obéir à un roi.

Numa s'étant servi de ces raisons, les Romains redoublerent leurs efforts, & le presserent avec plus d'instance, le priant & le conjurant de ne pas les rejetter dans une nouvelle sédition, qui aboutiroit à une guerre civile, puisqu'il n'y avoit que lui seul qui fût au gré des deux partis. Quand ces ambassadeurs se furent retirés, son pere & Martius son parent n'oublierent rien en particulier pour le porter à accepter cette offre, & à recevoir un présent si grand & si divin: *Si vous ne desirez pas de plus grands biens*, lui disoient-ils, *parce que vous jouissez d'une gloire plus grande & plus réelle, qui est celle de la vertu, considérez que bien regner, c'est rendre à Dieu le plus agréable de tous les services; c'est Dieu qui vous appelle, ne voulant pas laisser inutile & oisif le grand fond de justice qui est en vous; ne vous dérobez donc point à l'empire, & ne le fuyez point, puisque c'est à un homme sage le plus vaste champ du monde pour faire de belles & de grandes actions*

actions ; c'est-là qu'on peut servir magnifiquement les dieux, & adoucir insensiblement l'esprit des hommes & les plier sous le joug de la religion : car les sujets se conforment toujours aux mœurs de leurs princes. Les Romains ont aimé Tatius, quoiqu'il fût étranger, & ils ont consacré par des honneurs divins la mémoire de Romulus qu'ils adorent. Que sait-on si ce peuple victorieux n'est pas las de guerres, & si, plein de triomphes & de dépouilles, il ne desire pas un chef plein de douceur & de justice, qui le gouverne en paix sous de bonnes loix & une bonne police ? Mais quand il continueroit d'aimer la guerre avec la même fureur, ne vaut-il pas mieux tourner ailleurs cette fougue, en prenant en main ses renes, & unir par des nœuds d'amitié & de bienveillance, votre patrie & toute la nation des Sabins, avec une ville si puissante & si florissante ?

A ces réflexions se joignirent, dit-on, des présages fort heureux, qui furent encore fortifiés par l'empressement & par le zele des citoyens, qui ayant appris le sujet de cet ambassade, alloient en foule le conjurer de partir & de recevoir l'empire, pour les allier & pour les incorporer avec les Romains. S'étant donc laissé fléchir, il sacrifia aux dieux & se mit en marche. Le sénat & le peuple pressés d'un merveilleux desir de le voir, sortirent de Rome, & allerent au-devant de lui. Les femmes le reçurent avec des acclamations & avec des bénédictions infinies ; on faisoit des sacrifices dans tous les temples, & il n'y avoit personne qui ne témoignât autant de joie que si la ville avoit gagné un nouveau royaume, & non pas obtenu un nouveau roi. Quand on fut au milieu de la grande place, Spurius Vettius, qui ce jour-là gouvernoit pendant ses six heures d'interre-

gne

gne, voulut pour la forme que le peuple procédât à son élection. Il eut tous les suffrages, & sur l'heure même on lui apporta les ornemens royaux; mais il ne voulut pas les recevoir, disant qu'il falloit auparavant que cette élection fût confirmée par les dieux; & en même tems prenant avec lui les devins & les prêtres, il monta au capitole, qu'on appelloit alors le mont Tarpéien.

* Là le premier des augures lui tourna le visage vers le midi, après l'avoir couvert d'un voile, & se tenant derriere lui à sa gauche, & étendant sa main droite sur sa tête, il fit ses prieres, & jetta la vue de tous côtés, pour observer ce que les dieux déclareroient par les oiseaux

* *Là le premier des augures lui tourna le visage vers le midi, après l'avoir couvert d'un voile.*) Tite-Live écrit tout le contraire; car il dit que c'étoit l'augure qui avoit la tête couverte, & non pas Numa: *Augur ad lævam ejus, capite velato, sedem cepit, dextra manu baculum sine nodo aduncum tenens, quem lituum appellaverunt.* Mais on prétend que ce passage est mal ponctué, & qu'il faut lire, *augur ad lævam, ejus capite velato.* C'étoit Numa, dit-on, qui avoit la tête voilée, & non pas l'augure. Comment l'augure auroit-il pû marquer les régions, & observer les signes? A cela on répond que c'étoit là le miracle, qu'un augure, qui avoit la tête voilée, ne laissât pas de remarquer les oiseaux & les autres signes; car les augures avoient toûjours la tête voilée quand ils faisoient leurs fonctions.

Ibid. *Ayant la tête voilée.*) Dans le texte grec de Plutarque, ces mots se rapportent à Numa, ce qui est une faute; car ils se doivent rapporter à l'augure, selon Tite-Live. Toutefois, François Robortel assûre qu'en un vieux manuscrit de Plutarque, il y a Τὸν μὲν εἰς μεσημβρίαν τρέψας, ἐγκεκαλυμμένος αὐτὸς, καὶ παραστὰς ἐξόπισθεν; *l'augure, ayant la tête voilée, lui tourna le visage vers le midi.* Que si cela est vrai, Plutarque est d'accord avec Tite-Live. Mez.

* La

oiseaux, ou par les autres signes qu'il leur plairoit d'envoyer. Cependant un grand silence regnoit dans la place où le peuple étoit assemblé, tous les esprits étant suspendus dans l'attente du succès qu'auroit cette cérémonie, jusqu'à ce qu'enfin il parut des oiseaux favorables qui confirmerent ce choix ; & alors Numa prenant la ° robe royale, descendit du mont Tarpéien dans la place, où il fut reçu au bruit des acclamations de tout le peuple qui l'appelloit le plus saint de tous les hommes & le plus aimé des dieux.

Après avoir pris possession du royaume, la premiere chose qu'il fit, p ce fut de casser la compagnie des gardes que Romulus avoit toûjours autour de sa personne, & qu'il avoit appellés *celeres*, c'est-à-dire *legers* : car il ne vouloit ni se défier de ceux qui se fioient en lui, ni être roi de ceux qui n'avoient en lui aucune confiance. Aux deux prêtres de Jupiter & de Mars, il en ajoûta un troisieme pour Romulus, & l'appella *Flamen Quirinalis*. Ce nom de *Flamen* étoit commun aux autres prêtres avant Numa, q & on les appelloit ainsi, à cause de certains

° La robe appellée *trabéa*, toute de pourpre avec de grandes bandes blanches.

p *Ce fut de casser la compagnie des gardes que Romulus avoit toûjours autour de sa personne.*) Denys d'Halicarnasse dit au contraire que Numa ne changea rien à tout ce que Romulus avoit institué; mais qu'il donna aux tribuns de ces compagnies des gardes, le troisieme rang dans l'administration des choses sacrées.

q *Et on les appelloit ainsi* (flamen quirinalis) *à cause de certains chapeaux qu'ils portoient.*) Ces chapeaux étoient comme des capuchons pointus par le haut, & dont les deux côtés s'attachoient sous le menton par des agraffes appellées *offendices*. Ils étoient appellés *filamina* pour *pilamina*, ou, selon

certains bonnets qu'ils portoient, & que les Grecs appellent *Pilos Flamines*, pour *Pilamines*, [r] la langue latine ayant alors, dit-on, beaucoup plus de mots grecs qu'elle n'en a maintenant : car les Romains appelloient les manteaux des rois, *lænas* ; & Juba assure que c'est ce que les Grecs appellent *chlænas*. [s] Le jeune garçon qui sert dans le temple de Jupiter, & dont le pere & la mere sont vivans, étoit anciennement appellé *camillus*, du même nom que les Grecs donnent encore à Mercure, à cause du service qu'il rend aux dieux.

Après avoir fait d'abord ces établissemens pour

selon d'autres, pour *filamina à filo lanæ*, d'un voile de laine que ces prêtres portoient sur la tête quand il faisoit chaud, & qu'ils rejettoient leur capuchon par derriere ; car il leur étoit défendu de paroître la tête nue. Mais il est plus vraisemblable que ces prêtres ayent été appellés *flamines*, du nom de ce voile qu'on appelloit proprement *flameum*, parce qu'il étoit de couleur de feu.

[r] *La langue latine ayant alors, dit-on, beaucoup plus de mots grecs.*) L'ancienne langue latine étoit presque toute tirée de la langue greque éolique ; mais en se formant & se polissant peu-à-peu, elle se défit de la plûpart de ces termes éoliques qu'elle avoit originairement.

[s] *Le jeune garçon qui sert dans le temple de Jupiter, étoit anciennement appellé camillus.*) *Camillus*, du Béotien, Κάδμιλος, qui signifie proprement un *serviteur*. On peut voir les remarques sur Festus. Dans chaque temple il y avoit un jeune garçon de condition pour servir sous le grand prêtre, & pour faire toutes les fonctions qui regardoient le service du temple, comme le jeune Samuel servoit dans le tabernacle des Juifs, sous le grand prêtre Héli, *Samuel autem administrabat ante faciem Domini, puer accinctus ephod lineo.* 1. rois 2. 18. Il falloit que son pere & sa mere fussent vivans ; c'est ce que signifient les mots ἀμφιθαλεῖς παῖς : car ce n'est pas simplement un jeune garçon, mais un garçon qui a son pere & sa mere vivans : les Romains l'appelloient *patrimus & matrimus*.

pour gagner la faveur & la bienveillance du peuple, il chercha les moyens d'amollir sa ville, comme on amollit le fer, & de la rendre douce & juste, de dure & guerriere qu'elle étoit; car la ville que Platon appelle *bouillante* & *furieuse*, c'étoit proprement Rome, qui ayant été fondée par des hommes déterminés & hardis, que le desespoir & l'audace avoient assemblés de toutes parts, s'étoit encore nourrie & fortifiée par des guerres continuelles, & affermie au milieu des dangers, comme un pieu qu'on fiche dans la terre, & qui s'affermit par les coups au lieu de s'ébranler. C'est pourquoi Numa, jugeant bien que ce n'étoit pas une legere entreprise que de vouloir adoucir & porter à la paix un peuple si fier & si féroce, emprunta le secours de la religion. Par des fêtes, des sacrifices, des danses & des processions qu'il regloit lui-même, qu'il conduisoit, & dont il avoit su tempérer la gravité par une amorce & par un attrait de plaisir, il adoucit & apprivoisa ces courages hautains qui ne respiroient que la guerre; & en leur jettant de fois à autre des frayeurs dans l'esprit, comme de la part des dieux, & en leur faisant accroire qu'il avoit eu des visions étranges, ou entendu des voix effroyables & menaçantes, il acheva de les captiver & de les humilier sous la religion.

C'est cette grande sagesse qui persuada qu'il avoit été disciple de Pythagore, car le culte des dieux & les cérémonies de la religion faisoient la principale partie du gouvernement de l'un, & de la philosophie de l'autre. On dit même que Numa ne chercha l'ostentation & le faste que dans la même pensée, qui avoit déjà porté

porté [t] Pythagore à cette affectation. Car ce philosophe, pour éblouir & pour charmer les hommes, [u] avoit apprivoisé un aigle, qu'il faisoit descendre & venir à lui par certaines paroles toutes les fois qu'il vouloit; aux jeux olympiques [x] il avoit montré sa cuisse en pleine assemblée, la faisant paroître d'or, & par de semblables artifices il avoit fait plusieurs autres choses qui passoient pour des prodiges, & qui porterent [y] Timon le Phliasien à écrire contre lui en ces termes: *Pythagore l'Enchanteur, qui n'aime que la vaine gloire & qui affecte un langage grave pour attirer les hommes dans ses filets.* Tout de même Numa supposa l'amour de quelque déesse, ou de quelque nymphe des montagnes, avec laquelle il disoit qu'il avoit un commerce secret, & feignit des rendez-vous fréquens avec les muses. Il publioit même que c'étoit d'elles qu'il tenoit la plûpart de ses révélations, & il obligea les Romains à en honorer particulierement

t *Qui avoit déja porté Pythagore à cette affectation.*) Il parle selon le sentiment de ceux qui faisoient Pythagore plus ancien, & contemporain de Numa.

u *Avoit apprivoisé un aigle.*) On dit aussi qu'il apprivoisa un furieux ours, & qu'en le lâchant, il lui défendit de faire le moindre mal à aucun animal; à quoi l'ours obéit, vivant dans les bois comme un disciple de ce philosophe.

x *Il avoit montré sa cuisse en pleine assemblée, la faisant paroître d'or.*) Il faisoit cela afin qu'on crût qu'il étoit Apollon.

y *Timon le Phliasien.*) Il ajoûte *le Phliasien* pour le distinguer de Timon l'Athénien, si célébre par son surnom de *Misanthrope*. Celui dont Plutarque parle ici, étoit de Phlius, ville du Péloponese, & florissoit sous Ptolomée Philadelphe. Il avoit fait des tragédies, des comédies, des satyres, & il s'étoit rendu fameux sur-tout par ses *Silles*. Timon le Misanthrope vivoit cent ou six-vingt

ment une, [1] qu'il appella *Tacita*, pour marquer ou sa grande jeunesse, ou son silence, ce qu'il semble avoir inventé pour recommander le silence qui étoit un des premiers dogmes de Pythagore.

D'ailleurs ses ordonnances sur les statues sentent fort l'opinion de ce philosophe, qui enseignoit que le premier Etre n'étoit ni passible, ni exposé aux sens, mais invisible, incorruptible, & intelligible seulement. Car, à son exemple, [a] il défendit aux Romains de s'imaginer que Dieu eût la forme d'homme ou de bête, & il n'y avoit parmi eux ni statue ni image de Dieu. [b] Pendant les cent soixante premieres années

vingt ans auparavant, du tems d'Alcibiade & des guerres du Péloponese.

[1] *Qu'il appella Tacita pour marquer sa grande jeunesse, ou son silence.*) Ce passage est remarquable; *Tacita* peut signifier une jeune personne, parce que le silence doit être le partage de la jeunesse. Le beau sens que cela présente, m'a empêché de changer le texte; cependant il y a bien de l'apparence qu'il faut rétablir ici la leçon qu'Henri Etienne a imaginée, & que présente même un manuscrit; au lieu de νεὰν jeune, on lit ἐνεὰν muette; & dans ce sens il faut traduire, *qu'il appelle tacite*, c'est-à-dire, *silencieuse* ou *muette*; car ἐνεὸς ne signifie pas seulement *sourd*, mais aussi *muet*, ἐνεοὶ, ἄφωνοι. Le silence est une chose si divine, qu'il doit y avoir une muse qui en fasse les honneurs. Dans la ville d'Erythres, il y avoit un temple de Minerve, dont la prêtresse étoit appellée *Hésychia*, c'est-à-dire, *qui se tient en repos, & qui demeure tranquille*.

[a] *Numa défendit aux Romains, &c.*) Ainsi Tertullien, dans son *apologétique*, assûre qu'encore que Numa fût auteur de plusieurs curiosités superstitieuses, néanmoins de son tems il n'y eut ni temples, ni statues à Rome; mais pour ce qui est des temples, il ne s'accorde pas avec Plutarque. MEZ.

[b] *Pendant les cent soixante premieres années, ils bâtirent des temples & autres lieux saints; mais ils n'y mirent jamais aucune figure de*

années ils bâtirent des temples & autres lieux saints; mais ils n'y mirent jamais aucune figure de Dieu ni moulée ni peinte, estimant que c'étoit un sacrilége de représenter, par des choses périssables & terrestres, ce qui est éternel & divin, & qu'on ne pouvoit s'élever à la Divinité que par la pensée. De plus, ces sacrifices ressembloient fort à ceux des Pythagoriciens; car ils étoient sans effusion de sang, [c] & la plûpart se faisoient avec de la farine & des libations, ou autres choses très simples & très-communes.

A ces preuves on en ajoûte encore de plus éloignées, pour faire voir que Pythagore a eu un grand commerce avec Numa. La premiere est que les Romains accorderent le droit de bourgeoisie à ce philosophe, comme l'écrit le poëte comique Epicharmus dans un petit traité qu'il a adressé à Antenor. [d] Or cet Epicharmus est

de Dieu.) Les temples & les images des dieux prouvent la connoissance de différens arts; il n'est donc pas étonnant qu'ils n'aient été en usage que très-long-tems après la formation des sociétés. Au reste, Plutarque, après avoir parlé de temples, ajoûte, *& autres lieux saints*, parce que les Romains mettoient beaucoup de différence entre *templa*, *ædes* & *sacella*.

[c] *Et la plûpart se faisoient avec de la farine.*) Plutarque ne veut pas dire que Numa & Pythagore offroient de la farine en sacrifice, cela seroit ridicule; mais il veut dire que, n'offrant point de sacrifices sanglans, ils faisoient avec de la pâte des figures des victimes, & les offroient comme des victimes vivantes. J'ai expliqué au long cette coûtume dans la vie de Pythagore. On peut l'entendre aussi de simples gâteaux que l'on offroit au lieu de victimes.

[d] *Or cet Epicharmus est fort ancien.*) Il vivoit du tems de Xercès, vers la soixante & dix-septieme olympiade; ce qui ne s'accorde nullement avec le calcul de ceux qui le font disciple de Pythagore, & Pythagore contemporain de Numa. Cependant

est fort ancien, & un des disciples même de Pythagore. Et la seconde, c'est que Numa ayant eu quatre enfans, [e] il en nomma l'un Mamercus, du nom du fils de Pythagore, [f] & c'est de lui que descend la famille des Emiliens, qui est une des plus nobles familles patriciennes, le roi ayant donné à ce même enfant le surnom d'Emilius, pour marquer la douceur & la grace de son parler. Et moi-même, pendant que j'étois à Rome, j'ai souvent oui conter à plusieurs personnes que les Romains ayant autrefois reçu un oracle qui leur ordonnoit de dresser des statues au plus sage & au plus vaillant des Grecs, [g] firent élever dans la place deux statues d'airain, l'une à [h] Pythagore, & l'autre à Alcibiade. [i] Mais quant à ce point, il est plein de tant de

on ne peut pas douter du tems auquel a vécu Epicharmus, puisqu'on sait qu'il fut banni de Sicile pour avoir dit quelque chose de trop libre en présence de la femme du roi Hiéron.

[e] *Il en nomma l'un Mamercus, du nom de fils de Pythagore.*) Mais long-tems avant Pythagore, ce nom *Mamers* & *Mamercus* étoit en usage chez les Toscans. ou, selon d'autres, chez les Sabins : car ils appelloient le dieu Mars, *Mamers*, d'où est venu *Mavors*, & *Mamers* vient du grec Μαμερτής.

[f] *Et c'est de lui que descend la famille des Emiliens.*) C'étoit une des plus considérables de Rôme; elle se partageoit en plusieurs branches, comme des Lépidus, des Paulus, des Papus, qui étoient tous Emiliens.

[g] *Ils firent mettre sur la place deux statues d'airain.*) Pline, l. 34. ch. 6. rapporte que ces statues furent mises aux coins de la place où se faisoient les élections des magistrats, qui s'appelloient *comitium*; & que cela fut fait du tems de la guerre contre les Samnites, par ordonnance d'Apollon Pythien, & ajoûte que ces statues demeurerent là jusqu'au tems de Sylla le dictateur. MEZ.

[h] A Pythagore, comme au plus sage; & à Alcibiade, comme au plus vaillant.

[i] *Mais quant à ce point, il est plein de tant de doutes &*

de doutes & d'incertitudes, que ce seroit une affectation & une opiniâtreté de jeune homme, de s'attacher davantage à le réfuter ou à le prouver.

[k] On attribue aussi à Numa l'institution des princes des prêtres, qu'ils appellent *pontifes*, [l] & l'on assure qu'il en fut le premier. [m] Pour ce qui

& d'incertitudes.) Il parle de ce point d'antiquité, que Numa & Pythagore aient vécu en même-tems; mais si Plutarque avoit été un peu mieux instruit de l'histoire romaine, il auroit vû que ces doutes ne sont pas si grands, qu'on ne puisse établir certainement que Numa a vécu long-tems avant Pythagore, puisqu'il est très-constant que Pythagore n'a vécu que du tems de Servius Tullius.

k *On attribue aussi à Numa l'institution des princes des prêtres, qu'ils appellent pontifes.*) Numa en créa quatre, dont le premier étoit appellé *le souverain pontife*; & ils étoient tous de famille patricienne. L'an de Rome 453. on en ajoûta quatre Plébéiens aux quatre Patriciens. Et enfin sous Sylla on en créa quinze.

l *Et l'on assûre qu'il en fut le premier.*) Je crois que Plutarque, ou ceux qu'il a suivis, ont été trompés par la conformité du nom; car le premier pontife qui fut élû, s'appelloit Numa; mais ce n'étoit pas le roi Numa, c'étoit Numa Marcius, fils d'un sénateur nommé *Marcius*.

m *Pour ce qui est du nom, les uns veulent qu'ils furent appellés pontifes.*) Il est plus raisonnable de croire que *pontifex* est pour *potifex*, *qui potest facere*, « qui peut sacrifier, » c'est-à-dire, qui a l'intendance des sacrifices, & par conséquent de toute la religion: mais d'où vient cette *n* dans *pontifex?* Elle peut avoir été ajoûtée, comme dans *quotiens* pour *quoties*, *totiens* pour *toties*.

IBID. *Mais quant à leur nom.*) Varron, liv. 4. de la langue latine, dit à ce propos: *Pontifices (ut Q. Scævola pontifex maximus dicebat) à posse & facere. Pontifices ego à ponte arbitror; nam ab iis Sublicius est factus primum, & restitutus sæpè.* « Les pontifes sont ainsi appellés de pouvoir & de faire, comme disoit Quintus Scævola, le souverain pontife. Pour moi j'estime qu'ils ont pris leur nom du pont, à cause que le pont sublicien fut premiérement

qui est du nom, les uns veulent qu'ils furent appellés pontifes, parce qu'ils étoient destinés à servir les dieux tout-puissans & maitres de toutes choses; car ce que nous appellons *puissant*, les Romains l'appellent *potens*. Les autres prétendent que ce nom marque seulement cette exception, *s'il est possible;* comme le législateur ordonnoit aux prêtres de faire les sacrifices qui étoient en leur pouvoir, en leur déclarant que quand il y auroit quelque obstacle légitime qui les en empêcheroit, ils n'en seroient pas repris; [n] mais la plûpart approuvent une autre étymologie qui me paroît ridicule. Ils disent que les pontifes ont été ainsi nommés à cause des sacrifices qu'ils faisoient sur le pont, sacrifices qui étoient les plus anciens & les plus sacrés; car les Latins appellent un pont, *pontem;* [o] & l'on ajoûte que le soin de refaire & d'entretenir les ponts, appartient à ces prêtres autant qu'aucune des plus saintes & des plus immuables cérémonies, & qu'aucun des sacrifices les plus solemnels; c'est même un point de religion de croire qu'on ne peut rompre sans un sacrilége horrible, leur pont de bois [p] qui fut bâti

» rement fait par eux, & de» puis refait plusieurs fois. » Denys d'Halicarnasse, l. 2. approuve cette étymologie tirée du pont de bois. Mez.

[n] *Mais la plûpart approuvent une autre étymologie qui me paroît ridicule.*) C'est pourtant celle que Varron, & après lui, Denys d'Halicarnasse, trouvent la plus vraisemblable & la plus sûre.

[o] *Et l'on ajoûte que le soin de refaire & d'entretenir les ponts, appartient à ces prêtres.*) Cela est indubitable, puisqu'on ne pouvoit ni faire ni rebâtir un pont, sans avoir fait auparavant des prieres & des sacrifices; car les fleuves étoient sacrés.

[p] *Qui fut bâti sans aucune ferrure.*) Denys d'Halicarnasse écrit: *Ancus Martius fit le pont Sublicius, où il n'est permis d'employer ni cuivre*

bâti sans aucune ferrure, [q] suivant un ancien oracle qui l'avoit ainsi ordonné, [r] le pont de pierre qui est aujourd'hui, n'ayant été bâti que long-tems après par le questeur Emilius. On dit pourtant que le pont de bois ne fut fait qu'après la mort de Numa, sous le regne d'Ancus Marcius son [s] petit-fils.

[t] Le souverain pontife est proprement le maître ou l'interprete de la loi, ou plûtôt c'est lui qui a toute l'intendance de la religion, & qui veille non-seulement aux sacrifices que l'on fait en public, mais encore à ceux que l'on fait en particulier, pour prendre garde qu'on n'y viole aucune

cuivre ni fer, & où il ne doit y avoir d'autre assemblage que celui du bois même. Il dure encore aujourd'hui; il est particuliérement tenu pour sacré: & si quelque chose manque, cela regarde les pontifes qui le font raccommoder, après avoir fait des sacrifices particuliers.

q *Suivant un ancien oracle qui l'avoit ainsi ordonné.*) Pline écrit pourtant que cela ne fut observé qu'après la guerre contre Porsenna, non pas par l'ordre d'aucun oracle, mais parce que, lorsqu'Horatius Coclès avoit défendu ce pont *Sublicius* contre les Toscans, les Romains avoient eu trop de peine à l'abattre; car alors il étoit avec des bandes & des crampons de fer. Ils voulurent donc empêcher que cela n'arrivât une seconde fois dans une semblable occasion, & ils le refirent sans aucune ferrure. Pline, liv. 36. ch. 15.

r *Le pont de pierre, qui est aujourd'hui, n'ayant été bâti que long-tems après par le questeur Emilius.*) Par Emilius Lépidus, sous Auguste, le droit de refaire ce pont ayant passé des pontifes aux quêteurs.

s Il étoit fils de sa fille Pompilia.

t *Le souverain pontife est proprement le maître.*) Il faut ajoûter, à ce que Plutarque en dit, qu'ils jugeoient souverainement toutes les causes où la religion avoit quelque part; qu'ils avoient une jurisdiction entiere sur les magistrats qui partageoient le soin des choses sacrées; & qu'ils ne pouvoient être jugés par le peuple ni par le sénat, le roi étant seul leur juge.

u Car

aucune des cérémonies anciennes, & pour enseigner tout ce que chacun doit faire pour honorer ou pour appaiser les dieux.

Il a aussi soin des vierges sacrées qu'ils appellent vestales. [u] Car on attribue à Numa le premier établissement de ces vierges, & on veut qu'il ait reglé toutes leurs cérémonies & le culte qu'elles rendent au feu immortel dont il les a fait les gardiennes, soit qu'il ait pensé que le feu, qui est une substance toûjours pure & incorruptible, ne devoit être confié qu'à des vierges qui n'ont ni souillure ni tache, [x] ou qu'il ait voulu seulement faire entendre que cet élément, étant infécond & stérile de sa nature, a beaucoup de rapport avec la virginité; d'où vient même que dans tous les lieux de la Grece, où l'on garde de ce feu sacré, comme à Delphes & à Athenes, on y établit pour prêtresses, non des vierges, mais des veuves, qui ne sont plus en âge de se marier. Quand ce feu vient à s'éteindre par malheur, comme on dit que la lampe sacrée [y] s'éteignit à Athenes sous la

[u] *Car on attribue à Numa le premier établissement de ces vierges.*) Car Romulus s'étoit contenté de consacrer un foyer dans chaque tribu ou *curie*; il ne bâtit point de temple à la déesse Vesta, & ne lui consacra point de religieuses, à cause de l'affront qui étoit arrivé à sa mere.

[x] *Ou qu'il ait voulu faire entendre que cet élément étant infécond & stérile de sa nature.*) Il dit pourtant, dans la vie de Camillus, que Numa voulut que les vestales honorassent le feu comme le principe & le commencement de toutes choses, & comme l'ame du monde, rien ne pouvant vivre sans le feu qui est la source de la vie: & cela n'est pas contraire; car le feu est la source de la vie, quand il est tempéré par les autres élémens; & il est la source de la mort, quand il est seul, & que rien ne le modere.

[y] Qui brûloit dans le temple de Minerve.

z Sous

la tyrannie [1] d'Aristion, & à Delphes lorsque le temple d'Apollon fut brûlé [a] par les Medes, [b] & comme il s'éteignit aussi à Rome pendant la guerre de Mithridate & dans la guerre civile, où il fut consumé avec l'autel; il n'est pas permis de le rallumer d'un autre feu vulgaire & commun;

[1] *Sous la tyrannie d'Aristion.*) Qui soûtint longtems le siége à Athenes contre Sylla pour Mithridate, fit à la ville des maux infinis, & fut cause enfin qu'elle fut saccagée. Voyez la vie de Sylla.

[a] Lorsque Xerxès porta la guerre en Grece.

[b] *Et aussi à Rome, du tems de la guerre de Mithridate & de la guerre civile.*) Cette histoire ne se trouve dans aucun ancien auteur; au contraire, nous apprenons de Tite-Live, liv. 86. que, sur la fin de la guerre civile entre Sylla & les partisans de Marius, le pontife Mutius Scævola fut tué à l'entrée du temple de Vesta; & Lucain, liv. 2. dit qu'il fut massacré auprès de l'autel qu'il embrassoit, & que peu s'en fallut que de son sang il n'éteignît le feu perpétuel. Les bons historiens conviennent tous que le temple de Vesta ne fut brûlé que deux fois; la premiere, sur la fin de la premiere guerre punique, environ l'année 512. de la fondation de Rome, lorsque le pontife L. Cæcilius Métellus, passant à-travers les flammes, alla prendre le palladium & les autres choses sacrées, qu'il retira de cet embrasement avec tant de danger de sa personne, qu'il en perdit la vûe. La seconde fois, ce temple fut brûlé sur la fin de l'empire de Commodus, environ la 944. année de la fondation de Rome; mais qu'il fût brûlé du tems de la guerre de Mithridate, & de la guerre civile entre Sylla & Marius, Plutarque seul l'a écrit: c'est pourquoi il y a sujet de douter que Plutarque ne se soit trompé en prenant un incendie pour un autre; car il est vrai qu'en la guerre civile qui fut entre Sylla & Marius, le feu prit au capitole, & non au temple de Vesta, environ l'année 671. de la fondation de Rome, comme Plutarque lui-même le raconte en la vie de Sylla. Si bien qu'il semble que c'est ce qui a donné sujet d'équivoque à Plutarque, qui peut-être a écrit ceci de mémoire, & sans consulter les livres. MEZ.

mun ; il en faut faire un tout nouveau [e] en tirant du soleil une flamme pure & nette, par le moyen de certains vases d'airain concaves & taillés selon la section conique en triangle rectangle, de maniere que toutes les lignes de la circonférence aboutissent à un point du centre. On les expose au soleil ; tous les rayons se rassemblent & se réunissent dans ce seul point, & prenant corps & force de feu, par la reverbération, ils subtilisent & enflamment si fort l'air, qu'il embrase très-parfaitement la matiere seche & aride qu'on lui présente. Quelques-uns pensent que ces vierges ne gardent que ce feu, qui ne s'éteint jamais ; [d] mais la plûpart soûtiennent qu'il

[e] *En tirant du soleil une flamme pure & nette.*) Festus rapporte une autre maniere de rallumer ce feu : *Quand le feu est éteint*, dit-il, *les vestales ont accoûtumé de percer une table avec un villebrequin, jusqu'à ce que le mouvement y engendre du feu ; & une vestale, le recevant dans un crible d'airain, le porte dans le temple.* On peut voir mes remarques sur cet auteur au mot *ignis vestæ.* Elles se servoient d'un crible d'airain, parce qu'étant percé de plusieurs trous, il servoit à entretenir ce feu, & l'empêchoit de s'éteindre. Au reste, Festus & Plutarque peuvent tous les deux dire vrai en rapportant les deux manieres à des tems différens ; car l'invention des miroirs ardens est dûe à Archimede, qui florissoit environ 500. ans après Numa. Auparavant, les vestales se servoient vraisemblablement de la maniere rapportée par Festus ; mais depuis Archimede, elles se servirent de ses miroirs comme d'un moyen plus noble de rallumer le feu sacré.

[d] *Mais la plûpart soûtiennent qu'il y a d'autres choses saintes.*) Comme le palladium, les statues & les choses saintes des dieux de Samothrace. Denys d'Halicarnasse dit *que beaucoup de choses le persuadoient que les vestales ne gardoient pas le feu tout seul ; mais qu'il n'étoit pas permis à un homme touché de la crainte des dieux, d'étendre sa curiosité sur de si grands mysteres.* Tant la superstition se glisse dans les meilleurs esprits.

qu'il y a d'autres choſes ſaintes, qu'il n'eſt accordé qu'à elles ſeules de voir, & ſur leſquelles nous avons dit dans la vie de Camillus tout ce qu'il eſt permis d'en ſavoir & d'en dire.

On dit que Numa ne conſacra d'abord que Gégania & Vérania, enſuite Canuléia & Tarpéia. Servius Tullius en ajoûta deux autres, & ce nombre eſt demeuré toûjours fixe juſqu'à aujourd'hui. Elles ſont vœu de garder la chaſteté pendant trente ans. Les dix premieres années ſont employées au noviciat, & à apprendre tout ce qu'elles doivent faire ; les dix ſuivantes, elles mettent en pratique tout ce qu'elles ont appris, & les dix dernieres elles enſeignent les novices. Après ce tems-là il leur eſt libre de ſe marier & d'embraſſer une autre vie, en quittant leur religion ; mais on dit qu'il y en a eu fort peu qui aient uſé de cette liberté, & que celles qui l'ont fait, ne s'en ſont pas bien trouvées ; car elles ont paſſé le reſte de leur vie dans la triſteſſe & dans le repentir, & par-là elles ont jetté la frayeur dans l'eſprit des autres ; de maniere qu'elles ont mieux aimé ne ſe pas marier & demeurer toûjours vierges, que d'encourir le même ſort.

Le roi en les fondant leur accorda des priviléges très-honorables, comme de pouvoir faire leur teſtament du vivant de leur pere, [e] & diſpoſer

[e] *Et diſpoſer de tout ce qui les regarde, ſans l'entremiſe d'un curateur, tout de même que les femmes qui ont trois enfans.*) Les dernieres paroles, *tout de même que les femmes, &c.* ne doivent pas être entendues comme ſi Plutarque diſoit que Numa avoit accordé aux veſtales les mêmes priviléges qu'il avoit accordés aux femmes qui avoient eu trois enfans ; car jamais Numa n'avoit penſé à accorder aux femmes ce *jus trium liberorum*, comme on l'a remarqué avant moi. Ce fut un établiſſement d'Auguſte

disposer de tout ce qui les regarde sans l'entremise d'un curateur, tout de même que les femmes qui ont trois enfans. [f] Quand elles sortent en public, les licteurs portent devant elles des faisceaux; & si en passant dans les rues une vestale rencontre par hasard quelque criminel qu'on mene au supplice, [g] elle lui sauve la vie, pourvu qu'elle jure que c'est une rencontre purement fortuite, & qu'elle n'est pas venue là à dessein. Tout homme qui se met sous leur chaise, quand on les porte, est puni de mort. [h] Quand elles

guste qui vouloit favoriser le mariage. Mais ils doivent être entendus comme s'il disoit, *tout de même que font aujourd'hui les femmes qui ont trois enfans.*

f *Quand elles sortent en public, des licteurs portent devant elles des faisceaux.*) Plutarque se trompe ici; ce privilége de se faire précéder par des licteurs, ne fut pas accordé aux vestales par Numa, mais plusieurs siecles après par les triumvirs Auguste, Lépidus & Antoine. Ce fut l'an de Rome 712. Pour sauver Plutarque, il faut dire qu'il ne parle que de ce qui se pratiquoit de son tems.

g *Elle lui sauve la vie, pourvû qu'elle jure que c'est une rencontre purement fortuite.*) Plutarque paroît encore ici mal instruit des coûtumes & des cérémonies des Romains, qui auroient cru commettre un sacrilége de faire jurer des vestales. La dignité de leur sacerdoce les rendoit si vénérables, qu'on les croyoit sans qu'elles cussent recours au serment. C'étoit même un article de l'édit perpétuel, c'est-à-dire, de l'édit des préteurs : *Sacerdotem vestalem, & flaminem dialem in omni mea jurisdictione jurare non cogam.* « Je » ne ferai point jurer une » vestale, ni un prêtre de » Jupiter dans toute ma ju» risdiction ». Plutarque devoit donc se contenter de dire, *pourvû qu'elle assûre.*

h *Quand elles ont fait quelque faute, on les châtie avec des verges. . . . Mais celle qui a violé sa virginité, &c.*) Dans Albe, long-tems avant la fondation de Rome, les vestales impudiques étoient fouettées jusqu'à la mort, comme assûre Denys d'Halicarnasse, liv. I. parlant de la mere de Romulus. Depuis, Numa ordonna qu'elles seroient lapidées, s'il faut

elles ont fait quelque faute, on les châtie avec des verges, le pontife les fouette lui-même toutes nues dans un lieu obſcur, & ceintes ſeulement d'un voile; mais celle qui a violé ſa virginité, eſt enterrée toute vive près de la porte Colline, où il y a dans l'enceinte des murs un petit tertre élevé qui s'étend en long, & que les Romains appellent en leur langue d'un mot qui ſignifie une [i] levée. [k] On creuſe ſous ce tertre un petit caveau, où on laiſſe une ouverture pour y deſcendre, & où on met un petit lit, une lampe allumée, & une petite proviſion de tout ce qui eſt néceſſaire pour ſe nourrir, comme une cruche d'eau, une phiole d'huile, & un pot de lait, ſeulement pour ne pas offenſer la religion, en faiſant mourir de faim une perſonne conſacrée avec les cérémonies les plus auguſtes & les plus ſaintes. On met la coupable dans une litiere bien fermée & bien jointe avec des courroies, afin que l'on ne puiſſe pas même entendre les cris, & on la porte en cet endroit au-travers de la grande place. D'auſſi loin qu'on voit cette litiere, on ſe retire pour la laiſſer paſſer, & on la ſuit dans un profond ſilence, avec toutes

tes

faut croire Cédrénus. Enfin le roi Tarquinius Priſcus les condamna a être enterrées vives, comme diſent Denys d'Halicarnaſſe, liv. 3. & Zonaras. On pourra voir pluſieurs curioſités touchant ce ſupplice des veſtales, dans le livre *des veſtales* de Lipſe, ch. 13. MEZ.

[i] Agger.

[k] *On creuſe ſous ce tertre un petit caveau.*) Plutarque a cru qu'on creuſoit ce caveau toutes les fois qu'on en avoit beſoin; & il a été trompé par un paſſage de Denys d'Halicarnaſſe, qui dit, εἰς σηκὸν ὑπὸ γῆν κατασκευασμένην. Mais ce paſſage ne dit pas que ce caveau étoit fait à toutes les fois; il dit ſeulement qu'il étoit deſtiné à cela, qu'il étoit fait pour cet uſage.

[l] *Et*

tes les marques de la plus grande tristesse. Il n'y a point de spectacle plus horrible, ni de jour plus affreux ni plus funeste pour Rome.

Quand la litiere est arrivée au lieu du supplice, les licteurs délient les courroies, & le souverain pontife, après avoir fait des prieres secrettes, & levé les mains au ciel avant cette effroyable exécution, en tire la criminelle toute voilée, & la met sur l'échelle par laquelle on descend dans le caveau, après quoi il s'en retourne avec tous les autres prêtres; & cette malheureuse n'est pas plûtôt descendue, qu'on retire l'échelle, & l'on referme l'ouverture avec beaucoup de terre qu'on y jette jusqu'à ce qu'elle soit comblée, [l] & que le terrein soit uni. Voilà comment on punit les vestales qui se sont laissé corrompre.

[m] On dit que Numa fit le temple de Vesta tout

[l] *Et que le terrein soit uni.*) Car il ne falloit pas qu'il y restât aucune marque de tombeau; celles qui avoient fait un si grand crime, étant indignes de paroître parmi les vivans & parmi les morts.

[m] *On dit que Numa fit le temple de Vesta tout rond.*) On peut voir, en la vie de Romulus, que Plutarque met en doute, si l'institution des vestales à Rome fut de l'invention de Numa, ou bien de Romulus; & Denys d'Halicarnasse, liv. 2. traite cette question bien au long: mais il conclut pour Numa, & prouve que ce fut lui qui bâtit le temple de Vesta. Quant à ce que Plutarque dit, que ce temple fut fait rond, non pour représenter la forme de la terre, mais la place du feu qui est au milieu du monde, Festus n'est pas de cette opinion; car il dit tout au contraire: *Rotundam ædem Vestæ Numa Pompilius, rex Romanorum, consecrasse videtur, quòd eandem esse terram, quâ vita hominum sustentaretur, crediderit, eamque pila forma esse, ut suî simili templo dea coleretur.* « Il semble que Numa » Pompilius, roi des Ro» mains, consacra un tem» ple rond à la déesse Vesta, parce

tout rond, pour y garder le feu sacré, voulant représenter par-là, non pas la figure de la terre, comme si c'étoit Vesta, mais celle de l'univers, [n] au milieu duquel les Pythagoriciens placent le feu qu'ils appellent *Vesta* & *Unité*; car pour la Terre ils disent qu'elle n'est ni immobile, ni au centre du tourbillon, mais qu'elle tourne tout-autour du feu, & qu'elle n'est pas du nombre des principaux élémens qui composent le monde. On [o] dit même que Platon embrassa cette opinion dans sa vieillesse, & qu'il enseigna que la Terre occupoit une autre place, & qu'elle laissoit le milieu, comme le plus honorable, à un plus noble élément.

Un autre devoir des pontifes, c'est de marquer les usages & les cérémonies qu'on doit observer aux funérailles, Numa leur ayant enseigné à ne pas croire qu'il y ait dans cette fonction aucune souillure qui doive les en éloigner, & à honorer au contraire d'un culte légitime & usité les dieux infernaux, qui reçoivent les [p] principales parties dont notre corps est composé, & particuliérement [q] la déesse Libitine,

» parce qu'il croyoit que c'é» toit la terre par qui la vie » des hommes est sustentée, » & qui est de forme ronde, » afin que cette déesse fût » adorée en un temple sem» blable à elle ». Mez.

[n] *Au milieu duquel les Pythagoriciens placent le feu, qu'ils appellent* Vesta & Unité.) Il est vrai que les Pythagoriciens appelloient le feu *Unité*; mais je ne sais d'où Plutarque a pris qu'ils le plaçoient au milieu de l'univers; car Diogene Laërce rapporte que Pythagore croyoit que la terre étoit le centre du monde.

[o] *On dit.* C'est Théophraste.

[p] Car ils reçoivent ce qui vient de la terre & de l'eau.

[q] *La déesse Libitine.*) On achetoit dans son temple tout ce qui étoit nécessaire pour les funérailles.

Ibid. *La déesse Libitine.*) Luctatius,

tine, qui a l'inspection sur tout ce qui regarde les morts, [r] soit qu'elle soit la même que Proserpine, ou qu'elle ne soit autre que Vénus, comme le pensent les plus savans des Romains, qui attribuent avec assez de vrai-semblance à une même divinité la mort & la naissance des hommes.

Numa régla aussi la durée du deuil selon l'âge de ceux qu'on pleuroit. Par exemple, il défendit de pleurer un enfant qui seroit mort au dessous de trois ans; & pour les autres, il ordonna de les pleurer autant de mois qu'ils avoient vécu d'années, pourvu qu'ils n'eussent vécu que dix ans; car il vouloit que ce terme passé, on ne pleurât personne, & que le plus long deuil ne fût que de dix mois, qui est justement le tems que les veuves portent le deuil de leurs maris; [s] & celle qui se remarie avant ce

Luctatius, sur la thébaïde de Stace, assure que l'opinion de Pythagore étoit, qu'il y avoit deux hémispheres, dont chacun avoit ses dieux propres & particuliers. Il disoit que Jupiter étoit roi, & Junon reine du supérieur; mais qu'en l'inférieur, Pluton étoit Jupiter infernal, & Proserpine, Junon infernale; qu'il y avoit aussi deux Vénus, l'une supérieure, & l'autre inférieure, appellée Libitine, & faisoit ainsi tous les dieux doubles. MEZ.

[r] *Soit qu'elle soit la même que Proserpine, ou qu'elle ne soit autre que Vénus.*) Mais Vénus & Proserpine ne sont que la même divinité. On appelloit son temple, le *temple de Vénus Libitine.* Il y avoit de même à Delphes une Vénus *Epitumbia*, *Vénus sepulcrale*, qui présidoit aux funérailles, devant laquelle on évoquoit les ames des morts.

[s] *Et celle qui se remarie avant ce terme, est obligée, par une de ses ordonnances, de sacrifier une vache pleine.*) Par ce sacrifice si honteux & si opposé à la nature, Numa vouloit retenir les femmes, & les empêcher de se marier avant la fin du deuil. Ce deuil étoit un habit noir sans or, sans pourpre, & sans aucune

ce terme eſt obligée, par une de ſes ordonnances, de ſacrifier une vache pleine.

Numa établit encore pluſieurs autres colléges de prêtres; mais je ne parlerai que de deux; de celui des Saliens, & de celui des féciaux, qui marquent le plus la piété de ce prince.

[t] Les féciaux ſemblent être à peu-près comme ceux que les Grecs appellent *Eirenophylaques*, c'eſt à dire *Conſervateurs de la paix;* & ils ont pris ce nom de la fonction de leur charge, parce qu'ils appaiſent par leur entremiſe tous les différends, & ne permettent d'en venir aux armes qu'après que toute eſpérance de paix eſt perdue; car les Grecs appellent *Eirene*, [u] la paix

ne parure. Il y avoit des occaſions où il étoit permis de le quitter pour le reprendre enſuite; comme lorſqu'un pere, un frere, un fils, revenoient d'eſclavage; lorſque quelque grande charge entroit dans la maiſon, lorſqu'on étoit en dévotion pour ſacrifier à Cérès; & lorſqu'on remercioit les dieux de quelque grande proſpérité, ou publique ou particuliere.

[t] *Les féciaux ſemblent être à-peu-près comme ceux que les Grecs appellent* Eirénophylaques, *c'eſt-à-dire*, conſervateurs de la paix) On dit que Numa avoit pris cette inſtitution des anciens peuples du Latium, ou de ceux d'Ardée; & l'on ne peut pas douter qu'elle n'eût été portée en Italie par les Pélaſges, dont les armes étoient toûjours précédées par des hommes ſacrés, qui ne portoient pour toutes armes qu'un caducée orné de bandelettes. Denys d'Halicarnaſſe attribue à cet établiſſement toutes les proſpérités de Rome: *car*, dit-il, *comme les Romains n'entreprenoient aucune guerre qui ne fût très-juſte, ils ont toûjours éprouvé le ſecours des dieux.* Ces féciaux étoient auſſi appellés *oratores*, orateurs: & c'eſt ce qui perſuade qu'on les avoit nommés *féciaux*, non pas du mot *facere*, faire, mais du mot *fari*, haranguer, parler, *féciaux* pour *fatiaux*.

[u] *La paix que la raiſon, & non la force, fait naître.*) Car celle, qui n'eſt que l'effet de la force, eſt une ſervitude plûtôt qu'une paix, & ne

paix que la raiſon, & non la force, fait naître entre deux partis. Tout * de même ces féciaux alloient pluſieurs fois en perſonne vers ceux qui avoient fait tort aux Romains, & tâchoient de les porter à leur rendre juſtice. S'ils n'en pouvoient venir à bout, ils leur déclaroient la guerre ; mais auparavant ils prenoient les dieux à témoin, & les prioient que ſi leurs demandes n'étoient pas juſtes, ils fiſſent tomber ſur eux & ſur leur patrie les affreuſes imprécations qu'ils prononçoient alors. Que ſi les féciaux s'oppoſoient à la déclaration de guerre, & refuſoient d'y donner les mains, il n'étoit permis ni aux particuliers ni au roi, de prendre les armes ; mais il falloit que le roi même, comme prince équitable, reçût d'eux cette permiſſion : après quoi il pouvoit délibérer & choiſir les moyens les plus convenables pour conduire heureuſement cette guerre. L'on raconte à ce ſujet que lorſque Rome fut brûlée par les Gaulois, ce malheur n'arriva que parce qu'ils avoient violé cette ſainte cérémonie. Ces barbares aſſiégeoient

ne dure qu'autant que le parti abattu eſt foible.

* *De même ces féciaux alloient pluſieurs fois en perſonne.*) Il n'y en alloit jamais qu'un, & il n'alloit que deux fois : la premiere, pour demander raiſon du tort qui avoit été fait, & il donnoit trente - trois jours de terme pour délibérer. Si on ne lui rendoit pas juſtice, il s'en retournoit, prenoit ſes collegues, & à la tête de ſon corps, il alloit faire ſon rapport au ſénat, à qui il donnoit un plein pouvoir de faire la guerre. Quand la guerre étoit réſolue, il retournoit pour la ſeconde fois dans le pays ennemi ; & dès qu'il y étoit entré, là, en préſence de trois témoins, il expliquoit le ſujet de la guerre, & lançoit un javelot enſanglanté & brûlé par le bout ; ainſi la guerre étoit ſuffiſamment déclarée.

† Ville

siégeoient [9] Clusium; les Romains envoyerent dans leur camp Fabius Ambustus en qualité d'ambassadeur, pour négocier un accommodement aux assiégés; mais Fabius ayant reçu une réponse peu favorable, crut que son ambassade étoit finie; & se comportant plus en jeune homme qu'en ambassadeur, il prit les armes pour les Clusiens, & appella en combat singulier le plus vaillant des barbares. Le combat lui réussit, il tua son ennemi & lui ôta ses armes. Mais les Gaulois envoyerent sur le champ un héraut à Rome pour accuser Fabius, & pour se plaindre de ce que, malgré leurs traités & la foi donnée, il avoit combattu contre eux, sans leur avoir auparavant déclaré la guerre. Les féciaux furent d'avis en plein sénat qu'on le livrât entre leurs mains; mais il se jetta entre les bras du peuple, qui lui fut favorable & qui le sauva. Les Gaulois, pour se venger, allerent peu de tems après à Rome, où ils brûlerent & saccagerent tout, excepté le capitole, comme nous l'avons écrit plus exactement dans la vie de Camillus.

[z] Pour ce qui est des prêtres Saliens, on dit qu'il

9 Ville de Toscane.

z *Pour ce qui est des prêtres saliens.*) Numa n'en institua d'abord que douze, qu'il choisit dans les meilleures familles : on en ajoûta ensuite d'autres. Cet ordre fut établi à l'imitation des curetes ou prêtres de Jupiter. La procession des Saliens se faisoit le mois de Mars, & duroit quatorze jours, c'est-à-dire, autant qu'il y avoit de quartiers à Rome, car ils ne visitoient qu'un quartier par jour; & dans chaque quartier ils avoient un hôtel où le public les traitoit avec une magnificence si grande, que leurs repas passerent en proverbe, & que, pour dire une grande chere, on disoit, *La chere & les repas des Saliens.*

a Car

qu'il les institua dans cette occasion. La huitieme année de son regne, une maladie contagieuse ayant ravagé l'Italie & dépeuplé Rome lorsque tout le monde étoit dans une consternation horrible, on dit qu'un bouclier d'airain tomba du ciel entre ses mains, & que dans le moment même il dit sur cela des choses merveilleuses, assurant qu'il les avoit apprises de sa nymphe Egérie & des muses ; que ce bouclier étoit envoyé pour le salut & pour la conservation de Rome ; qu'on devoit le garder avec un très-grand soin, & qu'il étoit nécessaire d'en faire faire très-promptement onze de tout semblables pour la grandeur & pour la forme, afin que ceux qui voudroient le dérober y fussent trompés, & ne pussent connoître le véritable. Il ajoûta qu'il falloit dédier aux muses le lieu où il s'entretenoit avec elles, & tous les prés d'alentour, & que la fontaine qui arrosoit toute cette campagne devoit être consacrée aux vierges vestales, afin qu'elles y allassent puiser de l'eau [a] tous les jours, pour arroser & purifier leur temple.

L'événement appuya merveilleusement son discours; car la maladie cessa sur l'heure ; & Numa montrant son bouclier aux plus habiles maîtres, les exhortoit à l'imiter à l'envi. [b] Ils y

[a] Car tous les jours il falloit laver le temple.

[b] *Ils y renoncerent tous, excepté Mamurius Véturius.*) Ce Mamurius Véturius étoit vraisemblablement le complice de la fraude pieuse de Numa : ce prince savoit très-bien que les Romains étoient encore trop ignorans dans tous les arts, pour qu'il se trouvât parmi eux un autre ouvrier capable d'imiter le bouclier céleste, que celui dont il s'étoit servi pour le fabriquer. Cette ignorance même aidoit à faire respecter ce présent des dieux : & M. Véturius

y renoncerent tous, excepté Mamurius Véturius, qui étoit un des plus excellens ouvriers, & qui eut seul le courage de l'entreprendre; il attrapa si bien son tour & toute sa figure, & fit les onze boucliers si semblables, que Numa même ne pouvoit plus les distinguer. On les donna en garde à ces prêtres Saliens, qui ne furent pas ainsi appellés, comme quelques-uns le prétendent, d'un Salius de [c] Samothrace ou de [d] Mantinée, qui leur eût appris à danser armés; mais plûtôt ils furent ainsi nommés de la danse même, qui est haute & sautillante, & qu'ils dansent les jours qu'ils font leur procession, lorsqu'ils descendent ces boucliers sacrés au mois de Mars; car alors vêtus d'une tunique de pourpre, ceints par-dessus d'un large baudrier d'airain, le casque en tête, & la main droite armée de courtes épées dont ils frappent sur leurs boucliers, ils vont dans tous les quartiers de la ville, & dansent d'une maniere très-agréable, faisant plusieurs tours & retours d'un mouvement très-vite avec beaucoup de force & d'agilité.

Ces boucliers sont appellés *ancilia*, à cause de leur forme; car ils ne sont taillés ni en rond, comme les boucliers ordinaires, ni en demi-rond, comme ceux qu'on appelle *peltas*; mais en ligne tortueuse, dont les deux extrémités se joignant par le haut avec celle de la ligne opposée,

Véturius tiroit trop de gloire de la réputation d'homme chéri des dieux, puisqu'il en avoit reçû la science d'imiter leur ouvrage, pour trahir le secret de Numa.

[c] Samothrace, ville d'Arcadie sous le mont Parthénius.

[d] Mantinée, isle de la mer Egée au bas de la Thrace, vis à-vis de l'embouchure de l'Hebre.

Ces

posée, sont une figure courbe, échancrée par les côtés, & ronde par les bouts, que les Grecs appellent *ancylon;* ou bien ils ont eu ce nom du mot *ancon*, qui signifie *le coude:* car Juba met ces [e] étymologies dans son histoire, voulant à quelque prix que ce soit, faire descendre ce nom-là du grec : mais s'il est vrai qu'il faille lui donner une origine greque, on pourroit dire qu'ils ont été ainsi nommés, ou parce que le premier étoit descendu d'en-haut, en grec *anecathen*; ou parce qu'il procura la guérison des malades, ce qui s'appelle *acesis*, ou qu'il fit cesser la secheresse, *auchmos;* ou enfin parce qu'il éloigna les maux dont on étoit menacé, ce qu'on appelle *anaschesis*, d'où les jumeaux Castor & Pollux ont eu le nom [f] d'*Anaces*. La récompense que Mamurius Véturius reçut de son travail, ce fut l'honneur d'être nommé dans le cantique des Saliens. D'autres prétendent que Mamurius Véturius, dans cet hymne, n'est pas le nom de l'ouvrier; mais que ce sont deux mots qui signifient [g] *ancienne mémoire.*

Après que Numa eut institué & ordonné ces colléges de prêtres, il fit bâtir près du temple de Vesta un palais, qu'il appella *regia*, c'est-à-dire *le palais du roi*, où il passoit la plus grande partie du tems à s'entretenir avec eux des choses de la religion. Il avoit sur le mont [h] Quirinal une autre maison, dont on montre encore la place. A toutes les cérémonies publiques & à toutes les processions

e Ces étymologies sont puériles.

f Plutarque se trompe; il a mieux rencontré dans la vie de Thésée à la fin.

g *Veterem memoriam.* C'est le sentiment de Varron.

h Aujourd'hui *Monte-Cavallo.*

processions des prêtres, il y avoit des hérauts qui marchoient devant, & qui alloient criant par toute la ville qu'on fît silence & qu'on quittât le travail : [i] car comme on dit que les Pythagoriciens ne vouloient pas qu'on adorât les dieux, & qu'on leur fît ses prieres seulement en passant, mais qu'on sortît exprès de sa maison pour leur aller rendre ce culte, après s'y être bien préparé ; tout de même Numa voulut que ses citoyens n'assistassent pas au service divin & aux prieres publiques négligemment & par maniere d'acquit, mais qu'ils abandonnassent toutes leurs occupations pour vaquer à celle-là avec une application entiere, comme à l'acte le plus important de la religion, & que pour cet effet on n'entendît ni crier, ni frapper, ni enfin aucun des bruits inséparables de la plûpart des métiers nécessaires, & qu'on laissât les rues nettes & libres pendant la marche de la procession.

Rome conserve encore aujourd'hui quelque vestige de cette coûtume ; car lorsque le consul observe le vol des oiseaux, on fait des sacrifices, & l'on crie *hoc age*, c'est-à-dire *fais ceci*, pour avertir les assistans de se tenir dans le respect, & d'être attentifs à ce qui se passe. Aussi la plûpart de ses ordonnances ressemblent extrêmement aux préceptes des Pythagoriciens : car comme ceux-ci ordonnoient [k] de ne pas s'asseoir

[i] *Car, comme on dit que les Pythagoriciens ne vouloient pas qu'on adorât les dieux, & qu'on leur fît ses prieres en passant.*) Voici le précepte de Pythagore : προσκυνεῖν μὴ ἐκ παρέργου τοὺς θεοὺς, ἀλλ' οἴκοθεν ἐπὶ τοῦτο ὡρμημένους. *Adorer les dieux, non en passant, mais en sortant exprès de sa maison.*

[k] *De ne pas s'asseoir sur le*

ſeoir ſur le boiſſeau, [l] de n'attiſer pas le feu avec le poignard, [m] de ne pas regarder derriere ſoi quand on part pour un voyage, [n] de ſacrifier en nombre impair aux dieux céleſtes, & en nombre pair aux dieux infernaux, & autres tels ſymboles dont ils déroboient l'intelligence au peuple; les ordonnances de Numa avoient de même un ſens caché, comme quand il ordonnoit de ne pas offrir aux dieux du vin de vigne qui n'auroit pas été taillée, [o] de ne faire aucun ſacrifice ſans farine, de ſe tourner en adorant les dieux, & de s'aſſeoir après les avoir adorés. [p] Par les deux premieres, il ſemble qu'il ait

le boiſſeau.) C'eſt-à-dire, de ne pas s'abandonner à la pareſſe, & de travailler tous les jours; car celui qui ne travaille pas, ne mérite pas de vivre.

[l] *De n'attiſer pas le feu avec le poignard.*) C'eſt-à-dire, de n'irriter pas davantage celui qui eſt déja en colere.

[m] *De ne pas regarder derriere ſoi quand on part pour un voyage.*) Ce ſymbole eſt rapporté diverſement; & Plutarque l'écrit ailleurs de cette maniere, *de ne pas s'en retourner des confins.* Mais c'eſt toûjours le même ſens; car c'eſt pour dire qu'on doit mourir courageuſement & avec bonne eſpérance, ſans avoir aucun regret à la vie.

[n] *De ſacrifier en nombre impair aux dieux céleſtes, & en nombre pair aux dieux infernaux.*) Parce que le nombre impair eſt plus parfait & le ſymbole de la concorde, ne pouvant être partagé; au lieu que le nombre pair peut être partagé à cauſe de l'égalité de ſes parties; c'eſt pourquoi il eſt le ſymbole de la diviſion. De-là vient que le premier mois étoit conſacré aux dieux céleſtes; & le ſecond, aux dieux terreſtres.

[o] *De ne faire aucun ſacrifice ſans farine.*) Ce précepte a deux ſens; le premier, celui dont Plutarque parle ici, qui eſt de recommander l'agriculture; car il faut cultiver la terre pour avoir du bled: & le ſecond eſt de les porter à n'offrir aux dieux que des gâteaux, ou des figures de victimes, des effigies faites avec de la pâte, comme je l'ai expliqué ci-deſſus, *Note c. pag. 204.*

[p] *Par les deux premieres, il ſemble qu'il ait voulu recommander.*

ait voulu recommander l'agriculture, comme une grande partie de la piété.

Pour ce qui eſt de ce tournoyement, on veut qu'il ait eu deſſein d'imiter par-là le mouvement du monde. [q] Mais je croirois plûtôt que ce précépte eſt fondé ſur ce que les temples regardant l'orient, ceux qui y entroient tournoient le dos au ſoleil, & par conſéquent étoient obligés, pour ſe tourner de ſon côté, de faire un demi-tour à droite; & pour ſe remettre enſuite en préſence de Dieu, ils achevoient le tour en finiſſant leur priere. [r] A moins que ce changement de ſituation ne ſignifie quelque choſe d'approchant des roues égyptiennes, & que ce ne ſoit pour faire entendre qu'il n'y a rien de ſtable

commander l'agriculture.) En effet, les deux premieres ordonnances, l'une, *de ne pas offrir aux dieux du vin de vigne qui n'auroit point été taillée*, & l'autre, *de ne faire aucun ſacrifice ſans farine*, paroiſſent faites naturellement pour porter les hommes à cultiver la terre.

q *Mais je croirois plûtôt que ce précepte eſt fondé ſur ce que les temples.*) Cela feroit bon ſi l'on n'eût fait cela que dans les temples, mais on le faiſoit à la campagne & dans ſa maiſon; on le faiſoit pour les hommes que l'on vouloit adorer comme des dieux. Ainſi il y a plus d'apparence que par ce tournoyement on vouloit témoigner que l'on reconnoiſſoit que celui à qui on rendoit cet hommage, étoit comme Dieu, & qu'on adoroit en lui cette immenſité infinie qui remplit toutes choſes.

r *A moins que ce changement de ſituation ne ſignifie quelque choſe d'approchant des roues égyptiennes.*) Clément Alexandrin rapporte un paſſage d'un grammairien, appellé Denys le Thracien, qui écrit que les prêtres égyptiens préſentoient à ceux qui venoient faire leurs prieres dans les temples, une roue qu'ils tournoient, & des fleurs. Par la roue, ils vouloient les faire ſouvenir de l'inſtabilité des choſes humaines; & par les fleurs, ils leur remettoient devant les yeux la briéveté de la vie qui paſſe comme la fleur.

s L'on

ble ni de permanent dans ce monde, & que de quelque maniere que Dieu tourne & remue notre vie, il faut lui en rendre graces & en être content. Quant au précepte de s'asseoir après avoir adoré, on dit que c'étoit pour l'heureux présage que les dieux avoient exaucé leurs prieres, & que les biens qu'ils en attendoient seroient solides & nullement passagers. On dit aussi que le repos sépare les actions, & qu'ainsi après avoir achevé l'affaire qu'on avoit en main, on s'asseyoit devant les dieux pour en commencer par eux une nouvelle. Cela peut aussi se rapporter à ce que nous avons déjà dit de ce législateur, qu'il vouloit nous accoûtumer à ne nous adresser jamais aux dieux quand nous sommes accablés d'affaires, & que nous ne pouvons les prier qu'à la hâte & en passant, mais lorsque nous en avons le loisir, & que nous pouvons y employer tout le tems nécessaire, sans aucune précipitation.

En élevant & accoûtumant ainsi ses sujets à la religion, il rendit sa ville si douce & si docile, & lui imprima un si grand respect pour sa grande puissance, qu'elle ajoûtoit foi à des contes absurdes, qui n'ont rien que de fabuleux, & qu'elle étoit très-persuadée qu'il n'y avoit rien de si incroyable ni de si impossible qui ne lui fût aisé s'il l'entreprenoit. [s] L'on dit à ce sujet

[s] *L'on dit à ce sujet qu'un jour, ayant prié à souper un grand nombre de citoyens.*) Les machines, qui opérerent ce miracle, n'étoient pas trop grossieres, si ce changement se fit en présence de tous ces Romains, & pendant qu'ils étoient à table. Mais Denys d'Halicarnasse, écrivain très-sage, l'écrit d'une maniere qui paroît plus vraisemblable; car il dit que Numa fit venir le matin tous ces Romains; qu'il les fit promener dans son palais, où ils ne virent

jet qu'un jour ayant prié à souper un grand nombre de ses citoyens, il leur fit servir des viandes fort simples dans une salle dont le buffet & les meubles étoient fort pauvres & fort communs. Quand on fut à table, il s'écria tout-d'un-coup que sa déesse venoit le voir, & dans le moment il leur fit voir des meubles précieux, un buffet superbe, & une table couverte de toutes sortes de mets les plus rares & les plus exquis.

Mais ce qui passe toute absurdité, c'est ce qu'on dit d'une prétendue conversation qu'il eut avec Jupiter. On [t] conte que sur le mont Aventin, qui alors n'étoit ni habité ni joint à la ville, mais qui avoit des fontaines, des prairies & des bocages touffus, on voyoit souvent deux divinités qui alloient s'y divertir. [u] C'étoit Picus & Faunus, qui en tout ressemblent assez à des satyres ou à des titans, [x] excepté qu'ils courent toute

virent que des meubles très-simples, & où il ne parut rien qui marquât qu'on préparoit un grand festin, & qu'on devoit recevoir le même jour une nombreuse assemblée; qu'il les congédia fort tard; qu'en les congédiant, il les pria de revenir le soir même souper chez lui; & qu'a leur retour ils trouverent des meubles magnifiques, des lits superbes, un buffet très riche, & une table couverte de mets les plus rares & les plus exquis.

[t] Cette fable est tirée mot-à-mot du 3. liv. des fastes d'Ovide.

[u] *C'étoient Picus & Faunus, qui en tout ressemblent assez à des satyres ou à des titans.*) Car Picus & Faunus étoient cornus, & avoient des pieds de chevre; mais je ne pense pas qu'on ait jamais dit la même chose des titans: il y a de l'apparence que ce mot est corrompu, & qu'il faut rétablir la leçon que présente un manuscrit, ἢ πάνων γένει, *ou à des pans.*

[x] *Excepté qu'ils courent toute l'Italie, faisant des merveilles par la force de leurs remedes.*) C'est-à-dire, avec cette différence, que Picus & Faunus étoient bienfaisans, & que les satyres & les pans étoient nuisibles. Un

toute l'Italie, faisant des merveilles par la force de leurs remedes & par la vertu de certains secrets magiques, [y] à-peu-près comme les demi-dieux, que les Grecs appellent *Idées-Dactyles.* On dit que Numa les surprit, & s'en rendit le maître en mêlant du vin [z] & du miel dans la fontaine où ils bûvoient ordinairement. [a] Quand ils se sentirent pris, ils se changerent en beaucoup de formes, se métamorphosant en plusieurs différentes sortes de fantômes & de monstres épouvantables; mais enfin voyant qu'il n'y avoit aucun moyen d'échapper, ils lui révélerent plusieurs choses qui devoient arriver, & lui enseignerent [b] l'expiation des foudres, comme on la fait

Un berger dit, dans la premiere Idylle de Théocrite: *Nous craignons Pan, car il est toûjours fâcheux & colere.*

y *A-peu-près comme les demi-dieux, que les Grecs appellent Idées-Dactyles.*) Ces Idées-Dactyles étoient les mêmes que les curetes, à qui Rhéa donna la garde de Jupiter, encore enfant. Ils étoient cinq, ou selon d'autres, dix, & tous du mont Ida en Crete. Comme ils furent très-bienfaisans, on leur rendit des honneurs comme à des demi-dieux; leur nom passoit pour un préservatif infaillible, & l'on ne manquoit pas de le prononcer pour se délivrer d'une grande frayeur, ou de quelque grand danger. Il y avoit même des pierres appellées *Idées-Dactyles*, qu'on croyoit d'une grande vertu, & dont on faisoit faire des bagues qu'on portoit au pouce.

z Ovide ne dit que du vin, mais ajoûte le sacrifice d'un agneau, ce qui étoit contraire aux mœurs de Numa.

a *Quand ils se sentirent pris, ils se changerent en beaucoup de formes.*) Il est aisé de voir que cette fable est tirée du conte que Ménélas fait à Télémaque dans le 4. l. de l'*odyssée*, de Prothée, dieu marin, qui, lorsqu'il se sentit pris, se changea en toutes sortes de formes, & devint lion, dragon, panthere, sanglier, eau & arbre, & qui ne parla que quand il fut à bout de ses ruses, & qu'il vit qu'il n'avoit aucun moyen d'échapper.

b C'est-à-dire, le moyen d'expier

fait encore aujourd'hui, avec des oignons, des cheveux & des sardines. D'autres disent qu'il ne l'apprit pas d'eux, mais que par leurs secrets magiques ils firent seulement descendre Jupiter du ciel ; Jupiter, irrité de la violence qu'on lui faisoit, dit, *qu'il falloit faire cette expiation avec des têtes;* Numa l'interrompant, ajoûta *d'oignons ;* c Jupiter continua, *d'hommes ;* Numa pour éluder un ordre si cruel, ajoûta, *oui avec leurs cheveux ;* Jupiter poursuivit, *avec de vivantes*, il voulut dire *personnes*, mais Numa se hâta d'ajoûter *sardines*. La déesse Egérie lui inspira cette subtilité ; & Jupiter appaisé s'en retourna doux & propice

d'expier & d'effacer les crimes qui attiroient la colere du ciel, marquée par les foudres.

c *Jupiter continua à dire, d'humains.*) Tout ce passage est ainsi dans le grec, τὸν δὲ Θεὸν ὀργιζόμενον τῷ Νυμᾷ, προστάσσειν, ὡς χρὴ γενέσθαι τὸν καθαρμὸν κεφαλαῖς ὑπολαβόντος δὲ τοῦ Νυμᾶ, κρομμύων εἰπεῖν ἀνθρώπων. Τὸν δὲ αὖθις ἐκτρέποντα τὸ τοῦ προστάγματος δεινὸν, ἐπέρεσθαι, θριξίν. ἀποκριναμένου δὲ τοῦ Διὸς, ἐμψύχοις, ἐπαγαγεῖν τὸν Νυμᾶν, μαινίσι. Et il est fort difficile de bien traduire ces paroles en notre langue, parce que nous ne souffrons point les transpositions qui sont familieres aux Grecs & aux Latins : car ce que Plutarque dit fort bien en grec, ἀνθρώπων θριξὶν, si on le traduit mot-à-mot, *d'hommes de cheveux*, ne vaut rien du tout, car il faut dire, *de cheveux d'hommes ;* & néanmoins on ne peut ainsi traduire en ce lieu, parce qu'il faut que la réplique de Numa suive la proposition de Jupiter, non pas au contraire qu'elle la précede ; c'est pourquoi au lieu de ἀνθρώπων, je pense qu'il faut traduire *humains*, qui se rapporte assez bien, tant à ce que Jupiter dit, qu'à ce que Numa réplique. Ainsi tout le commandement de Jupiter, prononcé de suite sans interruption, sera, *il faut faire l'expiation avec des têtes d'humains vivantes ;* & les répliques de Numa sur chaque mot, feront un sens passablement bon, savoir, *des têtes d'oignons, d'humains cheveux, de vivantes sardines.* MEZ.

d D'où

propice ; [d] d'où vient que l'on appelle encore ce lieu là *Ilicium*, c'est-à-dire *le lieu de Jupiter propice*, & l'on fit l'expiation comme il l'avoit dit. Ces sortes de contes ridicules & fabuleux marquent admirablement le grand penchant que ce peuple avoit pour la religion, & qui étoit le fruit d'une longue habitude. Pour ce qui est de Numa, il avoit si fort mis toute son espérance en Dieu, qu'un jour, comme on lui vint annoncer que les ennemis approchoient, il n'en fut point ému, & dit en riant, [e] *& moi je sacrifie.*

[f] On dit qu'il fut le premier qui bâtit un temple

d *D'où vient que l'on appelle encore ce lieu - là* Ilicium.) Plutarque croit qu'*ilicium* vient d'*iléos*, qui signifie *propice* ; mais il se trompe. *Ilicium* est pour *elicium*, du verbe *elicere*, attirer, Ovide, liv. 3. des *fastes*, v. 328.

Eliciunt cœlo te, Jupiter, unde minores
Nunc quoque te celebrant, eliciumque vocant.

e Ce mot ne peut être de Numa, puisque, selon plutarque même, il n'y eut sous son regne, ni guerre, ni sédition.

f *On dit qu'il fut le premier qui bâtit un temple à la Foi.*) Afin que ce qu'on promettoit sans écritures & sans témoins fut aussi afsûré & & aussi stable que ce qui avoit été promis & juré avec toutes les formalités ob ervées dans les contrats. Aussi Polybe rend sur cela aux Romains un témoignage bien glorieux ; car il dit qu'i's garderent inviolablement leur foi, sans qu'on eût ni cautions, ni témoins, ni promesses ; au lieu que dix cautions, vingt promesses, & autant de témoins, ne mettoient point en sûreté contre les Grecs, que rien ne pouvoit obliger à garder leur foi.

Ibid. *Qui le premier érigea un temple à la Foi.*) Ceci est confirmé par Denys d'Halicarnasse, liv. 2. & par Tite-Live, liv. 1. qui ajoûte, qu'on sacrifioit à la Foi avec la main droite enveloppée d'un drap, pour témoigner qu'il faut garder soigneusement la foi, & que son siége est en la main droite. Ce drap dont la main du prêtre étoit enveloppée, devoit être blanc en signe de candeur. M.

g Et

ple à la Foi [g] & au Terme, & qui apprit aux Romains que le plus grand serment qu'ils pussent faire, c'étoit de jurer leur foi, comme ils l'observent encore aujourd'hui. Le Terme, c'est-à-dire *le dieu des bornes*. On lui fait des sacrifices publics & particuliers dans les confins des champs. Ces sacrifices se font aujourd'hui avec des [h] victimes vivantes, au lieu qu'on les faisoit ancienement sans effusion de sang, la raison ayant fait voir à Numa qu'il falloit garder pur & net de sang & de meurtre le dieu des bornes, qui étoit le témoin de la justice, & le fidele gardien de la paix.

Ce fut aussi lui qui borna le premier le territoire de Rome, Romulus n'ayant jamais voulu le faire, de peur qu'en marquant ce qui lui appartenoit avec justice, il ne fît connoître ce qu'il usurpoit injustement. Car les bornes, si on les garde, sont le lien & la digue de la puissance; & si on ne les garde pas, ce sont les témoins irréprochables de l'injustice. Il est vrai que ce territoire de Rome n'étoit pas d'une grande étendue au commencement, & que Romulus l'augmenta beaucoup par ses conquêtes. Numa partagea toutes ces terres aux plus pauvres

g *Et au Terme.*) Ce terme étoit une pierre, une borne consacrée à Jupiter Terminal, ou dieu des bornes. Pour accoûtumer ses citoyens à se contenter de leurs terres, & à ne pas usurper celles de leurs voisins, Numa voulut que non-seulement chaque particulier, mais que le public même marquât ses terres par des bornes; & il ordonna que celui qui les ôteroit, seroit dévoué au dieu des bornes, & qu'on pourroit le tuer impunément. Tous les ans on faisoit sur cette borne un sacrifice le 21. de Février. V. Ovide, dans le 2. livre des *fastes*.

h Avec un agneau, ou un cochon de lait.

i *Magistri*

vres d'entre les citoyens, afin qu'étant hors de la misere, ils ne fussent plus dans la malheureuse nécessité de faire de mauvaises actions; & qu'adonnés à la vie champêtre, ils s'adoucîssent & se cultivassent eux-mêmes en cultivant leurs champs; car il n'y a point d'occupation qui fasse naître un si prompt & un si violent amour pour la paix, comme celle de la campagne, où l'on conserve tout le courage nécessaire pour défendre son bien, mais où l'on perd cette audace & cette témérité, qui portent à ravir le bien d'autrui pour assouvir son avarice. Voilà pourquoi Numa, qui vouloit faire aimer à ses citoyens l'agriculture, comme le plus grand appât de la paix, & qui la regardoit comme un art plus propre à former les mœurs, qu'à amasser des richesses, partagea tout ce territoire en petites parties, qu'il appella *pagos*, c'est-à-dire *bourgs*, & établit, sur chacun, des commissaires, qui étoient appellés [1] *maîtres des bourgs*, dont il faisoit lui-même très-souvent les fonctions, allant visiter en personne toutes les terres, & jugeant des mœurs de ses citoyens par leur travail; ceux qu'il trouvoit diligens, il les avançoit en honneurs & en autorité, & reprenoit séverement les paresseux & les lâches, qu'il corrigeoit par ce moyen.

Parmi tous ses établissemens, celui qu'on estime le plus, c'est la distribution du peuple par arts & métiers; car la ville étoit composée de deux nations, ou, pour mieux dire, divisée en deux factions, qui ne vouloient en aucune maniere s'unir, ni souffrir qu'on effaçât cette différence, qui les rendoit comme étrangers les uns

[1] *Magistri pagorum.*

uns aux autres, & qui faisoit naître tous les jours entr'eux des querelles & des débats. Il pensa donc que comme les corps solides qui ne peuvent se mêler ensemble pendant qu'ils sont entiers, s'incorporent très-facilement quand on les a brisés & réduits en poudre, la petitesse des parties facilitant ce mélange, il falloit de même diviser le peuple en plusieurs petites parties, & le jetter par-là dans des intérêts particuliers, qui effaceroient & emporteroient entiérement cet intérêt principal, qui ne feroit plus rien quand on l'auroit affoibli & divisé en tant de parties différentes. Il partagea donc le peuple par métiers, comme de Joueurs d'instrumens, d'Orfevres, de Charpentiers, de Teinturiers, de Cordonniers, de Tanneurs, de Forgerons, de Potiers, & ainsi des autres, mettant tous les artisans de chacun en un seul & même corps, ordonnant des confrairies, des fêtes & des assemblées, & leur marquant le service qu'ils devoient rendre aux dieux selon la dignité de chaque métier; & par-là il fut le premier qui bannit de sa ville cet esprit de parti qui faisoit dire & penser à l'un, je suis Sabin; à l'autre, je suis Romain; à celui-là, je suis sujet de Tatius; & à celui-ci, je suis sujet de Romulus: de sorte que cette division fut proprement un mélange & une union de tous avec tous.

k On loue encore entre toutes ses ordonnances,

k *On loue encore, entre toutes ses ordonnances, la réformation qu'il apporta à la loi qui donnoit aux peres le pouvoir de vendre leurs enfans,*) Romulus avoit donné aux peres plus de pouvoir sur leurs enfans, que les maîtres n'en avoient sur leurs esclaves; car un maître ne pouvoit vendre son esclave qu'une fois, & un pere pouvoit vendre

ces, la rêformation qu'il apporta à la loi, qui donnoit aux peres le pouvoir de vendre leurs enfans; car il en excepta ceux qui se seroient mariés par l'avis & par le consentement de leur pere, trouvant très-injuste & très-dur qu'une femme, qui auroit épousé une homme libre, se trouvât ensuite tout-d'un coup mariée à un esclave par le seul caprice de son beau-pere.

Il réforma aussi le calendrier, non pas véritablement avec toute l'exactitude possible, mais au-moins avec plus de connoissance qu'on n'en devoit attendre de ce tems-là; car sous le regne de Romulus, on n'avoit pour les mois ni mesure ni regle. On faisoit les uns de vingt jours, les autres de trente-cinq, & les autres plus longs encore. On n'avoit nulle idée de la différence qu'il y a entre le cours du soleil & celui de la lune; [l] & l'on n'observoit que cette seule regle de faire l'année de trois cent soixante jours. Numa ayant donc connu que l'inégalité n'étoit que de onze jours, la lune faisant ses douze révolutions en trois cent cinquante-quatre jours, &

vendre son fils jusqu'à trois fois, à quelqu'âge & en quelqu'état qu'il pût être. Voici sa loi: *Si pater filium ter venumduit, filius à patre liber esto.* « Si le pere a vendu » son fils trois fois, ce fils » n'est plus en la puissance » de son pere ». En Grece, les peres n'avoient plus de pouvoir sur leurs enfans, dès que les enfans étoient en âge d'homme. Aussi Denys d'Halicarnasse remarque qu'il y avoit beaucoup plus de méchans enfans parmi les Grecs, que parmi les Romains; tant il est vrai que la nature a par-tout besoin d'être redressée & fortifiée par la loi.

[l] *Et l'on n'observoit que cette seule regle, de faire l'année de trois cent soixante jours.*) Plutarque avoit sans doute écrit de trois cent cinquante-quatre jours, comme la suite le demande manifestement, leur année étant lunaire.

& le soleil achevant la sienne en trois cent soixante-cinq, [m] il doubla ces onze jours, dont il fit un mois séparé, [n] qu'il mit de deux en deux ans après le mois de Février, & ce mois de vingt-deux jours est appellé par les Romains [o] *Mercedinus*. [p] Mais le remede qu'il apporta à cette

[m] *Il doubla ces onze jours, dont il fit un mois séparé.*) On a attribué à Numa ce qui étoit plûtôt dû à l'ancien Tarquin, qui, étant originaire de Corinthe, étoit sans doute plus savant en astronomie, qu'on ne pouvoit l'être en Italie du tems de Numa. Il est au moins certain que cet ancien Tarquin corrigea le calendrier, & que l'intercalation du mois de 22. jours fut gravée sur des colonnes d'airain, sous le consulat de L. Pinarius, & de Q. P. Furius, trente-sept ans après que les rois eurent été chassés de Rome.

[n] *Qu'il mit de deux en deux ans après le mois de Février.*) Ce mois intercalaire commençoit le lendemain de la fête appellée *Terminalia*, qui étoit le 23. de Février, & avoit toûjours vingt-huit jours. Ainsi cette année-là avoit treize mois, dont le dernier étoit appellé *Intercalaris*, & *Mercedinus* ou *Mercedonius*. Je crois même que le mois de Février de la même année étoit aussi appellé *Intercalaris*, à cause des cinq jours qu'on lui ôtoit pour les donner au mois suivant.

[o] Ou *Mercedonius*, du mot *merces*, parce qu'on payoit alors les loyers & les gages.

[p] *Mais le remede qu'il apporta à cette inégalité, eut besoin, dans les siécles suivans, d'une correction plus sûre & plus exacte.*) Depuis Numa jusqu'à Jule César, on retoucha six ou sept fois au calendrier; mais Plutarque parle ici de la réformation que Jule César y fit: car, malgré toutes les corrections précédentes, il y avoit un tel désordre dans les années, que les féries de la moisson n'arrivoient plus l'été, ni celle des vendanges l'automne, & que les mois d'hiver se trouvoient en été. César ordonna donc que l'année seroit solaire, c'est-à-dire, de trois cent soixante-cinq jours, six heures; & que de quatre en quatre ans il y auroit un jour intercalaire des six heures que chaque année avoit de plus. César n'inventa pas cette forme d'année qui étoit déja connue des Grecs, & de presque toutes les autres

nations;

cette inégalité, eut besoin dans les siecles suivans d'une correction plus sûre & plus exacte.

De plus il changea l'ordre des mois ; car du mois de Mars, qui étoit le premier, il en fit le troisieme, mit à sa place le mois de Janvier, qui étoit auparavant le onzieme ; & le mois de Février, qui étoit le douzieme & le dernier, devint le second. [q] Il y a pourtant plusieurs auteurs qui assurent que ces deux mois, Janvier & Février, furent ajoûtés par Numa, & qu'avant lui l'année n'étoit que de dix mois, [r] comme

nations ; mais il en ordonna l'usage. La pratique en fut dûe à ses édits, & la science aux anciens astronomes.

[q] *Il y a plusieurs auteurs qui assûrent que ces deux mois, Janvier & Février, furent ajoûtés par Numa, & qu'avant lui l'année n'étoit que de dix mois.*) Non-seulement c'est l'opinion de plusieurs auteurs, mais celle des auteurs les plus croyables. C'est celle de Varron, qui asûre que Romulus ne fit l'année que de dix mois. C'est celle de Tite-Live, qui marque formellement que Numa fut le premier qui fit l'année de 12. mois. C'est celle d'Ovide très-instruit sur cette matiere, qui en donne des raisons ; le tems de la grossesse des femmes, & la durée du deuil qui n'étoit que de dix mois ; & qui assûre que Numa ajoûta deux mois aux dix de Romulus. C'est celle de plusieurs autres, & sur-tout de Censorin, qui écrit formellement que quelques auteurs ont asûré que l'année de Romulus étoit de 12. mois, mais qu'il vaut mieux s'en rapporter à Junius Gracchanus, à Fulvius, à Varron, à Suétone, qui disent qu'elle n'étoit que de dix mois, dont quatre étoient de 31. jours, & six de trente, ce qui faisoit en tout 304. jours. Numa en ajoûta 51. & fit l'année de 12. mois. Cependant toutes ces autorités n'ont pas empêché que le sentiment contraire n'ait prévalu par l'autorité de Fenestella & de Licinius Macer.

[r] *Comme quelques Barbares n'y en mettent que trois.*) Macrobe, liv. 1. ch. 7. ne s'accorde pas entiérement avec Plutarque : car il dit que les Arcadiens faisoient l'année de trois mois, les Acarnaniens de six, le reste des Grecs de 354. jours. Quans

me parmi les barbares il y en a qui n'ont que trois mois dans leur année, [s] & parmi les Grecs, les [t] Arcadiens faisoient la leur de quatre, & ceux [u] d'Acarnanie, de six. [x] Les Egyptiens avoient au commencement des années d'un mois; ils les firent ensuite de quatre. De là vient que, [y] quoiqu'ils habitent un pays fort nouveau,

Quant aux Egyptiens, il assûre qu'ils computerent toûjours leur année fort justement, la mesurant au cours du soleil; & au chap. 16. il rapporte que les Egyptiens mettoient 12. mois en l'année chacun de 30. jours; & qu'entre les mois d'Août & de Septembre ils ajoûtoient cinq jours; & encore de quatre en quatre ans ils ajoûtoient un jour davantage, parce que le soleil fait son cours en 365. jours & six heures. Mais il se trompe touchant ce dernier point; car les Egyptiens n'ajoûtoient point un jour de quatre en quatre ans, qui étoit la cause que leurs mois & toutes leurs fêtes alloient reculant peu-à-peu, & passoient d'une saison en une autre, comme prouve fort bien le docte Petau, l. 3. MEZ.

[s] *Et parmi les Grecs, les Arcadiens faisoient la leur de quatre, & ceux d'Acarcanie de six.*) Plutarque parle de ce que les peuples faisoient au commencement, & non pas de ce qu'ils faisoient de son tems: car quelle apparence que, pendant que toute la Grece, & tous ses voisins, comptoient des années de douze mois, ceux d'Arcadie & d'Acarnanie eussent continué d'en compter de six & de quatre?

[t] Arcadiens, peuple du Péloponese entre l'Achaïe & la Laconie.

[u] Acarnaniens, peuple de Grece, au-dessous de l'Epire, entre la mer d'Ionie & le fleuve Achéloüs.

[x] *Les Egyptiens avoient au commencement des années d'un mois; ils les firent ensuite de quatre.*) C'est une imagination de ceux qui ont voulu accorder avec la vérité la vaine supputation des Egyptiens, qui comptoient des successions de rois pendant plus de trente-six mille ans. Hérodote écrit même que les Egyptiens furent les premiers peuples qui commencerent à compter les années, & qu'ils les firent de douze mois.

[y] *Quoiqu'ils habitent un pays fort nouveau.*) Je ne sais pas d'où Plutarque a tiré que l'Egypte étoit un pays fort

nouveau, ils paroissent pourtant les plus anciens peuples de la terre, [z] & comptent dans leurs annales un nombre infini d'années, parce qu'ils ne mettent qu'un mois pour un an. [a] Et ce qui prouve certainement que l'année des Romains n'étoit d'abord que de dix mois, & non pas de douze, c'est le nom du dernier, qui est encore appellé Décembre, c'est-à-dire le dixieme mois. Le mois de Mars étoit donc le premier, comme on l'infere sûrement de ce que le cinquieme

fort nouveau; il paroît au contraire qu'il est très-ancien, comme il est probable par l'ancienneté des arts & des sciences chez ce peuple, prouvée par l'antiquité des monumens qui restent de lui.

[z] *Et comptent dans leurs annales un nombre infini d'années.*) Ce nombre infini d'années ne vient pas de ce que leur année étoit d'un mois, mais des regnes fabuleux de leurs dieux & demi-dieux, qu'ils ajoûtoient aux regnes de leurs rois véritables.

[a] *Et ce qui prouve certainement que l'année des Romains n'étoit d'abord que de dix mois, & non pas de douze, c'est le nom du dernier qui est encore appellé Décembre, c'est-à-dire, le dixieme mois.*) Ce raisonnement de Plutarque pourroit être aussi faux pour ce tems-là, qu'il le seroit pour celui-ci: car de ce que l'année finit par un mois qui est appellé le dixieme mois, il ne s'ensuit pas qu'elle n'ait pas douze mois. Le mois de Décembre pouvoit avoir été ainsi appellé, non pas parce-que l'année n'étoit que de dix mois, mais parce que l'année commençant par le mois de Mars, Décembre se trouvoit le dixieme; & il étoit suivi de Janvier & de Février, qui étoient le onzieme & le dernier. Aussi Fénestella & Licinius Macer ont réfuté l'opinion de Plutarque, comme entiérement contraire à toute l'antiquité, & ont soûtenu que l'ancienne année avant la fondation de Rome, étoit de 354. ou 355. jours, & par conséquent de douze mois, puisque leurs mois étoient lunaires, comme on le prouve manifestement par l'ancienne maniere de compter par calendes, nones & ides, qui est plus ancienne que Romulus; car c'étoit celle des Latins.

b Qui

quieme s'appelloit *Quintilis*, le sixieme *Sextilis*, & ainsi des autres selon leur ordre & leur rang; car autrement si le mois de Mars eût toûjours été précédé par les mois de Janvier & de Février, il seroit arrivé qu'ils auroient appellé *Quintilis*, c'est-à-dire *cinquieme*, celui qui auroit été le septieme.

Il y a donc bien de l'apparence que le mois que Romulus consacra au dieu Mars, fut le premier; & que le second fut Avril, [b] qui eut ce nom étranger de la déesse Aphrodite, c'est-à-dire de Venus; [c] car les dames Romaines faisoient un sacrifice à cette déesse le premier de ce mois-là, & se baignoient avec une couronne de myrte sur la tête. D'autres prétendent que ce mot *Aprilis* étant [d] écrit par une lettre simple, ne vient pas d'*Aphrodite*, mais du verbe *aperire*, *ouvrir*; parce que le printems étant alors dans sa force, le mois d'Avril ouvre le sein de la terre, & en fait sortir les plantes & les fleurs.

Des

[b] *Qui eut ce nom étranger de la déesse* Aphrodite, *c'est-à-dire, de Vénus.*) Romulus, ayant donné le nom de son pere Mars au premier mois de l'année, voulut donner au second celui de la mere d'Enée, qui étoit Vénus, afin que les deux premiers mois portassent les noms des deux divinités à qui l'empire Romain devoit son origine. Mais Cincius traite cela de conte puérile, & embrasse la seconde étymologie que Plutarque va rapporter. Ovide les met toutes deux, & panche pour la premiere.

[c] *Car les dames Romaines faisoient un sacrifice à cette déesse le premier de ce mois.*) Le premier d'Avril, toutes les femmes mariées sacrifioient à Vénus, baignoient sa statue, & se baignoient elles-mêmes; & offroient de l'encens à la *Fortune Virile*, afin qu'elle cachât à leurs maris les défauts qu'elles pouvoient avoir.

[d] C'est-à-dire par un *p* sans *h*, *Aprilis*, & non pas *Aphrilis*.

[e] *L'un*

Des deux qui viennent ensuite, [e] l'un fut appellé *Maius*, *Mai*, de la déesse *Maia*, mere de Mercure, auquel il est consacré. [f] Et l'autre fut appellé *Junius*, *Juin*, à cause de la qualité de cette saison, qui est la jeunesse de l'année. Il y a pourtant des auteurs qui écrivent que ces deux mois ont été ainsi nommés, à cause des différens âges; Mai, du mot *Majores*, qui signifie *vieux*; & Juin, de *Juniores*, qui signifie *jeunes*.

Après ces quatre premiers mois, ceux qui viennent ensuite eurent le nom de l'ordre dans lequel on les comptoit, *Quintilis*, *Sextilis*, *September*, *Octobet*, *November*, *December*. Longtems après, le nom de *Quintilis* fut changé en celui de *Julius*, Juillet, en l'honneur de Jule César qui défit Pompée; & celui de *Sextilis*, Août, en celui d'*Augustus*, en faveur d'Auguste, second empereur de Rome. Domitien, imitant cet exemple, voulut donner ses deux noms aux deux mois suivans, & appeller Septembre & Octobre, [g] l'un *Germanicus*, & l'autre *Domitianus*;

[e] *L'un fut appellé Mai, de la déesse* Maia, *mere de Mercure.*) Ovide donna trois étymologies de ce nom: car il tire son origine, ou du mot de *Majesté*, fille de l'Honneur & de la Révérence; ou du mot *majores*, anciens; ou du nom de *Maia*, mere de Mercure.

[f] *Et l'autre fut appellé* Junius, *Juin, à cause de la qualité de cette saison.*) Quelques savans ont cru que Plutarque avoit écrit, ἀπὸ τῆς Ἥρας, *du nom de Junon*, & non pas ἀπὸ τῆς ὥρας, *de la jeunesse de l'année.* Aussi Ovide dit que le mois de Juin fut ainsi nommé, ou de Junon, *Junius*, pour *Junonius*; ou de la Jeunesse, femme d'Hercule; ou de la jonction des Sabins avec les Romains; ou enfin des jeunes gens, comme celui qui le précede, porte le nom des vieillards.

[g] *L'un Germanicus, & l'autre Domitianus.*) Car Domitien avoit pris le nom de

 Germanicus

mitianus ; mais cela ne dura que peu de tems : car dès qu'il eut été assassiné, ces deux mois reprirent leur ancien nom. Les deux derniers, Novembre & Décembre, sont les seuls qui aient conservé celui qu'ils avoient eu au commencement. Et pour ce qui est des deux, qui furent ajoûtés ou transposés par Numa, l'un fut appellé *Février*, à cause des purifications, qui sont appellées *Februa*, de *Februare*, *expier*, *purger* ; [h] car dans le mois de Février on fait des sacrifices & des purifications pour faire prospérer les fruits de la terre, & l'on célebre la fête des Lupercales, qui ressemble en beaucoup de choses à une purification. Et l'autre fut nommé *Januarius*, Janvier, à cause de *Janus*. Et je croi, pour moi, que Numa ôta la premiere place au mois de Mars, qui étoit consacré au dieu de la guerre, & qu'il la donna à Janvier, pour faire entendre que les vertus civiles sont préférables en tout aux vertus guerrieres. [i] Car ce Janus, soit

Germanicus après ses triomphes ; & il voulut donner ses deux noms à ces deux mois, parce qu'il étoit né dans l'un, & qu'il avoit été fait empereur dans l'autre.

[h] *Car dans le mois de Février on fait des sacrifices & des purifications pour faire prospérer les fruits de la terre.*) C'est le sens littéral du texte tel qu'il est dans toutes les éditions ; & il peut être appuyé sur ce vers d'Ovide, du 2. liv. des *fastes*.

Secta quia pelle Luperci
Omne solum lustrant.

Cependant je préfere la leçon que présente un manuscrit, où au lieu de τοῖς φυτοῖς ἐναγίζουσι τότε, on lit, τοῖς φθιτοῖς ἐναγίζουσι τότε. *On fait alors des sacrifices aux morts*, MORTUIS *parentant*. Varr. *Ab Deis inferis Februarius appellatus, quod tunc his parentetur.* C'étoit dans le mois de Février que l'on célébroit la fête des morts.

[i] *Car ce Janus, soit qu'il fût un dieu ou un roi.*) Il n'y

a

soit que ce fût un dieu ou un roi, étoit grand politique & né pour la société, & il changea la maniere de vivre rude & sauvage des premiers hommes, en une vie douce & polie. C'est pourquoi on le peint avec deux visages opposés, pour marquer ce changement; & il y a à Rome un temple à deux portes, qu'on appelle *les portes de la guerre*, qu'on a coûtume d'ouvrir en tems de guerre, & de fermer en tems de paix. Il est vrai qu'il est très-rare de le voir fermé, les Romains étant presque toûjours obligés d'avoir les armes à la main, à cause de la grande étendue de leur empire, qui fait qu'ils ont toûjours sur les bras quelques-unes des nations barbares dont ils sont environnés. [k] Il fut pourtant fermé sous le regne d'Auguste,

a jamais eu de Janus. *Janus* est un nom symbolique de Jupiter, qui, connoissant également le passé & le futur, étoit peint avec deux visages; & l'on dit qu'il changea les mœurs sauvages des premiers hommes, parce que la connoissance de Dieu fit la premiere cet effet sur leur esprit. On dit aussi que *Janus* est le même qu'Apollon & que Mars. D'autres disent que c'est l'année; mais cela revient toûjours au même principe.

k Il fut pourtant fermé sous le regne d'Auguste après la défaite d'Antoine & auparavant.) Le temple de Janus fut fermé trois fois par Auguste. La premiere fois, après la défaite d'Antoine, l'an de Rome 714. la seconde, quatre ans après, c'est-à-dire, l'an de Rome 718. & la troisieme, peu de tems avant l'an 1. de l'ere chrétienne, l'an de Rome 750. quoique d'autres rapportent cette derniere fois à l'an 733. après la paix faite avec les Parthes. D'où vient donc que Plutarque ne parle que de la premiere? Apparemment il a été trompé par un passage de Tite-Live, qui écrit comme lui, liv. 1. *Bis deinde post Numæ regnum clausus fuit, semel Tito Manlio consule post Punicum primum confectum bellum: iterùm, quod nostræ ætati dii dederunt ut videremus, post bellum Actiacum, ab imperatore Cæsare Augusto.* « Ce temple fut fer» mé

guste, après la défaite d'Antoine, [l] & auparavant sous le consulat de Marcus Atilius & de Titus Manlius ; mais cela ne dura pas longtems, car on le r'ouvrit incontinent pour une nouvelle guerre, au lieu que sous Numa il ne fut pas ouvert un seul jour ; il demeura toûjours fermé pendant l'espace de quarante-trois ans, tant la guerre étoit assoupie ou éteinte de tous côtés sous son regne. Car le peuple Romain n'étoit pas le seul qui fût adouci & calmé par la douceur & par la justice de ce bon roi, mais aussi les villes des environs, dans lesquelles, comme si un doux zéphire, ou quelque vent sain & agréable eût soufflé du côté de Rome, on apperçut un merveilleux changement de mœurs, & l'on vit succéder à la fureur

» mé deux fois après le regne » de Numa ; la premiere, » par le consul Titus Manlius, après la premiere » guerre Punique ; & la seconde, que les dieux nous » ont fait la grace de voir, » après la bataille d'Actium, » & la défaite d'Antoine par » l'empereur Auguste, qui a » donné la paix à l'univers». Mais Plutarque devoit faire cette réflexion, que Tite-Live avoit écrit ce premier livre immédiatement après qu'Auguste eut fermé ce temple pour la premiere fois, & par conséquent avant qu'il le fermât pour la seconde. Ce n'est pas là tout ; Plutarque se trompe encore : car ce temple fut fermé pour la sixieme fois par Vespasien, après qu'il eut triomphé des Juifs ; & Néron seul le ferma cinq fois, parce qu'il le ferma sans aucun sujet légitime, & pendant la guerre comme pendant la paix.

[l] *Et auparavant sous le consulat de Marcus Atilius.*) C'est une faute : Plutarque avoit écrit, *de Caïus Atilius* ; car il l'appelle ainsi ailleurs, & il est ainsi nommé dans les *fastes*. C'est Caïus Atilius Bulbus qui fut consul II. avec T. Manlius Torquatus, la seconde année de l'olympiade 136. l'an de Rome 518. 233. ans avant l'ere chrétienne. Manlius triompha cette même année, & le temple de Janus fut fermé.

m On

reur de la guerre un ardent desir de vivre en paix, de cultiver la terre, d'élever tranquillement ses enfans, & de servir en repos les dieux. Dans toute l'Italie ce n'étoit que fêtes, que jeux, sacrifices, festins & réjouissances de gens qui se visitoient, & qui alloient les uns chez les autres sans aucune crainte, comme si la sagesse de Numa eût été une riche source d'où la vertu & la justice eussent coulé dans l'esprit de tous les peuples, & répandu dans leur cœur la même tranquillité qui régnoit dans le sien. De maniere que pour bien exprimer le bonheur de ce regne, [m] on trouve encore trop foibles toutes les hyperboles des poëtes, qui disent : *Les toiles d'araignées couvrent les cuirasses & les boucliers ; la rouille consume les lances & les épées ; on n'entend nulle part le son des trompettes qui appellent au combat, & rien enfin ne ravit aux paupieres le doux sommeil qui les ferme.* En

[m] *On trouve encore trop foibles toutes les hyperboles des poëtes qui disent, les toiles d'araignée couvrent les lances & les boucliers.*) Ce sont des vers de Bacchylide ; Plutarque n'en a pris qu'une partie. Stobée rapporte le passage entier dans son chapitre de la paix. Je me contenterai d'en donner ici la traduction.

La paix apporte de grands biens aux hommes ; elle les comble de richesses ; elle leur fait entendre les chansons fleuries des poëtes ; c'est par elle que l'on fait brûler sur des autels magnifiques les cuisses des victimes les plus somptueuses ; par elle les jeunes gens remplissent les lieux d'exercice, & ne pensent qu'à danser & qu'à se réjouir ; les toiles d'araignée couvrent les cuirasses & les boucliers, la rouille consume les lances & les épées ; on n'entend nulle part le son des trompettes qui appellent au combat ; rien ne ravit aux paupieres le doux sommeil qui les ferme, & qui entretient la joie dans le cœur ; les rues & les places sont pleines de gens qui célebrent des fêtes & des festins, & les temples retentissent des hymnes & des cantiques que les enfans chantent aux dieux.

n Il

En effet pendant la regne de Numa on ne vit ni guerre, ni sédition, ni esprit de nouveauté; il n'y eut contre lui ni haine ni envie, & l'amour de la royauté ne porta personne à lui dresser des embûches, & à conspirer contre lui; mais soit que ce fût ou la crainte des dieux, qui paroissoient manifestement l'avoir pris sous leur protection, ou le respect qu'on avoit pour sa vertu, ou enfin la fortune, qui sous son regne eût conservé jusqu'à la fin la vie des hommes pure & nette de toutes sortes de crimes & d'attentats, * il a servi de preuve & d'exemple à cette grande vérité, que Platon osa prononcer longtems depuis, lorsqu'en parlant du gouvernement: il dit: *Les villes & les hommes ne seront délivrés de leurs maux, que lorsque par une fortune divine, la souveraine puissance & la philosophie se rencontrant dans un même sujet, rendront la vertu victorieuse du vice.* Car le sage n'est pas seulement heureux, mais il rend encore heureux tous ceux qui écoutent les paroles qui sortent de sa bouche; il n'a presque jamais besoin d'en venir à la force & aux menaces pour réduire ses sujets, qui voyant éclater la vertu dans un modele aussi illustre & aussi exposé aux yeux qu'est la vie de leur prince, deviennent sages d'eux-mêmes, & se conforment à mener ensemble avec amitié & concorde, avec justice & tempérance, une vie

* *Il a servi de preuves à cette grande vérité que Platon osa prononcer long-tems depuis, &c.*) Ce passage est tiré du 5. livre de la république; & Plutarque dit *osa*, parce que, tous les états étant mal gouvernés, il y avoit du danger à découvrir aux magistrats & aux princes la cause de ce mauvais gouvernement, qui n'étoit que l'ignorance, mere de toute injustice. Et Platon fait bien voir dans le même livre que ce danger lui étoit connu.

* Qui

vie irrépréhenſible & heureuſe, [o] qui eſt la plus excellente & la derniere fin de tous les ſecours que les hommes puiſſent recevoir ; & celui-là eſt plus digne d'être roi, qui peut inſpirer à ſes ſujets une ſi noble inclination, & les conduire à une vie ſi parfaite, ce que perſonne n'a ſu ſi bien faire que Numa.

Pour ce qui eſt de ſes femmes & de ſes enfans, il y a ſur cela beaucoup de contradictions dans les hiſtoriens. Les uns écrivent qu'il n'épouſa jamais d'autre femme que Tatia, & qu'il n'eut d'elle qu'une fille unique, nommée Pompilia ; & les autres y ajoûtent quatre garçons, [p] Pomponius, Pinus, Calpus & Mamercus, qui

[o] *Qui eſt la plus excellente & la derniere fin de tous les ſecours que les hommes puiſſent recevoir.*) On ne peut pas dire que ces paroles ne préſentent un fort beau ſens : tous les ſecours que les hommes peuvent recevoir, doivent aboutir à les faire vivre enſemble avec amitié, concorde, juſtice & tempérance, & à faire mener une vie irrépréhenſible & heureuſe. Mais malgré ce beau ſens, je crois la correction de M. Salvini très-heureuſe & très-vraie. Il me marque qu'au lieu de βοηθείας, il lit βασιλείας, ce qui fait un plus beau ſens encore ἐν ᾧ τῷ κάλλιστον ἁπάσης βασιλείας τέλος ἐστί. *Ce qui eſt la plus excellente & la derniere fin de toute royauté.* En effet, ce doit être là le but de tous les rois. M. de la Grive, jeune médecin très-ſavant en grec, avoit corrigé dans la même vue πολιτείας, *ce qui eſt la plus excellente & la derniere fin de toute la politique.*

[p] *Pomponius, ou Pompo, Pinus, Calpus & Mamercus.*) Denys d'Halicarnaſſe, liv. 2. rapporte ces deux opinions touchant les enfans de Numa, & dit que quelques-uns tiennent qu'il laiſſa vivans quatre fils & une fille, mais que Cnéus Gellius aſſûre qu'il ne laiſſa qu'une fille de laquelle naquit Ancus Martius. Il ſemble que Feſtus favoriſe la premiere opinion, quand il dit, *Calpurnii à Calpo Numæ regis filio ſunt oriundi.* « Les Calpurniens tiroient leur origine de Calpus, fils de Numa ». MEZ.

[q] De

qui tous ont fondé les plus nobles maisons de Rome ; car de Pomponius descend la maison des Pomponiens ; [q] de Pinus, celle des Pinariens ; de Calpus, celle des Calpurniens ; & de Mamercus, celle des Mamerciens, [r] qui, à cause de cela, ont toutes porté le surnom de *reges*, c'est-à-dire *rois*. Il y a encore un troisieme parti de ceux qui accusent ces derniers d'avoir voulu favoriser ces maisons, en les faisant remonter jusqu'à Numa par de fausses généalogies, & qui soûtiennent que Pompilia n'étoit pas née de Tatia, mais d'une autre femme que Numa avoit épousée après qu'il eut été élu roi, & qu'ils appellent Lucrece. Mais ils conviennent tous que Pompilia fut mariée avec Martius, fils de ce même Martius qui persuada à Numa d'accepter le royaume, le suivit à Rome, fut fait sénateur ; & après la mort de ce prince s'étant déclaré le concurrent de Tullus Hostilius à l'empire, & ayant été vaincu, ne put resister à sa douleur, & se fit mourir en s'abstenant de manger. Son fils Martius épousa Pompilia, demeura à

[q] *De Pinus, celle des Pinariens.*) Tite-Live & Denys d'Halicarnasse donnent à cette maison une origine encore plus noble & plus ancienne ; car ils la font descendre des Pinariens qui étoient les prêtres d'Hercule ; & Virgile a suivi cette tradition.

[r] *Qui à cause de cela ont toutes porté le surnom de reges, rois.*) C'étoit le surnom de la famille des Emiliens & de celle des Marciens ; mais je ne crois pas que, ni celle des Pomponiens, ni celle des Pinariens, ni celle des Mamerciens l'aient jamais porté. Il y a quelque apparence que Plutarque n'a pas bien démêlé ces familles. Il a peut-être pris les Marciens pour Mamerciens, & a attribué mal-à-propos aux deux branches des Pomponiens & des Pinariens, un surnom qui appartenoit à une autre branche, c'est-à-dire, à celle des Emiliens.

s On

à Rome, & eut un fils nommé Ancus Martius, qui regna après Tullus Hostilius. Cet enfant n'avoit, dit-on, que cinq ans quand Numa mourut.

La mort de Numa ne fut ni prompte ni violente ; la vieillesse & une maladie de langueur, après l'avoir affoibli peu-à-peu, l'emporterent âgé de plus de quatre-vingt-trois ans, selon le rapport de Pison. L'honneur qu'on lui fit à ses funérailles, mit le comble au bonheur de sa vie ; car tous les peuples voisins, amis & alliés de Rome, ne manquerent pas de s'y trouver avec des présens & des couronnes. Les patriciens porterent eux-mêmes sur leurs épaules le lit où reposoit son corps ; ils étoient suivis des prêtres de tous les temples, & d'une multitude infinie de peuple, jusqu'aux femmes & aux enfans, qui tous assistoient à ce convoi, non pas comme aux obseques d'un roi accablé de vieillesse, mais avec des larmes, des soupirs & des gémissemens, comme s'ils eussent enterré le plus cher de leurs amis qui seroit mort à la fleur de son âge, & dont ils n'auroient pu se consoler. [1] On ne brûla pas son corps, parce qu'il l'avoit défendu,

[1] *On ne brûla pas son corps, parce qu'il l'avoit défendu.)* Les premiers hommes enterroient les morts, & rendoient les corps à la terre, comme par une espece de religion. Les Egyptiens furent, comme je pense, les premiers qui renoncerent à cette simplicité, ou par superstition, ou par orgueil ; & les Grecs suivirent cet exemple, quoique de différente maniere ; car ils brûlerent leurs morts, & cela dura pendant les tems héroïques ; après lesquels ils reprirent l'ancien usage, comme on le voit par l'histoire ancienne, & particuliérement par la vie de Solon. Les peuples d'Italie, qui avoient reçû d'eux cette coûtume de brûler les morts, l'ont gardée plus long-tems. Il n'y a eu que la religion chrétienne qui l'ait abolie.

défendu, mais on fit deux cercueils de pierre, qu'on enterra au pied du Janicule ; il étoit dans l'un, [t] & on mit dans l'autre les livres sacrés qu'il avoit écrits lui-même, comme les législateurs des Grecs avoient écrit leurs tables. Pendant sa vie il avoit eu soin d'instruire les prêtres de tout ce qui étoit contenu dans ces livres ; & après leur en avoir expliqué la substance & le sens, il avoit ordonné qu'on les enterrât avec lui, comme n'étant ni beau ni honnête que des secrets & des mysteres si saints [u] fussent divulgués par des lettres mortes.

L'on dit que c'étoit par cette même raison que

Il est vrai que, dans le tems même que cette coûtume étoit généralement suivie à Rome, il y avoit des familles entieres qui ne l'observoient point comme les Cornéliens, qui faisoient enterrer tous ceux qui mouroient dans leur famille. Sylla en fut le premier qui ordonna qu'on le brûlât après sa mort, de peur qu'on ne fit à son corps ce qu'il avoit fait à celui de Marius. Mais quelle raison pouvoit avoir Numa de ne pas suivre cette coûtume, & d'ordonner qu'on l'enterrât ? Il le fit apparemment par le même esprit de simplicité qui régnoit dans toutes ses actions ; & peut-être la famille des Cornéliens suivit son exemple par une vénération particuliere qu'elle pouvoit conserver pour un si bon roi.

[t] *Et l'on mit dans l'autre les livres sacrés qu'il avoit écrits lui-même.*) Denys d'Halicarnasse fait pourtant entendre que ces livres de Numa demeurerent entre les mains des pontifes : car après la mort de Tullus Hostilius, Ancus Martius les fit copier & afficher dans la grande place, afin que tout le monde les lût.

[u] *Fussent divulgués par des lettres mortes.*) C'étoit le sentiment des anciens prêtres d'Egypte (Pythagore & Platon le prirent ensuite d'eux) que les livres étoient inutiles pour enseigner les sciences aux hommes, & sur-tout les mysteres de la religion, & qu'on devoit les enseigner de vive voix. Mais je doute que Numa eût des vues si fines.

x Valérius

que les Pythagoriciens n'écrivoient jamais leurs préceptes, se contentant de les seigenner de bouche à ceux qu'ils en jugeoient dignes ; & ils publient eux-mêmes qu'un jour qu'ils avoient expliqué à un homme indigne quelques-unes des plus subtiles & des plus difficiles questions de la géométrie, les dieux déclarerent manifestement que par quelque grande calamité publique ils vengeroient ce sacrilége & cette impiété. On ne peut donc pas s'empêcher de pardonner à ceux qui, fondés sur d'aussi grandes ressemblances, ont voulu que Numa & Pythagore aient vécu dans le même tems, & qu'ils aient eu commerce ensemble. * Valérius Antias écrit qu'il y avoit dans ces coffres douze livres en latin sur la religion, & douze en grec sur la philosophie. Environ quatre cent ans après, sous le consulat de Publius Cornélius & de Marcus Bæbius, les pluies & les torrens ayant entraîné toute la terre qui couvroit le tombeau & découvert ces cercueils, après qu'on les eut ouverts, on trouva l'un vuide sans aucun reste de corps, & dans l'autre on trouva ces livres. Q. Petilius qui étoit alors préteur, les examina & en fit son rapport au sénat, où ✝ il jura qu'il n'étoit ni pieux ni

* *Valérius Antias écrit qu'il y avoit douze livres en latin sur la religion, & douze autres en grec sur la philosophie.*) Tite Live n'en met que quatorze ; sept en latin, *de jure pontificio*, du droit des pontifes ; & sept en grec, *de la sagesse*, qui pouvoit être en ce tems-là. Mais ce qui marque certainement que ces livres n'étoient pas les livres de Numa, c'est que c'étoient des rouleaux. Or du tems de Numa les rouleaux n'étoient pas encore en usage ; on écrivoit sur des planches de chêne, ou de quelqu'autre bois.

✝ *Il jura qu'il n'étoit ni pieux*

ni juste, qu'ils fussent rendus publics; & sur son avis on les brûla publiquement dans le comice.

C'est la destinée de tous les grands personnages & des hommes justes, d'être plus loués & estimés après leur mort, qu'ils n'étoient auparavant; car l'envie ne leur survit pas long-tems, quelquefois même elle meurt avant eux; mais on peut dire que les malheurs des rois qui regnerent après Numa, ont rendu sa gloire plus éclatante; car de [1] cinq qu'ils ont été, le dernier fut chassé du throne, & mourut en exil dans une honteuse vieillesse; & des quatre autres, aucun ne mourut de sa mort naturelle; les trois derniers furent tués en trahison, & Tullus Hostilius, qui succéda à Numa, se moquant des plus sages & des plus saintes institutions de ce prince, [a] & sur-tout de sa grande dévotion, qui rendoit, disoit-il, les hommes lâches & efféminés, tourna du côté de la guerre l'esprit de ses

pieux ni juste, qu'ils fussent rendus publics.) Parce qu'ils tendoient à détruire les religions. Mais comment les livres d'un prince si pieux pouvoient-ils produire un effet si terrible? Sans doute, ils étoient contraires aux superstitions qui régnoient en ce tems-là; & il y a de l'apparence que, par une fraude pieuse, assez ordinaire, quelqu'un avoit supposé ces livres pour corriger les Romains, en les ramenant à la premiere simplicité de leurs ancêtres.

[1] Tarquin le Superbe, qui mourut en exil à Cumes auprès d'un tyran. Ancus Martius, Tarquinius Priscus, & Servius Tullius. On ne lit pourtant pas qu'Ancus Martius ait été assassiné.

[a] *Et sur-tout de sa grande dévotion.*) Denys d'Halicarnasse fait entendre que le culte des dieux étoit assez abandonné. Et Tite-Live dit en propres termes, que Tullius Hostilius croyoit qu'il n'y avoit rien de moins digne d'un roi, que de s'appliquer aux choses saintes.

[b] De

ses citoyens ; mais il ne persista pas long-tems dans une témérité si folle ; car attaqué d'une maladie fort dangereuse & fort étrange, qui altéra même sa raison, [b] de ce grand mépris de la religion il passa tout-d'un-coup à une superstition encore plus grande, qui ne ressembloit en rien à la solide & vraie piété de Numa ; [c] & par sa mort il confirma ses peuples [d] dans cet esprit d'erreur,

[b] *De ce grand mépris de la religion, il passa tout-d'un-coup à une superstition encore plus grande.*) Les termes de Tite-Live méritent d'être rapportés: *Repente omnibus magnis, parvisque superstitionibus obnoxius degit, religionibusque etiam populum implevit.* « Tout-d'un-coup il devint » l'esclave de toutes les su- » perstitions, jusqu'à la plus » petite ; & il remplit l'es- » prit du peuple de crain- » tes & de frayeurs qui lui » faisoient embrasser les re- » ligions les plus absur- » des ».

[c] *Et par sa mort il confirma ses peuples dans cet esprit d'erreur, ayant été frappé de la foudre.*) Car le peuple rapporte toûjours les événemens aux causes qu'il connoît, ou qu'il croit connoître ; ainsi les Romains ne manquerent pas d'attribuer la mort de Tullus Hostilius au courroux du ciel qui avoit voulu le punir de son impiété ; & par-là ils se plongerent dans de nouvelles frayeurs qui augmenterent leur superstition ; car la superstition est toûjours la fille de la crainte.

[d] *Dans cet esprit d'erreur.*) Plutarque ne pouvoit pas manquer de reconnoître que la superstition est une erreur grossiere ; lui qui avoit déja fait un traité admirable, où il prouve qu'elle est plus dangereuse que l'athéisme ou l'irreligion. Il est vrai que dans un autre traité il préfere la superstition à l'athéisme ; mais ces deux sentimens, qui paroissent contraires, ne sont pourtant pas opposés. Dans le premier traité, Plutarque regarde la superstition par rapport aux idées que le superstitieux a de Dieu ; & dans le second, il la considere par rapport à la société civile, & aux actions qu'elle produit. Un superstitieux, lorsque le fanatisme ne le porte pas à la cruauté, doit être meilleur citoyen qu'un athée : car au moins il est retenu par la crainte & par la frayeur.

e Ayant

COMPARAISON
DE NUMA ET DE LYCURGUE.

Après avoir écrit la vie de Numa & de Lycurgue, il faut furmonter les difficultés qui se trouvent à rassembler les différences qu'on peut remarquer entre eux; car ce qu'ils ont de semblable paroît assez dans toutes leurs actions; comme leur sagesse, leur piété, leurs grandes qualités pour le gouvernement, leur dextérité & leur adresse à enseigner & à conduire des peuples, & enfin leur habileté à persuader qu'ils tenoient de la main des dieux mêmes, les loix qu'ils établissoient. Mais dans ce qu'ils ont chacun de différent & de plus beau, la premiere chose qui se présente, c'est que l'un accepta l'empire, & que l'autre le rendit. Numa le reçut sans l'avoir demandé, [a] & Lycurgue le restitua après l'avoir obtenu. Celui-là fut choisi par un peuple étranger qui le fit son roi, de simple particulier qu'il étoit; & celui-ci, de roi qu'il étoit, se fit simple particulier. C'est une chose bien glorieuse de parvenir à la royauté par la justice; mais il n'est pas moins glorieux de préférer la justice à la royauté; car la vertu rendit

[a] *Et Lycurgue le restitua après l'avoir obtenu.*) Un royaume acquis par la justice est une très-belle chose, mais un royaume quitté & rendu pour la justice, en est une beaucoup plus belle encore. Lycurgue est reconnu roi à Sparte; la reine, sa belle-sœur, n'est pas plûtôt accouchée d'un prince, qu'il lui remet le royaume, & se déclare son sujet.

b Et

rendit l'un si illustre, qu'on le jugea digne de l'empire; [b] & l'autre si grand, qu'il le meprisa.

La seconde différence, c'est que tous deux maniant l'empire comme une lyre, celui de Sparte tendit & roidit son harmonie, qui étoit voluptueuse & lâche; & celui de Rome, au contraire, relâcha de sa trop grande roideur. [c] Il est vrai que la plus grande difficulté étoit du côté de Lycurgue; car il ne persuada pas à ses citoyens de dépouiller la cuirasse & de quitter l'épée, mais de jetter leur or & leur argent, & de quitter leurs lits & leurs tables magnifiques; il ne les obligea pas à renoncer à la guerre pour passer leur vie à célébrer des fêtes & des banquets, mais à renoncer aux banquets & aux fêtes, pour vivre toûjours sous les armes, & passer des journées entieres dans les exercices les plus pénibles & les plus laborieux. C'est pourquoi aussi l'un réussit sans peine & fut aimé & estimé des siens, & l'autre ne vint à-bout de ses desseins qu'avec des difficultés infinies, en s'exposant à mille dangers, & en essuyant des blessures

[b] *Et l'autre si grand qu'il le méprisa.*) De ce côté-là, Lycurgue a l'avantage; car il y a bien plus de grandeur à rendre l'empire qu'à le retenir.

[c] *Il est vrai que la plus grande difficulté étoit du côté de Lycurgue.*) Cela est fondé sur cette belle maxime que Térence a si bien exprimée,

. . Ita ut ingenium est omnium
Hominum à labore proclive ad libidinem.

« Comme l'esprit de tous » les hommes est naturelle» ment porté à quitter la pei» ne pour le plaisir ». Plutarque donne encore ici l'avantage à Lycurgue: à moins qu'il ne soit plus difficile de rendre un peuple religieux, que de le rendre laborieux & vaillant.

[d] *L'embuscade*

blessures. Ainsi il n'y avoit que douceur & que grace dans la muse de Numa, qui ayant changé & adouci les mœurs de ses citoyens qui étoient emportés & bouillans, leur fit aimer la paix & la justice. Si l'on nous force même de mettre parmi les ordonnances de Lycurgue celle [d] que nous avons rapportée contre les Ilotes, & qui est très-injuste & très-cruelle, nous serons obligés d'avouer [e] que Numa est un législateur infiniment plus doux & plus humain, puisqu'il voulut que des esclaves, véritablement nés dans la servitude, partageassent avec leurs maîtres les honneurs & la liberté, les faisant asseoir à table avec eux pendant la fête des [f] saturnales ; [g] car on dit que ce fut lui qui établit cette coûtume, afin que ceux qui auroient eu leur part du travail des champs, eussent aussi leur part des fruits qui en revenoient toutes les années, & des réjouissances que l'on faisoit à la fin.

Il est vrai qu'il y a des auteurs, qui se jettant dans les fables, écrivent que c'est un reste de l'égalité

[d] *L'embuscade* dans Lycurgue, pag. 245.

[e] *Que Numa est un législateur plus doux & plus humain.*) Et par conséquent plus grand & plus estimable : car il n'y a point de vertu qui puisse être comparée à la douceur & à l'humanité. Par la loi de Lycurgue, les maîtres égorgeoient leurs esclaves ; & par la loi de Numa, ils les recevoient à leur table en certain tems. Les circonstances seules peuvent excuser Lycurgue.

[f] Fête des esclaves, célébrée en Grece & en Italie au mois de Décembre, après la récolte de tous les fruits. Les Grecs l'appelloient *chronia*.

[g] *Car on dit que ce fut lui qui établit cette coûtume.*) Je n'ai point lû ailleurs que les fêtes des Saturnales aient commencé sous le regne de Numa ; les uns les mettent sous le regne de Tullus Hostilius, & les autres sous celui du dernier Tarquin.

l'égalité qui regnoit du tems de Saturne, où il n'y avoit ni maître ni esclave, & où tous les hommes étoient réputés égaux & freres. On peut dire en général que Numa & Lycurgue ont également porté leurs citoyens à la tempérance & à la frugalité; mais que l'un a plus donné à la vaillance, & l'autre à la justice, à-moins qu'on ne veuille dire que les esprits qu'ils avoient à gouverner étant différens, ils furent obligés de tenir aussi une conduite toute différente; car comme ce ne fut ni par crainte ni par lâcheté que Numa porta les Romains à renoncer aux armes, mais seulement pour les empêcher de commettre des injustices, ce ne fut pas non plus pour porter les Spartiates à l'injustice, que Lycurgue les rendit belliqueux, mais seulement pour les garantir des outrages de leurs voisins. Ainsi l'un & l'autre, pour retrancher ce que chacun de ces peuples avoit de trop, & pour suppléer à ce qui leur manquoit, furent contraints d'en venir à des changemens considérables.

Pour ce qui est de la division qu'ils firent des états & des conditions dans leur république, celle de Numa est extrêmement du goût de la populace, car il fit un seul & même peuple de tous les différens corps, d'Orfevres, de Joueurs d'instrumens, de Cordonniers, & autres gens de métier; au lieu que celle de Lycurgue est austere & accommodée à l'esprit de la noblesse; car il laissa tous les arts & tous les métiers aux esclaves & aux étrangers qui habitoient parmi eux, & ne mit entre les mains de ses citoyens que le bouclier & la lance, leur défendant de faire d'autre métier que celui de la guerre, comme vrais satellites du dieu Mars, qui n'appre-
noient

noient en toute leur vie, & ne ſavoient d'autre ſcience que celle d'obéir à leurs capitaines, & de vaincre leurs ennemis. Car, afin qu'ils fuſſent une bonne fois libres, & qu'ils le demeuraſſent toûjours, il ne leur laiſſa pas la liberté de travailler à amaſſer du bien, & voulut qu'ils laiſſaſſent ce ſoin aux eſclaves & aux Ilotes, comme celui de préparer leurs repas. Mais Numa ne fit rien de ſemblable; il ſe contenta ſeulement de refrener l'avidité du ſoldat, permit tout gain honnête; & bien loin d'applanir & d'abattre toute inégalité, il lâcha la bride à l'avarice, ſouffrant qu'on s'enrichît autant qu'on le pouvoit, & ne ſe ſouciant pas d'arrêter la pauvreté, qui par cette breche couloit inſenſiblement dans ſa ville; [h] au lieu qu'il falloit oppoſer à cette avarice une forte digue, pendant que l'inégalité n'étoit pas encore ſi grande, & que tous les citoyens étoient à-peu près égaux, comme fit Lycurgue; car c'étoit le ſeul moyen de prévenir les inconvéniens qui en ſont venus, qui n'ont pas été en petit nombre, & qu'on doit regarder comme la ſource & le principe de la plûpart des grands malheurs, qui dans la ſuite des tems ont affligé Rome.

Quant au partage des terres, ni Lycurgue ne peut être blâmé de l'avoir fait, [i] ni Numa de ne l'avoir

h *Au lieu qu'il falloit oppoſer à cette avarice une forte digue, pendant que l'inégalité n'étoit pas encore ſi grande.*) Car après que l'inégalité eſt reçûe & fortifiée dans un état, il n'eſt plus poſſible d'arrêter l'avarice, & de ramener l'égalité. Les riches ſont trop injuſtes & trop puiſſans, & les pauvres trop aigris & trop foibles; qui eſt-ce donc qui fera des loix, qui eſt-ce qui parlera de réforme?

i *Ni Numa, de ne l'avoir pas fait.*) Il ſemble que Plutarque oublie ici qu'il a dit que

l'avoir pas fait. Car l'égalité que ce partage produisit, fut la base & le fondement sur lequel le premier assit sa république : au lieu que l'autre trouvant les terres nouvellement partagées, rien ne l'obligeoit d'en faire un nouveau partage, en détruisant le premier, qui vraisemblablement subsistoit encore.

Par la communauté des femmes & des enfans, [k] ils voulurent l'un & l'autre bannir du mariage toute sorte de jalousie ; mais ils ne prirent pas le même chemin, car le mari Romain, qui avoit assez d'enfans & qui n'en désiroit pas davantage, donnoit sa femme à celui qui n'en avoit point & qui venoit la demander, & il dépendoit de lui de la laisser avec ce second mari, ou de la reprendre : au lieu que le Lacédémonien, quand quelqu'un lui demandoit sa femme pour en avoir des enfans, il la prêtoit sans la quitter, & son mariage subsistoit toûjours de même ; encore bien souvent, comme nous l'avons dit, s'il voyoit un homme bien fait, dont on pût espérer une bonne & belle race, il le prioit de lui donner des enfans, & le menoit à sa femme. Quelle différence y a-t-il donc entre ces deux coûtumes, sinon que celle des Lacédémoniens

que Numa avoit aussi partagé les terres. *Numa*, dit-il, *partagea toutes ces terres aux plus pauvres d'entre les citoyens*. Pour sauver cette contradiction, on peut dire que Plutarque regarde ce partage comme une suite d'un partage qui avoit été fait auparavant.

k *Ils voulurent l'un & l'autre bannir du mariage toute sorte de jalousie.*) Cela est vrai de Lycurgue ; mais il ne paroît nulle part que Numa ait eu le même dessein. Il seroit même aisé de prouver que cette communauté des femmes ne commença pas à Rome sous Numa, mais beaucoup plus tard, & qu'elle n'étoit pas générale.

l Ibycus

cédémoniens marque une indolence & une indifférence très-véritable & très-forte pour toutes les choses qui mettent la plûpart des hommes en fureur contre leurs femmes, & remplissent leur vie de chagrin & de jalousie qui les consument, & que celle des Romains témoigne une certaine simplicité accompagnée de honte, qui a recours au contrat comme à une couverture honnête, & qui par cela même confesse la douleur & l'impatience avec laquelle elle souffre cette communauté.

Numa resserra encore extrêmement les filles, & les réduisit à vivre dans toute la modestie & la bienséance convenables à leur sexe : au lieu que Lycurgue leur laissa une si grande liberté, qu'elles attirerent les railleries des poëtes, qui les appelloient *phainomérides*, c'est-à-dire *qui montrent la cuisse*, comme les a appellées [l] Ibycus, & qui leur reprochoient qu'elles aimoient les hommes jusqu'à la fureur, comme Euripide le fait entendre dans ce passage : *Ces filles*, dit-il, *qui, pour courir & lutter avec les jeunes garçons, quittent la maison de leur pere, montrant la cuisse & laissant leur robe toute ouverte.* En effet les filles portoient des tuniques dont les côtés n'étoient pas cousus ensemble par le bas, mais étoient entiérement séparés ; de sorte qu'elles ne pouvoient marcher sans découvrir les cuisses, comme Sophocle l'explique très-clairement dans ces vers : [m] *La jeune Hermione porte encore aujourd'hui une robe entr'ouverte des deux côtés, & qui laisse*

[l] Ibycus, poëte lyrique du tems de Crésus.

[m] *La jeune Hermione porte encore aujourd'hui.*) C'est une raillerie contre Hermione, qui étant vieille ne laissoit pas de s'habiller comme les jeunes filles.

n Leur

laisse voir ses cuisses toutes nues. On dit aussi qu'elles étoient fort hardies, sur-tout contre leurs maris, comme étant maîtresses absolues dans leur maison, & prenant la liberté de dire leurs avis dans le conseil sur les affaires les plus importantes.

Numa conserva véritablement aux femmes toute la dignité & tous les honneurs qu'elles avoient du tems de Romulus, lorsque les maris par toute sorte de bons traitemens, s'efforçoient de leur faire oublier qu'elles avoient été ravies, mais il les munit de pudeur & de modestie, leur ôta toute vaine curiosité, leur enseigna à être sobres, les accoûtuma à un grand silence, * leur défendit absolument l'usage du vin, & ne leur permit de parler des choses même les plus nécessaires, qu'en présence de leur mari. De sorte que l'on dit * qu'une femme ayant plaidé un

* *Leur défendit absolument l'usage du vin.*) Romulus avoit condamné à la même peine les femmes qui avoient bû du vin, & celles qui avoient commis adultere : car il disoit que l'adultere ouvre la porte à toutes sortes de crimes, & que le vin l'ouvre à l'adultere. Pline écrit qu'un Romain, nommé Egnatius Mécénius, tua sa femme, parce qu'elle avoit bû du vin, & qu'il fut absous par Romulus. Et Fabius Pictor rapportoit dans ses annales un exemple encore plus remarquable ; il écrivoit qu'une femme ayant dérobé les clefs du cellier, ses parens la firent mourir de faim. L'injustice de cette loi fut adoucie dans les siecles suivans ; on ne condamna plus les femmes à la mort, mais à perdre leur dot ; & Pline en rapporte un exemple : Cnéus Domitius, dit-il, étant juge dans une semblable cause, entre une femme & son mari, prononça que la femme lui paroissoit avoir bû à l'insçû de son mari plus de vin qu'il n'en falloit pour sa santé, & la condamna à perdre sa dot. Si cette loi se renouvelloit aujourd'hui, il y auroit bien des dots perdues.

* *Une femme ayant plaidé un*

un jour sa propre cause devant les juges, le sénat envoya consulter Apollon, pour savoir quel présage c'étoit pour la ville. Et il n'y a pas de meilleure marque de la douceur, de la soumission & de l'obéissance des dames Romaines, que le soin qu'on a eu de marquer celles qui ont été méchantes. Car comme nos historiens Grecs n'ont pas oublié ceux qui ont les premiers causé des guerres civiles, fait la guerre à leurs freres, ou tué leur pere & leur mere de leurs propres mains, les historiens Latins n'ont pas manqué d'écrire de même, que le premier qui répudia sa femme fut Spurius Carvilius, cinq cent ans après la fondation de Rome; & que Thalia, femme de Pinarius, fut la premiere qui se brouilla avec sa belle-mere Gegania, sous le regne de Tarquin le Superbe; tant ce sage législateur Numa avoit mis d'ordre, d'honnêteté & de bienséance dans le mariage.

Le tems auquel l'un & l'autre vouloient que l'on mariât les filles, répond aussi à la maniere dont

un jour sa propre cause devant les juges, le sénat envoya consulter Apollon, pour savoir quel présage c'étoit pour la ville.) Je voudrois bien que Plutarque nous eût appris la réponse d'Apollon; apparemment elle ne fit pas grand'peur aux Romains; car ce qui passa alors pour un prodige, devint ensuite fort commun. Une Amasia Sentia, accusée de crime capital, plaida sa cause devant le préteur avec un très-grand succès. Afrania, femme d'un sénateur, fut la plus grande chicaneuse que l'on vit jamais; dans tous les tribunaux on n'entendoit qu'elle, & par son impudence elle mérita que toutes les méchantes femmes fussent appellées de son nom. Les triumvirs ayant condamné les femmes à donner de grandes sommes d'argent, Hortensia, fille de l'orateur Hortensius, plaida devant eux, & par son éloquence obtint pour elles une diminution très-considérable.

2 Les

dont ils les élevoient. Car Lycurgue ne les marioit que lorsqu'elles étoient en état d'avoir des enfans, & qu'elles souhaitoient un mari, afin que la compagnie de l'homme leur étant donnée lorsque la nature la demandoit, fût plûtôt pour elles un commencement d'amour & de plaisir, qu'un principe de haine & de crainte, si on les contraignoit avant le tems; & encore afin que leurs corps fussent plus forts & plus robustes pour supporter les grossesses, & résister aux douleurs de l'enfantement, [p] les enfans étant la seule fin qu'on se propose dans le mariage. Les Romains, au contraire, les marioient à douze ans & au-dessous, prétendant que par ce moyen la femme plus pure & plus chaste, non seulement pour le corps, mais aussi pour les mœurs, s'accommode mieux aux manieres de son mari. Ainsi l'un est plus selon la nature pour avoir des enfans, [q] & l'autre plus selon la morale,

[p] *Les enfans étant la seule fin qu'on se propose dans le mariage.*) Ainsi c'est au législateur à prendre ses mesures, pour faire ensorte que les enfans répondent à son désir, & par conséquent qu'ils soient forts & robustes; ce qui ne se peut faire quand on marie les filles trop jeunes. Car il en est des hommes, comme des plantes & des animaux, les fruits des plus jeunes sont ordinairement imparfaits & inutiles. C'est par cette raison qu'un oracle célebre, qui fut donné aux Trézeniens, dont le sens étoit, *qu'ils mouroient, parce qu'ils mangeoient leurs fruits trop verts*, fut expliqué; comme si l'oracle eût dit qu'ils mouroient, parce qu'ils prenoient des femmes trop jeunes, & non pas parce qu'ils cueilloient leurs fruits avant qu'ils fussent mûrs. L'ordonnance de Lycurgue sur les mariages est donc préférable à celle de Numa.

[q] *Et l'autre plus selon la morale pour bien vivre ensemble, en bonne intelligence & dans une parfaite union.*) C'est ce qu'Aristote nie dans le 7. l. de ses *politiques*, où il soûtient que pour la sagesse même, il est nécessaire de marier

rale, pour bien vivre ensemble, en bonne intelligence & dans une parfaite union.

[r] Pour ce qui est de la nourriture des enfans, de la maniere dont il faut les élever, les polir & les instruire, & de ce qu'il faut observer pour leurs divertissemens, leurs exercices, leurs assemblées & leurs repas, Numa n'est auprès de Lycurgue qu'un médiocre législateur : car il a laissé aux peres la liberté d'en disposer, & de les faire élever selon leur caprice ou leur besoin ; de sorte qu'un pere peut faire son fils laboureur, charpentier ou forgeron, à sa fantaisie ; comme si l'éducation des enfans ne devoit pas se rapporter à une seule & même fin, & qu'ils fussent tous comme des passagers dans un vaisseau, qui, ayant chacun leurs desseins & leurs vûes, ne pensent à l'intérêt général que dans un pressant danger, à cause de la crainte qu'ils ont pour eux-mêmes, & qui par tout ailleurs ne songent

marier les filles plus âgées ; & il en donne de très bonnes raisons qu'on peut se dispenser de rapporter.

r *Pour ce qui est de la nourriture des enfans, &c. Numa n'est auprès de Lycurgue qu'un médiocre législateur.* Numa laissoit aux peres la liberté d'élever leurs enfans chez eux à leur fantaisie ; & Lycurgue vouloit qu'on les élevât en public, & que ce fût l'état qui en prît soin. Plutarque se déclare pour Lycurgue après Aristote, qui au commencement du 8. liv. de ses *politiques*, écrit que, comme dans les arts & dans les métiers on ne fait qu'un même apprentissage, il en doit être de même dans le métier de la vertu. Car, comme l'état ou la ville a une seule & même fin, il faut nécessairement que les enfans aient une seule & même éducation, qui doit être publique & non pas particuliere. *On ne doit pas faire*, dit-il, *comme on fait aujourd'hui, que chacun éleve ses enfans chez soi selon son caprice. Comme les enfans sont à l'état, il faut qu'ils soient élevés par l'état, & selon les vûes de l'état.*

s *Car*

gent qu'à leur intérêt particulier. On peut pardonner à des législateurs ordinaires, quand ils pechent par foiblesse ou par ignorance ; mais un homme sage, comme Numa, qui régnoit sur un peuple nouvellement ramassé, & qui lui étoit entiérement soûmis, quel soin plus pressant devoit-il avoir, que de régler la nourriture des enfans, & l'éducation de la jeunesse, afin qu'ils ne fussent ni turbulens dans leurs manieres, ni différens dans leurs mœurs; & qu'étant tous, pour ainsi dire, fondus & formés dès le commencement au même moule de vertu, ils convinssent & s'accordassent si bien les uns avec les autres, qu'ils ne fissent qu'un seul & même tout parfaitement fourni & assorti de toutes ses parties ?

Cela seul servit en beaucoup de choses à Lycurgue, mais particuliérement à conserver ses loix dans leur entier : [a] car la religion du serment auroit été un foible lien, si par l'éducation & la nourriture, il n'eût imprimé les loix dans leurs mœurs, & ne leur eût fait sucer, presque avec le lait, l'amour de sa police. [b] Aussi vit-on que ses principales ordonnances se conserverent plus de cinq cent ans, comme une bonne & forte teinture qui a pénétré jusqu'au fond. Au contraire,

[a] *Car la religion du serment auroit été un foible lien, si par l'éducation & la nourriture il n'eût imprimé les loix dans leurs cœurs.*) Ce principe est certain; quand l'éducation manque, il n'y a point de barriere capable de retenir : la religion même est foible.

[b] *Aussi vit-on que ses principales ordonnances se conserverent plus de cinq cent ans.* On ne sauroit mettre dans un plus grand jour, ni prouver par des faits plus sensibles, les grands avantages que l'éducation de la jeunesse produit aux états.

traire, tout le travail de Numa, qui n'avoit visé qu'à maintenir Rome paisible & tranquille, s'évanouit avec lui : car il ne fut pas plûtôt mort, que le temple aux doubles portes, qu'il avoit toûjours tenu fermé, comme si véritablement il y eût enchaîné le démon de la guerre, fut rouvert, & toute l'Italie [a] remplie de sang & de carnage. Ainsi le plus beau & le plus juste de tous ses établissemens ne dura presque point, parce qu'il manquoit du seul lien capable de le maintenir, qui étoit l'éducation de la jeunesse.

[b] Mais quoi, dira quelqu'un, Rome ne s'est-elle pas beaucoup accrue & augmentée par les guerres? Voilà une question qui demande une longue réponse, sur-tout quand on a affaire à des gens qui font consister le bonheur & la force d'un état dans les richesses, dans le luxe & dans la grandeur, plûtôt que dans le salut public, dans la douceur, la justice, la simplicité & la tempérance. Cependant on peut dire que cela même est entiérement à l'avantage de Lycurgue, que les Romains se soient accrus & aggrandis en renonçant aux institutions de Numa, & que les Lacédémoniens n'aient pas plûtôt violé les ordonnances de Lycurgue, que de fort grands ils sont devenus fort petits; & qu'après avoir perdu l'empire de la Grece, ils ont vû leur

[a] Dans les guerres de Fidenes, d'Albe, & contre les Latins.

[b] *Mais quoi, dira quelqu'un! Rome ne s'est-elle pas beaucoup accrue & augmentée par les guerres?*) Plutarque savoit bien qu'il y avoit des politiques qui mesuroient le bonheur des états à leurs forces, à leur grandeur & à leurs richesses; ce qui est la plus fausse de toutes les politiques. Un état n'aura jamais de bonheur durable & solide que par la vertu : & Platon l'a démontré.

 3 Mais

leur état en danger d'être entiérement détruit. 9 Mais il faut avouer aussi qu'il y a du merveilleux & du divin dans Numa; qu'étant étranger, il ait été appellé au trône; qu'il ait tout changé par la seule persuasion; que, sans employer ni les armes ni la force, comme fit Lycurgue, qui se munit du secours de la noblesse contre le peuple, il se soit rendu maitre absolu d'une ville partagée en diverses factions; & enfin que par sa sagesse & par sa justice seules, il ait fait naitre entre les citoyens d'une ville si désunie, l'union, l'amitié & la paix.

9 *Mais il faut avouer aussi qu'il y a du merveilleux & du divin dans Numa.*) Il y a certainement du merveilleux & du divin dans ce que Plutarque rapporte ici de Numa; mais n'y en a-t-il point dans les grandes choses que Lycurgue a faites? Un législateur, que l'oracle a déclaré *dieu plûtôt qu'homme*, s'est-il attiré cet éloge, sans qu'il y ait eu dans ses actions du merveilleux & du divin?

Fin de la comparaison de Numa & de Lycurgue.



TABLE

TABLE DES MATIERES

DU TOME PREMIER.

A

Abycus

Ariftomene,

B

C

D

L'origine

E

F

G

Son

Laboureurs,

N

O

P

Battent

Spartiates,

V

FIN

De la Table des Matieres du premier Volume.

